

Iridescence

SAUVE-MOI
- HARLOW -



ELMA HILDE

Elma HILDE

IRIDESCENCE

Sauve-moi

- Harlow -

OceanofPDF.com

À toutes mes petites perles de Wattpad qui m'ont suivie dans cette nouvelle histoire. Tous vos messages, vos encouragements m'ont profondément touchée et m'ont portée dans l'écriture de ce roman. Je vous remercie du fond du cœur.

À Mino, Angie, Céline, Rosy, Alie, Lody, Lela, Héloïse, Shimya88, Khadi, Lucia Lana, Hélène-Marie, Meryem et Angelica.

À ma team Legacy qui m'a suivie sur l'aventure de Brownie et Evon. Merci de votre soutien, du temps précieux que vous m'offrez.

À mon premier lecteur et soutien, mon mari, Keith.

À mes deux amours, Lorick & Louise. Maman vous aime plus que tout.

À la mémoire d'un artiste hors pair, d'un grand homme, Chester Bennington. Tes sourires cachés une peine immense et une douleur de vivre insoupçonnés.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction, totale et partielle, sous quelque forme que ce soit sans le consentement préalable de l'auteur. Ce texte est strictement réservé à l'acquéreur et à son usage personnel. Toute reproduction constituerait une violation du Code de la propriété intellectuelle.

N°ISBN : 9781077155763

Independently published

© Elma Hilde – Saint Julien du Sault

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

Prologue

Marchant jusqu'à la fenêtre légèrement entrebâillée, je laisse une vague d'air frais pénétrer ma chambre et la respire comme pour m'imprégner de ce nouvel endroit. Les yeux clos, je me laisse envahir par le silence, par cette belle nature qui m'entoure. Ce moment de calme est vite brisé par cette sonnerie criarde et tapageuse que m'a installée Maisie sur mon portable. Je grimace en le récupérant sur ma table de chevet et décroche.

— Allô.

— Coucou !

La voix cristalline et en demi-ton de ma petite sœur parvient à me faire sourire. Il n'y a qu'elle qui réussit ce tour de magie.

— Coucou, mini-Maisie !

— Tu es arrivée ?

— Oui, il y a quelques minutes ! Je viens de finir de ranger mes affaires.

— Et comment est ta chambre ?

— Bof... Elle est très ordinaire, tu sais !

— Tu as vu Levi ?

Non, et je n'y tiens pas plus que ça ! Si seulement j'avais la chance inespérée de passer mon année sans le croiser.

— Pas encore ! On aura bien l'occasion de se voir plus tard...

— OK ! Tu viens me rendre visite bientôt ?

— Je ne sais pas vraiment. Je n'ai pas de voiture, le trajet en bus prend du temps et ça coûte une blinde.

— Mais Levi doit venir voir David ce week-end, tu peux venir avec lui. Je suis certaine qu'il sera d'accord.

— J'en sais rien, Maisie, je verrai avec lui... peut-être...

— Tu me manques déjà !

Je sens mon regard s'embuer de larmes. Ma culpabilité de l'avoir abandonnée pour venir étudier à presque 200 kilomètres d'elle me submerge une nouvelle fois. Je viens de passer plus de quatre heures dans un bus inconfortable, cacher dans un coin à pleurer de la quitter.

Je lui avais promis de ne jamais me séparer d'elle et je n'ai pas respecté ma promesse.

— Toi aussi, tu me manques. Maisie, tu sais que si j'avais eu le choix...

— H, tu fais ce qu'on t'a demandé, je le sais.

— Je t'aime !

— Moi aussi. Je te passe David, il veut te parler.

Non, pas David...

Je l'entends échanger un mot avec lui quand elle lui donne le téléphone.

— Comment s'est passé ton voyage ? se renseigne-t-il immédiatement.

— Pas trop mal.

— Tu aurais pu partir avec Levi...

— Ouais, ouais...

— Mais tu n'as pris qu'un malheureux sac de voyage !

— Je n'ai besoin de rien. J'ai l'argent nécessaire pour acheter mes affaires scolaires. D'ailleurs, j'ai encore pas mal de courses à faire, je vais te laisser.

— Appelle-le ! Il viendra t'aider !

— Je peux me débrouiller seule.

— Harl...

— Tout ce que je veux, c'est que tu t'occupes bien de ma sœur ! le coupé-je abruptement. Préoccupe-toi seulement de Maisie !!!

— Je m'inquiète pour toi !

— Après ce qu'on vient de traverser ces deux dernières années, je pense que vivre à la fac n'a rien de sorcier.

— Promets-moi de lui téléphoner si ça ne va pas !

— Sauf que tout ira très bien !

— Alors, appelle-moi, insiste-t-il.

— J'y penserai. Au revoir, David !

— Harlow...

Je raccroche sans écouter sa protestation.

— J'arrive pas à le croire, ruminé-je pour moi-même avant de jeter mon portable sur le matelas recouvert d'une simple alèse.

Je m'y laisse tomber. Les jambes arquées, les bras ballants, je fais le tour de mon nouvel environnement en soufflant. La mèche recouvrant mon front se soulève alors. Je vais devoir passer les dix prochains mois ici.

Je hausse les épaules.

Ici ou là... je ne suis chez moi nulle part...

Lors de mon inscription à l'université de Caroline du Sud, je me moquais bien de partager ma chambre avec une étrangère... ma petite sœur se glisse dans mon lit, nuit après nuit de peur de faire des cauchemars, alors j'ai appris à relativiser la notion d'intimité. Finalement, j'ai obtenu une chambre seule et je dois bien admettre que de ne pas avoir à faire connaissance avec une autre fille et partager ces quelques malheureux mètres carrés m'arrange plutôt pas mal.

Et puis la pièce n'est pas si terrible. Le lit, placé sous la fenêtre, fait face à la porte d'entrée. À la gauche de celle-ci se trouve un bureau habillé de plusieurs étagères. Le mur voisin accueille un placard où j'ai déballé les quelques fringues ramenées de Georgetown. Tout est minimaliste, mais fonctionnel.

David n'avait peut-être pas tort, ce matin, quand il m'a vue descendre au rez-de-chaussée avec mon bagage ridicule : je n'aurais jamais de quoi faire avec si peu de fringues... Je ne suis pas une férue de mode, j'ai un style plutôt simple et assez sombre, mais ça n'a pas toujours été ainsi. Plus jeune, quand j'allais au collège, j'aimais être à la pointe de la mode. Je m'habillais de manière très féminine, en robe la plupart du temps. J'aimais avoir une apparence soignée.

Mais tout ça, c'était avant que ma vie bascule, avant que l'argent vienne à manquer, avant que nous perdions tout ce que nous avions. Depuis, il y a beaucoup de choses auxquelles j'ai dû renoncer. Des choses matérielles, mais aussi des gens. Des gens qui m'étaient chers, que j'ai aimés plus que je n'aimerais jamais et je les ai tous perdus chacun à leur façon.

Lasse de ressasser le passé, je m'étends sur mon lit pour lequel je n'ai pas pensé à prendre les draps nécessaires pour l'habiller tant j'ai fait mes bagages dans la précipitation. Le coude pressé sur mes paupières closes, j'inspire longuement et laisse cette fatigue morale perpétuelle m'emporter et sombre dans le sommeil... mon seul répit...

**

Boum, boum, boum...

Je me réveille en sursaut quand j'entends qu'on cogne comme une brute contre le bois de ma porte. Pendant que mon visiteur s'acharne contre elle,

je me renseigne de l'heure qu'il est et je maudis cet inconnu quand je m'aperçois que je n'ai dormi qu'une vingtaine de minutes. Je me lève et fais un pas vers l'entrée de ma chambre quand :

— Harlow !

Entendre sa voix à travers la cloison me coupe net dans mon élan. Je me fige au milieu de la pièce.

— Putain, je sais que t'es là ! J'ai pas toute la journée !

Me fichant bien qu'il soit, à juste titre, persuadé de ma présence, je décide de l'ignorer. Il finira par en avoir marre de tambouriner comme un forçat. Mais l'indésiré persiste et s'intéresse de plus près à la poignée. Je la vois bouger.

— Seigneur, faites que le verrou soit tourné, je vous en supplie, imploré-je les yeux levés au ciel.

Voir sa tête flottante apparaître dans l'interstice de la porte me confirme ce que je pense depuis un bon moment déjà : le seigneur n'existe pas ! En tout cas, il a déserté les lieux en ce qui me concerne de près ou de loin...

Les deux billes vertes de Levi parcourent rapidement les alentours jusqu'à se fixer sur moi. Sa première réaction est de jurer. Puis, d'un geste franc, il finit d'ouvrir et entre sans même attendre mon aval. La seconde suivante, je reçois une housse de taille conséquente dans les bras. Je recule d'un pas quand je la réceptionne.

— Mon père m'a demandé de te filer ça !

Je comprends qu'il s'agit de mes draps et de ma couette. Je jette le tout sur mon matelas et reviens vers l'envahisseur ; il a les bras croisés sur son torse et tapote du pied.

Il attend quoi, Rain Man ? Il ne pense pas sérieusement que je vais le remercier ?!

— Quoi ? le questionné-je avec tout l'agacement que de le voir m'inspire.

— Il paraît que t'as des courses à faire ! Grouille-toi, j'ai rendez-vous avec les mecs de mon équipe dans deux heures pour faire la visite des installations sportives.

— Bah, vas-y, je t'ai rien demandé !

— Mon père veut que je te conduise.

— Ouais, bah, c'est ton vieux, pas le mien, alors je m'en cogne pas mal de ce qu'il désire !

— Prends tes affaires, on y va ! Je te dépose devant le magasin et je t'attendrai dans ma caisse !

— Nan !!!

Il grogne avant de faire volte-face.

— Va te faire foutre, H ! Je ne vais pas te supplier, non plus ! Tu veux jouer la grande, bah, démerde-toi !

— En quoi ça me change quelque chose ?! À quel moment, tu ne m'as pas laissée seule, Levi ? hurlé-je alors qu'il sort au pas de course.

Le claquement qui s'ensuit fait vibrer les murs de ma chambre. Les dents serrées, j'attrape l'élastique noir à mon poignet et le fais claquer contre ma peau. Une fois, puis une seconde et ainsi de suite. Je ferme les yeux et tire de plus en plus fort dessus pour qu'il revienne plus fermement me fouetter. J'arrête seulement quand je sens la brûlure sur ma chair. Après avoir séché d'un mouvement leste, presque enragé, les larmes qui roulent sur mes joues, je ramasse mon sac à dos qu'on pourrait qualifier de vintage et le coule sur mon épaule avant de sortir. La rentrée est demain et à part mon carnet de poésie, je n'ai rien pour bosser.

Chapitre 1

Allez H, il y a une nouvelle vie pour toi derrière cette porte. Tu n'as qu'à la franchir, aller en cours et profiter de la chance qui s'offre à toi...

Même si je tente de me raisonner, trouver la motivation, mais surtout la force nécessaire pour sauter le pas, me lancer dans l'aventure universitaire n'a rien de simple. Je n'ai pas envie d'être là ; si proche de lui, si loin d'elle. Mais je n'ai pas mon mot à dire dans cette décision de passer un diplôme. Bon, si nous en sommes arrivés là, ce n'est pas sans raison ; j'ai fait quelques boulettes. Qu'est-ce que cela m'a apporté ? Eh bien, à 18 ans, je suis placée sous la tutelle du père de ma sœur... Il y a bien plus d'une raison sérieuse m'ayant conduite à cette situation un peu bancal. Ne vous y trompez pas, je ne me cherche pas d'excuses. Cela dit, la vie ne m'a pas épargnée ces derniers mois voire ces dernières années, et garder foi en l'avenir, reprendre le dessus est d'une douloureuse complexité.

Voilà pourquoi je poireaute depuis cinq minutes devant ma porte ! Je fixe la poignée comme une ahurie. C'est la deuxième fois que je tends le bras dans sa direction pour le laisser retomber dans un soupir exaspéré. Il faut dire que ma dernière année de cours a été si invivable, que l'idée même d'affronter mes camarades, de revoir certains visages, jadis amicaux, me paralyse de la tête au pied. L'université de l'État de la Caroline du Sud est immensément vaste, et les risques de me retrouver face à face avec ces

quelques personnes sont minces. Cependant, le fait que ce soit possible me noue l'estomac. J'aurais voulu choisir un autre campus, mais m'éloigner davantage de ma sœur Maisie était impensable. J'ai besoin d'elle et elle aussi. L'une comme l'autre, nous tentons de trouver un semblant d'équilibre, de nous habituer à notre nouvelle situation ; elle chez son père, moi ici, à Columbia. Après tout ce que nous avons enduré, comment ont-ils pu nous séparer ? Notre foyer, notre havre de paix a volé en éclats avec une telle brutalité, n'est-ce pas suffisant ?

Je tourne finalement la clenche de la porte et l'ouvre. Là, un groupe de quatre ou cinq filles passent devant moi en riant à tue-tête dans le couloir.

Allez, H, tu n'as qu'à te fondre dans le décor...

Je franchis le seuil d'un pas peu assuré et quitte ma petite chambre, direction mon premier cours du semestre en arts visuels et design. Ne me demandez pas pourquoi j'ai choisi ce cursus, je n'en ai aucune idée. C'est ce qui m'est apparu comme le plus attirant sur le papier. Bosser sur des logiciels, décortiquer les aspects de la photographie, créer me convenait. Il y a bien trop longtemps que je me suis focalisée sur ma mère puis sur ma sœur pour essayer de me projeter dans l'avenir... mon avenir... Alors, j'avance un peu à l'aveugle. Tout ce à quoi j'ai pu aspirer dans mon adolescence n'a plus réellement de sens, aujourd'hui. Je dois repenser ma vie, découvrir comment je voudrais la mener. Le problème est que je n'ai plus aucune aspiration, plus aucune envie, et personne pour me montrer un nouveau chemin. Seule, comment y voir un quelconque intérêt ?

Par chance, ma résidence est située à moins d'un kilomètre du bâtiment qui accueille les arts visuels. Je peux m'y rendre à pied et ne pas perdre un temps fou avec les allées et venues entre mon logement et mes cours. C'est déjà un point positif... Le second étant que mon bâtiment est bien loin des infrastructures sportives où je risquerais fortement de croiser Levi. Si j'ai

bien compris les dires de David, son fils vit dans une grande maison avec d'autres joueurs de l'équipe et celle-ci serait située non loin des terrains de football. En ce qui concerne cette imbécile de Leah, je doute d'avoir autant de chance. Malheureusement, je vais devoir m'en accommoder.

Il me faut moins d'un quart d'heure de marche pour atteindre la grande bâtisse où sont dispensés les cours relatifs à l'art et au design. Le cœur tambourinant dans la poitrine, je le contemple un moment. Récemment rénové, il est propre et d'une architecture moderne différente de celle qu'on peut voir sur certains campus. Dans un soupir visant à évacuer le stress qui me ronge de l'intérieur, j'entame la première marche. Équipée de ce fameux sac à dos dont je ne parviens pas à me séparer depuis le lycée, je les foule les unes après les autres et mon angoisse grimpe aussi vite que moi. Une flopée de questions m'investit, sème le doute dans mon esprit : comment vais-je m'en sortir dans un endroit aussi vaste ? Est-ce que ce domaine choisi un peu par hasard me correspondra ? Et même si c'est le cas, vais-je y arriver ? J'ai accumulé tellement de lacunes au lycée. Mais ma principale inquiétude : vais-je survivre en vivant si proche de Levi, de mes anciennes amies qui, à ce jour, me veulent du mal ?

Balançant ma tête de droite à gauche à la recherche d'indices qui m'assureraient d'être sur le bon chemin, je remonte le couloir principal du rez-de-chaussée à la recherche de la salle où j'assisterai à mon premier cours d'arts médiatiques. M'orienter dans cet endroit immense et au milieu de cette foule dense et agitée n'a rien de simple. Je dois observer les alentours et éviter les étudiants qui vont et viennent autour de moi comme si j'étais parfaitement invisible. Croiser un groupe de filles qui discutent entre elles me provoque un pincement au cœur. Elle est si loin l'époque où moi aussi je me déplaçais avec mes copines, où nous passions le plus clair de

notre temps ensemble et où nous nous jurions une amitié éternelle. J'étais tellement crédule... tellement stupide...

Enfin, je localise la pièce que je cherche au fond du couloir. Une dizaine d'élèves attendent devant la porte close. Je peux déjà me réjouir de ne pas être en retard. Un homme de taille moyenne, d'une cinquantaine d'années, portant une barbe fournie et grisonnante, au teint hâlé arrive vers le petit rassemblement et le salue poliment. Il déverrouille la porte et les invite à entrer. Je suis le mouvement et passe la porte en fin de file. Désireuse de ne pas me faire remarquer, je m'installe calmement à la table la plus éloignée possible et déballe mes affaires de cours.

Une vie d'étudiante... tu en as rêvé pendant des années, H ! OK, c'est très différent de ce que tu avais imaginé à l'époque ; tu ne pourras pas rentrer retrouver maman, papa et Maisie ce week-end, tu ne pourras pas partager cette première journée avec Levi, mais tu es quand même à l'université, alors que veux-tu faire : saisir cette chance ou la laisser filer ?

**

18 heures – Je pousse enfin la porte de ma résidence. Et que dire de ce premier jour ? J'ai survécu ! Je ne peux pas dire que je me suis éclatée, mais je m'en suis sortie sans encombre. Ne devrais-je pas m'en réjouir ?

Je pose bruyamment mon sac sur mon bureau avant de me laisser tomber sur la chaise. Je balaie ma chambre du regard, ce vide, cette absence de tout. De quoi d'autre pourrais-je m'enthousiasmer ? Il n'y a personne, ici, avec qui parler de mes cours, du campus, de mes impressions sur ce que j'ai vécu aujourd'hui... Il n'y a que la solitude ! Mes joies comme mes peines, je dois les vivre seule, sans soutien, sans réconfort. Difficile d'avoir le

moral quand je n'ai que mes idées noires pour me tenir compagnie. Après tant d'années à vivre dans l'insouciance, dans ce bonheur créé par mes parents, je n'ai pas les armes nécessaires, la force de surmonter cette nouvelle épreuve. Celles passées m'ont dévastée, ont réduit à néant mes espoirs, mes ambitions, tout ce qui pouvait encore me donner envie de me battre. Je n'avais que ma sœur, Maisie, pour me donner la motivation de continuer à me battre et on me l'a prise. Ses sourires, sa bonne humeur, ses « je t'aime » ont laissé place au silence qui règne dans ces quelques mètres carrés... ma chambre. Un endroit où je vais vivre quelques mois avant de devoir le quitter.

Voilà toute l'histoire de ma vie depuis le départ de papa. Poser mes valises, tenter de survivre dans un lieu inconnu et repartir. Je ne fais que ça depuis plus de deux ans. Deux années où tout mon monde a tourné autour de maman, de sa maladie ainsi que de Maisie, de cet amour rassurant dont elle avait besoin, alors que nos vies se trouvaient bouleversées avec tant de brutalité. Maintenant, nous sommes séparées. Elle vit avec son « nouveau » papa, a un « nouveau » frère (mon ex-petit ami pour faciliter les choses) et j'ai cette question qui me martèle la tête : quelle place ai-je encore dans son existence ? Je suis celle « de trop ». De trop dans la vie de Levi qui me voue une haine que je ne m'explique pas ; de trop dans la vie de mon ancienne meilleure amie qui s'est jetée dans les bras de Levi à la seconde où j'ai quitté Georgetown ; de trop dans la vie de David à qui je rappelle cette femme qu'il a aimée sans jamais pouvoir le faire au grand jour, ma mère ; de trop dans la ville de mon enfance où je ne suis que la fille de cette « putain » de Joanne. C'est un bon résumé de ma vie, je suis de trop...

Chapitre 2

Trois jours plus tard... Que dire de ma vie sur le campus ? Mes journées sont une répétition de la précédente : aller en cours, manger le plus économiquement possible, étudier et rentrer pour affronter ma seule amie, la solitude. L'unique rayon de soleil de cette semaine de rentrée, l'appel de ma précieuse Maisie. Nous avons bavardé longuement de son école, de ses nouvelles amies. Elle m'a semblé très heureuse alors, je le suis également. Nous devons nous téléphoner ce soir, c'est pour cette raison que je me rends si joyeusement vers ma résidence. J'ai hâte de lui passer ce coup de fil.

C'est donc la démarche rapide que je quitte le bâtiment où j'ai suivi mes cours du jour. Je remonte les allées pavées et parfaitement entretenues, bordées de pelouse et de fleurs, un sourire aux lèvres. Je fonce droit devant moi sans me soucier du monde qui m'entoure quand une notification m'annonce l'arrivée d'un SMS. Je le consulte :

« Coucou H, tu m'appelles bientôt ? »

Je ne perds pas une seconde pour y répondre.

« Je suis en train de rentrer. Je te téléphone dès que j'arrive. Je t'aime. »

Je glisse mon portable dans la poche arrière de mon jean après lui avoir envoyé mon message quand j'entends :

— Ils laissent des putes faire le tapin sur le campus, maintenant...

Les yeux fermés, j'inspire profondément alors que cette insulte me parvient. Je n'ai même pas à lever la tête pour savoir qu'elle m'est destinée, mais surtout qui vient de la proférer. Je continue à marcher sans quitter le trottoir du regard. Comme à chaque fois que je croise mon ancienne amie, je préfère détalé vite fait, bien fait ! D'ordinaire, elle se contente de rire avec sa bande de suiveuses et me laisse me sauver sans trop insister, mais pas aujourd'hui visiblement puisqu'elle surgit devant moi et me barre la route. Il semblerait qu'elles viennent de sortir d'un café situé à deux pas de nous. Je me stoppe et scrute Leah de bas en haut. Est-ce que j'avais, moi aussi, cette allure de pimbêche dans le passé ? Je n'en ai pas l'impression, mais ma vision des choses était tellement différente à l'époque. Je voulais appartenir à un groupe, me faire des amies, alors j'ai calqué le style de certaines personnes, mais jamais je n'ai été méchante comme Leah est capable de l'être. Je devais être vraiment stupide, car je n'aurais jamais pu soupçonner qu'elle puisse être si cruelle. Nous étions tellement proches, elle connaissait tous mes secrets, toutes mes pensées, mais rien n'était vrai pour elle. Tout ce qu'elle voulait, c'était mon petit ami.

— Qu'est-ce que tu veux, Leah ? soupiré-je, lasse qu'elle me fasse perdre mon temps.

— Tu crois qu'en te pavanant sous son nez, tu vas le récupérer ?

Elle tend sa main vers moi et repousse mes cheveux dans un geste méprisant.

— Non, mais regarde-toi dans une glace ! Tu es pâle et maigre, c'est tout simplement horrible.

Elle se tourne vers ses copines et glousse comme une dinde.

— On dirait Morticia !

Toutes se mettent à rire avec elle. J'entreprends de la contourner. Je n'ai pas envie de l'écouter se moquer de moi. Elle m'attrape par le bras.

— Je suis sérieuse, t’approches pas de Levi.

Je me défais de sa main.

— Sauf que je me moque bien de lui. Maintenant, fous-moi la paix !

— J’en ai rien à foutre que ta salope de mère ait eu cette gamine avec David, elle n’est rien pour lui !

Je la repousse une seconde fois quand elle évoque Maisie.

— Et j’en ai rien à foutre de ce qu’il ressent ou de ce que tu penses. Maisie et moi, nous n’avons rien demandé, et s’il y a bien quelque chose que nous avons appris ces deux dernières années, c’est que nous n’avons besoin de personne ! On a tourné la page, et si tu n’en es pas capable, c’est pas mon problème...

— N’importe quoi...

— Dans ce cas, pourquoi tu me prends la tête ? Moi, je fais ma vie, je n’emmerde personne alors fais-en autant !!!

Je la bouscule légèrement quand je passe à côté d’elle.

Moi qui espérais ne pas avoir à supporter Leah et cette bande de petites connes qu’elle se trimballe partout, c’est raté...

**

— Harlow !

En un mot, ma petite Maisie réussit à me faire oublier ma déplaisante rencontre avec Leah. Sa joie de vivre, l’amour dans sa voix quand elle prononce mon prénom, il n’en faut pas plus pour ravir mon cœur. Cette enfant est pleine de magie. Allongée sur mon lit, je laisse mes soucis s’envoler le temps d’un appel à ma précieuse petite sœur.

— Coucou Mini-Mai’, comment tu vas ?

— Super ! Et toi ?

— Bien, mon trésor, je vais très bien.

— Et tu viens ce week-end, hein ?

Je souris face à son impatience.

— Oui, c'est promis ! Mais raconte-moi ta journée à l'école, c'était comment ?

— Il y a un garçon, Robbie, qui n'arrête pas de m'embêter. Je lui ai dit de me lâcher sinon j'allais lui en coller une !

Me retenir de rire n'a rien de simple quand je l'écoute, pourtant je me reprends, soucieuse de ne pas cautionner son langage.

— On ne parle de cette manière, Maisie et, je ne veux pas que tu te battes !

— Mais, il me tire les cheveux, se rebelle-t-elle.

— Tu sais, les garçons sont vraiment bêtes parfois, et je ne serais pas surprise si ce Robbie est en réalité amoureux de ma petite Mai'.

— Beurk !!! s'écrie-t-elle. Il est même pas beau !

— Mais il est peut-être très gentil. Ne regarde pas que le physique.

J'en ai fait la douloureuse expérience avec Levi. C'était le plus beau garçon de l'école, toutes les filles se battaient pour obtenir son attention. J'étais comme elles et j'ai gagné son cœur... Enfin, c'est ce que j'ai cru pendant de longues années !

— De toute façon, je m'en fiche des garçons...

— Tant mieux ! Tu as bien le temps de t'embêter avec ça.

— Tu as vu Levi ?

Voilà toute la complexité de ma situation ; ma sœur connaît Levi depuis toujours et dans son esprit, il est toujours mon amoureux. Elle ne parvient pas à accepter qu'il ne m'aime plus, que nous ne soyons plus ensemble. Maintenant qu'il est son frère, elle aimerait que nous soyons une famille,

mais vu la tournure qu'a prise notre relation, c'est impossible ! Seulement pour ma petite sœur, c'est difficile à comprendre.

— Non, pas encore ! Tu sais, je crois qu'il a beaucoup de travail avec sa nouvelle équipe. Peut-être que je le verrai bientôt.

— Bah, ce week-end ! David m'a dit que tu venais avec lui...

Tiens, première nouvelle !!!

— J'en doute, ma princesse. Il a ses matchs, ses entraînements. De toute façon, ce n'est pas important, je viens te voir samedi, c'est le principal. Tu ne crois pas ?

— Si, bien sûr. J'ai hâte !

— Moi aussi ! Et sinon, à part Robbie, quoi de neuf ?

— David est d'accord pour m'inscrire à la danse avec ma nouvelle copine, Sierra.

— À la danse, trop bien !

— J'ai mon premier cours, samedi après-midi !

— Super ! Je vais pouvoir venir te voir.

— Ouais !!!

Me parvient alors l'imposante voix de David dans le téléphone et ce qu'il dit n'a rien pour me ravir.

— H, David veut te parler !

— Oui, oui... J'ai entendu...

Je sens que ce qu'il a à me dire ne va pas m'enchanter...

— On se voit samedi, H, tu promets ?

— Oui, je te le promets !

— Je te fais plein de bisous.

— Moi aussi, ma chérie. Je t'aime.

— Je t'aime aussi !

Il y a un silence puis :

— Bonjour, Harlow.

— Bonjour, lui rétorqué-je sans vraiment être agréable.

Ce n'est pas que je veuille me montrer renfrognée avec lui, mais la perspective qu'il me parle de son fils me rend nerveuse.

— Comment se passe cette première semaine ?

— Bien, lui dis-je de manière expéditive.

— Tu ne manques de rien ?

— Non.

— Si tu as besoin d'argent...

— Non, c'est bon, je te dis !

— Tu viens nous voir ce week-end ?

— Oui, samedi.

— Parce que Levi doit...

— C'est mort ! Oublie !

— Harlow, soupire-t-il dépité.

— Je ne viendrai pas avec lui...

— Mais bon sang, on ne pourrait pas enterrer le passé et avancer dans le même sens ?!

— Non, mais quel culot ! Notre passé est merdique, c'est clair, et tu n'y es pas étranger, David ! Et si tu veux me faire la morale, tu devrais aussi la faire à ton fils, parce qu'il n'est pas le dernier pour envenimer les choses.

— Je connais la part de responsabilité de chacun dans ce qui s'est passé, la mienne aussi.

— Je sais que tu veux offrir à Maisie le plus de stabilité possible, et rien que pour ça, je te suis reconnaissante, mais ne me demande pas l'impossible.

— Je pensais avant tout à toi. Tu refuses que je t'aide financièrement, et je sais que tu n'as pas grand-chose.

— C'est à moi de me prendre en charge...

— Tu oublies que je suis ton responsable légal...

— C'est temporaire. J'ai 18 ans ! Je vais mieux et dès que j'aurais eu mes évaluations psy, je pourrais demander qu'on retire cette tutelle.

— Je ne veux pas te donner l'impression de vouloir garder une espèce d'emprise sur toi, H, seulement, je m'inquiète à ton sujet ! Elle n'aimerait pas te savoir livrée à toi-même alors que tu es si fragile. Je comprends que je suis la dernière personne que tu imaginais pour t'aider, te soutenir, veiller sur toi, mais je suis là...

— Sauf que tu es l'homme qui a foutu ma famille en l'air, l'homme à cause de qui mon père est parti. C'est pour te protéger qu'elle a quitté Georgetown ! Tu as créé tout ce qui a fait de ma vie un enfer.

— Harlow, je te demande pardon.

— Je serai là, samedi.

— Harlow...

— Au revoir, David.

Je raccroche et balance mon portable sur le matelas. Je savais que cette conversation allait me mettre en rogne...

Chapitre 3

L'autocar qui me conduit chez David et Maisie à Charleston est bien plus confortable que celui de la dernière fois, mais le voyage n'en paraît pas moins interminable. Mon humeur, elle aussi, est bien différente de mon précédent trajet. Aujourd'hui, je vais retrouver ma sœur pour les deux prochains jours et je sais déjà que cela me remontera le moral. Ma petite magicienne en a la possibilité.

Hier soir, j'ai eu le droit à un SMS de la part de David dans lequel il m'indiquait que Levi prenait la route vers 8 heures et que je devrais l'appeler pour faire la route avec lui, mais bien évidemment, j'ai ignoré sa recommandation. Passer plus de deux heures en voiture avec lui, très peu pour moi ! Je préfère encore perdre du temps en bus... Un si long voyage ensemble ne peut que tourner au drame, et cela, je l'évite tant que possible : j'en ai eu assez pour le reste de mon existence. Il n'y a rien de bon à enfoncer le couteau dans une plaie encore à vif – une plaie bien loin de la guérison. Voilà la représentation même de ce que je suis : une plaie béante !

Cette blessure a fait son apparition, il y a trois ans, après le départ inexplicable de mon père. Un soir où tout semblait normal, je me suis couchée, nous étions une famille heureuse et le lendemain matin, à mon réveil, je n'avais plus que ma maman et ma sœur. Mon père avait plié

bagage et n'était jamais revenu. J'avais dû attendre plus de deux ans avant de connaître la raison de son départ précipité.

Depuis ce jour, ma vie n'a été qu'une succession d'évènements malheureux qui ont chacun contribué à agrandir ma blessure. Maintenant, elle a pris une telle ampleur, que j'ignore si je pourrais la voir se refermer un jour. Il me faudrait une sacrée dose de bonheur pour que ce miracle se produise un jour, et je ne crois pas à la chance. Cela n'a pas toujours été le cas, j'ai longtemps cru à beaucoup de choses, comme au Seigneur par exemple, mais la vie m'a si souvent rudoyée que j'ai perdu la foi. Je n'ai pas égaré uniquement ma foi, mais l'espoir, également. L'espoir d'être heureuse, de connaître un bel avenir, mais surtout l'espoir de trouver la paix. Et comment vivre sans un minimum de paix...

Le car s'immobilise une énième fois, mais celle-ci est la bonne ! Enfin, je suis arrivée à la gare de Charleston. Même si j'ai hâte de quitter mon moyen de transport, je traîne un peu le pas. Une pluie torrentielle s'abat à l'extérieur, et la maison de David est à plus de deux kilomètres. Bien sûr, lui et Maisie ne sont pas là pour m'accueillir pour la simple et bonne raison que je ne leur ai pas dit à quelle heure j'arriverais à la gare. J'aurais dû le faire vu la météo, mais j'entendais déjà les remontrances de David : « *Je t'avais dit de venir avec Levi. C'est de l'argent de gaspillé et regarde maintenant, tu te retrouves sous la pluie...* » Il n'aurait pas tort, mais je préfère encore être trempée de la tête aux pieds que de voir Levi. Après avoir rabattu sur ma tête la capuche de ma veste, je me lance au pas de course dans les rues de Charleston. Cette petite ville portuaire est relativement plaisante. Le centre-ville est dynamique et son architecture typique à la Caroline du Sud nous charme sans mal.

Mais aujourd'hui, je n'ai pas vraiment le temps d'apprécier le paysage. Je dévale les rues les unes après les autres, impatiente de voir apparaître

cette avenue essentiellement composée de maisons très similaires les unes aux autres. Le quartier de Cannon Street, bien que très modeste, est un lieu agréable à vivre.

Lorsque j'entame enfin la dernière ligne droite, on pourrait penser que je viens de faire un plongeon dans la baie. Je suis trempée jusqu'à ma petite culotte. Je commence à greloter alors que je franchis les quelques mètres qui me séparent de ma sœur. Je me presse de monter les trois marches qui donnent accès au porche, le traverse et ouvre la porte à la volée, manquant de trébucher alors que je viens de me prendre les pieds dans le paillason.

Je parviens à rétablir mon équilibre, mais lorsque je me redresse, je suis face à quatre paires d'yeux qui me dévisagent telle une bête curieuse. Dans le salon, Levi et Leah se tiennent debout, et leur attitude m'indique qu'ils sont sur le départ. Me voir les cheveux dégoulinants, les vêtements trempés et collants semble leur inspirer dégoût et mépris. Appuyé contre le dossier du canapé, David m'observe, déconfit. Forcément, je ne suis pas venue avec Levi, mais pour couronner le tout, j'ai couru sous la pluie depuis la gare plutôt que de l'appeler pour qu'il vienne me chercher. Mais le quatrième regard présent dans la pièce me réchauffe instantanément de la chaleur de son amour, de son adoration. Maisie, ma merveille Maisie, assise sur l'un des fauteuils s'illumine quand elle me voit et bondit de son perchoir avant de se jeter à mon cou en criant mon nom. Je la rattrape au vol et la soulève contre moi.

— Oh, ma petite chérie, je vais te mouiller si tu t'agrippes comme ça.

— M'en moque ! Tu m'as trop manqué, H !

— Toi aussi, ma puce. J'avais hâte d'arriver.

Je la dépose après un bref câlin et de nouveau, je fais face à mon public. Leah, le bras enroulé autour de celui de Levi me fixe, un sourire malveillant au coin des lèvres. Je l'ignore et me tourne vers David.

— Salut !

— Harlow, tu as vu dans quel état tu es ?! Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

Qu'est-ce que j'avais dit...

— C'est bon, c'est rien qu'un peu de pluie...

— Non, tu es juste trempée jusqu'à l'os. Tu devrais monter te changer avant de tomber malade.

— Pourquoi t'es pas venue dans la voiture de Levi ? me questionne ma sœur.

— Euh... bredouillé-je en échangeant un regard avec David.

Il croise les bras sur son torse et me défie genre : « Vas-y, explique-nous pourquoi tu as préféré venir en bus... »

— J'avais déjà acheté mon billet, j'allais pas le gâcher...

Levi se racle la gorge et rectifie sa posture.

— Je vais me changer, dis-je en ôtant mes chaussures et mon manteau.

— Je viens avec toi !

Suivie de près par Maisie, je monte à l'étage, bien heureuse de me débarrasser des trois individus restés au rez-de-chaussée.

**

La chambre que j'occupe chez David est complètement impersonnelle. Il a emménagé à Charleston, il y a quelques mois maintenant, et même s'il ne s'est jamais montré réticent à ce que je fasse de cette pièce mes quartiers, je n'en ai jamais ressenti l'envie. Mes affaires sont éparpillées entre la commode et quelques cartons. Je pense qu'il aimerait sincèrement que j'aie la sensation d'être chez moi ici. Malheureusement, c'est impossible. Il y a si longtemps que je n'ai pas eu l'impression d'être la bienvenue quelque part

que je redoute de « me poser ». Et puis, à la différence de Maisie et de Levi, je ne suis pas son enfant. Je ne suis l'enfant de personne... J'ai été la fille aînée de Joanne et Paul pendant de longues années, mais que reste-t-il d'eux, aujourd'hui ? Ma mère est morte et mon père a pris la poudre d'escampette, alors je ne suis plus rien, si ce n'est la sœur de Maisie et c'est bien le seul rôle qui me donnait la force de me lever jour après jour, jusqu'à ce qu'on me prive d'elle...

Depuis qu'elle est entrée dans ma vie, elle a rempli mon cœur de joie, mais après tout ce qui s'est passé dans nos existences au cours des dernières années, ce n'est plus de la joie qu'elle me transmet, seulement une raison de plus pour ne pas lâcher prise, ne pas tout abandonner. Pourtant, j'ai eu si souvent envie de tout envoyer promener ! J'ai déjà rêvé de prendre mon sac et de me tirer loin de ce merdier, mais comment m'enfuir et laisser Maisie derrière moi ? Je n'ai jamais trouvé le courage de le faire. Je ne vais pas m'en cacher, j'ai songé à la prendre avec moi dans cette fuite de notre réalité jusqu'à ce que je réfléchisse à ce que serait notre quotidien en agissant ainsi. J'en suis arrivée à la conclusion qu'elle mérite mieux que ça.

Ma sœur a 8 ans, elle est en âge de se reconstruire malgré tout ce que nous avons subi. Pour moi, c'est plus compliqué. Je viens juste d'avoir 18 ans, je devrais être en mesure d'en faire de même et souvent, je m'en veux de ne pas être plus téméraire, de ne pas réussir à tourner la page : comment faire le deuil de ma vie passée, du confort de mon foyer, de l'amour de Levi ? J'ai tellement perdu en si peu de temps, et jamais je n'ai été préparée à endurer ce que le destin m'avait réservé. Foutu karma...

— C'est comment l'université ? me questionne Maisie tandis que je me dévêts dans la petite pièce d'eau.

— C'est...

Que puis-je répondre à ça ? C'est ennuyant, à des années-lumière de ce que j'avais envisagé, je ne m'y plais pas...

— Grand !

— Oui, ça doit être immense pour que Levi et toi vous ne vous croisie-
jamais...

Ou alors, on s'évite à merveille...

— Tu sais, il a ses amis et moi, les miens. Et puis, il n'a pas beaucoup de
temps avec ses entraînements et tout ça...

— Je la déteste, répond-elle du tac au tac. Elle est moche et trop
stupide !

Intuitive, ma petite Maisie...

— Mai', tu ne dois pas parler des gens de cette manière ! la
réprimandé-je en achevant de passer une tenue sèche.

Même s'il s'agit de cette garce de Leah...

Elle grimpe sur mon lit et se met à sautiller dessus.

— Je ne fais que dire la vérité, elle est laide et méchante.

— Qui est laide et méchante ? intervient une voix d'homme depuis le
pas de la porte.

J'ordonne rapidement ma chevelure encore humide avant de sortir de ma
cachette en frissonnant et mes vêtements mouillés n'y sont pour rien.
Comme je le redoutais, Levi est accoudé au chambranle.

— Euh...

— Leah, lui répond Maisie en toute innocence.

Le franc-parler est une caractéristique qu'on retrouve chez tous les
enfants, cela dit chez ma petite sœur, il est particulièrement bien développé.

— Mai' !

— Bah quoi ?! me dit-elle en mimant son incompréhension à l'aide de
ses mains. C'est vrai !!!

Levi, qui ne semble pas s'offusquer de la remarque de notre sœur, s'avance vers elle.

— Et pourquoi penses-tu ça d'elle ?

— Bah, elle n'est pas très belle, genre pas du tout ! riposte-t-elle comme si ce constat était d'une grande logique. Et elle est méchante avec Harlow.

Si jusqu'ici il n'a montré aucun signe de contrariété, il devient plus sévère quand elle m'évoque. Je récolte un regard noir.

— Ah bon ?

— Je..., commencé-je à articuler cherchant le meilleur moyen de m'expliquer, convaincue qu'il s'imagine que j'ai façonné l'opinion de ma sœur envers Leah.

— Avec ses copines, elle s'est moquée d'elle et elle raconte que c'est une pute, comme ma maman !

Jamais ma sœur ne m'avait raconté avoir entendu mon ancienne amie tenir de tels propos et, immédiatement, j'ai envie de descendre les marches pour enfoncer mon poing dans la figure de cette pétasse, mais ma mère m'a toujours répété de ne pas contenter les médisants en répondant à leurs attaques, que cela leur ferait trop plaisir.

— C'est quoi, une pute, Levi ? poursuit Maisie.

Mon côté revanchard s'amuse de le voir se liquéfier sur place. Blême, il passe de ma sœur à moi.

Tu crois sérieusement que je vais te venir en aide ??? Allez, Levi, explique à notre sœur cette insulte que ton idiot de copine utilise pour parler de sa maman...

— Ce n'est pas un terme très gentil, lui dit-il.

— Ça, je l'avais compris toute seule ! Comme quoi j'ai raison, elle est méchante.

Levi s'accroupit devant Maisie et prend ses mains dans les siennes.

— Je te promets qu'elle ne redira plus jamais ça, je vais y veiller.

— Et tu peux pas la laisser être méchante avec H, tu dois la protéger !

— Maisie !

— Tu disais être son ange gardien, que tu prendrais toujours soin d'elle.

Pourquoi tu ne tiens pas tes promesses ? le questionne-t-elle la voix étranglée par le chagrin.

— Mai', tout est différent, aujourd'hui.

— C'est toi qui n'es plus pareil, et c'est Maisie ! Tu n'as plus le droit de m'appeler autrement.

Elle croise ses bras sur sa poitrine, la colère et la déception déforment son visage.

— Va-t'en, maintenant !!!

— Mais...

— Je te déteste, comme tu détestes ma sœur !

— Maisie, dis-je ne pouvant m'empêcher d'intervenir.

Elle bondit du lit et court à l'extérieur.

— Mai', crié-je avant qu'elle ne disparaisse sur le palier, mais elle m'ignore.

Je me retrouve alors seule avec Levi, et cette configuration n'a rien pour me rassurer... En plus des deux foudres qui transpercent son regard !

— Tu es fière de toi ?! s'empporte-t-il en faisant un pas dans ma direction.

— Excuse-moi ?!?

— Tu ne vas pas me faire croire que tu n'y es pour rien dans ce qu'elle vient de dire. Ce sont tes mots dans sa bouche !!! hurle-t-il.

— C'est simplement le résultat de ton comportement envers moi, Levi ! Elle n'est pas stupide, elle voit ce qui se passe entre nous et elle n'est pas

très loin de la vérité, tu me détestes et elle le sent.

— Je m'en branle de ce qui se passe entre nous !!! Ça n'a plus aucune putain d'importance. S'il n'y avait pas Mai' pour nous lier, il y aurait des lustres que je t'aurais rayée de ma vie !

— Rien ne t'en empêche, je ne te retiens pas...

— Levi ! s'écrie David en arrivant précipitamment dans la chambre. Je crois que ton amie t'attend en bas. Il est temps que vous partiez !

Levi le fustige du regard avant de pivoter vers la sortie et de s'y rendre d'une démarche furibonde. En passant près de son père, il lui lance :

— Ouais, j'ai compris que je dérangeais... Je me tire !

— J'aimerais que tout soit plus simple, Levi, mais ça ne tient pas qu'à moi, insiste David en le regardant partir.

Gênée de cette altercation, je me triture les doigts alors qu'il se tourne vers moi.

— Harlow, je suis désolé.

— Tu n'as pas à l'être et ce n'est pas important ! Tout ce que je veux, c'est que Maisie ne soit pas prise au milieu de tout ça et que tu comprennes qu'il n'y a plus rien à faire pour Levi et moi. Je sais que tu voudrais que nos relations s'améliorent, que nous tournions la page sur tout ce qui s'est passé, mais c'est irréalisable. En attendant que tu te mettes ça dans le crâne, je vais aller faire le déjeuner.

Abandonnant David à son sort, je quitte le premier étage et me rends dans la cuisine où je m'affaire à préparer notre repas.

Chapitre 4

Le dimanche matin, je m'éveille aux premiers rayons du soleil. Une fois n'est pas coutume, Maisie m'a rejoint dans le courant de la nuit. Comme souvent, le sommeil m'a abandonnée et les souvenirs m'assaillent, me rappellent le cauchemar qu'est devenue ma vie. Même si j'ai du mal à entrevoir une lueur dans cette obscurité qui entoure mon avenir, je ne suis pas du genre à pleurnicher sur mon sort. Persuadée que mon temps serait davantage mis à profit en préparant le petit-déjeuner au lieu de passer en revue les raisons qui me font penser que le reste de ma vie sera une catastrophe, je décide de me lever et de me rendre utile à la cuisine. Sans un bruit, je passe un gilet et sors de la chambre, laissant derrière moi ma petite sœur profondément endormie. Le reste de la maison est, lui aussi, incroyablement calme.

Seule, plongée dans un silence apaisant, je commence par réunir tout ce qui m'est nécessaire pour élaborer un bon repas. Cuisiner a toujours été quelque chose que j'apprécie. Déjà quand ma vie était encore une bulle de douceur, ma famille, un cocon protecteur et chaleureux, j'aimais observer maman nous faire de délicieuses pâtisseries ou de succulents plats. J'ai beaucoup appris en la regardant faire. Aujourd'hui, et pour bien plus que la cuisine, je dois faire mes armes, en solo.

— Bonjour, Harlow.

Entendre David me saluer me fait dériver de ma pâte à pancakes.

— Oh, bonjour. Je n'ai pas fait trop de bruit, j'espère.

— Non, non, pas du tout. Je n'arrivais plus à dormir.

Il contourne l'îlot, passe derrière moi avant de s'occuper de mettre la cafetière en route.

— Toi non plus, apparemment.

— Apparemment...

Dans mon dos, je le sens faire des va-et-vient. Il fait couler l'eau au robinet, fouille dans quelques placards.

— Je suis navré de ce qui s'est passé avec Levi, hier, s'excuse-t-il sincèrement.

— Arrête ! rétorqué-je sans perdre une seconde. Je ne prête aucun intérêt à ce qui s'est dit là-haut ! Il y a longtemps que j'ai appris à ignorer ton fils et toute cette haine qu'il dirige contre moi sans raison apparente.

Ses doigts se referment sur mon poignet, ses yeux se plongent dans les miens, il me scrute avec un grand sérieux comme pour me faire comprendre l'importance des mots qu'il s'apprête à formuler.

— Harlow, Levi ne te déteste pas, il est simplement en colère.

— Je me moque de ce qu'il ressent ! Depuis le premier jour, il s'en prend à moi comme si j'étais responsable !

Je retire mon avant-bras d'un geste brusque.

— Tu es fautif, pas moi !!! m'énervé-je comme à chaque fois qu'on évoque cette histoire.

— Je le sais et je vis avec cette culpabilité tous les jours. Je mesure pleinement le mal que je vous ai fait.

Instinctivement, je m'empare de mon élastique et, sans même m'en apercevoir, je le fais claquer. Je crois que c'est la première fois que je le fais

en public. David me voit faire et me stoppe, immédiatement. Attrapant mon visage entre ses mains, il le dirige vers lui.

— Pleure si tu en éprouves le besoin, mais ne te cache pas derrière ce maudit bout de caoutchouc. Il n'est rien d'autre qu'une diversion à tes émotions et, je n'aime pas que tu te fasses du mal comme ça.

— Ce n'est pas ça...

— Si, Harlow ! Tu crois qu'en le faisant claquer tu restes maîtresse de ce que tu ressens, mais c'est faux. Tu orientes ton esprit sur une douleur que tu peux gérer pour ne pas affronter ce qui se passe au fond de toi.

Il fixe le plafond un moment, souffle avant de revenir vers moi.

— J'aimerais que tu me hurles dessus, que tu cries comme tu me détestes d'avoir agi aussi égoïstement sans penser aux conséquences que nos actions auraient sur toi, sur Levi ou sur Mai'. Nous n'avons pas été corrects envers vous et tout ce qui est arrivé par la suite est de ma faute. J'aurais dû trouver le courage de mieux faire les choses afin de limiter les dégâts.

Sentant ce flot de larmes qui tente de prendre le contrôle de moi-même, je me rue sur mon élastique pour chasser ce sentiment d'être submergée, mais David ne m'en laisse pas le temps. Il le recouvre de son imposante main.

— NON !

— Lâche-moi, rétorqué-je en me débattant comme possible.

Tout ce que je veux, à cet instant, est de courir à l'étage pour me cacher et tanner ma peau jusqu'à oublier ce qui me perturbe.

— Je te demande pardon, Harlow. Je n'ai jamais voulu vous faire de mal, briser ce qu'il y avait entre vous.

Je le repousse une ultime fois en y mettant toute ma force, et ma persévérance finit par payer. David fait un pas en arrière, je suis libérée de

son entrave.

— C'est lui qui a tout brisé !!! Je n'ai jamais cessé de l'aimer et si j'avais su la vérité tout de suite, ça n'aurait rien changé. Je l'aurais aimé, qu'importe ce qui s'était passé ! Lui, a fait un tout autre choix. Il a décidé de tout me coller sur le dos, de laisser tous ces salopards insulter maman, Mai' ou moi, sans jamais prendre notre défense. Il nous a laissé tomber et maintenant, il joue au grand frère parfait avec elle. Comment peut-il dire être son frère quand sa pétasse dit de ma mère qu'elle n'était qu'une pute ???

Je fais volte-face prête à me ruer vers la sortie, mais David enroule ses bras autour de moi pour me retenir. De nouveau, je tente de me défaire de lui, mais je n'ai aucune chance face à sa détermination.

— Reste avec moi, ne te renferme pas, je t'en prie ! me supplie-t-il en me gardant près de lui. Tu n'es pas seule, Harlow. Je t'aime.

Je m'effondre sur le sol, David me suit et s'accroupit dans mon dos. Explosant littéralement en sanglots, je cesse de lutter et laisse David me réconforter. Honteuse, je cache mon visage ravagé par les larmes dans mes mains tandis qu'il me berce doucement.

— Je suis tellement désolé. Je sais que tu souffres et je le regrette. Je ne sais pas quoi faire pour t'aider.

Pleurant tout mon sœur, je me retrouve incapable de prononcer le moindre son. M'accrochant aux bras de David, je sanglote jusqu'à ne plus avoir de larmes, consolée délicatement, prudemment par le père de ma sœur.

**

Il est un peu plus de midi quand je sors de la salle de bain, fraîchement lavée et habillée. Maisie, qui était dans la chambre quand je suis entrée dans la pièce voisine, s'est envolée. Je récupère un élastique dans mon sac et remonte ma chevelure noire en une queue de cheval droite et impeccable avant de partir à la recherche de ma petite sœur. Mon pied a à peine foulé le parquet du salon que la voix imposante et vibrante de Levi en provenance de la cuisine me parvient aux oreilles. L'idée de le revoir après la scène de la veille me fait ralentir dans mon élan. Ce que je viens de vivre avec David m'a ôté toute énergie, je n'ai pas la force de supporter Levi et son ressentiment à mon égard. Faisant le choix de ne pas le laisser m'atteindre et d'ainsi profiter de Maisie, je me remets en marche vers la cuisine.

Dès mon premier pas dans cet espace, je comprends que la tension de la veille s'est évaporée. L'ambiance est plus détendue, plus légère et l'absence de Leah y est sûrement pour beaucoup. Levi est assis autour de la table avec son père, une bière à la main, ils discutent posément tandis que Maisie, une brique de lait aux lèvres, leur tient compagnie.

— Bonjour, lancé-je poliment à notre invité.

— Salut, Harlow, me répond-il brièvement avant de revenir vers son père qui pour sa part me dévisage.

— Est-ce que tout va bien, Harlow ?

— Oui, oui, merci. Je vais faire le déjeuner.

— Je me suis occupé du poulet et des pommes de terre.

— OK ! Je fais une salade ?

— Oui, pourquoi pas. Levi déjeune avec nous.

— D'accord.

Oubliant sa présence, je m'active à la tâche. Très vite, Maisie grimpe sur un tabouret afin de me regarder faire.

— Tu vas repartir, aujourd'hui ?

— Oui, j’ai mon bus à 18 heures.

— Pourquoi tu vis si loin de moi, maintenant ? Ça craint trop !

— Moi aussi, j’ai du mal à m’éloigner de toi, mais tu sais pourquoi je fais tout ça, n’est-ce pas ?

— Parce que l’assistance sociale t’a obligée !

La réponse de Mai’ semble capter l’attention de Levi, qui, même s’il fait genre de ne pas s’y intéresser, a les oreilles légèrement tendues dans notre direction. Je me concentre sur la planche à découper devant moi et continue de débiter mes tomates.

— Non, ce n’est pas uniquement à cause d’elle. Je dois obtenir un diplôme.

— Un diplôme pour faire quoi ?

— Eh bien, pour trouver un job.

— Quel job ?

Mais qu’est-ce qu’elle est curieuse celle-ci alors...

— Je n’y ai pas réellement réfléchi. Je ne sais pas quoi faire...

— Et toi, Maisie, qu’est-ce que tu veux faire plus tard ? la questionne Levi à ma grande surprise.

— Boxeuse ! s’écrie-t-elle, attirant sur elle les regards des occupants de la cuisine.

— Boxeuse ?

— Pourquoi veux-tu faire de la boxe ? lui demande son père.

— Pour mettre une correction à tous ceux qui embêtent ma sœur.

Elle se tourne alors vers Levi.

— Si tu la protèges plus, c’est à moi de le faire !

Il semble que leur petite dispute d’hier soit toujours d’actualité finalement.

— Je n'ai pas besoin qu'on me protège, Mai' ! m'interposé-je. Il faut que tu arrêtes avec ça !

Les poings plantés dans ses hanches, elle me défie.

— Ah non ?! Pourquoi tu pleurais, ce matin ? Je suis sûre que c'est à cause de Levi et de l'autre mocheté !

— Maisie, intervient David. On ne va pas recommencer avec ça. Je pense qu'Harlow sait se défendre, et tu n'as pas à prendre parti entre ton frère et ta sœur.

Ma petite furie saute de son tabouret et se plante face à David. Soudain, elle pointe Levi du doigt.

— Lui, c'est pas mon frère et toi, t'es pas mon père ! Je m'en fous de ce que disent les assistances sociales, la seule que j'aime, qui a le droit de s'occuper de moi, c'est H, et quand elle aura son travail et sa maison, j'irai vivre avec elle !!! Vous, je vous déteste, je vous déteste ! se met-elle à brailler dans la cuisine avant de partir en trombe vers le salon.

Je pose mon couteau, prête à me lancer à sa poursuite. Je me ravise une seconde, le temps de me tourner vers David.

— Je suis désolée...

— Je sais, ma petite Harlow, je sais, me répond-il les traits transformés par le chagrin engendré par la dureté des paroles de sa fille.

Je virevolte dans la direction opposée et cours après ma sœur.

Chapitre 5

C'est au premier que je retrouve ma petite furie, cachée dans sa chambre. Assise sur son lit, la mine renfrognée, elle boude. Tout en marchant jusqu'à elle, j'observe les environs et trouver ses murs couverts de posters, de photos de moi, de notre mère me soulage autant que ça me fait souffrir. Ma sœur prend ses marques dans cette seconde vie avec son père et j'en suis heureuse pour elle, même si ça implique que rien ne sera plus comme avant. Je dois apprendre à me contenter de ce que nous avons, de notre vie en l'état, pourtant je suis si nostalgique de notre famille, du bonheur – certainement apparent – qui y régnait.

Je m'installe à sa droite et passe doucement ma main dans sa chevelure blonde comme les blés (une couleur identique à celle de David et Levi...).

— Maisie, tu ne peux pas être furieuse après Levi et David, lui dis-je le plus posément possible. Ce n'est bon pour personne de garder tant de colère au fond du cœur...

— Pourtant, c'est comme ça que je suis ; toujours en colère ! En colère après papa de nous avoir laissées, après maman d'être tombée malade, après David de se prendre pour quelqu'un qu'il n'est pas. J'ai un seul papa et même s'il est parti, il l'est toujours. Et Levi, il t'a abandonnée, il t'a laissée pour cette idiote !

Elle essuie ses petites joues trempées à l'aide de son gros pull en laine. M'allongeant à ses côtés, je la prends dans mes bras. Elle me laisse l'étreindre.

— Je sais, mon cœur. Parfois, moi aussi, je suis très en colère, mais je refuse de la laisser dicter ma conduite. Papa était trop malheureux pour rester et même si j'ai mal, je veux lui pardonner, car je ne peux pas imaginer ce qu'il a éprouvé lorsqu'il a découvert la vérité.

Pourtant, Maisie et moi n'avions rien fait... Est-ce que nous ne méritons pas qu'il reste malgré tout ?

— Maman s'est battue comme elle pouvait pour rester auprès de nous, et tu le sais. Mais il y a des combats que nous ne pouvons pas remporter. Je sais qu'elle a fait de son mieux. Quant à David, crois-moi, je comprends que ce soit dur pour toi d'admettre qu'il est ton père, mais s'il n'était pas là, nous aurions été séparées. Grâce à lui, parce qu'il a tout fait pour que ça n'arrive pas, nous pouvons être l'une avec l'autre...

— Tu parles ! Tu ne vis même pas ici !

— Et c'est moi la responsable ! Si je n'avais pas fait ces bêtises, j'aurais pu m'occuper de toi, demander ta tutelle et nous aurions pu vivre toutes les deux. À cause de ce que j'ai fait, je ne peux pas décider pour moi et encore moins pour toi.

Elle lève ses grands yeux verts dans ma direction.

— Je ne t'en veux pas, tu sais, me rassure-t-elle. Tu avais trop de chagrin... après maman... après Levi...

Elle croise ses petits bras, son regard devient plus sévère.

— Tout ça, c'est de sa faute !!!

— Maisie...

— La faute de qui ?

Un coup d'œil vers la porte nous indique que l'intéressé vient de faire son apparition sur le seuil.

— La tienne, tiens !!! lui répond-elle comme si ça coulait de source.

Il inspire profondément et jette un regard froid sur moi.

Hé ! Je n'ai rien dit, moi !

Il entre et s'assied sur le fauteuil qui fait face à la coiffeuse de Maisie.

— Qu'est-ce que tu me reproches, précisément ?

— Tu as fait du mal à ma sœur, gros nul !

Je m'apprête à protester, mais Levi ne m'en laisse pas le temps.

— Maisie, tu es encore petite pour comprendre ce qui s'est passé...

— Trop petite ?! s'agace-t-elle.

C'est vrai que c'est un gros nul, il est incapable de s'adresser à elle sans la heurter...

— Je sais que tu l'as laissé tomber pour Leah, c'est tout ce qu'il y a à comprendre !

— On ne choisit pas de ne plus aimer une personne et de tomber amoureux de quelqu'un d'autre...

Allez, H, mange-toi ça dans la gueule !!!

Naturellement, mes doigts retrouvent l'élastique à mon poignet. Le simple fait de le sentir détourne mon attention des paroles de Levi, me permet de contrôler mes émotions.

— Pff... tomber amoureux d'une fille aussi méchante. Ça va pas bien dans ta tête !

— Là encore, ce sont des histoires dont tu n'as pas à te mêler...

— Elle insulte ma mère, ma sœur !!! Tu devrais défendre H, mais tu la laisses faire ! Tu es aussi méchant qu'elle !

Levi passe lentement ses mains le long de son visage.

— Je t'ai promis qu'elle ne le fera plus...

— Tes promesses ne valent rien ! Tu avais promis de toujours veiller sur Harlow, que tu serais toujours son ange gardien et tu ne l’as pas fait. Tu peux te les garder tes promesses, je te crois plus !!!

— C’est pas vrai, soupire-t-il en se pinçant l’arête du nez.

Il se lève et, les mains plongées dans les poches de son jean, il fait quelques pas dans la chambre. Puis, il se tourne vers Maisie.

— Je vais faire attention à elle sur le campus.

Ma sœur ouvre la bouche, prête à riposter, mais Levi tend la main pour lui réclamer le silence, elle se ravise.

— Je veux tenter de regagner ta confiance, Mai’, mais pour ça, il faut aussi que tu me laisses une chance de faire mes preuves.

Elle acquiesce d’un hochement de tête.

— Leah ne fera plus rien contre H, je t’en donne ma parole. Quand nous sommes sur le campus, je garde un œil sur elle.

Il s’approche et s’accroupit près d’elle. Il prend ses petits doigts dans sa paume.

— H et moi, nous ne pouvons plus être ce que nous étions par le passé, nous ne pouvons pas vraiment être amis, mais tu es ma petite sœur et même quand tu es en colère après moi, je t’aime très fort. Pour te le prouver, je vais m’assurer qu’elle aille bien quand elle est loin de toi. D’accord ?

Convaincue par les dires de son frère, Maisie se jette à son cou et lui offre un câlin sincère.

— C’est pas vrai ce que j’ai dit tout à l’heure, tu sais ! Je ne te déteste pas, lui avoue-t-elle.

— Je sais que tu as beaucoup de peine, que les choses ne sont pas simples pour toi, lui explique-t-il en la serrant dans ses bras. Je t’aime, Mini-Mai’ et je te demande pardon de t’avoir déçue.

— Moi aussi, je t’aime !

Je devrais sûrement me réjouir de les voir se réconcilier tous les deux. J'ai conscience que c'est ce qu'il y a de mieux pour tout le monde, pour Maisie surtout, pourtant je suis pleine d'amertume quand je les observe ensemble. Tout est tellement facile pour lui ! Il m'a tourné le dos au moment de ma vie où j'ai eu le plus besoin de sa présence, de son soutien, et quand il a resurgi dans mon existence, c'est dans le rôle du frère de ma sœur, la seule personne qui me reste en ce monde. La famille Mendoza m'a tout pris, et même ma précieuse Maisie, je risque de la perdre.

Elle s'écarte de Levi pour le regarder dans les yeux.

— C'est vrai, tu feras attention à elle, tu jures ?

Levi me dévisage un bref instant, une seconde, pas plus...

— Oui, Mai', je te jure de m'occuper d'Harlow.

... juste le temps nécessaire pour que je sache qu'il ment.

Elle se blottit de nouveau contre lui.

— De mon côté, j'ai aussi une faveur à te demander.

— Laquelle ?

— Mon père, commence-t-il avant de corriger : notre père fait tout ce qu'il peut pour rattraper ses erreurs. Lui aussi t'aime très fort et tu l'as blessé dans la cuisine. Je voudrais que tu fasses un effort envers lui. Il veut plus que tout que nous soyons une vraie famille. Alors, ça va prendre du temps et nous demander à tous de faire des concessions, mais c'est possible...

Une famille ?! Oui, c'est possible et c'est tout ce que mérite Maisie, mais soyons réaliste, quelle place il y a pour moi dans cette famille ?

— Je vais aller m'excuser, lui apprend-elle en sautant du lit.

— C'est une bonne idée...

Maisie disparaît sur le palier me laissant seule avec Levi. Il avance en direction de la porte et je me sens soulagée quand je crois qu'il va partir

sans un mot pour moi, mais on a toujours le droit de rêver. Il se stoppe avant de faire volte-face dans ma direction.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

Je fronce les yeux.

— Excuse-moi ?

— Fous la paix à Leah !

Nan, mais j'hallucine !

— Je n'ai rien fait...

Le voir se ruer sur moi, l'index pointé me coupe dans mon élan et mon courage s'évapore instantanément.

— Si tu arrivais à te mettre dans le crâne que nous deux c'est fini, on n'en serait pas là !

L'absurdité de sa remarque me laisse bouche bée.

— J'ai bien compris cette partie de l'histoire, Levi ! Ce sont les raisons qui t'ont poussé à me traiter plus bas que terre qui demeurent un mystère. Dix ans ! On s'est aimés pendant dix ans et pas une fois, tu as pris ma défense alors que tout le lycée me prenait à parti. Qu'est-ce que j'ai fait de si horrible pour mériter que tu me méprises autant ?

Impassible, il tourne les talons et sort.

Visiblement, ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai la réponse à ma question...

Chapitre 6

Lundi – 8 h 15 – Première heure de cours – Le moral à zéro...

Aujourd'hui, tout m'énerve, rien ne semble aller dans le bon sens et ça me rend particulièrement à fleur de peau. Ma journée a très mal débuté : je me suis levée en retard. Mon réveil a pourtant bien sonné à l'heure, seulement, comme une imbécile, je me suis rendormie. Pour ne rien arranger, j'ai dû faire preuve de patience avant de pouvoir prendre ma douche. Visiblement, toutes les filles de mon dortoir avaient décidé de se laver en même temps. Ma douche expéditive n'a pas chassé cette fatigue que j'accumule chaque jour un peu plus en ne parvenant pas à passer une nuit pleine et reposante. Pour finir, je n'ai pas eu le temps de prendre mon petit-déjeuner, un café au minimum.

De toute façon, je n'ai pas les moyens de m'offrir plus qu'un peu de caféine.

Ces deux heures d'anglais, le ventre vide, sans la moindre trace d'excitant dans mon organisme, sont une véritable épreuve. Heureusement, j'ai un trou d'une heure dans mon emploi du temps avant mon prochain cours.

La tête enfoncée dans mes épaules, les yeux accrochés à ce recueil de poèmes d'Edgar Allan Poe, je traverse le campus jusqu'à la première

cafétéria qui se présente sur mon chemin afin de m’y poser en attendant l’heure suivante.

À l’intérieur, je commande une tasse de café noir auprès de la jeune femme derrière le comptoir avant de scruter la salle à la recherche de la place la plus en retrait quand mon regard se pose sur un rassemblement de plusieurs étudiants, des garçons pour la plupart. Bruyamment, ils discutent, rigolent entre eux. Je suis sur le point de me détourner lorsque je croise l’immensité vert émeraude du regard de Levi. Il me parcourt de la tête au pied quand l’un de ses compères pose une main sur son épaule afin d’attirer son attention. Levi m’abandonne avant de se tourner vers son voisin de droite. J’en profite pour me sauver et m’installe derrière l’un des imposants pylônes habillant la pièce.

De nouveau, mon esprit s’égare dans la lecture des œuvres poétiques de Poe pendant que je m’abreuve de ma tasse de café. Il n’a rien d’agréable à boire, mais tant pis, je m’en contenterai !

— Salut !

Si la voix me surprend, ce n’est rien quand je découvre l’imposante silhouette de mon ex-petit ami à côté de moi.

— Salut...

— Je... euh... je voulais m’assurer que tout allait bien.

Je hausse les épaules avant de m’en retourner à mon livre.

— Harlow, s’il te plaît, insiste-t-il.

— Maisie n’est pas là, lui fais-je remarquer. Tu peux arrêter ton petit numéro...

Je n’ai pour toute réponse que le crissement d’une chaise qu’on tire. La seconde suivante, il est à mon niveau.

— Tu as mangé, ce matin ?

Je lâche mon livre et l'examine dans un mélange de colère et d'incompréhension.

— Tu te fiches de moi, là ?! C'est une plaisanterie ?!

— H, j'essaie de...

— Non, m'emporté-je en me levant brusquement.

Mon geste est si énergique que j'en fais tomber ma tasse. *Qu'importe...*

— N'essaie rien, Levi ! Fais comme à ton habitude, oublie que j'existe !

Je m'apprête à m'enfuir, mais sa main glisse dans la mienne pour me retenir près de lui.

— On a une petite sœur en commun, H...

Furieuse, je me rassieds et l'affronte franchement.

— J'ai une sœur ! dis-je rudement pour le corriger. Maisie est tout ce qui me reste au monde. Si je dois jouer la comédie quand elle est présente, je le ferai tant que ça la rend heureuse, mais en dehors de ça, je n'ai plus rien en commun avec toi !

— Je tente de corriger un peu les choses, putain, marmonne-t-il la mâchoire scellée.

— C'est un peu tard ! Ce n'est pas aujourd'hui que tu dois veiller sur moi, ce n'est pas maintenant que j'ai besoin d'un ange pour me protéger. C'était le jour où mon père est parti, où ma mère est morte, et où je suis revenue à Georgetown que ton soutien aurait été utile, mais tu as brillé par ta lâcheté.

— J'avais de bonnes raisons de prendre mes distances. Tu crois que tu es la seule à avoir souffert de ce qui s'est passé ? J'étais aussi paumé que toi...

— Non, crié-je me moquant du lieu où nous nous trouvons, des regards que nos éclats de voix attirent sur nous. Toi, tu savais pourquoi nos vies

sont parties en vrille, mais moi j'ignorais tout de ce merdier ! Mes parents se sont séparés, je suis partie vivre dans un autre État et tu as cessé de répondre à mes lettres, de prendre mes appels. Sans aucune explication ! Je n'étais au courant de rien ! Je n'ai pas compris ce que j'avais fait pour mériter que tu me quittes sans avoir le courage de me fournir la moindre raison, d'ailleurs !

— Je n'y suis pour rien si ta mère ne t'a rien révélé. La mienne ne m'a pas épargné les détails. Il n'y avait que ce sujet de conversation à la maison. Qu'est-ce que je pouvais faire à la fin ?!

Je me lève à nouveau et le contemple avec toute la tristesse que notre passé m'incombe.

— Tu aurais pu faire le choix de m'aimer qu'importe ce qu'ils ont fait, parce que je n'y étais pour rien. Mais tes sentiments pour moi ne devaient pas être assez forts pour nous choisir nous plutôt que leurs histoires à la con ! C'était de nous qu'il était question, bon sang, m'agacé-je alors que je sens mes yeux se tremper. Tu es le seul que j'ai aimé depuis l'école maternelle !!! Comment as-tu pu les laisser être plus importants que toutes ces années où nous nous sommes aimés ?

Je m'en vais sans lui laisser l'occasion de formuler le moindre mot. Rien n'est sincère dans sa démarche ! Tout ce que je veux aujourd'hui, c'est qu'on me foute la paix !!!

**

Une tornade ! Je suis une véritable tornade lorsque je quitte la cafétéria après cette déplorable dispute avec Levi. Je n'arrive pas à le croire ! Comment peut-il encore oser venir me parler et prétendre vouloir arranger les choses après ce qu'il m'a fait ? Si sa discussion avec Maisie a

éveillé sa mauvaise conscience, ce n'est pas mon problème ! Il fera son mea culpa sans moi et je n'ai aucunement envie de lui simplifier la tâche. J'ai trop souffert de son indifférence pour tirer un trait sur ce qu'il m'a fait, sur son abandon, mais également sur le manque de courage dont il a fait preuve au moment de notre rupture.

Après mon départ de Georgetown, un an avant la mort de maman, je pensais qu'on resterait en contact, que la distance ne changerait rien à notre relation que, naïvement, je croyais indestructible. J'imaginais, à l'époque, que nous nous retrouverions lors de notre entrée à l'université. Mais très vite, j'ai compris que quelque chose m'échappait quand, dès la première semaine, il ne répondait pas à mes coups de fil. Mes lettres, elles aussi, sont restées sans réponse. J'ai sérieusement envisagé de retourner à Georgetown, en bus, en stop, peu m'importait, tant que je le voyais pour lui demander pourquoi ce silence. Malheureusement, maman est tombée malade et ma vie a basculé avec le diagnostic du médecin. Il était sans appel : elle allait mourir. À compter de ce jour-là, plus rien n'a eu plus d'importance que de veiller sur elle, sur Maisie. De nous préparer à vivre demain, car je savais parfaitement que ce serait dans la douleur que nous allions le traverser.

Dynamisée par toute l'amertume que j'éprouve depuis de longs mois, je franchis la double porte du réfectoire, sans prêter attention à ce qui m'entoure. C'est perdue dans mes songes que j'en passe le seuil et percute, sans trop de vigueur, une personne sur ma droite. Cette rencontre, un peu brusque, me fait sensiblement vaciller, sans pour autant remettre en cause mon équilibre. Vite remise d'aplomb, je m'empresse de me tourner vers la personne que je viens de bousculer, prête à m'excuser de ma maladresse, mais l'identité de l'individu me tétanise totalement. Lui aussi m'examine avec étonnement. Mais après quelques secondes où le monde autour de nous semble s'être figé, je sens cette culpabilité coutumière revenir à la

charge et m'assaillir comme à chaque fois que je pose les yeux sur Levi. Pourquoi je ressens ça ? J'en ai aucune idée. Pourtant, ce sentiment incompréhensible me colle à la peau. Si je me liquéfie sur place face à la possibilité de vivre l'un de ces moments humiliants dont j'ai souvent été victime, le visage de l'homme face à moi s'étire en un sourire chaleureux, radieux et... surprenant.

Étrange...

— Brownie ?

Seigneur !!! Si longtemps, pendant si longtemps, on ne m'avait plus nommée ainsi. Un surnom rattaché à mon enfance, à mon amour inconditionnel pour ce gâteau. Les rares gens à m'avoir appelée ainsi ont, à mon intention, des noms bien moins agréables, aujourd'hui. Voilà pourquoi je sens mon cœur se serrer, suffoquer dans ma poitrine d'entendre ce gentil mot dans la bouche d'Evon.

— Merde alors, c'est bien toi ?!

— Je... euh...

Super ! Voilà que je bafouille, maintenant !

— Mon frère ne m'a pas dit que tu étudiais là, toi aussi. Je lui en toucherai deux mots quand je lui tomberai dessus.

— Eh bien, je crois que... enfin, c'est compliqué, tu sais..., bégayé-je comme une sotte.

Une nouvelle vague de culpabilité m'envahit, m'accablant d'un coup de chaud si violent qu'il m'en ferait presque perdre connaissance. Honteuse de m'adresser à cet homme qui me dépasse de plusieurs têtes, je reporte mon regard sur mes pieds.

— Avec ce qui s'est passé, ânonné-je.

Dans un geste de la main, il repousse mes paroles comme si elles étaient une insulte à ses oreilles.

— Dis pas de conneries, H ! Entre ma mère et mon père, ça puait la fin depuis un bail. C'était un secret pour personne qu'ils n'étaient pas heureux.

Ses paroles, pourtant apaisantes et rassurantes ne rassérènent pas mes angoisses... ni ma mauvaise conscience...

— Je... je suis désolée, Evon...

— Hé, chuchote-t-il en posant sa main sur mon avant-bras avec douceur. Tu n'as pas à t'excuser, tu n'y es pour rien. Ce sont leurs histoires et nous avons tous subi ce foutoir. C'est à eux de se sentir coupables, si tu veux mon avis.

Un rictus furtif apparaît à la commissure de mes lèvres. Evon me répond de la même manière, avec bien plus d'assurance. Avec décontraction, il s'adosse à la devanture du restaurant. Les mains plongées dans les poches de son jean, la tête légèrement penchée sur le côté, il m'observe avec gaieté.

— Si l'un de nous deux doit des excuses à l'autre, je pense que c'est moi !

— Des excuses ? Toi ? Mais pour quelles raisons ?

— Je...

Il se racle doucement la gorge, enfonçant un peu plus ses mains dans les poches de son pantalon, faisant ressortir un peu plus la musculature incroyablement développée de ses bras.

— Je sais que Maisie vit avec mon père et je ne suis pas allé la voir depuis qu'il a quitté ma mère. Les choses sont différentes, aujourd'hui. Elle n'est plus seulement ta petite sœur, mais aussi la mienne et je m'en veux de ne pas m'être davantage soucié d'elle... de toi, également.

De moi ??? Pourquoi se soucierait-il de moi ?

— C'est difficile pour tout le monde de trouver sa place dans cette histoire. Ça n'a rien d'évident...

Evon se redresse et fait deux pas dans ma direction. Là, il tend sa main jusqu'à mon visage. Ses doigts effleurent ma joue avec finesse.

— H, je suis navré pour ta maman.

Un éclair me transperce de part en part. Avant Evon, une seule personne m'a parlé avec compassion de ma mère, de son décès, c'est ma grand-mère, la mère de maman.

— C'était une femme bien ! N'écoute pas ce que les gens disent, ils ne savent rien de ce qu'elle vivait, des raisons qui l'ont conduite à agir comme elle l'a fait. Qui sont-ils pour se permettre de la juger ?

— Je suis épuisée d'entendre toutes ces choses immondes à son sujet. C'était ma maman...

La fin de ma phrase n'est qu'une supplique étouffée par le chagrin. Malgré ça, parler d'elle avec Evon me fait beaucoup de bien. Sûrement parce que c'est la première fois que je formule ces quelques mots.

— Ev', mon pote !

Une voix masculine, grave et rocailleuse, nous attire l'un et l'autre dans sa direction. Tenant la porte, un grand blond d'envergure similaire à celle du frère de Levi le fixe gentiment.

— Tu te ramènes ou quoi ?

— Euh... ouais...

Evon se tourne vers moi.

— Tu as déjeuné, Brownie ?

J'acquiesce.

— Et tu n'as pas un peu de temps devant toi ?

Je secoue la tête.

— J'ai un cours dans cinq minutes !

— Merde.

Il ramène son sac devant lui, en sort un stylo avant de me tirer le bras. Il y inscrit son numéro de téléphone.

— Je veux que tu m'appelles ! On n'a pas mal de choses à se dire tous les deux !

Euh... ah bon ?

— Et puis, je dois aller voir Maisie.

Evon s'avance vers son ami.

— Je compte sur toi, Brownie ! me dit-il avec sérieux.

— Je t'appellerai !

— Y'a intérêt ! Je vais te retrouver sinon !

Je souris tandis qu'il disparaît dans le bâtiment. Mon regard abandonne la porte close et observe la série de chiffres qui marque ma peau. Je tire sur la manche de mon pull et le frotte jusqu'à ce qu'il soit totalement effacé.

Brownie ?! Il y a bien longtemps que je n'ai plus rien à voir avec cette fille !

Je préfère qu'il garde le souvenir de cette fillette un peu drôle et pleine de vie, et ne pas risquer de ternir l'image qu'il a de moi. Et puis, j'ai assez fait de mal à la famille Mendoza... c'est mieux ainsi !

Chapitre 7

Il y a maintenant une dizaine de jours que ma route a croisé celle d'Evon. Dix jours que je prie pour ne pas tomber sur lui une seconde fois. Je dois bien avouer ne pas être pressée d'avoir à me justifier s'il me demande pour quelle raison je ne l'ai pas appelé. J'espère que ça n'arrivera pas et après ce laps de temps, sans le voir, je finis par penser qu'il a certainement voulu se montrer poli et amical, même si rien ne justifiait qu'il le soit... A-t-il eu pitié de moi ? Harlow, la malheureuse petite orpheline... Rien dans mes souvenirs ne peut me laisser envisager qu'il soit comme ça, mais je me suis si souvent trompée sur les gens, qu'instinctivement, je suis méfiante. Cette éventualité me conforte dans mon choix d'avoir effacé son numéro, anéantissant ainsi toutes les chances de lui téléphoner dans un regain de courage ou dans un geste de total désespoir... Je dois reconnaître qu'il a su piquer ma curiosité lorsqu'il m'a dit que nous avions des choses à nous dire. À quoi pensait-il alors ? Au divorce de ses parents survenu après que sa mère ait découvert l'aventure entre son mari et ma mère, quand celui-ci a reconnu publiquement que Maisie était son enfant ? À ma « rupture » avec son jeune frère ?

Voilà un bien grand mot pour parler de notre séparation. Une rupture veut dire que les deux parties sont présentes, qu'elles discutent sérieusement avant de mettre un terme à leur romance et non qu'un des

deux protagonistes refasse sa vie sans même en avertir l'autre. Il a fallu que je revienne à Georgetown, après le décès de maman, pour apprendre que Levi était en couple avec Leah, que leur idylle remontait à deux semaines seulement après mon départ.

Deux semaines !!!

Il ne lui a pas fallu plus de temps pour tirer un trait sur ces nombreuses années où nous avons été amoureux. Une histoire si belle, si passionnée, mais était-elle vraie et sincère ?

J'ai rencontré Levi dès mon premier jour à l'école maternelle, j'avais 3 ans. Nous étions dans la même classe et, très vite, nous sommes devenus des amis inséparables. L'amour est très subjectif à cet âge et cette notion est arrivée quelques années plus tard entre nous. Nous avions 9 ans la première fois que nous nous sommes dit que nous nous aimions. Je m'en rappelle parfaitement bien. C'était après l'école et, comme souvent, nous avons été chercher nos goûters dans nos maisons respectives avant de nous retrouver sur l'embarcadère situé dans son jardin. Nous étions au début du printemps et un beau soleil nous chatouillait le visage de sa chaleur. Je me souviens d'avoir été particulièrement contrariée cet après-midi-là :

— Dis-moi pourquoi tu boudes.

Levi avait agrémenté sa question d'un petit coup d'épaule. Il cherchait à m'encourager à me confier.

— Je ne boude pas !

— Tu n'as pas dit un mot depuis l'école. Pourquoi ?

C'est alors que je l'avais regardé, les yeux brouillés de larmes.

— Tu es amoureux de Jessica ?

Il m'avait fixé une seconde avant d'éclater de rire, ce qui m'avait encore plus fâchée.

— Levi !!!

Quand il s'était enfin arrêté de rire, c'était pour déposer un baiser sur ma joue.

— Je suis amoureux, c'est vrai, mais pas de Jessica, m'avait-il affirmé.

— C'est vrai ? avais-je répondu avec émerveillement.

— Bah oui ! C'est de toi dont je suis amoureux, H !

J'avais gloussé, un grand sourire aux lèvres.

— Moi aussi, je suis amoureuse de toi, Levi.

Il avait haussé les épaules.

— Je le savais !

Après cet aveu, tout a été encore plus fusionnel entre nous et nos sentiments ont grandi avec nous. Est-ce pour cette raison que trois ans après notre séparation, je suis là, sur le parvis qui borde le William-Brice Stadium, prête à en franchir l'entrée pour assister au premier match de la saison opposant les Gamecocks à l'équipe de l'université de Géorgie, les Georgia Bulldogs ? Parce que renoncer à Levi, c'est renoncer à ce que j'ai toujours été : son amoureuse.

S'il y a une chose d'aussi ancienne que notre amour, c'est bien la passion de Levi pour le football américain. Je n'ai jamais su avec précision ce que je voulais faire de ma vie, mis à part l'aimer, mais lui a toujours su qu'il serait footballeur professionnel. C'était son rêve, son ambition et il s'est donné toutes les chances pour y parvenir. Et le voici quarterback de l'équipe des Gamecocks. Être ici, assister à ce match c'est enfoncer un peu plus cette lame dans mon cœur, raviver des souvenirs si heureux à l'époque, tellement douloureux maintenant. Pourtant, je n'ai pas trouvé le courage de renoncer à cette idée absurde. C'est son premier match, sa consécration et j'ai besoin d'être présente. Cette réalité fait de moi la fille la plus pathétique en ce bas monde, mais tant pis, j'assume.

**

Le dernier quart-temps a commencé depuis une dizaine de minutes maintenant, et les Gamecocks sont menés 14 à 20. Les joueurs de l'équipe sont en souffrance, c'est indéniable, et si un miracle ne se produit pas rapidement, ils débiteront la saison sur une défaite. Une nouvelle attaque est lancée et le ballon passe successivement dans les mains de plusieurs joueurs avant d'atterrir dans les bras de Levi qui se jette alors dans une course effrénée vers la ligne d'en-but du camp adverse. Totalement galvanisé par cette opportunité, il court sans faiblir, évitant avec brio les tentatives de plaquage dont il est la cible. Je frappe nerveusement dans mes mains en l'observant dans cette action de la dernière chance. Il n'y a plus qu'un joueur entre lui et ces six points que représente un touchdown. Le défenseur des Georgia Bulldogs fonce droit sur lui, il est sur le point de le plaquer au sol, mais Levi l'esquive in extremis. Dans son élan, il manque de trébucher, mais garde son équilibre et parcourt les derniers mètres qui le séparent de la ligne. Le stade s'embrase quand il la franchit le ballon entre les bras. Il le jette au sol avant d'exploser de joie alors qu'il vient de faire marquer six points à son équipe ramenant le score à 20 contre 20. Ces coéquipiers courent vers lui et le congratulent pour cette action brillante. En gradins, je suis moi aussi transportée par l'euphorie du moment. Ma fierté à son égard est immense. Je l'ai si souvent vu jouer, mais jamais je ne l'ai senti aussi compétitif. Le bonheur que son touchdown a soulevé retombe lorsque l'arbitre siffle la transformation. Tout le public retient son souffle. Levi récupère le ballon et le place à environ quinze mètres de la ligne d'en-but : tenant en haleine l'ensemble du stade, il botte le ballon entre les deux poteaux de but et marque ainsi un point supplémentaire. Le point de la victoire !!! Le ballon est immédiatement remis en jeu par les Georgia

Bulldogs, mais la détermination des Gamecocks à ne pas laisser ce match leur filer entre les doigts encourage la défense à se mobiliser. Le joueur de Géorgie se retrouve méchamment plaqué au sol. La fin de la partie est enfin sifflée et l'explosion de joie du côté des Gamecocks a lieu dans un brouhaha de sifflets, d'applaudissements. Sur le terrain, l'équipe, elle aussi, laisse la satisfaction de ce triomphe l'emporter. J'ai les larmes aux yeux lorsque Levi est soulevé dans les airs par ses camarades qui le félicitent, le remercient pour ce succès. Folle de bonheur, je l'applaudis, un sourire radieux au coin des lèvres. Mais mon air enjoué s'envole quand j'aperçois Leah courir sur le terrain pour se jeter dans ses bras. Il l'accueille en l'embrassant à pleine bouche, attirant sur eux une nouvelle salve d'applaudissements. Mes mains s'immobilisent l'une contre l'autre. Le regard hagard, je balance ma tête à droite puis à gauche à la recherche de quoi, je l'ignore. Subitement, je suis envahie par cette sensation si familière de ne pas être à ma place, d'être de trop.

Mais qu'est-ce que je fais ici, moi ?

À la hâte, je ramasse mon sac à dos posé entre mes jambes et passe devant les spectateurs qui me séparent de l'allée. Au pas de course, je grimpe les marches qui donnent sur la sortie. Je traverse le long couloir du stade et passe le portique de sécurité pour me retrouver dehors, sur le parvis. Mes larmes roulent sur mes joues tandis que je trotte en direction de ma résidence en me maudissant d'être aussi stupide.

Chapitre 8

Une nouvelle fois, je porte le goulot à ma bouche et avale une bonne rasade de ce liquide infâme qui m'arrache la gorge sur son passage. Même après en avoir bu une bonne moitié, je grimace encore. Le regard perdu dans le vide, je pose la bouteille de vodka sur mon bureau et me jette contre le dossier de ma chaise en manquant de peu de m'écraser sur le sol. J'éclate de rire alors que je me retiens de justesse au plateau de mon bureau, mais très vite mes rires se transforment en larmes quand je réalise comme je suis déplorable. Comment j'en suis arrivée à être complètement saoule dans ma chambre ? Eh bien, c'est très simple : j'ai assisté au match de Levi.

J'étais totalement bouleversée en quittant le stade où se jouait la rencontre. Mon visage était ravagé par ces larmes que je n'arrivais plus à retenir, j'avais cette sensation que mon cœur venait de voler en éclats dans ma poitrine. Comme si c'était la première fois que je voyais Levi avec Leah... Pourquoi ce soir, ça m'a fait plus mal que d'ordinaire ? Peut-être est-ce le fait de me trouver sur ce campus où nous avions projeté de vivre ensemble, lui et moi ? Ou encore de le voir réaliser ce rêve d'enfant d'intégrer une équipe universitaire m'a ramenée à cette époque où j'étais la seule à compter pour lui, où il ne voyait que moi ? J'ai remonté la longue avenue du stade en direction de ma résidence avec tous mes souvenirs qui

me mitraillaient la tête. J'avais l'impression d'étouffer un peu plus à chaque foulée.

Levi et notre amour, Leah et notre amitié, mon père, ma mère, Maisie et notre vie heureuse dans cette belle maison, ce foyer si rassurant... Tout ce qui me rendait heureuse, tout ce que j'ai perdu...

Je ne voyais qu'eux et j'étouffais. Je n'entendais qu'eux et je pleurais. Et qui y avait-il autour de moi pour me rassurer, pour me dire que tout finirait par s'arranger ? Personne !!! Voilà ma vérité : je n'ai personne. Voici ma réalité : je ne suis personne dans cette vie où tous les protagonistes ne sont plus que des souvenirs. Des souvenirs bien trop heureux pour que je veuille me les remémorer, car il me rappelle l'insignifiance de mon existence. Vivre dans un endroit où je n'ai même pas envie d'être. Étudier une matière qui n'a aucun intérêt à mes yeux. Mais à quoi bon ? Et pour quoi faire ? Pourquoi m'entêter de la sorte ? Il n'y a que le vide autour de moi et en moi. Oui, je suis vide. C'est un trou béant que j'ai dans la poitrine. Il n'y a plus rien en moi. Plus d'envie, plus de besoin, plus de force, plus de raison de continuer, plus de motivation. Il n'y a qu'un vide intersidéral.

C'est à cet instant que sur mon chemin, j'ai croisé ce petit supermarché. Immédiatement, j'ai su ce que je voulais : oublier, juste oublier... Je suis entrée dans la supérette et j'ai déambulé dans les rayons quelques minutes. Le caissier était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Certainement un étudiant travaillant ici à mi-temps. Je l'ai regardé faire la cour à une jolie blonde qui faisait la belle devant lui. Une occasion rêvée... Ni une ni deux, j'ai attrapé une bouteille de vodka et je l'ai glissée dans le pan de ma veste avant de détalier l'air de rien. Je crois que les deux individus étaient tellement occupés à se faire du gringue qu'ils ne m'ont même pas vue sortir. Une aubaine pour moi. Premièrement, je n'ai pas l'âge légal d'acheter et de

consommer de l'alcool et, deuxièmement, je n'ai pas l'argent nécessaire pour me payer cette bouteille. Je n'avais qu'une seule solution, le larcin.

Une fois dehors avec l'objet de mon délit, j'ai marché très vite comme si l'employé du magasin allait soudainement me courir après. Du fait, il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour rentrer chez moi. Là, je me suis mise à l'aise et étendue sur mon lit, j'ai commencé à boire et à boire encore.

Une heure plus tard, une demi-bouteille de vodka après, je suis enivrée par l'alcool. Tous mes gestes me paraissent plus lents comme si tous mes membres étaient devenus subitement lourds, qu'ils avaient perdu leur coordination. Mais même cette torpeur n'apaise pas mes angoisses et mes peines, bien au contraire, elle les rend omniprésentes. Je voulais les faire taire et, plus que jamais, elles m'assourdissent. L'effet recherché est à l'opposé de l'état dans lequel je me trouve. Je ne ressens qu'une chose : la souffrance de vivre. Vivre dans un monde où ma mère n'est plus là, où je ne peux plus voir le sourire de ma sœur quotidiennement, où j'ai perdu l'amour de Levi. Non, ça fait trop mal et je donnerai n'importe quoi pour me débarrasser de cette douleur.

Le poids que je porte dans ma poitrine est de plus en plus oppressant jusqu'à me donner l'impression de suffoquer. Oui, j'étouffe ! Ma première réaction est de courir en direction de la fenêtre de ma chambre et de l'ouvrir en grand avant d'y passer la tête. J'inspire encore et encore, mais l'air de dehors ne semble pas arranger mon trouble. Incapable de reprendre mon souffle, je cours dans la direction opposée et ouvre la porte de ma chambre avant de m'engouffrer dans le couloir desservant les parties communes. Je dégringole les marches à toute vitesse, franchis l'entrée de ma résidence et me retrouve enfin au grand air.

La nuit est bien installée et le froid des premiers jours d'octobre me saisit brusquement. Celui-ci m'accorde un répit. Courbée en deux, les mains

posées sur mes cuisses, je tente de prendre une bouffée d'oxygène. Lentement, ma respiration retrouve son cours normal. Une nouvelle fois, je me mets à pleurer.

T'es trop stupide, H, pensé-je en me flagellant. Non, mais regarde-toi. Rien d'étonnant à ce que tout le monde se moque de toi, tu es pathétique !!! Ta vie passée te manque, mais la vérité est que toi, tu ne manques à personne !!! Même si tu disparaissais, il n'y aurait pas une âme pour le remarquer, pas une âme pour te pleurer.

Je relève la tête et examine les alentours. Les abords de ma résidence sont très calmes. Il n'y a pas un chat. La vue brouillée par mes larmes, je lance le regard de droite à gauche à la recherche d'une réponse à ma condition. C'est alors qu'apparaissent au loin les lumières du pont de Gervais Street. Elles me frappent comme un éclair.

C'est ça la solution, le remède à tous mes problèmes, à ce que je suis...

Sans réfléchir, je me mets en marche. J'avance et chacun de mes pas me rend plus légère. Je suis progressivement délestée du poids qui encombre ma vie, et ce simple constat me conforte dans ma décision de me rendre sur ce pont et de me jeter dans cette eau, ce courant rocailleux qui saura abréger mes souffrances. Il n'y a que quelques mètres qui me séparent de lui, mais mon ivresse ne rend pas ma progression facile. Tant bien que mal, j'atteins ce petit bosquet en bordure de route qui précède l'accès au pont quand une fulgurante envie de vomir me retourne l'estomac. Probablement le résultat de mon parcours chaotique depuis Bates House. Je m'accroupis et vomis longuement devant moi. Lorsque j'ai régurgité le contenu de mon estomac, je tente de me remettre sur mes pieds, mais mon corps est pris d'un vertige. Mes jambes chancellent et je m'écroule dans l'étendue d'herbe. Dans un dernier effort, je tente de me relever, mais en vain. La joue enfoncée dans la terre humide, je me sens partir. Mes paupières sont de plus en plus lourdes.

Puis les ouvrir devient impossible. Alors, j'abandonne, je cesse de lutter et je laisse l'inconscience remporter la bataille...

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Ouvrir les yeux... Un geste simple ! Pourtant, il m'inflige une douleur puissante, lancinante qui me transperce le crâne et m'intime de les garder clos. Je porte une main à mon front et souffle longuement comme pour chasser ce tintement qui me fait vriller la tête. Lentement, les souvenirs de la veille me reviennent en mémoire : le match de football, moi, courant à l'extérieur du stade en pleurs, ce magasin sur ma route, la bouteille de vodka et puis cette envie. Cette envie de lâcher-prise, de paix intérieure. Ce besoin... Ce besoin de ne plus rien ressentir, de liberté... C'est alors que m'est venue cette vision du pont Gervais emprunté quelques jours plus tôt à bord de l'autocar qui me conduisait à Charleston. Elle était là la solution, sous mon nez depuis le premier jour. Je n'avais qu'à me jeter dans le vide et tout serait réglé. Je n'éprouverais plus rien. Ni cette impression de n'être importante pour personne, ni de n'être la bienvenue nulle part. Non, je ne voulais plus jamais me sentir seule...

Les larmes me montent lorsque je songe à cette soirée où j'ai laissé ma peine me dicter ma conduite, me pousser sur le chemin du désespoir jusqu'au point de non-retour. Pourtant, je suis encore là... Fouiller dans ma mémoire encore embrumée par cette violente gueule de bois n'est pas gagné. J'ai tellement mal au crâne qu'à trop réfléchir il risquerait sûrement d'exploser.

Comment je peux me retrouver ici ?

Un bref examen des lieux ne me donne pas vraiment d'indices supplémentaires. Je ne reconnais rien dans cette chambre. Celle d'un mec si j'en crois toutes les fringues qui traînent à droite et à gauche.

Merde, H, qu'est-ce que t'as foutu ???

Je m'assieds dans ce lit inconnu et constate avec horreur que mes vêtements m'ont été retirés. À la place, je porte un tee-shirt bien trop grand pour moi et un caleçon qui me sont totalement étrangers.

Dans quels draps tu t'es fourrée, Harlow ???

Un peu gauchement (conséquence de cette cuite monumentale que je me paie, mais aussi de cette trouille magistrale que je me trimballe), je me lève et fais quelques pas dans la pièce. Je suis tentée par l'idée de fouiller les environs avec l'espoir d'en apprendre plus sur le propriétaire de ce lieu, mais un bruit sourd derrière les murs me fait sursauter. Apparemment, je ne suis pas seule... J'abandonne ma première idée et avance jusqu'à la porte. J'en tourne la poignée et l'entrebâille suffisamment pour jeter un petit coup d'œil aux alentours. Celle-ci donne sur un étroit couloir. Face à moi, il y a une porte close.

Nouveau bruit...

Celui-ci semble provenir du fond de l'appartement au-delà du couloir dont je ne distingue rien depuis mon point d'observation.

Allez, H, quand faut y aller, faut y aller.... De toute façon, tu ne peux pas te tirer sans tes fringues...

Après avoir pris une longue inspiration, je m'engage dans le couloir et tourne sur la gauche. En quelques pas, je le remonte et découvre le salon. Une pièce exiguë, en forme de L, contenant comme ameublement, un canapé jaune un peu vieilli par le temps, une table basse recouverte de magazines, de livres et de quelques restes de repas. Au mur est accroché un

écran plat de grande taille auquel est reliée une console de jeux vidéo. Les manettes étant sorties, la télé affichant l'image d'un terrain de football, je devine que le propriétaire des lieux est dans les parages. Je m'étire le cou afin de découvrir qui se trouve dans la cuisine. Depuis ma cachette, ma vue est limitée par une cloison délimitant la cuisine ouverte. Je dois m'avancer un peu pour entrevoir partiellement la silhouette de mon hôte. D'ici, je devine qu'il est de grande taille et mince. Ses cheveux blonds sont courts et visiblement ramenés en arrière. Mais comme l'inconnu me tourne le dos, il m'est impossible d'en avoir la certitude. Il ne me reste pas d'autre choix que de signifier ma présence. Tremblant de la tête aux pieds, je m'avance d'un bon mètre. L'homme toujours de dos semble se préparer un sandwich. Je le regarde faire, tapie dans mon coin en me demandant ce que je vais bien pouvoir dire à cet homme avec qui je viens de passer la nuit sans en avoir aucun souvenir. Peut-être n'en ai-je même pas envie ? Honteuse d'avoir laissé l'alcool me faire perdre le sens de la réalité, de lui avoir permis de me dicter mes actions, mes décisions, je me retrouve totalement perdue dans cette situation inédite dont j'en suis certaine, ne plus vouloir faire l'expérience à l'avenir.

Je cherche encore le meilleur moyen de me tirer de cette sale affaire quand mon inconnu, mon amant d'une nuit, pivote sur lui-même, portant à sa bouche deux tranches de pain garnies d'une multitude d'ingrédients si bien qu'ils paraissent tous vouloir s'en échapper. Me trouver au milieu de son appartement ne perturbe en rien son appétit. Il croque goulûment dedans en me jaugeant de bas en haut.

— Salut, Princesse ! Bien dormi ? me questionne-t-il la bouche pleine.
Princesse ? Dans quel plan merdique, je me suis mise ?!?

— Je... euh...

Mon hésitation le fait rire.

— Tu étais moins timide cette nuit, Harlow !

Je ferme les yeux et me mords l'intérieur de la joue.

Mon Dieu, j'ai couché avec ce type !?! Voilà comment j'aurais perdu ma virginité : bourrée et avec un parfait étranger !!!

— Tu as faim ?

Je secoue la tête. Les mots restent bloqués dans ma gorge. Un étai l'entrave si fort que je doute de pouvoir formuler le moindre son.

— Sûre ? C'est que tu t'es pas mal donnée cette nuit. Tu dois avoir la dalle !

— Je suis désolée...

Merde ! J'arrive enfin à articuler un mot et c'est ça que je sors ? « Je suis désolée ! » Et de quoi je m'excuse, au juste ?

— Tu n'as pas à l'être, ma belle ! Mon pote et moi, on s'est grave éclatés, il est aussi ravi que moi...

Pardon !!! Son quoi ?

Il viendrait de me balancer sous une douche glaciale que je ne serais pas plus réveillée.

— Ton pote !?! répété-je effarée par ce qu'il vient de dire, par ce que ça implique pour moi.

Ils étaient deux ! Mais comment je suis passée de me jeter d'un pont à coucher avec deux mecs à la fois ???

— Qui ?! insisté-je, ahurie. C'est qui, ton pote ?!

— Il est juste derrière toi, dis-lui « bonjour », mon trésor.

Ni une, ni deux, je balance la tête sur le côté pour voir qui est le second individu sans parvenir à réaliser le tragique lendemain de beuverie que je vis à cet instant. Et découvrir le visage familier d'Evon est une véritable surprise.

— Ev...

Son prénom avorte sur mes lèvres quand je le vois brandir son bras, pointer son doigt dans ma direction tandis que ses yeux s'animent d'une vive colère.

— Voilà comment les choses auraient pu tourner si je ne t'avais pas trouvée à temps ! m'engueule-t-il en marchant d'un pas décidé dans ma direction.

Arrivé à ma hauteur, il m'attrape à la nuque, la saisit fermement et m'attire à lui.

— Plus jamais tu ne te fous dans un état pareil où je te jure que je te laisse dans ta merde, Brownie ! Tu étais totalement perchée cette nuit ! Si tu avais fait une mauvaise rencontre, si je n'avais pas sauvé ton petit cul, ta gueule de bois serait bien plus douloureuse !!! Tu te serais fait sauter sans même t'en rendre compte.

Les yeux remplis de larmes, je le fixe, écoute chaque mot qu'il formule sans broncher.

— Pardon, bredouillé-je maladroitement.

— Pardon ? Demande-toi pardon à toi-même, H ! C'est toi que tu as mise bêtement en danger, hier soir ! Qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête pour picoler comme ça ?

En danger...

Mais c'est tout ce que je voulais, me mettre en danger... Sauf que ça, je ne peux pas lui avouer...

— J'ai été stupide, je m'en rends compte.

— Stupide et inconsciente !!! Franchement, tu me déçois ! Je te pensais plus intelligente que ça...

Du bout des doigts, je fais disparaître mes larmes.

Intelligente, tu parles !!!

J'aurais pu mourir hier. J'aurais pu me faire violer... Grâce à l'intervention d'Evon, rien de tout ça ne m'est arrivé, mais je ne ressens rien. Ni soulagement, ni déception... Rien !!!

— Merci, chuchoté-je les yeux plongés dans les siens. Merci de m'avoir ramenée chez toi...

— Tu veux me remercier ?

Non, oui... Je n'en sais absolument rien !!! Suis-je heureuse qu'il m'ait retrouvée ? Peut-être. Peut-être pas...

— Alors, ne le refais plus !

Il me relâche presque aussi fermement qu'il a formulé sa requête qui s'avoisine plus à un ordre qu'à une simple demande.

— Euh... OK !

— OK ? Tu te fous de ma gueule, ma parole ! s'énerve-t-il un peu plus.

— Non, non, embrayé-je. Je ne boirai plus, promis.

— Je m'en tape de tes promesses, H ! Je veux te voir agir comme une fille sérieuse et respectable, pas comme une paumée qui passe son temps à picoler et à se faire sauter sans même savoir par qui !!!

Je bafouille un « d'accord » presque inaudible quand Evon passe devant moi et rejoint son ami dans la cuisine. Ce dernier m'observe d'un œil compatissant, comme s'il voulait s'excuser de l'attitude d'Evon.

— Tu veux manger un truc ?

J'ignore la question de cet homme auprès de qui j'ai grandi, incertaine qu'elle me soit destinée. Mais les deux billes furieuses et impatientes d'Evon qui me toisent la seconde suivante m'indiquent qu'il attend une réponse.

— Je lui ai déjà proposé, elle a refusé.

— Vu la quantité d'alcool qu'elle a ingurgitée, elle ferait bien de bouffer !!!

Son voisin, dont je ne connais toujours pas le nom, ouvre le petit réfrigérateur et en sort une bouteille d'eau. Immédiatement, je sens ma gorge sèche se réveiller en la voyant. L'inconnu se tourne vers moi et me la tend.

— Elle devrait surtout s'hydrater ! Prends, me dit-il, gentiment.

Timidement, j'avance et attrape ce bien que je convoite avec tellement d'envie.

— Merci...

— Gavin, m'apprend-il en me faisant un clin d'œil.

Je lui souris, ouvre la bouteille et la vide de son contenu.

— Ça fait du bien, hein ? s'amuse-t-il.

— Oui, beaucoup, affirmé-je plus à l'aise.

— Il n'y a rien de mieux que de dormir après une cuite aussi magistrale.

Evon grogne méchamment aux dires de son ami et récolte un regard noir de Gavin.

— Tu veux que je t'énumère toutes les murges que tu as prises, *vieux* ? Fous-lui un peu la paix !!!

Evon referme violemment la porte du placard dans lequel il fouille depuis de trop longues minutes pour savoir vraiment ce qu'il y cherche.

— Et je ne suis pas une gonzesse d'à peine 18 piges, épaisse comme un fil de fer et incapable de se défendre, moi !

Ma main se serre sur la bouteille vide, faisant plier le plastique au passage.

Bon, il va me lâcher un peu, maintenant !!!

Sans cesser de fixer le sol, Evon revient dans le salon, passe à côté de moi.

— Fais ce qu’il t’a dit, va dormir. J’ai un truc à faire avec mes potes. À mon retour, je te ferai à bouffer !

En deux enjambées, il a parcouru la pièce et se tient devant la porte d’entrée où il enfile sa veste.

— Evon ? l’appelé-je déçue qu’il parte déjà.

— Putain, Brownie, fais ce que je te dis ! braille-t-il avant de prendre la poudre d’escampette avec fracas.

Déconfite, les bras ballants, je reste figée en m’interrogeant sur les raisons qui le poussent à être si dur avec moi. C’est la main de Gavin sur mon épaule qui me fait sursauter. J’ai presque oublié qu’il était là...

— T’inquiète, il est furieux, mais ça va lui passer. Il a un match de basket, là, il va se défouler. En attendant, tu dois aller te reposer.

— Je l’avais jamais vu en colère...

Non, tout ça ne ressemble pas à l’ado renfrogné et totalement replié sur lui-même de mes souvenirs.

— Sérieux ?! Il a un putain de mauvais caractère, pourtant !

Après s’être rassis dans le canapé, il me lance :

— J’étais avec lui cette nuit et il a flippé grave en te trouvant couchée dans ta gerbe, Princesse. Tu étais toute blanche, c’était ouf ! Moi aussi, j’ai cru que tu t’étais étouffée. Il est furax, mais il va se calmer, t’inquiète !

— Merci, Gavin.

J’indique le couloir.

— Je vais aller me coucher !

— OK ! Dors bien, Miss Brownie.

Je souris discrètement avant de retourner dans la chambre à coucher.

**

Après le départ d'Evon, m'endormir n'a pas été compliqué. J'étais réellement épuisée et le sommeil est vite venu, malgré la gueule de bois. Je n'avais jamais bu de ma vie et tous les effets indésirables résultant de ma consommation excessive d'alcool ne me donnent nullement l'envie de recommencer. Ce qui n'est pas plus mal, compte tenu de la promesse faite à Evon...

Evon...

C'est sa présence dans la chambre qui me réveille la seconde fois. Les bruits de tiroirs qu'on ouvre, qu'on referme, la porte d'un placard, les froissements de vêtements... Lorsque j'ouvre les yeux, il est la première chose que je distingue. Et pour être plus précise, c'est son fessier totalement dénudé sur lequel je tombe. Un cul divinement dessiné, musclé, ferme, rebondi...

Immédiatement, je les referme, mal à l'aise de me trouver face à son corps parfaitement nu. Pourtant, l'infime laps de temps pendant lequel je l'ai contemplé a suffi à éveiller ma curiosité. Je devrais sans doute me sentir honteuse ou encore gênée de l'avoir épié, cependant ce que je viens de dérober à son insu a captivé mon intérêt. Un intérêt bien difficile à maîtriser. J'ouvre de nouveau mes paupières et malheureusement pour moi, la croupe bombée d'Evon a disparu sous un boxer qui semble me narguer tant il lui colle à la peau. Très vite, il est rejoint par un short ample de couleur bleu gris.

— Bien dormi ?

Sa voix virile et rude me fait sursauter.

Il a compris que je le mate en douce ?! La honte...

Estomaquée à l'idée qu'il sache que je l'ai vu nu, je ne trouve rien de valable à dire dans pareilles circonstances. Tout ce que je parviens à faire

est de bouger mes lèvres tel un poisson dans son bocal sans qu'aucun son ne s'en échappe.

— Tu as eu un problème avec mon numéro ? me questionne-t-il en attrapant un tee-shirt sur l'une des étagères.

— Euh... bah...

L'expression de ses traits quand il tournoie vers moi ne me dit rien qui vaille. Apparemment, son match ne l'a pas vraiment défoulé.

— J'attends une réponse valable et un peu mieux construite genre sujet, verbe, complément...

— Peut-être que j'y arriverais si t'étais pas toujours en train de m'engueuler.

Je me pince les lèvres quand je réalise – trop tard – ma réponse effrontée. Il fait disparaître son imposante musculature sous un tee-shirt avant de franchir la courte distance entre lui et son lit où il se penche de sorte que nos visages ne soient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Je n'aurais pas besoin de t'engueuler si tu n'agissais pas comme une imbécile.

Nerveusement, je fixe le bleu de son regard en me demandant pourquoi je ne l'envoie pas promener ! Qu'est-ce qui m'en empêche, franchement ?

— J'attends toujours !

— Quoi ? bredouillé-je sans pouvoir détourner mes yeux.

— Ton excuse pour ne pas m'avoir appelé !

— J'ai cru que... j'ai pensé que...

— Brownie !!! s'impatiente-t-il.

— Que c'était mieux comme ça...

— Pourquoi ? surenchérit-il sans même me laisser poursuivre.

— Tu sais pourquoi !

Me surplombant de son bon mètre quatre-vingt-dix, il me rudoie du regard.

— Je t'ai déjà dit que je m'en branle complètement de ce qui s'est passé entre eux, bordel ! Il faut vraiment que tu imprimes que c'est leur merdier, pas le nôtre !

— Comme tu me l'as si bien dit l'autre jour, tu n'étais pas là, Evon ! Tu n'as pas enduré ce que j'ai dû endurer !

— Et je ne le minimise pas ! Perdre ta mère a dû être très douloureux et j'en suis navré. Mais, H, sa maladie n'a rien à voir avec ce qui s'est produit entre nos parents. Malheureusement, elle aurait été malade...

— Elle est morte maintenant, alors ça n'a plus vraiment d'importance...

— J'imagine que tu as dû en baver et j'en suis sincèrement désolé, mais la vie continue.

— La vie ?! Quelle vie, Evon ? Celle où je suis la fille de cette pute de Joanne, où je ne peux même plus retourner à Georgetown sans qu'on me montre du doigt, où Levi m'a quittée ?

— Georgetown, c'est de la merde et Levi n'est qu'un petit con pas foutu de porter ses couilles ! s'emporte-t-il.

J'ai un geste de recul en l'entendant parler de son frère de la sorte.

— C'est pour ça que tu as fini étendue dans ta gerbe ? À cause de lui ? De ces connards bien-pensants avec leurs balais dans le cul ? Putain, je rêve ! Je te croyais plus maligne !!!

— Pour qui tu te prends pour me juger ? Je n'ai plus rien, aujourd'hui ! Même ma petite sœur, on me l'a prise !

— Et c'était quoi, ton plan, Einstein ? Tu espérais vraiment qu'on te laisse l'élever ? Tu te crois apte à assumer une si grosse responsabilité ? Et tu pensais vivre de quoi, précisément ?

— Ça n'a aucune importance ! Je suis prête à faire n'importe quoi pour Maisie !!!

— Justement, tout le problème est là ! Tu fais n'importe quoi !!! Tu crois sérieusement qu'en mettant ton avenir en péril tu pourras en offrir un à Maisie ? Qu'est-ce que tu vas faire de ta vie sans diplôme, sans aucune qualification ?

— Je m'en fous de mes études !

— Quelle belle preuve d'intelligence, raille-t-il. La vérité, c'est que tu voudrais t'occuper de ta sœur, mais que tu n'es pas foutue de te prendre en charge...

— Excuse-moi !?

D'un bond, il est à nouveau à proximité du lit. Rageusement, il appuie son front contre le mien.

— Si je n'avais pas été là, tu te serais probablement fait violer dans ce putain de fossé, espèce d'idiote !

Je ravale la boule qui s'est formée dans ma gorge, en priant pour ne pas me mettre à pleurer.

— Tu es totalement immature, ton comportement me le prouve !

Il s'éloigne et marche en direction de la porte. Je crois qu'il va sortir, mais il se stoppe sur le seuil.

— Ma mère a toujours tenu mon père en respect grâce à son blé et à la notoriété de sa famille. Ils n'étaient pas heureux, ils ne l'ont jamais été. Levi est aussi faible que mon paternel. Voilà pourquoi il s'est détourné de toi quand le vent a tourné. Ça me fait mal de le dire, mais il m'a vraiment déçu. Tu ne méritais pas qu'on te traite ainsi. Maintenant, si de ton côté tu fais le choix de te laisser dicter ta conduite par leur comportement respectif, c'est que je me suis trompé sur ton compte.

Il me lance une œillade par-dessus son épaule.

— Je vais commander des pizzas. Tu es la bienvenue, si tu veux. Sinon, tu sais où se trouve la porte ! Tes fringues sont dans la salle de bain !!!

OceanofPDF.com

Chapitre 10

« Tu sais où se trouve la porte... »

Effectivement, je le sais parfaitement, malheureusement, j'ignore si j'ai réellement envie de la prendre. Trouver Evon dans le salon alors que ma gueule de bois virait au cauchemar a été une surprise et, je n'aurais jamais cru ça possible, mais je me suis sentie moins seule en le voyant devant moi. Seulement la honte a vite pris le dessus sur le reste de mes émotions. Il est normal que mon comportement de la veille lui paraisse débile et dangereux, et si lui et Gavin ne m'avaient pas trouvée, je serais peut-être morte ou je me serais réveillée sur ce chemin après avoir fait une très mauvaise rencontre. Finalement, je suis saine et sauve et je ne sais pas si je peux lui en être reconnaissante. Probablement que oui... Si je pense à Maisie, à ce qu'elle aurait ressenti si on avait dû lui apprendre que j'avais sauté d'un pont, je ne peux que me réjouir qu'Evon lui ait évité cette peine. En ce qui me concerne, j'ignore si je me sens soulagée de ne pas avoir pu aller au bout de mon acte...

Et me voici placée devant une autre question. Rester avec les garçons ou rentrer chez moi ? Rester, c'est renouer avec une partie de mon passé. Partir, c'est un bon moyen de me préserver de toute la souffrance et des regrets qui entourent ce même passé. Le plus sage serait de prendre la porte, c'est évident. Pourtant, si je mets de côté une minute la raison, que je

n'écoute que mon cœur, j'ai envie de me joindre à eux. Que va-t-il se passer si je m'en vais ? Je vais rentrer chez moi, retrouver le silence et la solitude. Ceux qui m'ont poussée vers ce pont... Si parfois ils sont tout ce que je recherche, aujourd'hui, je n'en ai pas envie.

Je balance la couette au pied du lit et me lève en direction d'un sweat-shirt appartenant à Evon abandonné sur le fauteuil de bureau. Je l'enfile avant d'inspirer un grand coup. Une bonne dose de courage plus tard, je tourne la poignée de la chambre et marche jusqu'au salon dont je perçois des bruits ressemblants à ceux qu'on peut rencontrer dans un stade de football.

— Et 3-0 !!! se réjouit Evon en bousculant de manière virile ce pauvre Gavin assis à sa gauche.

Vu la différence de gabarit entre les deux hommes, j'ai mal pour lui.

— Vas-y, tu me rends barge, toi !!! Tu joues deux fois l'an et tu me fous des piges à chaque fois, vocifère ce dernier en balançant la manette sur le fauteuil voisin.

Se régalant de la défaite de son ami, Evon saute sur ses pieds en riant et finit face à moi. Son expression joyeuse s'estompe aussi sec. Il ferme ses bras sur son torse et me détaille de haut en bas.

— C'est mon pull !

— J'ai froid, répliqué-je en triturant les manches.

Il hausse les épaules et se rend dans la cuisine.

— Les pizzas seront bientôt là. Tu restes ou tu te tires ?

— Je n'ai rien de prévu, alors..., bafouillé-je sans relever la tête.

— Assieds-toi, m'invite Gavin poliment.

J'obéis et reçois un plaid sur la tête à peine les fesses posées sur le sofa. C'est Evon qui vient de me le jeter.

— Merci.

Bien au chaud sur le canapé, je commence à me détendre dans cet environnement inconnu.

— Alors, Brownie, tu fais quoi comme études ? s'intéresse Gavin.

— Arts visuels et design.

— Et ça te plaît ?

— Ouais, ça va, lui dis-je mollement. Et toi ?

— Je suis en commerce. Et tu crèches où ?

— Bates House.

— Et c'est cool ? Ta coloc est sympa ?

— En fait, je vis seule là-bas...

Il jette un coup d'œil en direction d'Evon qui est resté dans la cuisine.

— Ça doit être relou à la longue, non ?

— Bof... j'ai l'habitude...

C'est alors qu'on toque à la porte et cette interruption a le mérite de me tirer de cette conversation un peu trop personnelle pour que je me sente totalement détendue.

— C'est la bouffe ! s'écrie Gavin en se précipitant vers l'entrée.

Il ouvre et, effectivement, un livreur se tient sur le palier avec trois cartons de pizza entre les mains. Il le paie et récupère notre déjeuner.

— J'ai trop les crocs ! s'exclame-t-il en reprenant sa place initiale.

Nous sommes rejoints par Evon. Très vite, je reçois une assiette remplie d'un énorme morceau de pizza.

— Putain, elle déchire ! se réjouit Evon en s'en délectant. Tu en penses quoi, Brownie ?

— Tu as raison, ça fait du bien de manger !

— J'ai toujours raison, répond-il en me faisant un clin d'œil.

Je plonge le nez dans mon dîner en esquissant un sourire intimidé.

— Et ton match de basket ?

— J’ai gagné, comme toujours !

Il a parlé avec beaucoup de fierté, mais aussi une pointe d’arrogance relativement amusante.

— Et toi, Gavin, tu ne joues pas ?

— Ah non ! ricane-t-il, la bouche pleine. C’est lui le grand sportif, moi, c’est carrément pas ma came !

J’ai une moue enthousiaste.

— Je suis comme toi, moi et le sport, ça fait deux !

— Vous êtes deux grosses feignasses, sérieux ! se lamente Evon en se servant à nouveau. Bougez-vous le cul un peu...

Gavin et moi échangeons un regard espiègle.

— Brownie, reprends-en, m’encourage Evon en poussant la boîte à pizza vers moi.

— Je crois que j’ai assez mangé...

— Mais bouffe ! Tu n’as que la peau sur les os, c’est super moche !

Je manque de m’étouffer avec ma gorgée de soda quand il m’accable de cette remarque désobligeante.

— Fous-lui la paix, bordel de merde !!! s’empresse de me défendre Gavin. Tu as vraiment un caractère de chien quand tu veux !

— Je dis simplement qu’elle devrait manger un peu plus, mais je ferme ma gueule si je ne peux plus l’ouvrir en paix.

— Je n’ai jamais eu un très gros appétit.

— Bah, pas dans mes souvenirs ! Tu étais toujours à te goinfrer de brownies...

Gavin se met à rire.

— C’est ça, ton surnom, alors ?!

Je hoche à la tête en lui souriant.

— C’est mignon !

Gavin se laisse retomber dans le canapé, visiblement repu.

— C'est cool que vous vous soyez retrouvés sur le campus, tous les deux.

— Cool, je n'en sais rien, rebondit aussitôt Evon.

Je me renfrogne dans mon coin. J'imagine que nos retrouvailles n'ont rien d'idéal de son point de vue.

— Quand tu refiles ton numéro à une nana et qu'elle ne t'appelle pas, c'est qu'elle a pas envie de te voir...

Gavin pose sur moi une œillade compatissante.

— Vu comment t'es con avec elle, t'as déjà de la chance qu'elle ne t'ait pas balancé un bon coup de genou dans les couilles.

Je me mords violemment la lèvre pour ne pas éclater de rire.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?! s'étonne Evon, un bon gros de morceau de pizza dans la bouche.

— Laisse tomber, t'es un demeuré !

Evon hausse les épaules et se resserre à nouveau.

**

Il est un peu plus de 22 heures lorsqu'Evon pousse la porte de son immeuble en m'invitant à passer devant lui.

— Merci.

Je m'engage sur le chemin en direction de ma chambre, mon garde du corps attiré sur les talons. L'air nonchalant, les mains dans les poches de son jean, il observe les alentours avant de se racler la gorge.

— Tu as cours à quelle heure, demain ?

— À 9 heures.

— Et tu as des trucs de prévus cette semaine ?

J'ai un haussement d'épaules.

— Rien, si ce n'est aller en cours.

— Ah oui, les arts visuels et le design. C'est étonnant comme choix.

— Pourquoi ça ?

— Eh bien, je ne sais pas... Je me souviens que t'étais plutôt calée question poésie. Ce petit carnet noir que tu trimballais partout, ce n'était pas pour y écrire des poèmes ?

— Euh... si... tu as une bonne mémoire, constaté-je un peu gênée.

Il me met un petit coup d'épaule comme pour m'encourager à me confier.

— Qu'est-ce qui s'est passé, alors ?

— Je n'avais plus vraiment le temps, ni même l'inspiration.

— Mais aujourd'hui, tu as le temps, non ? En plus, tu es sur un campus où tu pourrais étudier la poésie. Si tu as une occasion de te replonger dans ta passion, c'est maintenant, tu ne crois pas ?

— Je crois que ça ne m'intéresse plus vraiment...

Il m'examine curieusement.

— Je trouve ça dommage !

Nous marchons un moment en silence avant qu'il ne reprenne la parole.

— Et si je te redonne mon numéro, tu vas encore t'en débarrasser ?

— Evon, soupiré-je.

— Ouais, OK ! J'ai compris... laisse tomber !

Je me stoppe. Evon m'imite et se tourne vers moi.

— Quoi ?

— Je voulais seulement te dire que j'étais désolée. Sur le moment, je n'ai pas vu ce qu'on pourrait se dire, toi et moi...

— Et maintenant, tu as des trucs à me dire ?

Je glousse.

— Non, toujours pas. Mais j’ai passé une bonne journée.

— Pourtant, à en croire Gavin, je suis un gros con avec toi.

Je fais la moue.

— Bah, le tact et toi, ça fait deux, mais y’a pas mal de choses que tu as dites qui ne manquent pas de sens, alors...

— Alors, tu me pardonnes mon impolitesse ?

— Et toi, tu me pardonnes de ne pas t’avoir appelé ?

Il fait un pas vers moi et pose doucement sa main sur ma joue.

— Je ne t’en veux pas. Je suis simplement déçu que le fait de me revoir ne t’ait pas fait autant plaisir qu’à moi. Tu ne mérites pas de vivre tout ce merdier toute seule, H. Si jusqu’ici beaucoup de gens t’ont laissé tomber, ce n’est pas mon intention. Tu es la seule personne de Georgetown dont j’ai réellement envie de me soucier. Les autres ne sont que des connards dont je me moque éperdument.

— Merci, Evon...

— Tu m’appelleras alors ?

J’acquiesce d’un mouvement de tête.

— De toute façon, tu n’as plus le choix, maintenant que je sais où tu vis.

Il me fait un clin d’œil et se remet en route.

Chapitre 11

Encore une nouvelle semaine qui commence... Une semaine de cours inintéressants, une semaine de solitude, une semaine à redouter de croiser Leah ou Levi. Forcément, mon baromètre de motivation est dans le rouge ! Je crois que mon dimanche avec Gavin et Evon n'y est pas pour rien. Tous deux ont été adorables avec moi – même si Evon a pu se montrer sévère à propos de mon comportement de la veille –, j'ai passé un bon moment en leur compagnie. Après avoir baigné dans la douceur de cette soirée, de la gentillesse de Gavin et Evon, le retour à la réalité est compliqué. Déjà vêtue, parée de mon sac de cours, je fixe une nouvelle fois cette porte sans savoir si je dois la franchir. Je n'en ai nullement envie... Pourtant ce matin, j'ai ce numéro dans mon portable et je pourrais faire table rase du passé et appeler Evon...

Evon...

Les traits de son beau visage et le son de sa voix me transportent à des centaines de kilomètres d'ici, à l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Bien sûr, celle-ci est intervenue dans le cadre de mon amitié avec son frère. Je devais avoir 6 ou 7 ans et Levi m'avait invitée à goûter chez lui, chose que nous avons déjà faite à maintes reprises, mais jamais avant ce jour-là, je n'avais vu Evon. Je savais que Levi avait un frère aîné et souvent, lors de mes visites, il était présent. Pourtant, il n'avait

jamais daigné sortir de sa chambre avant ce fameux après-midi d'octobre. Je m'en rappelle bien, car toute la maison était décorée de citrouilles, de fantômes et autres squelettes à l'occasion de la fête d'Halloween. Il me semble que l'invitation de Levi découlait de ça, justement. Je crois me souvenir qu'il voulait me les montrer.

Nous buvions du lait et nous gavions de brownies dans la cuisine quand Evon avait pointé le bout de son nez. Ma première pensée avait été qu'il me paraissait immense. Evon a toujours été une force de la nature. Pour un adolescent, il était déjà doté d'une carrure très mature et d'une taille généreuse. À une période où de nombreux jeunes de son âge avaient une peau ingrate, lui, avait un teint absolument parfait et lisse. Ses cheveux bruns, mi-longs, légèrement humides étaient plaqués en arrière. Il portait une tenue sportive et tenait entre ses mains un ballon de basket. J'avais remarqué qu'il avait reculé d'un pas en me trouvant assise autour de l'îlot de cuisine. Après une infime seconde d'hésitation, il avait marché jusqu'au réfrigérateur.

— Bonjour, m'avait-il saluée de sa voix en pleine maturation.

— Salut ! avais-je répondu avec entrain. Tu es sûrement Evon, c'est ça ?

— Euh... ouais...

À sa manière de s'adresser à moi, j'avais eu l'impression que mon intérêt pour lui l'avait surpris.

— Tu joues au basket ?

Il avait baissé les yeux en direction de son ballon.

— Oui, j'adore ce sport !

— Moi, je suis trop petite...

Dans ma mémoire, il m'avait semblé qu'il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais l'interruption de sa mère l'avait coupé dans son élan.

Elle avait embrassé Levi et s'était renseignée si je ne manquais de rien. Puis, elle s'était tournée vers Evon qui buvait une bouteille d'eau dans son coin et l'œillade qu'elle lui avait lancée m'avait paru atrocement froide. Même du haut de mes 7 ans, je l'avais remarqué.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui avait-elle durement demandé.

— Je voulais seulement boire un peu d'eau, lui avait-il dit sur un ton d'excuse.

— Te balader tout dégoulinant de sueur dans la maison et en présence d'Harlow.

Discrètement, je l'avais observé du coin de l'œil et son embarras m'avait attristé. Je m'étais concentré sur mon gâteau, occultant ce qui se passait dans la pièce. Je ne voulais surtout ne pas ajouter à son malaise.

— Tu me fais honte ! Monte et prends une douche, tout de suite !!! l'avait-elle virulemment rudoyé.

Et Evon n'avait pas perdu une seconde pour disparaître. J'avais levé les yeux vers Levi et son attitude totalement détachée m'avait paru plutôt surprenante. À croire que ce genre de scène lui était coutumière...

C'est mon premier souvenir d'Evon. D'autres ont suivi et à chaque fois, il avait ce comportement taiseux, renfermé sur lui-même, totalement introverti. Alors, le voir si assuré aujourd'hui est un sacré choc. Cela dit, je préfère le voir ainsi, même si c'est à mes frais.

Toujours est-il, je suis un peu perdue avec lui. Une part de moi est heureuse de l'avoir retrouvé. Apprendre à le connaître pourrait être plaisant s'il n'y avait pas cette histoire délicate entre nos deux familles. Evon a été très clair, il se moque complètement de cette histoire et je ne doute pas de sa sincérité à ce sujet. Mais mesure-t-il pleinement les risques auxquels il s'expose en s'entêtant à vouloir me fréquenter ? Que penserait son frère

s'il nous voyait ensemble ? Et je n'ose même pas songer à ce que lui dirait sa mère si elle avait vent de notre « rapprochement ».

Je suis certaine qu'Evon est rempli de bonnes intentions et je ne peux que lui en être reconnaissante, mais n'est-ce pas plus prudent pour lui que nos rencontres soient occasionnelles ?

Je balance mon sac sur le sol avant de retomber sur mon lit en soupirant. Evon ne se rend pas compte de ce qui s'est passé à Georgetown, il ne réalise pas à quel point sa mère me hait, comme son frère me déteste... Lui est tellement gentil et cette manière qu'il a de respecter ma peine me fait le plus grand bien. Seulement, j'ai peur de lui attirer des ennuis avec sa famille. Je crois que nous en avons déjà beaucoup trop fait.

Bien décidée à ne pas me rendre en cours, je retire mes baskets en les balançant à travers la pièce. Je m'affale sur mon dessus-de-lit lorsqu'on toque à ma porte. Surprise par cette visite matinale, je me lève et ouvre en me demandant qui peut bien se trouver derrière.

— Evon ! m'étonné-je en le trouvant adossé au mur d'en face.

Parfaitement à l'aise, il a les jambes croisées devant lui et les mains enroulées autour de la lanière de son sac de cours.

— Tu n'es pas un peu à la bourre ?

— Euh... il est... euh..., bafouillé-je un peu décontenancée par sa présence.

— Tu as de la conversation, c'est impressionnant, se moque-t-il en venant à moi.

J'ai une moue exaspérée.

— Prends ton sac, magne-toi, je t'accompagne en cours.

Bon, je peux m'asseoir sur mon plan qui consistait à rester planquée ici à attendre que l'année passe...

Je reviens dans ma chambre et ramasse mon sac, prête à me sauver.

Sauf que tu es en chaussettes, ma vieille...

Je me lance à la recherche de mes chaussures qui ont traversé la pièce il n'y a pas cinq minutes, et le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai bien du mal à leur mettre la main dessus.

— Sympa, ta manière de ranger tes grolles, s'amuse Evon appuyé au chambranle alors que je récupère ma seconde basket tombée derrière mon fauteuil.

Je l'enfile.

— Tu veux qu'on parle de ta chambre, parce que dans le genre bordélique, tu n'as rien à m'envier...

— Ouch, s'exclame-t-il en portant une main à sa poitrine. Touché, Brownie.

Je ramasse mes clefs sur mon bureau et le rejoins.

— C'est bon, on peut y aller ? le pressé-je.

— Non, mais tu plaisantes, je poireaute depuis cinq minutes.

Nous nous engageons dans le couloir.

— Tu commences à 9 heures, toi aussi ?

— Non à 10 heures !

Je l'observe en biais.

— Qu'est-ce que tu fous là, alors ? Tu aurais pu traîner au lit...

— Je préfère traîner avec toi, me répond-il en me faisant un clin d'œil.

J'enfonce ma tête dans mes épaules comme pour y dissimuler mon embarras, ce qui semble amuser mon voisin. Je repousse une mèche de mes cheveux noir de jais derrière mon oreille en cherchant ce que je pourrais bien lui dire pour meubler un peu la conversation.

— Alors qu'est-ce que tu vas faire en attendant le début des cours ?

Pff... Tu es vraiment nulle, ma pauvre... C'est lui qui a raison ! Tu n'as aucune conversation, c'est affligeant...

— Je dois rejoindre mes potes de basket pour prendre un café.

— Oh... cool...

De mieux en mieux !!!

Et le rictus d'Evon n'arrange rien à ce sentiment d'être d'une nullité sans précédent dans l'histoire de la nullité.

— C'est assez incroyable comme la vie peut changer les gens, fait-il remarquer en balayant aux alentours.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Bah, je me souviens d'une petite Harlow qui avait toujours un tas de trucs à dire, pour qui interagir avec autrui était simple, même naturel.

J'écoute Evon, j'imprime ses propos sans savoir quoi rétorquer à ça.

Oui, la vie m'a changée, c'est le moins qu'on puisse dire...

— J'imagine que tout ce qui a pu se passer au cours des dernières années a façonné ta personnalité et a fait de toi la Harlow d'aujourd'hui. Si les gens avaient été moins cons, tu n'aurais pas eu besoin de te protéger, de te réfugier dans le mutisme.

Nous arrivons au pied du bâtiment où se tient mon premier cours de la matinée. Je me fige en bas des marches et me tourne vers Evon. Il tend son bras vers moi, pose sa main sur mon épaule.

— Je sais que tu es méfiante, je le vois bien, mais tu finiras par comprendre que tu n'as pas besoin de te protéger de moi. Je ne suis pas comme tous ces abrutis, H, bien au contraire.

J'aimerais lui dire que je le crois, mais les mots restent bloqués dans ma gorge. Cette barrière protectrice que j'ai savamment érigée autour de moi les emprisonne.

— Laisse-moi au moins une chance de te le prouver, s'il te plaît.

J'acquiesce d'un hochement de tête en bredouillant un « d'accord ».

Il me sourit tendrement.

— Je crois qu’il faut que tu te sauves si tu ne veux pas arriver à la bourre et te faire remarquer par ton prof.

— Oui, j’y vais, dis-je en observant la porte du bâtiment.

— J’ai une journée chargée aujourd’hui, mais on se capte demain ?

— OK !

— Tu as mon numéro, maintenant !

— Oui !

Evon s’approche alors de moi et m’étreint amicalement.

— Je suis heureux que tu sois là, Brownie, me glisse-t-il à l’oreille.

— Merci, bafouillé-je un peu surprise par son geste.

Il me relâche et me fait un clin d’œil.

— Éclate-toi bien en cours !

Je glousse.

— Oh, oui, au moins !

Il rit en reprenant sa route. Je l’observe s’éloigner quand je reçois un message sur mon portable. Je le consulte.

« File en cours, Brownie et plus vite que ça... »

Je pouffe et grimpe l’escalier qui donne accès à l’immeuble derrière moi en lui rédigeant un SMS.

« Comment tu as eu mon numéro, toi ? »

« Tu as vraiment cru que j’allais te laisser me filer entre les doigts ? »

Je rougis devant l’écran de mon téléphone alors que je pénètre dans ma salle de cours.

« De nos jours, Mademoiselle Jonas, il serait plus prudent que vous mettiez un code de sécurité sur votre téléphone... »

Le petit con !!!

« Bosse bien, Brownie. À +. »

OceanofPDF.com

Chapitre 12

La sonnerie de fin de cours retentit dans la salle et y provoque une agitation immédiate. Les autres étudiants se lèvent et ramassent leurs affaires avant de détalier sans demander leur reste. Après trois heures enfermé ici, qui n'aurait pas envie de se tirer en vitesse. Comme mes camarades, je ramasse mon sac, le fourre de tout mon fourbi et marche en direction de la sortie. Je progresse prudemment dans cette foule au milieu de laquelle je me sens ridiculement petite, du haut de mon mètre soixante. Comme à chaque fois que l'occasion se présente à moi, je sors mon portable de ma poche et le consulte avec l'espoir d'avoir un message d'Evon, mais pas ce soir. Depuis le début de la semaine, nous nous sommes vus presque tous les jours. Le plus souvent, il m'a escortée de ma chambre jusqu'à mon cours, et j'ai mangé chez lui à deux reprises. Mais aujourd'hui, je n'ai eu qu'un message dans lequel il me souhaitait une bonne journée puis plus rien, silence radio.

Je me doute que je ne suis pas la seule à qui il consacre du temps, il n'a aucune obligation envers moi, cependant, après tous ces mois à me sentir atrocement seule, je deviens accro à ces moments en compagnie de lui et de Gavin, également.

Ce garçon est tout aussi adorable qu'Evon. Il est très prévenant et se soucie sincèrement d'autrui. Ensemble, ils forment une sacrée équipe et les

voir tous les deux est souvent très cocasse. Ils ne ratent jamais une opportunité de se chamailler et moi, je les regarde faire en me marrant. Oui, je ris beaucoup depuis que j'ai retrouvé Evon, depuis qu'il m'a offert son amitié. Voilà pourquoi je suis déçue en ne voyant aucune notification m'indiquant un message de sa part. Ma chambre, seule avec mes pensées sera mon unique projet pour la soirée...

— Harlow !!!

Dans ce brouhaha avoisinant, je distingue parfaitement mon prénom, bien moins la personne qui vient de me héler. Je balance ma tête sur le côté, tout sourire. L'idée qu'Evon soit venu me chercher me rend soudainement si enjouée. Et là, c'est la banqueroute !!!

— Levi ?

Mauvaise pioche...

Il avance et vient à ma rencontre tandis que je le fixe nerveusement. Le fait est que je ne l'ai pas revu depuis le soir du match, depuis cette nuit où j'ai eu envie de me jeter d'un pont en partie à cause de lui.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Les traits totalement impassibles, il me dévisage avant de soupirer.

— Mon père t'a envoyé un texto, hier !

Un texto que j'ai volontairement ignoré, oui !!!

Dans son message, David m'expliquait que Levi n'avait pas de match ce week-end et qu'il en profiterait pour venir lui rendre visite. Bien évidemment, il a pensé qu'il serait pratique que je vienne avec lui, que ça ferait plaisir à Maisie de me voir.

Comme si j'avais besoin qu'on me rappelle qu'il est important que je lui rende visite.

Je n'ai pas attendu son intervention pour vouloir me rendre à Charleston, j'ai même économisé l'argent nécessaire pour payer mon ticket de bus.

Seulement, il est hors de question que j'y aille avec Levi. Je vais devoir m'accommoder de sa présence tout le week-end. Faut pas abuser, non plus !!!

— Et ? riposté-je, plus rebelle qu'habituellement.

Bah, oui, ce n'est pas de toi dont j'espérais recevoir cette visite impromptue.

— Et quoi, putain !? Tu n'es pas foutue de répondre, bordel ?

— J'ai pour principe de ne pas répondre à une question lorsqu'elle est aussi débile !

Je me mords la langue quand je vois ses grands yeux s'embraser.

— Tu commences à nous emmerder avec tes conneries, Harlow !!! Tout le monde s'en branle de tes petits états d'âme...

— Mes états d'âme, dis-je en riant. Non, mais vous êtes vraiment trop cons !!! Quand vous aurez pigé que je « m'en branle » de ce que vous pensez de moi, que je sais me démerder comme une grande et que je n'ai pas besoin de vous, bah je me porterai bien mieux !

— Sauf que je m'en fous que tu ailles bien ou pas ! Je pense à Maisie...

— Tout comme moi et je n'ai pas attendu que tu acceptes de me conduire à Charleston pour décider d'y aller, mais je prendrai le bus, merci !

Je tourne les talons, prête à me sauver. Il me retient par le bras.

— Je pars samedi à 9 heures...

— C'est bien, je suis ravie pour toi...

— Harlow, pointe-toi chez moi avant que je prenne la route, c'est un conseil.

Je roule des yeux en me défaisant de son emprise.

Il n'est pas net, ce mec...

Sans ajouter un mot, je me remets en route.

— Je suis sérieux, Harlow. Samedi, 9 heures, en bas de chez moi !

J'ignore son avertissement et sors, folle de colère à l'idée qu'il ose venir me trouver sur le campus pour me hurler dessus et même me menacer. Je fulmine toujours contre lui quand j'arrive face à ma résidence. Je l'examine de bas en haut comme si je m'apprêtais à entrer en prison. Tapotant nerveusement du pied sur le bitume, je me demande si je ne pourrais pas donner une autre direction à ma soirée. Après un bon cinq minutes d'hésitation, à trembler comme une feuille au pied de chez moi, je trouve enfin le courage de saisir mon téléphone et de composer le numéro d'Evon. Et toute la fierté que j'éprouve d'avoir osé passer ce coup de fil s'évapore quand je tombe sur sa messagerie. Je raccroche avec une énorme boule qui m'entrave la gorge. Je crois que je vais fondre en larmes quand mon portable se met à vibrer dans ma main. C'est Evon.

— Allô, décroché-je timidement.

— Hé, Brownie, quoi de neuf ?

— Oh, rien ! Je viens de sortir de cours.

— Moi aussi, je rentre à l'appart avec Gavin. Tu nous rejoins ?

J'entends Gavin marmonner, sans parvenir à distinguer ce qu'il dit et, immédiatement, je me demande si me voir investir son appartement ne l'agace pas.

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Ne dis pas de conneries ! Mais Gavin veut que tu lui refasses tes spaghettis...

Je ris.

— OK !

— Je t'attends en bas qu'on aille faire les courses, tous les deux.

— J'arrive !

**

Toute personne normalement constituée se réjouirait d'être en week-end. Vendredi est enfin arrivé, la dernière journée de cours de la semaine vient de se terminer. Place au repos, à la détente, aux soirées entre amis, aux grasses matinées... L'euphorie provoquée par cette fin de semaine s'est emparée de tout le monde sur le campus. De tout le monde, sauf de moi... Eh oui, je suis la seule à des kilomètres à la ronde qui traîne le pas, la mine renfrognée en me dirigeant vers la bibliothèque. Pour moi, il n'y a pas de cinéma de prévu, pas de bar où aller boire un verre en bonne compagnie, pas de morceaux de pizza dont me goinfrer devant un bon film et vraiment aucune chance que ça change ! Non, il n'y a que moi, ma chambre et mes pensées...

Hier soir, j'ai passé la soirée chez Evon et Gavin, et après avoir cuisiné des spaghettis à la bolognaise, nous avons regardé un bon film avant qu'Evon ne m'escorte jusqu'à chez moi. C'est sur le chemin du retour qu'il m'a annoncé qu'il s'absentait pour le week-end. Lui et ses amis du basket ont prévu de se rendre à Charlotte en Caroline du Nord pour une compétition sportive à laquelle ils doivent assister et en profiter pour faire la fête. Alors, à l'heure qu'il est, il doit être sur le départ. Il avait l'air très heureux de cette escapade et je suis moi aussi ravie pour lui, mais il y a une part de moi qui aurait voulu le voir ce soir avant que je prenne le bus pour Charleston. À vrai dire, si je ne savais pas que Levi allait passer le week-end chez son père et s'il n'avait pas d'autres projets, je lui aurais proposé de venir avec moi.

Il voulait rencontrer Maisie, non ?...

Mes écouteurs enfoncés dans mes oreilles, je lance ma playlist et la chanson *Ghosts* de Mike Shinoda commence. Je grimpe les majestueuses

marches de la bibliothèque portée par ces paroles qui semblent écrites pour moi et commence mon exploration des lieux. La raison de ma présence ici ? J'ai deux livres à emprunter pour mes devoirs du week-end. Le bâtiment s'étend sur quatre étages, tous remplis de livres du sol au plafond, rangés sur des centaines de rayonnages. Au centre de la bâtisse, un énorme escalator dessert les différents niveaux et à son pied, un bureau d'accueil où se trouve la bibliothécaire. Je pourrais aller la voir et lui demander précisément où je dois me rendre, mais n'étant pas pressée par le temps, je décide d'aller traîner dans les étages et de tenter de me débrouiller par moi-même.

Je m'engage sur l'escalier mécanique quand des notes de piano viennent me caresser les oreilles. Je comprends que ça provient de mes écouteurs, de ma musique pourtant je ne reconnais pas ce morceau. Puis une voix déjà entendue auparavant sans que j'arrive à en identifier le propriétaire se met à chanter :

**« Il a brisé ton cœur,
Il a pris ton âme,
Tu souffres à l'intérieur,
Car il y a un vide.
Tu as besoin de temps,
Pour te retrouver seule.
Alors, tu trouveras,
Ce que tu as toujours su... »**

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? me questionné-je en sortant mon portable de ma poche.

« Je suis le seul qui t'aime vraiment chérie... »

Lenny Kravitz – I'll Be Waiting...

Je me disais bien que cette voix ne m'était pas inconnue. Comment tu as fini dans ma playlist, Lenny ?

Je hausse les épaules et continue mon écoute.

« Et aussi longtemps que je vivrai,

J'attendrai,

Aussi longtemps que je respirai,

Je serai là,

Chaque fois que tu m'appelleras,

J'attendrai,

Chaque fois que tu auras besoin de moi,

Je serai là... »

Comme c'est beau, pensé-je, rêveuse. Si seulement quelqu'un m'aimait comme ça...

Je me balade un peu plus de deux heures entre les allées pleines d'ouvrages en tout genre. J'ai déjà mes deux bouquins nécessaires à mes cours, mais mon manque de motivation à rentrer chez moi m'a poussée à m'éterniser ici. Finalement, j'ai fini au rayon poésie et j'ai choisi un recueil que j'aimerais lire dans le bus, demain.

Ravie de ma petite promenade, je décide de reprendre le chemin de ma résidence. Lorsque je retrouve l'air frais de novembre, il fait déjà nuit dehors. Je relance ma musique et, les mains au chaud dans mon manteau, je me mets en marche. Je quitte les abords de la bibliothèque et arrive à ce petit bosquet qui la sépare du quartier résidentiel quand on me pousse violemment par-derrière. Je trébuche en avant et me rattrape de justesse sur les mains.

Lorsque je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, je comprends que cette attaque sournoise vient de Leah et sa bande.

— Je pensais avoir été très claire avec toi, Morticia, tu ne t'approches pas de Levi !

— Alors, dis-lui d'arrêter de venir me voir à la fin de mes cours, répliqué-je en essayant de me relever.

Mais cette garce de Leah me balance son pied en plein visage. Je tombe à la renverse sur le macadam. Un long gémissement plaintif m'échappe alors qu'une douleur fulgurante me traverse la figure. Je porte les mains à mon nez et très vite, elles sont entachées de mon sang.

— Je ne plaisante plus avec toi, sale pute ! Si tu as le malheur de te rendre chez lui demain matin, je t'assure que tu repenseras à ce moment comme au plus réjouissant de ta vie de merde. Tu m'as comprise ?

— Je t'emmerde, Leah, crié-je en me redressant.

Je reçois un second coup de pied qui me propulse en arrière. Mon crâne heurte le sol.

— Les filles, chantonne Leah. Remettons les idées de cette garce en place...

L'une des filles s'approche et prend son élan. Je comprends ce qui va suivre, mais ce choc contre le bitume m'a sonnée. Alors je plonge ma tête dans mes bras. C'est au ventre que finit la course de son pied. Cacher dans mon manteau, je ne vois rien de la pluie de coups que je reçois ensuite. Mon ventre et mon dos sont touchés à de maintes reprises. Cela semble durer une éternité. Mon corps n'est plus que souffrance. Il n'y a pas un endroit qui ne me fait pas atrocement mal. Les yeux fermés, les dents serrées, j'attends... que ça s'arrête ? Non ! À cet instant, je suis persuadée qu'elles ne s'arrêteront pas tant que je ne serai pas morte. Alors, j'attends ce coup qui me sera fatal.

Chapitre 13

Franchir les dernières marches de cet escalier qui me paraît interminable m'impose de fouiller au plus profond de moi pour y trouver la force nécessaire. Je ne pourrais pas déterminer ce qui me fait le plus souffrir : le froid hivernal qui s'insinue jusqu'à mon squelette, mon visage meurtri par les coups et le long duquel je sens un filet de sang couler et glisser sur mes lèvres, ou encore mon ventre qui semble prêt à rompre sous le poids de la douleur. Longeant le mur du couloir auquel je m'appuie pour ne pas flancher, je prie pour ne pas perdre conscience avant d'arriver à destination. Rester debout est de plus en plus difficile quand je frappe à la porte, mettant dans ce geste mes dernières ressources. Le silence qui s'ensuit me donne envie de pleurer. Encore une fois, je suis seule dans ma souffrance, personne n'est là pour me protéger, comme toujours... Fatiguée de lutter, abandonnant ce combat contre moi, je me laisse tomber. Je suis sur le point de heurter le sol quand une vague de douceur m'enveloppe soudainement.

— Hé, Princesse !

Je comprends que je viens d'atterrir dans les bras de Gavin. Immédiatement, il me soulève contre lui.

— Evon, articulé-je, ce qui m'occasionne une vive douleur à la lèvre.

— Merde... Qu'est-ce qui t'est arrivé, ma belle ?

— Evon...

— Je vais l'appeler, rassure-toi !

Flirtant avec l'inconscience, je réagis à peine lorsqu'il me pose sur le lit. Je l'entends s'agiter près de moi, parler. Je me concentre sur sa voix :

— Faut que tu rappliques !

— (...)

— C'est Brownie ! Je ne sais pas ce qui se passe, elle a le visage couvert de sang. Elle est à moitié dans les vapes.

— (...)

— Je ne sais pas, *man* ! Elle s'est pointée à la maison, je l'ai ramassée avant qu'elle ne s'écroule par terre, elle a demandé après toi. Je l'ai mise dans ton plumard.

— (...)

— Ouais, magne-toi ! Je dirais qu'elle s'est fait tabasser !

— (...)

— Non, elle n'a rien dit ! Putain, mais qui a pu s'en prendre à elle ? Elle est sans défense, cette nana...

— (...)

— OK ! À tout de suite !

Il arrive ? Evon arrive ?!

— Evon...

Je devine que la main de Gavin se referme sur la mienne.

— Il est en chemin, Princesse, me rassure-t-il de sa voix la plus douce.

— Evon, chuchoté-je une nouvelle fois avant de sombrer, d'abandonner.

**

À mon réveil, l'obscurité a envahi la chambre. Seule la lampe de bureau est allumée. Lentement, je remue sous les draps et mon corps irradie d'une

violente douleur qui m'arrache un couinement. Je ferme les yeux et respire pour la contrôler.

— Brownie ?

Au son de sa voix, je les rouvre instantanément.

— Evon...

— Je suis là, me reconforte-t-il en passant sa main dans mes cheveux.

Comprendre que je suis en sécurité, qu'il est à mes côtés me provoque un tel soulagement que mes larmes ne tardent pas à me submerger. Une main portée à mon visage, je cache ce qu'elle représente : cette faiblesse qui me fait tellement honte. Je me sens si humiliée après avoir été battue par Leah et ses amies. Mais la réaction d'Evon ne se fait pas attendre. Ses bras se referment sur mon corps maltraité par ces filles et me portent jusqu'à lui. Je me laisse choir contre son torse, recroquevillée sur moi-même et accepte bien volontiers cette tendresse apaisante et rassurante dont il me gratifie. Comme pour m'assurer qu'il ne me lâchera pas, mes doigts se cramponnent à son sweat.

— H, j'ai besoin que tu me dises ce qui s'est passé. Qui t'a fait du mal ?

Je secoue énergiquement la tête, mimant ainsi ma détermination à ne rien lui révéler de l'identité des responsables. Les yeux sombres et sévères d'Evon plongent en moi avec le plus grand sérieux.

— Pourquoi ne veux-tu pas me parler ? Tu peux tout me dire, Brownie. Si tu connais la personne qui t'a fait ça, tu dois me le dire !

— Je ne peux pas, dis-je en pleurant et en me cachant dans son cou. Ça ne ferait que compliquer les choses...

— Non, ça ne sera pas le cas, je t'assure.

— Tu ne pourras pas le savoir sans réagir, mais ça va encore se retourner contre moi. Ça finit toujours par se retourner contre moi...

— Harlow, je te promets que ça ne sera pas le cas. Tu dois me faire confiance, je ne ferais jamais rien qui te porte préjudice !

— S'il te plaît, ne me force pas à te le dire. Je veux seulement oublier cette soirée.

— H...

M'accrochant à son cou comme si ma vie en dépendait, je le supplie de ne pas insister, de me laisser garder ce secret.

— Comment être certain que ça n'arrivera plus, que tu ne risques rien ?

— Je doute que ça se reproduise et si c'était le cas alors, je te promets de te le dire.

— Et je suis censé faire quoi ? Attendre de voir si tu te fais à nouveau tabasser ?

— Je t'en prie, Evon, fais-moi confiance.

— Je suis carrément sérieux, Harlow, je vais péter un plomb si ça se reproduit. Ne t'avise pas de me le cacher.

Timidement, j'agite la tête de gauche à droite.

— Je te le dirai, tu as ma parole.

Après m'avoir reposé sur le matelas, il me contemple toujours très attentivement.

— Comment tu te sens ?

— J'ai mal au ventre, lui expliqué-je en m'étendant sous la couette.

— Au ventre ?

Je remonte doucement mon haut exposant à son regard courroucé ce bleu énorme qui colore ma peau.

— Putain de merde !

De nouveau, je rencontre la fureur qui anime ses yeux.

— H !!!

— Ça n'arrivera plus, j'en suis persuadée, dis-je avant qu'il ne s'emporte davantage.

— Il n'y a rien d'autre que ton visage et ça ?

Son doigt se fige sur mon bas-ventre dénudé. Soudainement gênée de m'exposer devant lui, je le recouvre.

— Oui, oui...

— J'espère au moins que tu lui en as collé une !

Une ?

— Une quoi ? m'étonné-je.

— Une bonne branlée, s'écrie-t-il.

Je m'intéresse alors aux draps d'Evon dans une tentative débile d'éluder le sujet.

— Attends ! Tu t'es défendue au moins ?!

— Je ne pouvais rien faire...

— Pourquoi ?

— Bah... je ne sais pas...

— Tu ne sais pas quoi ? Te battre ?

— Ce n'est pas vraiment comme ça qu'on m'a appris à gérer les conflits.

— Bah, faut peut-être revoir ta position à ce sujet.

— Je serai incapable de faire une telle chose.

— Même à la personne qui t'a mise dans cet état ?

— Je n'aime pas la violence.

— Ouais, c'est évident. Pourtant, un peu de répartie, ça peut être utile, parfois. Je te montrerai un ou deux trucs, si tu veux, me propose-t-il en jouant de ses poings dans le vide.

Je ne peux me retenir de rire en le voyant fendre les airs.

— Peut-être une autre fois. Je suis trop sonnée pour piger quoi que ce soit pour le moment.

— Tu as besoin d'un truc, là tout de suite ? À manger ? À boire ?

— Je suis trop nauséuse et j'ai mal au crâne.

— Je vais te chercher un médoc pour la douleur.

Il se lève et marche vers la porte. Parcourant la chambre du regard, je constate que la poubelle, à quelques centimètres de moi, est remplie de cotons ensanglantés. Je comprends qu'il a nettoyé mes plaies pendant que je dormais.

— Merci, Evon.

Il hausse les épaules.

— De quoi ? Je n'ai rien fait...

Il roule des yeux.

— Malheureusement, soupire-t-il.

Visiblement, il est déçu que je ne le laisse pas exercer ses talents de boxeur sur Leah et ses copines.

— Tu as pris soin de moi.

— Tu pissais le sang, je n'allais pas te laisser bousiller mes draps, non ! Nouveau sourire.

— Ça fait du bien, chuchoté-je sans cesser de contempler mes doigts qui passent et repassent sur sa couette.

— Quoi donc ?

— D'avoir quelqu'un pour veiller sur moi. Il y a un moment que je ne peux compter que sur moi-même.

— Eh bien, profite-en pour faire ce qui t'a été impossible de faire jusqu'à maintenant.

— C'est-à-dire ?

— Tirer un trait sur le passé, tourner la page et penser à comment tu souhaiterais écrire la prochaine...

— Mon passé, c'est tout ce que j'ai !

— Non, ce que tu as, c'est toi, Harlow ! Cette force que tu détiens sans même le savoir. Ce courage qu'il t'a fallu après la mort de ta mère pour prendre soin de ta sœur, pour revenir à Georgetown. Malgré le mal qu'on t'a fait, tu restes douce et gentille. Tu l'as toujours été. Mais j'ignore pour quelle raison tu t'obstines à te sentir coupable de ce qui est arrivé.

Passant ses mains sur sa barbe naissante, il inspire profondément.

— Mes parents n'étaient pas heureux. Tu as observé les tiens avec tes yeux d'enfant, mais tu ne pouvais pas savoir s'ils étaient bien dans leur couple. Si ta mère et mon père ont eu une liaison pendant toutes ces années, ce n'est pas sans raisons. Maisie est née de leur histoire et ça me paraît évident qu'ils s'aimaient pour en arriver là. Ils n'ont simplement jamais trouvé le courage d'assumer leurs sentiments et je trouve ça regrettable. Vivre dans le mensonge, sans être capable d'être honnête avec soi-même, avec sa famille, c'est une triste vie. Tout ce qui en a résulté aurait pu être évité s'ils avaient quitté leurs mariages pourris pour vivre ensemble.

— Tu as peut-être raison...

— Ton père s'est taillé quand il a compris qu'il élevait une fillette de 5 ans qui n'était pas la sienne. C'était injuste pour toi, même s'il y a de quoi péter un plomb.

— Je me suis si souvent demandé ce que j'avais bien pu faire de mal pour qu'il m'abandonne sans un mot, sans un au revoir.

— Tu n'as rien à te reprocher, voyons.

— Mais ma mère en cherchant à nous préserver de la vérité a laissé beaucoup de questions sans réponses.

— As-tu réellement besoin de les trouver pour être heureuse ?

Je me mords la lèvre en me demandant si Evon n'a pas raison. S'accrocher à son passé, tenter de comprendre ce qui les a motivés à agir de la sorte, n'est-ce pas un comportement autodestructeur ?

— C'est dur de regarder vers l'avenir quand on ne s'explique pas le passé.

— C'est avant tout un choix à faire.

— Ça semble si facile pour toi de tout balayer d'un revers de manche.

— Simplement parce que je ne veux pas accorder d'importance à des détails qui me pourrissent l'existence. La vie est trop courte pour que je me prenne la tête.

— Jolie philosophie, dis-je en souriant.

— Il ne tient qu'à toi de l'adopter. En attendant que tu saisisse que c'est le mieux pour toi, je vais soigner ta tête.

— Merci encore.

— À ton service, Brownie.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

16 heures – Je n’arrive pas à croire que j’ai pu dormir pendant seize heures d’affilée ! C’est bien la première fois de ma vie que je dors aussi longtemps... Sans surprise, je me suis réveillée dans le lit d’Evon. Seule. Il n’était pas là, mais les draps défaits sur la partie gauche me laissent à penser qu’il a passé la nuit à mes côtés et, bizarrement, ça me rend nerveuse. Ma réaction me semble tellement puérile. J’ai fini dans son lit après m’être fait passer à tabac par la nouvelle petite amie de mon ex-copain, ma meilleure amie, et je n’ai rien trouvé d’autre que de me réfugier chez son frère aîné. Comment lui avouer ce qui m’est arrivé sans créer un conflit entre eux ? Je doute qu’Evon ne remette ma parole en doute, mais Levi défendra Leah bec et ongles. Mon passif avec la famille Mendoza est déjà assez lourd, autant éviter d’en rajouter ! La brève discussion que j’ai pu avoir avec Evon au sujet de Levi m’a fait penser qu’il lui en voulait de m’avoir abandonnée suite aux problèmes que nos parents ont rencontrés et je n’ai pas envie d’envenimer davantage leur relation. Pourtant, j’ai eu envie de le lui dire. À sa réaction, je me suis sentie protégée et soutenue, et l’espace d’un instant, j’ai rêvé de lui révéler l’implication de Leah pour qu’il lui fasse regretter son geste. Mais à quoi bon ? Evon est d’un soutien précieux depuis que j’ai eu la chance de le retrouver sur le campus, et préserver cette amitié est plus important que tout.

Le trouver assis autour la petite table de la cuisine me provoque un sourire franc et ravi. Vêtu uniquement d'un short ample comme il porte souvent lorsqu'il fait du sport, il est plongé dans un bouquin et vu son volume, je suppose que c'est un livre de droit. Son attitude très studieuse détonne avec la sportivité et la désinvolture de son look, de son allure en général d'ailleurs. En le voyant au quotidien, il est difficile de deviner qu'il désire devenir avocat. On parierait plus sur une carrière dans le sport et sa grande taille ferait rêver plus d'un basketteur. Se sentant observé, il lève la tête dans ma direction. Ses traits s'illuminent quand il me trouve à l'entrée du salon.

— La Belle au bois dormant est enfin debout, m'accueille-t-il en me tirant la chaise à gauche de la sienne.

— Je n'ai jamais autant dormi de ma vie.

— C'est que tu en avais besoin. Un café, un thé ?

Je grimace.

— Tu aurais un jus de fruits ou bien du lait ?

— Un jus d'orange frais pour notre marmotte du jour, chantonne-t-il en ouvrant le réfrigérateur.

Je m'intéresse alors à ce fameux ouvrage présent sur la table. Le Code civil. J'avais vu juste !

— Tu fais tes devoirs ?

— Je m'avance un peu sur mon travail du semestre.

Il pose un verre rempli devant moi avant de se rasseoir. Je porte une main à mon front lorsque les projets d'Evon pour ce week-end me reviennent en mémoire.

— Quoi ?

— Tu avais ce week-end de compét' avec tes amis...

— C'est rien, ne t'en fais pas pour ça !

— Evon, je suis désolée. J'ai fichu en l'air tes plans.

— Arrête un peu de faire dans l'autoflagellation ! Si je suis ici, c'est que j'ai envie de l'être.

— Tu ne peux pas nier qu'un week-end avec tes potes vaut mieux qu'une nuit à soigner mes petits bobos.

— On avait une piaule de quatre personnes pour six. Pieuter avec un de ces trous du cul qui ronflent ou une jolie petite nana...

Je manque d'avaler mon jus d'orange de travers en entendant le mot « jolie » et cette réaction absurde n'échappe pas à mon voisin. Heureusement, il a la correction de ne pas relever ma maladresse et poursuit :

— Tu m'as rendu service, finalement !

Ne sachant comment embrayer sur son compliment, je me contente de boire mon verre sans avoir le courage de le regarder. Pourtant, je sais qu'il m'observe du coin de l'œil, je le sens me guetter avec intérêt.

— Et toi, Brownie, tu n'avais pas d'autres projets que de finir amochée ?

Si malgré les circonstances, j'ai réussi à garder ma bonne humeur, il n'en est plus rien quand Evon me pose cette question.

Mon bus !!!

Je devrais être en route pour aller voir ma sœur et vu la tête de boxeuse que je me paie, je vais devoir l'appeler et annuler ma venue.

— Je devais aller voir Maisie. Je suis obligée de changer mes projets...

— Pourquoi tu n'y vas pas ?

— Tu as vu ma tête ? m'écrié-je. Elle va paniquer en me voyant. Et j'ai déjà ton père sur le dos dès que je passe le pas de la porte alors avec cette tronche, il ne va plus me lâcher.

— Pourquoi il te prend la tête ?

— Je ne sais pas, soupiré-je en soulevant les épaules. Il joue son rôle de tuteur, j’imagine...

— De tuteur, s’étonne-t-il. Mon vieux est ton tuteur ?

— Ouais.

— H, tu as 18 piges, tu n’as plus besoin de tuteur !

— Je n’ai pas eu le choix. C’était soit ça, soit...

Je marque un temps d’arrêt, un peu réticente à lui avouer la raison de ma mise sous tutelle.

— Harlow, gronde-t-il en pianotant d’impatience sur la table.

— Soit l’hôpital psy, lui confié-je à demi-mot.

— Psy ?! Attends, t’es sérieuse ? Qu’est-ce que tu as bien pu faire pour qu’ils veuillent te foutre en psy ?

— À Georgetown, c’était tellement l’enfer... Au lycée, je subissais les brimades de tout le monde. À la maison, je devais constamment rassurer Maisie qui était totalement terrorisée, et ma grand-mère était à peine capable de s’occuper d’elle. Plus les semaines passaient, plus je me sentais mal. C’était comme une spirale dont je n’arrivais pas à me défaire où chaque jour était une répétition de la veille. Vivre perpétuellement dans cette ambiance où tu ne trouves plus la moindre lueur d’espoir, c’était...

Un coup d’œil timide vers Evon m’apprend qu’il m’écoute avec la plus grande attention, et l’expression que je découvre dans le fond de ses yeux me réchauffe le cœur : de la compassion, de la tendresse. Il y a une éternité qu’on ne m’avait plus regardée ainsi. Je suis plus habituée aux regards haineux. J’avais presque oublié l’effet salvateur d’une amitié. Me livrer si intimement n’en devient que plus simple.

— J’ai eu comme l’impression de devenir hermétique à mes émotions, comme si je ne ressentais plus rien, comme si j’étais morte à l’intérieur.

— Harlow, chuchote Evon en emprisonnant ma main entre ses doigts.

— J’ai commencé à me couper un peu avant la fin de l’année scolaire, avant que ton père assume la paternité de Maisie. Il était prévu que je reste sous la responsabilité de ma grand-mère jusqu’à mes dix-huit ans, c’était la question de quelques semaines. Mais un jour, après les cours, je me suis entaillée trop profondément et j’ai fait un malaise. J’étais au lycée quand c’est arrivé. Les services sociaux s’en sont mêlés, ils voulaient que je sois hospitalisée pendant un temps. Mais ton père a obtenu que je vienne vivre avec lui et ma sœur. Depuis, je reçois la visite régulière d’une assistance sociale et je vais avoir le droit à des évaluations psy pendant un temps, mais j’ai évité le pire.

— J’ignorais tout ça...

— Ce n’est pas vraiment important, le rassuré-je en l’abandonnant. Je vais rentrer chez moi et te laisser bosser tranquille.

Lorsque je virevolte, après avoir déposé mon verre dans l’évier, je me retrouve nez à nez avec Evon. Je manque de le percuter et recule d’un pas. Prise au piège entre le lavabo et son corps athlétique, je n’ose plus bouger. Posant ses mains sur le plan de travail, de part et d’autre de moi, il se penche et sa taille avantageuse lui permet de me surplomber, même dans cette position.

— Je me souviens t’avoir fait part de mon envie de revoir Maisie. Maintenant que les choses sont différentes, qu’elle est ma petite sœur, il serait bien que j’aie lui rendre visite, tu ne crois pas ?

— Mais je suis monstrueuse, me lamenté-je en pointant ma figure du doigt.

— Ouais, mais tu es bien trop petite pour être vraiment effrayante.

Son air taquin ramène un peu d’insouciance après cette conversation bien plus sérieuse.

— Je ne veux pas l’inquiéter...

— Eh bien, laisse-moi une chance de lui expliquer que je suis là pour m'assurer que sa grande sœur se porte bien.

— Mais David...

— Je gère mon père ! ajoute-t-il avec précipitation. Quant à la petite Maisie, tu n'as qu'à lui dire que tu as fait un peu de sport de combat.

— Elle a peut-être 7 ans, mais elle n'est pas bête !

— C'est toujours mieux que « je me suis fait tabasser », non ?

— C'est sûr que vu comme ça...

— Je vois bien que tu n'as pas envie de lui téléphoner et lui dire que tu ne viendras pas, alors, allons-y tous les deux, s'il te plaît.

— Je n'ai pas envie de t'ennuyer. Si tu as...

Il soupire avant de faire un bond en arrière.

— Je vais ignorer ce que tu viens de dire et aller me préparer. Si tu veux m'accompagner chez mon paternel, tu devrais marcher prestement jusqu'à la salle de bain et aller te doucher. On fera un petit saut par ta piaule pour que tu y récupères des fringues propres.

Je glousse en le voyant se diriger vers sa chambre en faisant un pas de danse.

— Alors Brownie, chantonne-t-il, tu bouges ton petit cul ou pas ?...

Chapitre 15

Il est un peu plus de 14 heures quand Evon et moi passons le panneau de bienvenue de la ville de Charleston et je dois bien avouer que notre excursion en voiture a été surprenante et très amusante. Le contraste entre « le Evon » connu dans mon enfance et celui assis à ma gauche est saisissant. Lui qui était si discret, si timide est devenu un homme tellement assuré, bourré d'entrain et plein d'humour. Passer du temps avec Evon est un vrai plaisir et ce petit voyage improvisé me permet de le découvrir sous un tout autre jour.

Sur mes indications, Evon emprunte la route de Cannon Street jusqu'à se garer en bordure du trottoir face à la maison de son père. Mais ma joie d'être là (avec Evon qui plus est) se fait la malle quand j'aperçois la voiture de Levi stationnée derrière celle de son père, dans l'allée desservant le garage.

Eh merde...

Avec tout ça, j'ai oublié Levi et son avertissement. Il a dû enrager en ne me voyant pas devant chez lui à l'heure prévue.

Enfin la rixe de Leah n'y est pour rien, je n'avais pas l'intention de venir avec lui.

— Ton frère est là, constaté-je avec tout l'embarras que sa présence me provoque.

— Apparemment...

Evon coupe le moteur et se tourne vers moi.

— C'est comment entre vous ?

— Qu'est-ce que tu entends par « c'est comment » ?

— Bah, tu peux gérer d'être dans la même pièce que lui ou pas ?

— Euh... oui, oui, bien sûr. Je savais qu'il serait là en fait.

— Alors, c'est cool ! On s'en fout de Levi !

Il ouvre sa portière. Je pose ma main sur son avant-bras pour le stopper.

— Et toi, Evon ?

— Moi quoi, Brownie ? me demande-t-il gentiment.

— Ça ne te dérange pas qu'il nous... nous...

Ne trouvant pas le courage d'achever ma phrase, je me tais.

— Voit ensemble ? termine-t-il pour moi.

Je hoche la tête sans cesser de fixer mes chaussures.

— H, regarde-moi, m'ordonne-t-il tout en prenant appui sur l'accoudoir qui nous sépare.

J'obéis.

— Il y a un truc qu'il faut que tu saches sur moi...

Je souris devant son air exagérément sérieux.

— Il y a bien longtemps que j'ai décidé de mener mon existence comme je le voulais sans me préoccuper de l'avis des gens qui ne sont pas réellement importants à mes yeux.

— Mais il s'agit de ton frère.

— Oui, il l'est, mais comme je te l'ai dit l'autre jour, il a rejoint la très longue liste des gens qui m'ont déçu. Alors, on va entrer dans cette maison et je ne vais pas prêter attention à lui et encore moins à ce qu'il peut penser de nous voir arriver ensemble. Je suis ici pour être avec toi, pour rencontrer Maisie et c'est tout ce qui compte.

— Tu as raison. C'est tout ce qui compte.

De nouveau, je me soustrais à l'insistance de son regard azur.

— Merci, Evon.

— À ton service, Brownie.

Plus téméraire qu'il y a une minute, je bondis hors de la BMW et, suivie de très près par son propriétaire, je traverse le porche jusqu'à franchir la porte d'entrée.

À l'intérieur, tout est calme quand nous y pénétrons. Il n'y a pas âme qui vive dans le salon. Je commence à défaire mon manteau et une virulente douleur me parcourt le dos tandis que j'essaie de m'en débarrasser. Evon vole à mon secours quand il m'entend gémir.

— Peut-être qu'on devrait faire un saut à l'hôpital, pour être sûrs que tu n'as rien de trop grave !

— C'est rien, seulement des ecchymoses...

— Si t'as trop mal, tu dois me le dire, OK ?

— Promis.

— Evon ?!

D'un même élan, Evon et moi-même nous tournons en direction de cette voix masculine qui vient de s'exprimer.

— Salut David, répond mon voisin alors que son père vient d'entrer dans la pièce.

Je regarde Evon qui dévisage son père très froidement, puis David qui paraît presque craintif de trouver son fils au milieu de son entrée.

David ? Pourquoi il appelle son père par son prénom ?

Mais je n'ai pas le temps de me questionner plus longuement à ce sujet. Levi surgit à son tour, Leah sur ses talons. Mon cœur manque un battement quand mes yeux se posent sur elle. Un rictus furtif se dessine sur ses lèvres.

— Harlow, me dévisage David avant de se précipiter vers moi. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Sauf qu'à quelques centimètres de la coupable, je suis totalement paralysée par la peur.

— Je... rien...

— Rien ?! Tu as le visage recouvert de bleus !!!

Evon qui est bien silencieux dans ce coin se décide alors à intervenir.

— C'est bon, ne t'inquiète pas pour ça...

— Que je ne m'inquiète pas ? Je viens de passer la matinée à lui téléphoner pour savoir pour quelle raison elle a laissé Levi en plan, ce matin et quand elle arrive enfin, c'est le visage tuméfié. Je suis plus qu'en droit de me poser des questions et j'exige des réponses.

Je m'apprête à prendre la parole, mais Evon est plus rapide que moi.

— Et ta réponse, c'est qu'il n'y a rien d'inquiétant !

Evon fait quelques pas dans le salon, regarde Levi quand il ajoute :

— Elle a passé la nuit chez moi, voilà pourquoi elle n'a plus de batterie.

Puis il s'intéresse à sa voisine.

— C'est Leah, c'est ça ?

Cette gourde lui fait un sourire fier.

— Exact !

— Ouais, j'ai entendu parler de toi...

À sa manière de dire ça, il ne laisse aucun doute sur le fait que ce soit en des termes peu élogieux. Son sourire disparaît instantanément. Il attrape son frère par la nuque.

— Il faut que je vienne ici pour te voir alors qu'on vit sur le même campus depuis deux mois déjà... On pourrait presque penser que tu m'évites...

— Pourquoi je t'évitais, lui répond Levi sans oser lever les yeux vers son frère.

— Je ne sais pas, à toi de me le dire !

Euh... il se passe quoi, là ?

Puis avec toute la nonchalance qui le caractérise, il vient s'appuyer contre le dossier du canapé.

— Où est Maisie ?

— À la danse, lui répond David. Tu es seulement venu déposer Harlow ou tu as dans l'idée de rester ?

Je ressens clairement l'appréhension de David quand il s'adresse à son fils aîné. Pourtant, il est évident qu'il aimerait qu'Evon lui dise qu'il passe la nuit ici.

— Non, je reste avec Brownie.

— Très bien. Ton frère passe le week-end à la maison, lui aussi.

— Super !

David se tourne alors vers moi.

— Maisie va se faire du souci en te voyant dans cet état.

— Je sais, je vais trouver un truc.

Il pose gentiment sa main sur ma joue marquée.

— Tu sais que tu peux me parler, Harlow. Ça me rend malade de te voir comme ça...

Le regard troublé, j'ai une œillade rapide vers Leah.

— Je t'assure que ça va. C'est une histoire stupide...

— Je dois aller la chercher à la danse. Je reviens vite.

— Entendu.

David s'apprête pour sortir et quitte la maison. Evon profite du départ de son père pour s'étendre sur le canapé. Je me joins à lui et m'installe sur le fauteuil.

— T’inquiète Brownie, je m’occupe de Maisie.

Je souris, consciente que je peux lui faire confiance quand il dit qu’il prend les choses en main.

Levi échange un mot avec Leah avant de partir en direction de la salle de bain.

— Je dois déposer Leah à Georgetown, je reviens après, explique-t-il à son frère.

— Elle ne reste pas avec nous, quel dommage, réplique celui-ci on ne peut plus sérieusement.

Je me pince les lèvres pour ne pas éclater de rire. Levi disparaît. Affalée dans mon fauteuil, je sens le stress monter à l’idée que ma petite Maisie sera bientôt là.

Qu’est-ce qu’elle va penser en me voyant ?

— Si tu la touches à nouveau, je t’explose la gueule, lance Evon paisiblement allongé sur le sofa.

J’écarquille les yeux comme des soucoupes, abasourdie par cette menace qu’il vient de proférer. Mais Evon est imperturbable. Les mains ramenées sous sa tête, les yeux fermés, il est à l’aise, lui...

— Et je peux te jurer que je n’en ai rien à battre que tu sois une gonze. Tu la cognes, je te cogne. Compris ?

Le silence qui suit le fait se redresser à l’équerre. Leah, qui est livide sur le plancher du salon, fait un pas en arrière.

— Tu l’ouvres moins ta grande gueule, connasse !

Totalement apeurée, elle braque son regard sur moi.

Non, mais tu crois sérieusement que je vais voler à ton secours...

— Je suis sérieux, Leah ! Tu baisses les yeux quand elle est dans le coin où je vais devoir t’apprendre à rester à ta place.

— OK ! marmonne-t-elle en baissant la tête.

— Sa petite sœur va la voir comme ça à cause de ta connerie ! Tu n’as pas un truc à lui dire, là, tout de suite.

— Pardon, Harlow, articule-t-elle maladroitement.

Evon pointe le doigt vers elle.

— Prie pour que ce ne soit pas plus grave que des ecchymoses parce que si c’est pas le cas, elle ne pourra pas me retenir de te mettre une dérouillée. Et au cas où tu te poses la question, ce n’est pas ton mec qui va me dissuader de faire quoi que ce soit.

Evon se rallonge, un grand sourire aux lèvres. Visiblement, il est heureux d’avoir fait son petit effet sur Leah, mais surtout sur moi.

— Brownie, Brownie, Brownie, fredonne-t-il comme un bienheureux. Tu n’as vraiment aucun secret pour moi...

J’attrape le coussin derrière moi et lui jette au visage occultant même le fait que Leah soit plantée à quelques pas de nous. Il le réceptionne en se marrant. Puis il prend appui sur son coude.

— Tu crois qu’elle va m’aimer ? me questionne-t-il avec une vraie incertitude dans la voix.

— Maisie ?! dis-je doucement avant de regarder mon jean. Je ne vois pas comment elle pourrait ne pas t’aimer...

Chapitre 16

Eh bien, eh bien, que voilà un week-end intéressant...

Je dois bien admettre que je ne m'attendais absolument pas à ça quand je suis arrivée à Charleston avec Evon. Grâce à nos précédentes conversations, j'ai bien compris qu'il ne se préoccupe pas tellement de l'opinion de ses proches quant à sa manière de gérer sa vie, que leurs avis lui importent peu. Ce que je n'ai pas vu venir, c'est que leur relation soit aussi tendue. En ce qui concerne David, il agit comme avec moi, c'est-à-dire avec précaution. Dans le cas de Levi, lui est totalement inhibé par la présence de son frère. C'est à l'opposé de ce que j'ai pu remarquer dans le passé. Et que dire d'Evon si ce n'est que je n'ai jamais vu un mec aussi bien dans ses pompes. C'est la première fois qu'il se rend dans la nouvelle maison de son père et il lui a fallu quelque chose comme trente secondes pour prendre ses aises. Moi, j'y ai toutes mes affaires depuis environ quatre mois et elles n'ont toujours pas trouvé leur place dans ma chambre. Parlons-en de ma chambre, justement... La journée touche à sa fin, la nuit est tombée et l'heure du dîner approche. Un dîner que je me suis engagée à préparer avec David. Je veux juste passer une tenue plus décontractée avant. Et quelle surprise en découvrant le sac de voyage d'Evon posé sur mon lit !

— Je me disais bien t'avoir entendue...

Je regarde derrière moi. Evon est accoudé à l'encadrement de la porte.

— Ce sont tes affaires ? m’informé-je, mine de rien.

— Affirmatif !

— Mais... euh...

Il lève les yeux au ciel et traverse la chambre jusqu’à récupérer son bien.

Lorsqu’il passe à mon niveau, il me chuchote à l’oreille :

— Pour ton information, je t’ai vue en sous-vêtements, Brownie...

— QUOI ? m’écric-je alors qu’il est sur le point de sortir.

Il fait volte-face un sourire diabolique s’étirant d’une joue à l’autre.

— Tu as vu mon cul, j’ai vu ta petite culotte... on apprend à se connaître, voilà tout...

La bouche béante, je ne parviens plus à émettre le moindre son.

— Pour cette nuit, je vais négocier un échange avec Maisie. Son pieu contre une place dans ton lit, ça te va ?

Toujours bouche bée, j’acquiesce mollement. Il disparaît avant de réapparaître.

— Le soir où je t’ai retrouvée étalée dans ta gerbe.

— Hein ? bégayé-je.

— Quand j’ai vu ta petite culotte. Tu étais toute couverte de terre et de vomi. Je n’ai pas eu vraiment le choix que de te désaper.

— Oh...

Dans un geste nerveux, il tapote du plat de sa main contre le chambranle.

— Je ne voulais pas te donner l’impression d’envahir ton espace, s’excuse-t-il. Pardonne-moi.

Puis il se sauve.

**

Trouver le courage de me rendre au rez-de-chaussée après l’aveu d’Evon n’a pas été des plus simples. Je suis d’une nature pudique et celle-ci s’en trouve aggravée quand il s’agit de lui. Forcément, Evon n’est plus un gamin, c’est un homme. Un homme d’une grande beauté, gâté d’un charme indiscutable et d’une sensualité qui doit faire tourner plus d’une tête, alors j’ai la gorge nouée à la pensée que mon corps a été soumis à son jugement.

Et la remarque qu’il a eue à mon rencontre lors de ma première soirée à son appartement n’a rien pour me rassurer. À ses yeux, le fait que je ne sois pas très épaisse est moche... Je ne peux pas lui en vouloir. C’est vrai que j’ai maigri suite à la mort de maman et ce n’est pas mon ridicule budget « nourriture » qui va y changer quelque chose. J’ai bien conscience de ne pas être belle avec ces vêtements passés de mode que je me traîne depuis des années, avec mes cheveux noirs, longs et raides qui n’ont pas vu de ciseaux depuis des lustres, sans parler de mon teint blafard. Non, je n’ai rien qu’un homme comme Evon recherche chez une fille...

Heureusement, plus les minutes passent, plus mon malaise se dissipe. La fraîcheur et la bonne humeur de ma précieuse Maisie y sont pour beaucoup. Comme à son habitude, elle est grimpée sur un tabouret pendant que j’élabore notre souper. Elle allonge son bras vers moi, attrape mon menton et contemple mon visage pour la énième fois.

— Tu dois être carrément nulle en boxe pour avoir pris autant de coups en un seul entraînement !

J’esquisse un sourire.

Tu m’étonnes !

— C’est bien pour ça que je n’y retournerai pas, lui répliqué-je en lui faisant un clin d’œil.

Elle ricane avant d’enfoncer sa petite tête dans le creux de sa main dans une moue pensive.

— Si Evon est le frère de Levi, ça veut dire qu'il est aussi le mien, c'est ça ?

— Oui, c'est exact.

Elle opine du chef. Un peu curieuse, je poursuis :

— C'est une idée qui te plaît ?

Elle pouffe de rire en cachant sa bouche dans sa main.

— Quoi ?

— Il raconte n'importe quoi genre tout le temps.

— Il aime bien faire le pitre, c'est vrai, dis-je en riant avec elle.

— Et il chante comme une casserole...

— Comment tu sais ça, toi ?

— Il a joué avec mon karaoké, tout à l'heure.

Et j'ai manqué ça...

— Est-ce que c'est à cause de toi que lui et Levi, ils ne s'aiment pas ?

Mon couteau m'échappe des mains quand elle me pose cette question troublante.

— Pourquoi dis-tu qu'ils ne s'aiment pas ?

— Mais ça se voit comme le nez dans la figure, dit-elle comme si c'était logique.

— Le nez au milieu de la figure, la corrigé-je. Et non, il n'y a pas de problème entre eux.

— Moi, je te dis que si !

— OK, mon petit génie, et c'est quoi le problème dans ce cas ?

Elle lève ses petites mains en l'air.

— Mais qu'est-ce que j'en sais, moi !!! Peut-être qu'ils sont tous les deux amoureux de toi...

Je m'apprête à lui dire de ne pas dire de choses aussi absurdes quand les trois autres occupants de la maison se joignent à nous.

Après avoir proposé une bière à ses fils et leur avoir servie, David s'installe autour de la table de la cuisine, rapidement imité par Levi. Evon, lui, se positionne juste derrière moi. Un peu tendue de cette proximité, je tente de l'occulter en me concentrant sur mes légumes.

— Un coup de main, Brownie ?

— Non, c'est bon, merci.

— Pourquoi tu l'appelles Brownie ? l'interroge Maisie.

— Bah, c'est comme ça qu'elle se nomme !

— N'importe quoi, elle s'appelle Harlow. Tout le monde l'appelle Harlow !

— Sauf que je ne suis pas tout le monde et que c'est ma Brownie.

Maisie a un coup d'œil pour moi.

— Qu'est-ce que je disais...

— Maisie, ça suffit ! J'en ai assez de tes histoires, rétorqué-je un peu sévèrement.

Bon, OK ! C'est nul de m'en prendre à elle, mais l'idée qu'elle puisse parler de ce fantasmagorique triangle amoureux serait une vraie catastrophe.

Elle pouffe d'exaspération avant de sauter de son perchoir.

— Je vais regarder la télé en attendant qu'on mange.

Elle trotte en direction du salon.

— T'es trop nulle, H, me lance-t-elle avant de s'y engouffrer.

Je me mords la lèvre inférieure en me maudissant de l'avoir froissée.

Je n'ai pas deux jours à passer avec elle et j'arrive à la rendre malheureuse.

Evon s'accoude au plan de travail.

— C'était quoi, ça ?

Je secoue la tête.

— Rien, je... j'ai été nulle, me lamenté-je en ravalant mes larmes.

Son bras s'enroule sur ma taille, il m'attire à lui, ses lèvres se pressent délicatement sur ma tempe.

— Tu as eu une dure soirée hier et tu es un peu fatiguée. Je vais aller lui parler, ne t'en fais pas...

Il me relâche et sort à son tour. Je m'intéresse de nouveau à ma planche à découper sans oser lever les yeux en direction de la table d'où je sens qu'on m'observe.

— Tu ne m'as pas dit que tu avais repris contact avec Evon, me dit David.

— Oh... euh... en fait, je ne savais même pas qu'il étudiait sur le campus. On s'est rencontrés par hasard.

Entendre Levi ricaner me fait redresser la tête. Nos regards se croisent.

— Levi ! le reprend David.

— Oh, arrête ! Evon ne fait jamais rien par hasard !

— Est-ce qu'une fois dans ma vie, je pourrais avoir mes deux fils sous mon toit sans qu'ils ne s'entretuent ?!

— Si elle est trop stupide pour gober tout ce qu'il lui dit...

— Stupide ?! me rebellé-je. Mais pour qui tu te prends, Levi ?

J'ai envie de lui dire d'aller au diable, mais Evon revient subitement et dans un désir de ne pas attiser les tensions entre eux, je fais le choix de me taire. David, lui, est blanc comme un linge sur sa chaise. Et le voir marcher jusqu'à la table, s'asseoir précisément en face de son frère sans cesser de le dévisager n'annonce rien de bon pour la suite.

— Evon, l'implore son père.

Evon lève la main dans sa direction, il réclame son silence et David ne bronche même pas. Les bras croisés devant lui, il jauge Levi.

— Je vais pas perdre mon temps à t’expliquer pourquoi entre toi et moi ça ne sera jamais simple, Levi. Tu le sais et tu sais que je sais... alors ne joue pas au plus malin avec moi.

Il se tourne alors vers son père.

— Tout ce qui la concerne passe par moi, dorénavant.

— Evon...

— Non ! dit-il plus fermement. Tu veux savoir un truc, tu veux organiser ces allées et venues ici, c’est moi que t’appelles, pas lui ! Ça facilitera la vie de tout le monde, surtout la sienne !

— C’était dans son intérêt, se défend Levi.

Evon a un rire nerveux.

— Oh... et tu sais ce que tu fais quand tu prends ses intérêts à cœur, je l’ai déjà constaté...

Levi se pince l’arête du nez en soufflant.

— C’est plus une gosse, continue Evon à l’attention de son père. Elle a fait une boulette, mais qui n’en a pas fait ? Tu te traînes quelques casseroles, toi aussi !

— C’est grave, Evon !

— Mais elle n’est plus à Georgetown, là ! Elle vit sur le campus, elle reprend tranquillement le cours de sa vie et tout ce qu’elle demande c’est qu’on lui foute la paix, bordel !

Le regard de David se braque alors sur moi qui observe la scène sans vraiment comprendre comment et pourquoi on en est arrivés là !

— C’est compliqué de savoir si tu vas bien quand tu ne me dis rien, Harlow. Je sais que je suis certainement la dernière personne à qui tu as envie de te confier, mais tu es sous ma responsabilité. Je n’ai pas fait ça pour te blesser, mais pour t’épargner bien des ennuis.

— Je le sais très bien, avoué-je la voix tremblante.

— C’est pour toi. Pour Maisie et toi que j’ai fait tout ça. C’est pour elle.
Lentement, il passe ses mains rugueuses sur son visage torturé.

— Je l’aimais ta maman, ma puce, je l’aimais tellement.

Prise dans ce tourbillon d’émotions que l’aveu de David a créé, je crois que je vais m’effondrer. Mes doigts sont totalement crispés sur le marbre où mes larmes finissent leur course. Mes jambes deviennent cotonneuses.

Toujours les yeux plongés dans les miens, il ajoute :

— Tu lui ressembles chaque jour un peu plus, Harlow. C’est comme avoir encore un peu d’elle près de moi.

Mais le bruit d’une chaise qu’on pousse brusquement brise cet instant totalement surréaliste. Levi vient de se lever d’un bond. Le teint écarlate, ils nous observent tour à tour avant de se ruer dans le jardin par la porte de la cuisine. Il la claque si fort que les murs de la maison en tremblent. David prend sa tête entre ses mains une seconde en jurant avant de courir derrière son fils.

Inspirant profondément, je lutte... je lutte pour contenir tout ce que je ressens à l’intérieur de moi. Mon corps est pris de frissons tant je peine à les canaliser. Ce qui fait que je ne vois pas Evon venir jusqu’à moi. Je réalise qu’il est là seulement au contact de sa main au creux de mes reins.

— Brownie...

Et l’excès de colère que le son de sa voix me provoque échappe à tout contrôle. Mes mains s’abattent sur son torse et le repoussent violemment.

— Qu’est-ce qui t’a pris de faire ça ? hurlé-je de toutes mes forces.

— Harlow...

— Tu n’as pas à te mêler de ma vie comme ça !!! Je te l’interdis !!!
continué-je sur le même ton.

Se moquant que je le rejette, il me saisit par la taille et me propulse dans ses bras. Je m’écrase contre son torse tandis qu’il m’y emprisonne.

— Chut, me susurre-t-il à l'oreille tandis que je tente de me libérer. Tu es en sécurité avec moi, Brownie.

À bout de force, je cesse de me débattre et m'accroche à son sweat avant d'éclater en sanglots, bien cachée dans son cou.

— C'est bon, ça va aller, H. Je te promets que ça va aller.

La main dans mes cheveux, il me berce contre lui.

— Je sais que tu as entendu un tas d'horreur sur ta maman, Brownie, et qu'une part de toi est très en colère, mais à l'avenir quand tu songeras à cette histoire, ne pense qu'à une chose : oui, ils ont fait de grosses erreurs, mais ils s'aimaient. Oui, toi et Maisie, vous en subissez les conséquences, mais c'était vrai entre eux. L'amour est curieux parfois, il te tombe dessus sans prévenir, là où tu n'aurais jamais cru le trouver. Pourtant, il est bel et bien là et il annihile ta raison, te fait faire l'impensable, parce que tu as eu le courage de le laisser te dominer. Lui laisser le contrôle, c'est accepter sa folie, sa déraison, ses conséquences, ses responsabilités. Mais c'est avant tout accepter de s'ouvrir au bonheur. Garde ça à l'esprit, Harlow : elle a connu le bonheur d'aimer vraiment.

Je m'accroche plus fort à lui et laisse sa douceur me reconforter.

Chapitre 17

Il y a des réveils que tu appréhendes plus que d'autres. Des réveils que tu rêverais de louper. Ceux qui te disent : « *Tu as un monde à affronter dehors et aucun moyen d'y échapper.* » Des réveils si angoissants qu'ils t'emprisonnent sous ta couette. Tes membres sont figés, paralysés par cette frousse immense de ce qui t'attend par-delà les murs protecteurs de ta chambre. Ils te barricadent, te dissimulent de tous ceux qui t'effraient. Mais tu as beau repousser l'échéance une minute, une heure ou même une journée, il arrive un moment où tu n'es plus en mesure de l'éviter. Tu dois quitter ton lit et braver la réalité.

Nous sommes mercredi et ma réalité est que je n'ai pas quitté mon lit depuis dimanche soir. Jour où nous sommes rentrés de Charleston, Evon et moi. Nous sommes mercredi et je n'ai répondu à aucun de ses messages, de ses appels et encore moins à l'une de ses visites. Nous sommes mercredi et je ne me suis toujours pas débarrassée de cette gueule de bois émotionnelle ; conséquence directe de ce week-end à graviter autour des Mendoza, à tourner dans cette rancœur familiale qui noircit leurs cœurs. Si je peux gérer David et son comportement voguant entre celui d'un père de substitution, de tuteur légal ou d'amant de ma mère, j'ai aucune chance de m'en sortir indemne en ce qui concerne Evon et Levi. Quand je songe à mon inquiétude de me rendre à Charleston avec lui, de l'exposer à la

critique, au jugement de son frère... Ce n'est pas de Levi dont j'aurais dû me méfier, mais de l'homme à mes côtés. Evon est implacable, sans pitié et incroyablement amer lorsqu'il est question de Levi et ça, je ne l'avais pas vu venir. J'avais bien compris qu'il avait quelques griefs contre Levi, mais je n'aurais pas pensé que ça puisse être aussi profond.

Que suis-je dans cette relation compliquée ? Un autre problème ? Une autre source de conflits ? Comme si je n'étais assez liée à tout ce qui a brisé leur foyer...

Nous sommes mercredi et dans quelques jours, ça sera Thanksgiving alors tout ce que j'aimerais, c'est du temps. Du temps pour découvrir si je peux trouver ma place au milieu de tout ça. Du temps pour réfléchir à mon degré d'investissement possible dans ma relation amicale avec Evon. Mais après deux jours à faire l'école buissonnière, je n'ai plus le choix, je dois sortir de ma cachette et retourner en cours.

Nous sommes vendredi et il ne me reste plus que trois heures de cours avant d'être en week-end, de prendre le bus pour Charleston et de ne revenir sur le campus qu'une semaine plus tard. Une semaine avec Maisie... Bien sûr, une fois que je serai chez son père, je n'aurai pas beaucoup de solutions pour m'échapper, mais de ce que j'en sais, Evon a des projets avec ses potes pendant les vacances, alors je compte un peu là-dessus. Pour le moment, je ne m'en sors pas trop mal... Il a inondé mon portable de messages, d'appels et je ne compte même plus les minutes qu'il a passées à tambouriner à ma porte, mais je n'ai pas la volonté de l'affronter. Je dois y voir plus clair avant de me retrouver face à lui.

Ne pas répondre aux SMS : simple. Ne pas prendre ses appels : facile. Ne pas lui ouvrir la porte : je gère. Mon plus gros problème est qu'il connaît mon emploi du temps ainsi que mes salles de cours alors quand il fait le pied de grue devant mon bâtiment, là c'est la misère. Pourtant, j'ai pas mal de techniques d'esquive durement acquises au cours de cette année d'horreur endurée au lycée de Georgetown. Et là, ce n'est pas une seule personne à qui je tentais d'échapper, mais à un bahut entier alors j'ai quelques petits trucs assez efficaces. Déjà, ne jamais arriver en cours avant l'heure, même pas sur le gong. Non, non, il vaut mieux planifier un bon cinq minutes de retard. Il y aura bien quelques ennuis avec l'administration, mais c'est préférable que d'être prise à partie par l'ensemble de la classe et de recevoir de jolis noms d'oiseaux. Une fois en salle de cours, c'est le piège qui se referme. Je suis assise à mon bureau alors comment me sortir de là sans me retrouver face à Evon ? Soit en simulant un quelconque problème pour sortir un peu avant la sonnerie, en m'asseyant au plus près de la seconde sortie afin de prendre la poudre d'escampette au plus vite ou carrément me jetant dans la foule et de me fondre dans la masse. Je suis petite, fine alors tel un caméléon, je me faufile au milieu des autres étudiants. Je suis passée à deux pas de lui hier et il ne m'a même pas vue. C'est tout un art de devenir invisible, un art que je maîtrise sur le bout des doigts.

Enfin le son de la libération... Mes cours de l'après-midi viennent de s'achever. Je n'ai plus qu'à sortir de là incognito et me rendre à la gare routière pour prendre mon bus. Je ne repasse même pas par ma chambre. Je n'ai pas une minute à perdre. Le couloir principal est déjà bondé d'étudiants quand je sors de ma salle de cours et, instinctivement, je me dérobe derrière un groupe de filles tellement prises dans leurs bavardages qu'elles ne remarquent même pas que je leur colle au train. Mais un bref examen des

environs m'indique qu'Evon n'est pas dans les parages. Explorant prudemment à l'extérieur du bâtiment, je comprends qu'il n'est pas là non plus.

Décidément, la chance me sourit, aujourd'hui. Je m'éloigne au pas de course et attends d'être en dehors du campus pour enfin me détendre. L'esprit plus libre, j'attrape mon téléphone et glisse mes écouteurs dans mes oreilles, prête à lancer la musique quand je remarque ce message vocal datant du début de l'après-midi. Bien évidemment, il est d'Evon. Je l'écoute.

« Salut, Harlow... »

Profond soupir.

« Écoute, ce n'est plus la peine de te cacher, OK ! J'ai compris le message et je n'ai pas l'intention d'aller contre ce que tu veux. Alors, passe de bonnes vacances et prends soin de toi. Tu... euh... »

Longue inspiration.

« Tu vas me manquer, Brownie. »

À ses derniers mots, je suis en larmes. J'arrache brusquement mes écouteurs et accélère ma cadence jusqu'à courir. D'abord d'une petite foulée puis à grandes enjambées. Je cours à m'en déchirer les membres. Je ne m'arrête pas de courir avant d'être arrivée à la gare.

Chapitre 18

Une sensation de lourdeur... Voilà ce qui m'arrache des bras de Morphée en ce mercredi de Thanksgiving. Une présence pesante m'opprime tandis que je soulève péniblement mes paupières. J'examine mon environnement. Je suis chez David, dans ma chambre où règne toujours le même désordre. Un désordre qu'il semble prêt à accepter vu qu'il ne m'a fait aucune remontrance à ce sujet. Mes affaires naviguent encore entre leurs cartons et ce placard dont je ne suis pas encore décidée à prendre possession. Ce bazar représente bien mon hésitation à faire de cet endroit, mon univers.

Le réveil sur la table de chevet indique 7 h 18. Je râle contre l'envahisseuse à ma gauche qui s'est encore glissée dans mon lit au beau milieu de la nuit. Une fois n'est pas coutume, je finis avec ses jambes, ses bras, que sais-je encore, posés sur mes reins. D'un geste franc, rapide, je la repousse d'un coup de fesses et le grognement (bien trop viril pour être celui d'une fillette) qui y fait suite me fait me redresser à l'équerre. Effectivement, ce n'est pas Maisie qui s'est invitée dans ma chambre, mais Evon.

Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

Visiblement, le repousser ne l'a aucunement perturbé dans son sommeil. Étendu sur le dos, couvert d'un drap jusqu'à la taille, il respire

paisiblement. Je l'observe en me demandant comment tout ça est possible. Je suis montée me coucher vers 23 heures, et Evon n'était pas à la maison. D'ailleurs, David et moi avons parlé du repas de Thanksgiving et jamais il n'a évoqué la présence de son fils aîné.

Six jours... Il a tenu six jours depuis ce message laissé sur mon répondeur avant de se pointer à Charleston. Et dans mon lit qui plus est...

Sa tentative de respecter ce que je souhaite serait-elle un échec ? Apparemment !

Evon Mendoza... tu aimes me tourmenter...

Le voir si serein m'arrache un sourire. Assise sur le rebord du matelas, j'examine ses traits en détail en me faisant la remarque qu'il est vraiment beau avec cette mèche de cheveux qui retombe sur son front, et sa bouche charnue entrouverte est dangereusement sexy. Puis mon regard glisse sur ses épaules larges, sur ses pectoraux joliment développés, sur ses abdos de fer pour finir à la naissance de ce chemin velu qui disparaît sous le drap. Du bout de la langue, j'humidifie mes lèvres que mon exploration a asséchées.

Qu'est-ce qui peut bien se cacher là-dessous ? Porte-t-il un caleçon ? Est-ce que je suis bizarre d'avoir envie de retirer ce foutu drap ?

Voici le grand retour de ma curiosité légendaire...

La tentation est très forte et Evon est trop attrayant pour parvenir à la dominer. Sans réussir à réaliser que je puisse faire preuve d'autant d'audace, je me penche et lève ce bout de tissu qui dissimule ce que je ne peux résister à découvrir.

Suis-je normale d'être déçue qu'il porte un boxer ? Et sinon, on en parle de cette bosse énorme qui se cache en dessous ?

— Tu cherches un truc en particulier, Brownie ?

La voix rauque et ensommeillée d'Evon me fait bondir sur place, si bien que j'en perds l'équilibre et tombe dans un roulé-boulé disgracieux sur la

moquette.

Le cul par terre, je prends le temps d'une seconde pour réfléchir à la meilleure façon de me sortir de ce pétrin !

Trouve une excuse en béton et fissa, H ! D'ailleurs, je comprends mieux ce que maman entendait par « la curiosité est un vilain défaut » ! C'est vilain, très vilain !!!

Mais l'homme au-dessus de moi n'a pas dans l'idée de m'aider sur ce coup-là. Allongé en mode « je prends la pose », il m'observe tout sourire.

— Tu as perdu quelque chose ?

— J'ai cru voir une araignée...

Non, c'est moi qui viens de sortir ça ??? Une araignée, je suis sérieuse, là !? Seigneur, achevez-moi, je vous en supplie !!!

— Oh..., ricane-t-il. Et tu voulais t'assurer qu'elle ne rentre pas dans mon caleçon, c'est ça ?

Pauvre connard...

Son air supérieur me fait tourner le sang. Je saute sur mes pieds et enfonce mes poings dans mes hanches.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Mendoza ?

Cet imbécile rit de plus belle.

— Soit pas rageuse parce que je t'ai chopée en train de me reluquer en douce.

Je lui mets un coup dans l'épaule.

— Hé, je te croyais pacifiste !

— C'est ma chambre, mon lit et je ne t'ai pas envoyé d'invit'.

Avec grâce, il s'élance sur ses pieds. Fier comme un pape, il se... caresse le torse...

— Vas-y, rince-toi l'œil, Brownie. Je ne suis pas pudique.

Tu m'étonnes, je t'ai déjà vu le cul à l'air... un cul divin...

— Evon, pourquoi t’es là ?

— Quoi ? Je ne peux pas venir voir mon père pour Thanksgiving ?

— Tu n’as pas plus bidon comme excuse ? Et ça n’explique pas pourquoi tu es venu dormir dans ma chambre !

— C’est de ta faute si je suis là !

Il se laisse retomber sur le matelas.

— J’ai besoin que tu m’expliques, Harlow ! Je ne veux pas envahir ton espace...

Seulement mon lit...

— Mais c’est trop brutal ta façon de faire. Je t’ai déposée dimanche et c’était cool entre nous. Et là, tu réponds plus à mes messages, tu prends plus mes appels et tu ne m’ouvres même pas la porte. Qu’est-ce que j’ai fait de travers pour que tu m’ignores comme ça ?

— Rien, dis-je en haussant les épaules.

— Vraiment ? ! Tu t’es réveillée un beau matin en te disant : « Putain, ce qu’il est con ce mec, je vais faire comme si je ne le connaissais pas. » Normal !

— Arrête de dire n’importe quoi !

— Alors quoi ? ! s’impatiente-t-il. Qu’est-ce que j’ai mal fait avec toi ?

— Rien, répété-je en le fixant nerveusement.

— Bordel, H ! Élargis un peu ton vocabulaire !

— Levi...

Un nom, quatre lettres ! Je n’ai pas le temps d’en dire plus pour faire d’Evon une véritable tornade. Il attrape un tee-shirt et un jean qui reposaient au pied du lit et les passe comme s’il allait manquer son train.

— Evon ?

— Forcément que c’est lui le problème, bougonne-t-il en marchant vers la porte.

— Je ne veux pas être prise au piège entre vous deux, lui lancé-je avant qu’il ne se sauve.

La main posée sur la poignée, il se tourne vers moi.

— Bah ça, c’est impossible, tu vois, riposte-t-il avant de disparaître sur le palier.

Sympa, le réveil !!!

Ni une ni deux, je lui emboîte le pas. Evon a tendance à se montrer très imprévisible surtout quand il est en colère. Je préfère rester dans les parages et m’assurer que les choses ne dérapent pas au rez-de-chaussée. Depuis le haut de l’escalier, je peux le voir traverser le salon d’un pas presque enragé. Levi qui vient de se lever lui aussi s’affaire à ranger le canapé quand Evon fait irruption. Il le regarde marcher vers lui puis lève les yeux dans ma direction. Nous nous contemplons quelques secondes, mais Levi se détourne quand il est virulemment bousculé par son frère.

Quatre à quatre, je dégringole les marches, espérant ne pas avoir à les séparer. Mais Levi ne réplique pas et se contente de retourner à sa tâche et je l’en remercie secrètement. Je retrouve Evon dans la cuisine. Renfrogné et de mauvaise humeur, il s’installe autour de la table en m’ignorant. Je décide d’en faire de même et m’active à préparer le petit-déjeuner.

Nous sommes rapidement rejoints par David puis Levi, et très vite la table est dressée et chargée de nourriture. Je termine de faire cuire les pancakes quand ma petite Maisie montre enfin le bout de son nez. D’un pas dansant, elle pénètre dans la cuisine. Elle embrasse brièvement son père et Levi avant de venir me gâter d’un gros câlin. Puis, elle s’intéresse à Evon qui la couve d’un regard très doux. Ses petits bras croisés, elle fronce les sourcils.

— Faut pas te gêner, toi ! gronde-t-elle avec le plus grand sérieux.

— Maisie ! dis-je pour intervenir.

Evon adopte la même posture que sa sœur et lui fait front.

— Et je peux savoir ce que j’ai bien pu faire pour te mettre en rogne, mini-machin truc ?!

— D’une, tu prends toute la place dans le lit de H et de deux, t’es toujours collé à elle. J’ai dû retourner dans ma chambre !!!

Si Evon s’amuse de la réprimande de ma sœur, ce n’est pas le cas des deux autres personnes dans la pièce. Moi, je suis rouge comme une tomate à l’idée que ma sœur m’ait vue dormir avec Evon. David passe de Levi à Evon l’air affolé, et Levi crispe discrètement la mâchoire comme s’il espérait qu’on ne le remarquerait pas.

— C’est toi le petit moustique que j’ai dégagé cette nuit, rigole Evon.

— C’est ma sœur !!! s’agace Maisie.

— Pourquoi tu viens te faufiler dans son lit en pleine nuit ? lui demande-t-il très sérieusement.

— Pour avoir des câlins.

— Bah, moi aussi !

— Tu es pas un peu grand pour ça ?

— On n’est jamais trop grand pour des câlins ! Elle est toute douce, elle sent bon, c’est mon doudou !

— Un garçon avec un doudou, soupire-t-elle dépitée en prenant place sur la chaise la plus proche d’Evon.

Il se marre à la boutade de ma sœur avant de continuer son repas.

— Tu viens avec nous faire les courses ?

— Nous ?

— Harlow et moi !

— Ouais, ça marche !

Tous deux continuent à parler ensemble tout en prenant leur petit-déjeuner. De mon côté, j’essaie de ne pas montrer à quel point la situation

me met dans l’embarras. Je n’ai aucun compte à rendre à David et encore moins à Levi, mais cette manière qu’a Evon de jouer de la nuit qu’il vient de passer dans mon lit à mon insu ne laisse aucun doute : il aime mettre de l’huile sur le feu...

**

La perspective de me rendre au supermarché un jour de Thanksgiving n’a rien de réjouissant et faire ce périple au milieu des allées prises d’assauts par les gens m’a vite lassée. Heureusement, j’ai pu compter sur Maisie et Evon pour faire n’importe quoi ! Même si j’aurais pu m’exaspérer de leur comportement enfantin, j’ai surtout beaucoup ri de les voir s’amuser ensemble. Il faut dire que le courant passe bien entre eux. Maisie semble sous le charme de son nouveau grand frère. Sa relation est bien plus simple qu’avec Levi. Je vois qu’elle prend plaisir à sympathiser avec lui. Après deux heures à slalomer parmi cette foule, nous rentrons enfin à la maison, les bras chargés de commissions.

Je déballe un à un les sacs de courses et suis rapidement imitée par Evon. Maisie, elle, a disparu au premier étage.

— Je peux t’aider pour autre chose ?

Je ne lève pas le nez du réfrigérateur quand je lui réponds :

— Non, non, c’est bon.

— Tu sais, préparer la bouffe un jour de Thanksgiving, ce n’est pas vraiment mon truc.

— Alors ne le fais pas, riposté-je en haussant les épaules.

— Tu pourrais au moins noter ce que je suis prêt à faire pour passer un peu de temps avec toi...

Je claque la porte, pirouette sur moi-même et le dévisage d'un air interloqué.

— Excuse de ne pas avoir vu la subtilité dans ta proposition. Ce matin, tu m'as claqué une porte à la tronche et maintenant, tu ferais n'importe quoi pour rester auprès de moi.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, H ?

— Je veux que tu arrêtes d'être aussi con !

— Con ?!

Plus courageuse qu'à l'accoutumée en sa présence, j'abats mes mains sur l'îlot et lui fais front, même si mes jambes sont toutes tremblantes, elles.

— Si tu l'étais un petit moins, tu comprendrais que tu me fais mal en agissant comme tu le fais.

— Moi !!!

Et voilà... Le calme et la douceur dont il faisait preuve jusqu'ici se dissipent subitement pour ne laisser place qu'à la colère.

— Moi, je te fais du mal ?! Je t'ai sortie de ta gerbe, je t'ai soignée quand cette salope a levé la main sur toi, j'ai pris soin de toi !

— Et je te remercie d'avoir veillé sur moi, mais je te déteste de me prendre en otage dans vos querelles. J'ai assez donné avec toute la merde qui pourrit cette famille. Si tu n'es pas capable de respecter ça, ne t'étonne pas si je me montre distante !

— Distante ? C'est un euphémisme ! Tu m'as carrément rayé de ta vie !

— J'avais peur, beuglé-je. Peur de toi, de toute cette rancœur que tu as contre lui.

— Je m'en tape de Levi, je te parle de nous, là ! Pourquoi faut-il que tu ramènes tout à ce petit connard ?

— J’ai vécu l’enfer à cause de ta famille, Evon ! Ma famille a implosé, mon univers s’est écroulé et je veux seulement oublier, mais c’est impossible si je me retrouve captive de vos rivalités fraternelles. La haine des Mendoza, je la connais, je l’ai subie et je te croyais différent de lui ou de ta mère, mais tu es pareil, tu es rongé par l’aigreur...

Mon regard est attiré par une présence dans la pièce. Tout en moi s’affole quand je vois Levi se tenant dans l’ouverture de la cuisine. Evon m’imite et se tourne vers son frère avant de revenir à moi.

— Tu crois que j’ai quelque chose à voir avec lui ? me questionne-t-il tristement. C’est comme ça que tu me vois, H ?

— Lui dire qu’il ne vaut pas mieux que moi, ricane Levi dans son coin. Tu veux lui briser le cœur, Harlow ?

Evon fait volte-face et fonce vers son frère.

— Ne t’adresse pas à elle, le prévient-il en brandissant le poing vers lui. Je vais te démolir Levi, je te jure qu’il n’y aura plus rien pour me retenir si tu t’en prends à elle.

Sans me poser de questions, je cours dans leur direction et m’interpose entre eux.

— Evon, le supplié-je en essayant de capter son attention. Arrête, s’il te plaît.

— Et ça vaut pour ta salope ! Tiens-la en laisse ou je vais me charger de son cas !

— Garde Leah en dehors ça ! s’emporte Levi en faisant un pas vers nous.

Je suis persuadée que tout est perdu, que je ne pourrai pas éviter ce que je redoute le plus, mais David débarque en courant, attrape son fils le plus jeune par le bras et l’attire à bonne distance d’Evon et moi.

— Vous cessez ça tout de suite, tous les deux, les prévient-il avec une fermeté jamais vue chez lui. Ou je vous vire d'ici sur-le-champ.

— Il est complètement barge, proteste Levi.

— Et t'es complètement con !!!

— Je viens de dire stop !!! s'époumone David. Evon, je voudrais pouvoir vous avoir tous les deux ici, mais si toi tu n'es pas capable de faire taire cette colère que tu gardes malgré toutes ces années pour que nous partagions un repas paisible...

— Et comme toujours, tu comprends que dalle !!! Ça ne nous concerne pas et il y a un bail que j'ai renoncé à régler mes comptes avec toi ou avec elle ! Il s'agit d'Harlow !

— Evon, dis-je en pleurs abattant mes poings sur son torse. C'est de toi dont j'ai besoin, de ta gentillesse et de ta douceur, pas de ta colère...

Je sens ses mains sur mes épaules, il m'écarte de lui et me dévisage, la mine grave.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

J'attrape son joli visage bien trop sérieux entre mes mains.

— J'ai besoin de me sentir en sécurité, mais ça ne veut pas dire que tu doives te battre contre le monde entier pour que ce soit le cas. Ne me force pas à renoncer à toi, je t'en prie. Je me sens moins seule depuis toi... je me sens tellement bien...

Ses mains viennent recouvrir les miennes. Ses lèvres trouvent mon front.

— Je me sens bien depuis toi, moi aussi. Tellement bien, Brownie.

Chapitre 19

Je n'aurais jamais cru être un jour heureuse de rentrer sur le campus. Pourtant ce soir, c'est le cœur plus léger que j'ai quitté Charleston. Après cette effroyable altercation entre Evon et son frère, l'ambiance a été clairement tendue à la maison. Nous étions tous encore sous l'effet de toutes ces paroles venimeuses et s'en détacher pour les quelques heures qui nous restaient à passer ensemble n'avait rien de très naturel. Malgré tout, nous avons réussi à sauver les apparences pour Maisie et je suis convaincue que nous sommes parvenus à lui faire passer une belle journée. Mais je me languissais de ce moment où je monterais à bord de la voiture d'Evon et que je le laisserais me reconduire à Columbia. De nous quatre, je peux dire qu'il était le plus à l'aise après la dispute. Faire comme si rien ne s'était produit ne lui a posé aucun souci. Non, il s'est contenté d'être toujours dans mon sillage, de ne se préoccuper que de moi ou de notre petite sœur. Lorsque je lui ai signifié mon envie de rentrer, il n'a pas perdu une seconde pour charger le coffre de la BMW et de saluer tout le monde (hormis Levi, bien sûr).

Et nous voici tous les deux sur le chemin de l'université. Le moment idéal pour que nous parlions de certaines choses, comme ce que nous nous sommes dit dans la cuisine, ces quelques mots qui ont suffi à l'apaiser. Le problème est que je n'ai plus la force d'avoir une conversation si délicate et personnelle, là, tout de suite. Non, ce que j'aimerais, c'est une soirée tranquille dans une ambiance légère et décontractée.

— H !

Evon se racle la gorge tout en corrigeant sa position sur son siège.

Ce n'est peut-être pas pour ce soir, ma vieille...

— Evon...

— Tu as des projets pour ce soir ?

— Je...

Mais Evon ne me laisse pas le temps de répondre.

— Parce qu'avec Gavin, on voulait se faire un film. Ça te dit de squatter à l'appart ?

Il lit dans mes pensées cet homme...

— Quel genre ?

— Quoi ?

— Le film ! Quel genre de film ?

— Rêve pas Brownie, si tu songes à l'une de ces comédies romantiques à la con, c'est mort !

Ce n'est absolument pas le style de film que j'affectionne, mais rien que pour le faire enrager...

— Non merci, alors !

— Putain, t'es chiante ! Tu voulais mater quoi ?

— J'adore les classiques comme « Quand Harry rencontre Sally » ou « Pretty Woman », tu vois le genre ?!

— Ouais, le genre barbant, quoi !

— Non, mais je ne veux pas plomber vos projets. Faites-vous votre film bourré de testostérone à la Statham. Je suis vannée de toute façon !

Il me met un coup de coude.

— Viens ! On regardera ce que tu veux !

— Je ne sais pas... Gavin est un amour, mais ça doit le gonfler de me voir m'incruster en permanence et si je commence à choisir le programme, il va péter un câble !

— Mais non, t'inquiète, je gère Gavin ! C'est cool, H, tu peux venir.

— OK !

À notre arrivée à l'appartement des garçons, nous trouvons Gavin installé dans le canapé. Comme souvent, il joue à la console.

— Salut, Princesse ! Quoi de neuf ?

— Rien ! Je n'ai pas vraiment envie de reprendre les cours demain.

— Ne m'en parle pas ! Moi aussi, ça me saoule !

— J'ai proposé à la miss de se joindre à nous pour mater le film !

— Tu as bien fait !

— Peut-être qu'on pourrait regarder un truc un peu différent, non ? lui demande Evon, l'air de rien.

Mon sourire le plus diabolique se dessine secrètement.

— Différent ! Tu entends quoi, par là ?

— Bah, je ne sais pas. On pourrait regarder ce qu'il y a comme comédie romantique, en ce moment. Ça changerait un peu...

Gavin dévisage son ami avant de se tourner vers moi.

— Il s'est passé un truc, ce week-end ?

Si tu savais...

— Il a fait une chute ? Il a pris un coup sur la tête ?

Je hausse les épaules.

— S'il aime ce genre de film...

Le regard d'Evon s'assombrit.

— Perso, je préfère quand ça cogne et que ça pisse le sang ! continué-je.

— Des films de bonhomme, quoi ! s'exclame Gavin. Mon pote, prends exemple sur elle et lâche-nous avec tes films de merde, sérieux !

Je me laisse tomber aux côtés de Gavin en ignorant Evon qui fulmine dans son coin.

— *Les Sept Mercenaires*, ça te dit, Princesse ?

— Moi, ça me botte bien, mais je doute qu'Evon soit prêt pour autant de violence...

— Fais pas trop la maligne, Brownie, grommelle celui-ci en ouvrant le réfrigérateur. Putain, y a rien, là-dedans.

— Comme toujours, lui fait remarquer Gavin.

— Je vais aller nous chercher un truc à bouffer. H, tu es plus chinois, japonais ou thaï ?

— Je n'aime pas le poisson cru et je n'ai jamais essayé le thaï, l'informé-je.

— OK ! Tu peux te mettre à l'aise, si tu veux.

— Euh...

— Tu n'as qu'à me piquer un de mes tee-shirts de basket. Tu es tellement minuscule, ça te fera une robe !

— Mais faut que je rentre après...

— Tu peux rester ici, ça ne nous gêne pas !

Il lance un coup d'œil à son colocataire.

— Non, non, squatte autant que tu veux, H ! Tu es cool, tu peux rester !

— C'est gentil, mais...

— On va manger et se poser devant la télé. Franchement, je n'ai pas envie de ressortir après !

— Je peux rentrer seule chez moi, tu sais...

— Ouais, bah, ce plan, t'oublie s ! Tu dors là, point barre !

— Dans ce cas, je dois utiliser votre machine à laver.

— Bien sûr, fais comme chez toi !

Evon sort chercher notre repas. Je profite de son absence pour lancer une lessive et passer une tenue plus confortable. À son retour, nous nous installons autour de la table basse pour manger. Evon a choisi thaï pour me faire découvrir cette cuisine et j'en suis ravie, c'est délicieux ! Une fois notre dîner achevé, je m'intéresse à mon linge pendant que les garçons préparent le film. Une fois ma tâche finie, je remonte le couloir en direction du salon quand :

— Lève ton cul et fissa !

Je me fige lorsque j'entends Evon s'adresser d'une manière si directive à Gavin.

— Pourquoi tu m'emmerdes, putain ?!? Tu squattes toujours le fauteuil et moi le canapé ! Il t'arrive quoi, ce soir ?

— Gavin, tu as deux secondes pour décamper où je te jure que je vais te le faire regretter.

— Pourquoi tu tiens tant...

Gavin se tait, observe la place à sa droite, la même que j'occupais pendant le dîner, avant de revenir vers son ami qui semble perdre patience.

— NAN !!! C'est ça, ton plan ? s'écrie-t-il, pris d'un violent fou rire.

— Ta gueule !

— Alors tu vas t'asseoir près d'elle et glisser discrètement ton bras sur ses épaules, se moque-t-il. Bah, mon vieux, je comprends pourquoi tu ne ramènes jamais de nanas à l'appart ; t'es trop nul !

Bien cachée dans mon coin, je porte une main à ma bouche afin d'y étouffer un rire.

— Sauf que cette nana, c'est moi qui l'aie ramenée, alors, bouge !

Gavin capitule, se lève avant de s'affaler dans le fauteuil en grognassant.

— Ramener des gonzzesses totalement bourrées, c'est aussi dans mes cordes. Quand t'arriveras à passer une nuit avec elle parce qu'elle te le propose, et non parce qu'elle est ivre, inconsciente ou que tu te sois faufilé dans son lit à son insu, tu pourras ouvrir ta grande gueule !

Evon accuse le coup, puis reprend la place précédemment occupée par Gavin. Un silence de cathédrale s'impose entre les deux hommes. Je profite de cette occasion pour réapparaître. Je m'assieds près d'Evon sans rien laisser paraître de mon propre trouble à l'idée qu'il ait pu échafauder un plan pour se rapprocher de moi. Je prends le plaid abandonné là, recouvre le bas de mon corps avec et étends mes jambes suffisamment pour créer un subtil contact entre mes pieds et la cuisse d'Evon. Lui ne se démonte pas et laisse retomber son bras sur mes chevilles. Gavin lance le film, pourtant, je ne vois rien d'autre que la main d'Evon épousant mon pied, je ne sens que la pression de lui sur moi et je maudis ce plaid de me priver de sa peau contre la mienne.

**

Mais, il ne va jamais se finir ce film, ma parole... Non pas qu'il ne soit pas génial, hein ! Le truc, c'est que j'en peux plus...

De quoi me demanderez-vous ? D'Evon, bien sûr ! De toutes ces questions qui me trottent dans la tête et qui le concerne. De toutes les angoisses que notre situation a fait naître. J'aspirais à une soirée calme, sans prise de tête en rentrant de Charleston et je pensais qu'un bon repas et un

film seraient parfaits, mais j'aurais mieux fait de prendre mes jambes à mon cou et d'aller me cacher dans ma chambre, tiens... Il faut dire que je n'avais pas prévu de surprendre cette brève conversation entre Evon et Gavin. Conversation qui a rendu plus réelles les paroles chargées de sens que nous avons partagées un peu plus tôt dans la journée. Alors que va-t-il se passer quand le générique va apparaître et que le moment d'aller nous coucher sera arrivé ? Va-t-il naturellement penser que nous allons dormir dans le même lit ? Ce ne serait pas une nouveauté, mais jamais ça ne s'est produit dans de telles conditions.

C'est-à-dire... que je sois consciente lorsqu'il se couche à mes côtés...

Et ça me tétanise ! Je ne veux ni me montrer farouche ni à l'inverse trop entreprenante. Je ne sais rien de ce qu'il attend de moi et encore moins ce que je désire.

Bah, magne-toi de le découvrir, H, parce que le film est fini...

— Démentiel, ce film ! s'exclame Gavin en frappant dans ses mains. J'ai adoré !

— Il était pas mal, c'est vrai, rebondit Evon.

— Seulement pas mal ? s'étonne son ami. Tu as dormi, ce n'est pas possible...

— Non, non, répond-il la tête un peu ailleurs.

Puis Gavin quitte son fauteuil.

— Bon, je vais me pieuter ! Je commence tôt, demain.

Il s'approche de moi et, dans une initiative qui me laisse sans voix, dépose un baiser sur mon crâne.

— Bonne nuit, Princesse.

Je mâchouille un « bonne nuit » ridicule en retour.

— Ev', à demain, mon pote !

— Salut, Gavin !

Je l'observe s'éloigner avec une folle envie de le supplier de rester.

— Et toi, Brownie ?

Avec vélocité, je pivote vers Evon.

— Moi, quoi ? lui demandé-je, paniquée.

— Tu commences à quelle heure ?

Je lève les yeux au ciel.

— Comme si tu ne connaissais pas mon emploi du temps sur le bout des doigts, soupiré-je.

Il ricane dans sa barbe.

— Tu m'as grillé en train d'essayer de te faire la conversation, glousse-t-il avant d'abandonner sa place à mes côtés.

— Ce n'est pas grave, tu seras plus imaginatif la prochaine fois, me moqué-je gentiment.

— Tu devrais aller te mettre au lit, il est tard.

Tout mon corps est brusquement saisi d'une incroyable bouffée de chaleur que je ressens au plus profond de mon être.

— Euh... OK !

Mais sinon, tu fais quoi, toi ? Quels sont tes projets pour cette nuit ?

— Je viens dans une minute...

Boum, boum, boum... Je n'entends que mon cœur marteler dans ma poitrine.

— Je dois récupérer la seconde couette dans le placard.

Mes épaules s'abaissent instinctivement quand je comprends qu'il n'envisage pas de passer la nuit dans son lit.

Moi, déçue ??? Vous croyez ???

— Oh... marmotté-je avant de me ressaisir. OK ! D'accord !

Je virevolte sur place.

— J'y vais dans ce cas...

Je m'engage dans le couloir.

— Brownie ?

Dans la seconde qui suit, je suis de nouveau devant lui.

— Oui !

— Je peux juger de ce que je peux gérer ou pas, mais je ne peux pas en faire de même en ce qui te concerne. C'est à toi de déterminer ce que tu veux et de me le faire savoir, tu comprends ?

Je lui souris avec toute la reconnaissance que sa prévenance m'inspire. Je fais un pas, puis deux dans sa direction avant de lui offrir ma main.

— Je crois que je peux gérer que tu dormes à côté de moi.

— Sûre ? insiste-t-il.

— Sûre et certaine !

Il l'accepte et me laisse le conduire dans sa chambre à coucher.

— Tu sais que tu me sauves la mise, H, ce vieux canapé est carrément pourri...

Chapitre 20

Déambulant dans le salon, je cherche le signe d'une présence ; celle d'Evon, de Gavin... Pourtant, le silence qui règne ici m'indique que je suis seule. Tout comme je l'étais en me réveillant. N'ayant pas cours avant une bonne heure, je suppose qu'Evon a voulu me laisser dormir. Je décide d'en prendre mon parti et de m'accorder le temps de déjeuner avant de me sauver.

Je me fais couler un café, récupère quelques biscuits et m'installe dans le sofa. J'attrape la télécommande sur la table basse quand Evon surgit à ma droite et m'embrasse sur le sommet de ma tête.

— Bonjour, Brownie.

— Salut ! Je te croyais parti.

— J'étais dans la salle de bain. Tu as bien dormi ?

— Oui.

— OK ! Je dois filer, j'ai cours et je ne suis pas en avance. Je te laisse mes clefs pour fermer.

— Entendu.

— On se retrouve à la cafét' à 12 h 45. Tu me les rendras à ce moment-là.

— Euh...

Le retrouver pour le déjeuner ? J'hésite ! Je ne suis pas à l'aise avec cette idée. Non pas que je ne veuille pas le voir, mais le budget « nourriture » de ce mois-ci est déjà bien entamé (à cause de ce fichu billet de bus) et je dois me montrer économe. Il ne me reste que 20 dollars pour me nourrir cette semaine.

— Tu as bien une pause entre midi et deux ?

— Oui, oui ! Je te retrouve devant la cafét' !

Je vais bien trouver un moyen d'esquiver le déjeuner d'ici là...

Evon s'accroupit et prend appui sur l'accoudoir. Il me regarde en souriant une seconde avant de repousser une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— C'est la quatrième fois que je me réveille près de toi et je ne t'ai jamais dit que tu es sacrément belle le matin.

Belle ? Il me trouve belle ? H, respire et trouve quelque chose à dire qui ne soit pas stupide, je t'en prie...

— La première fois, j'avais la gueule de bois, la seconde, le visage tuméfié et la troisième, tu m'as engueulée alors...

— JE t'ai engueulée ?! proteste-t-il. Tu rigoles, là ? Tu t'es braquée quand je t'ai surprise en train de me mater ! Tu étais mal à l'aise, donc, sur la défensive !

— Je t'ai maté ?! me révolté-je. Non, mais faut pas rêver, Mendoza ! Je voulais seulement trouver cette énorme araignée et toi, tu en conclus que je te zieutais en douce ?!

Il glousse.

— Arrête de te foutre de moi, espèce d'hypocrite ! Je t'ai pris en flagrant délit de baver devant mon calbut. Enfin, devant ce qu'il cachait, fanfaronne-t-il en faisant un clin d'œil. Hein, petite curieuse...

Bah ouais, tout le problème est là...

— Tu sais, même quand tu essaies d’être charmant, tu es un vrai con !

Il rit à gorge déployée avant de se relever.

— Je dois filer, ma petite exploratrice. Je suis grave à la bourre, maintenant.

Je ronchonne en le regardant prendre la sortie.

— Je te vois à midi ?

— Ouais, ouais...

— Et on dit de moi que j’ai mauvais caractère, lance-t-il avant de refermer la porte derrière lui.

Je lève les yeux au ciel et porte mon mug à ma bouche.

Maintenant, il ne me reste plus qu’à trouver une solution pour ce midi...

**

12 h 45 – Trépignant du pied en attendant de voir arriver Evon, je me répète encore et encore cette excuse que j’ai imaginée pour me dérober à ce déjeuner, histoire d’être la plus convaincante possible. Un véritable challenge avec lui, il faut dire qu’il a le don de lire en moi, c’est agaçant ! Lorsqu’il apparaît au coin du bâtiment, il est en compagnie du même garçon avec qui je l’avais vu lors de notre première rencontre, à ce même endroit d’ailleurs. Ils échangent un mot, puis son ami fonce en direction de la porte d’entrée en me gratifiant d’un sourire amical en passant. Evon, lui, s’arrête à mes pieds et se penche pour me faire un baiser sur la joue.

— Salut !

— Salut, dis-je en l’accueillant bien plus nerveuse que je le voudrais.

Si tu veux qu’il te croie, sois plus naturelle, H !

Le problème est que je ne fais pas le poids face à cet homme, à sa détermination, mais également à sa capacité à me percer à jour. J’attrape les

clefs de son appart dans la poche de ma veste et les lui tends.

— Tiens !

Il les range et coule sa main dans la mienne avant de m'attirer vers la cafétéria.

— Viens, j'ai trop la dalle !

— Evon, attends !

— Quoi ?

— Je ne peux pas t'accompagner, j'ai trop de boulot en retard.

— Mais tu dois bien manger un truc...

— Je me suis pris une babiole à grignoter avant que tu arrives. Je suis désolée, mais j'ai déjà du mal à ne pas perdre le fil en cours...

— Je peux peut-être t'aider ! On bossera à la maison, ce soir.

— Je ne suis pas contre, mais je dois vraiment réviser.

Il arque un sourcil, réfléchit une seconde avant de soupirer d'exaspération. De nouveau, je suis prisonnière et traînée contre mon gré vers le restaurant.

— J'ai dit ce soir !

— Evon !

Il se fige et pose doucement la paume de sa main contre ma joue, me force à le regarder.

— Ne me prive pas d'un moment avec toi, s'il te plaît.

Je sens ces larmes, résultat de sa gentillesse, se former au coin de mes yeux. Je prie, j'implore les instances supérieures de me donner la force de ne pas craquer et lui dévoiler à quel point il me touche.

— H, ne t'inquiète de rien, je gère ! Je sais que tu n'as plus l'habitude, mais tu peux te reposer sur moi, maintenant !

Une fois n'est pas coutume, ma prière n'ayant été entendue par personne, je n'arrive plus à contenir mes larmes. Je les sens rouler

lentement sur ma joue. Du bout du pouce, il les repousse et dépose un baiser sur mon nez.

— Je voulais te présenter mes amis, mais si tu préfères qu'on reste que tous les deux...

— Non, non, c'est bon, le rassuré-je en reprenant ma constance. Ça va !

— OK ! Super ! Ils vont t'adorer !

Ah ouais ?! Première nouvelle !

OceanofPDF.com

Chapitre 21

À la fin de mon dernier cours de l'après-midi, j'emprunte le chemin de la bibliothèque. Evon m'a envoyé un SMS pour me dire qu'il m'y attendra pour que nous révisions. C'est donc d'excellente humeur et le pas vif, que je parcours les quelques centaines de mètres qui me séparent de lui. Je le retrouve au deuxième étage de la grande bâtisse dont j'ai fait la visite un jour qui me ramène à un pénible souvenir : celui de mon agression par Leah et ses complices. Bien décidée à ne pas me laisser miner par cette malheureuse histoire, je la chasse d'un revers de main et me hâte de rejoindre l'individu assis à une table non loin d'une de ses grandes fenêtres composées de dizaines de petits carreaux à travers lesquels je peux voir la nuit tomber à l'horizon. Respectant le silence ambiant propre à ce lieu de recherches et d'études, je pousse doucement la chaise à sa gauche et m'y installe. Evon laisse tomber son livre de droit.

— Ah, Brownie ! Prête à bosser ? dit-il en se frottant les mains.

— Et toi, prêt à t'arracher les cheveux en essayant de faire rentrer quelque chose dans ma petite tête ?

— Je suis sûr que ça ne doit pas être si catastrophique. À la fac, la méthode d'apprentissage est différente du lycée ; ça va plus vite, les profs exigent beaucoup, surtout de l'autonomie et il y a pas mal de boulot

personnel, mais quand tu as trouvé ton rythme, ça s'arrange. En quoi je peux t'aider ?

— Le hic, c'est que j'ai trop de lacunes. Souvent, ce sont des trucs vraiment cons, mais sur lesquels je n'ai pas assez bossé au lycée et qui me font défaut, aujourd'hui.

— OK ! On peut essayer de revoir certaines bases.

— Jusqu'à la seconde, ça va, mais j'ai un peu galéré en première. Quant à la terminale, j'ai totalement décroché.

— Deux années qui ont été dures pour toi, dit-il d'un air compatissant.

Je hausse les épaules avec toute cette pudeur qui entoure mes émotions.

— Tu veux m'en parler ?

— Je croyais qu'on était là pour bosser, lui rappelé-je du coin de l'œil.

— Comme tu me l'as si bien fait remarquer, je dois faire rentrer des infos dans ta caboche. Si elle est pleine de tout ce foutoir, ça va être compliqué.

— Et ce n'est pas toi qui disais qu'il fallait tirer un trait sur le passé ?

— Le temps que tu perds à tenter de te dérober, on ne le passe pas à bosser, Brownie !

— Je ne sais pas, Evon, soupiré-je. Quand j'ai fait ma rentrée à Georgetown, j'avais déjà perdu beaucoup de motivation. Mon année précédente avait été laborieuse surtout à cause de la maladie de maman.

— Justement, où êtes-vous parties à la séparation de tes parents ?

— À Savannah ! Maman avait trouvé un job d'aide-soignante à l'hôpital et nous avions un petit appartement en ville. Ce n'était pas le grand luxe, mais nous étions toutes les trois, il n'y avait rien de plus important.

— Et elle est tombée malade...

— Elle a perdu du poids. Au début, je pensais que c'était le départ de papa qui la travaillait, que ce nouveau rythme entre son travail et nous était trop éprouvant. Mais un soir, je suis rentrée du lycée et elle m'a parlé de sa santé, de tous ces examens qu'elle avait passés et du fait qu'elle ne pourrait pas guérir.

— Harlow... je n'ose même pas imaginer ce qui a bien pu te traverser l'esprit à cet instant.

— Sur le moment, je l'ai suppliée d'appeler papa, de lui expliquer la situation. Je voulais qu'il vienne. Je pensais qu'il saurait quoi faire.

— Elle ne t'a pas écoutée ?

— Peut-être qu'elle l'aurait fait si elle avait su où il était, mais quand la vente de la maison et le divorce ont été réglés, il s'est volatilisé.

— Je vois.

Il passe doucement ses doigts dans mes cheveux lâchés, les place soigneusement derrière mes épaules.

— Personne n'est venu t'aider pendant qu'elle affrontait la maladie ?

Je secoue la tête en jouant nerveusement avec l'attache de mon sac à dos.

— Il n'y avait que moi et une petite fille de 5 ans qui ne comprenait pas ce qu'être mort voulait dire... Maman voulait la préparer à son départ, mais j'avais l'impression que ça compliquait tout.

— Avec le recul, tu penses que c'était vraiment le cas ?

— Non, ça l'a aidée. Je l'ai constaté après la mort de maman, dis-je en m'étrangeant quand l'émotion d'évoquer ce moment douloureux m'entrave la gorge.

— H, prends ton temps pour approfondir autant les choses. Tu te confies déjà beaucoup et je suis très touché de ton aisance à me révéler ce que tu as vécu. Je suis extrêmement fier et complètement admiratif de ton courage,

mais ne brûle pas les étapes. Laisse à ton cœur le temps de se préparer à se libérer de ce poids.

Je hoquète avant de me cacher dans mes mains.

— Je suis désolée...

— Hé, me réconforte-t-il en me prenant dans ses bras. Tu n'as pas à t'excuser, ma Brownie. Tu peux être fière de toi, de ce combat que tu as mené pour ta maman.

— J'ai peur de l'avoir déçue...

— Regarde-moi !

Je m'exécute et lève mes yeux humides vers lui. Ses pouces viennent doucement balayer mes larmes.

— Ça, c'est impossible ! Je suis persuadé que Joanne s'en est allée l'esprit plus tranquille parce qu'elle savait que son incroyable petite Harlow était pleine de bravoure et qu'elle ferait tout son possible pour que tout aille pour elle et pour Maisie.

— Mais j'ai perdu Maisie, couiné-je en baissant la tête, honteuse d'avoir failli à mon devoir.

— Et ce n'était pas à cause de toi, mais de tous ces gens qui t'ont blessée. Bon sang, Harlow, tu avais à peine 17 ans et personne pour te soutenir ! C'est normal que tu aies fini par flancher. Tu n'es pas surhumaine.

— Je voudrais réparer mes erreurs...

— Alors, pour ça, tu dois bosser et obtenir ton diplôme ! Donne-toi toutes les chances de t'offrir le meilleur avenir possible.

— OK ! accepté-je, en séchant mon visage.

Déterminée à suivre son conseil, je me reprends.

— Alors, on révise maintenant !

Il me congratule d'un sourire doux.

— Il y a un dernier point que j'aimerais qu'on aborde avant de nous plonger dans tes cours.

— Lequel ?

Evon fouille dans son sac et en sort une carte blanche qu'il dépose devant moi. Son attitude un peu anxieuse me fait redoubler de curiosité quant à la nature de cette carte.

— Je suis passé à l'intendance avant de venir ici.

Il pince ses lèvres en me détaillant une seconde avant de m'apprendre :

— Il y a de l'argent dessus. Tu peux t'en servir dans tous les restos universitaires.

J'écarquille les yeux quand je comprends de quoi il est question.

— Oh, non, non, non ! m'emballé-je, en repoussant l'objet vers lui.

— Harlow, gronde-t-il de sa voix la plus intimidante. Je ne vais pas lâcher le morceau avec cette histoire, sois-en certaine !

— Moi non plus ! Je n'accepterais pas ça, c'est hors de question !

— Si tu ne prends pas mon fric de cette manière, je trouverai un autre moyen de t'aider. Simplifie-moi la vie et prends-la.

De nouveau, ce maudit bout de plastique finit sous mon nez.

— Je ne peux pas, Evon, me lamenté-je.

— Ce midi, tu as prétexté un besoin de réviser dans le seul but de me cacher que tu n'as pas les moyens de venir déjeuner à la cafétéria. Je chauffe ou pas ?

Je me détourne de lui quand il me pose cette question piège. Forcément, je suis une menteuse lamentable en règle générale et c'est encore pire si je me trouve face à Evon. Il lit en moi avec une telle facilité que j'ai l'impression d'être transparente devant lui.

— Pourquoi tu me fais ça...

— Je crois t'avoir dit que je gérais tout ce que je peux gérer pour toi !

— Je ne suis plus une gosse, répliqué-je pour me défendre. Je suis en mesure de me débrouiller...

— Non, tu n'es plus une enfant, tu es une jeune femme en parfaite capacité à s'autogérer, et le fait que je t'ai mis de l'argent sur cette carte ne démontre pas le contraire.

— Ah non ! Et qu'est-ce que ça prouve, alors ?

— Que je tiens à toi, que tu es importante à mes yeux et que je veux que tu aies la tête plus légère pour te concentrer sur tes études et sur nous.

Evon Mendoza... je te hais !!!

— Et je veux pouvoir déjeuner avec toi tous les midis sans que tu n'inventes je ne sais quelle excuse pourrie pour te barrer !

La tête subtilement penchée sur le côté, il me scrute avant de partir dans un magnifique rire.

— Me dire que tu voulais bosser tes cours...

Je le fustige du regard.

— C'était tellement nul comme excuse ! me taquine-t-il avant de me tendre cette carte. Accepte, s'il te plaît.

Je referme mes doigts dessus.

— C'est seulement le temps que je trouve une autre solution à ce problème et je te rembourserai la somme utilisée, dis-je en le prévenant on ne peut plus sérieusement.

— On ne va pas chipoter pour 1000 malheureux dollars, Brownie.

Il m'a dit ça comme si cette somme ne représentait absolument rien pour lui.

— 1000 dollars, rétorqué-je en bafouillant. Tu m'as donné 1000 dollars ?

— Je ne pouvais pas mettre plus, c'est le seuil maximum.

Je me laisse retomber contre le dossier de ma chaise complètement stupéfaite de sa désinvolture relative à l'argent.

— Ce n'est rien pour toi, une somme pareille ?

Il lève le nez de mon classeur.

— C'est un problème que ce soit le cas ?

— Non, mais je suis un peu surprise. Je sais que ton père a peu d'argent et j'ai cru comprendre qu'entre toi et ta mère, ce n'est pas la joie. Je ne te vois pas bien prendre son argent, alors que tu es visiblement très en colère contre elle.

— Tu as vu juste, Brownie, parce que ce n'est pas son très cher pognon dont je viens de te faire cadeau. Cela dit, rien que pour la faire enrager, j'aurais pu...

Je le pousse.

— Sois pas mesquin !

— C'est de l'argent de mon grand-père dont je vis, m'explique-t-il. Enfin, c'est le mien, vu qu'il me l'a donné, mais c'est lui qui veille sur moi. Il tient à ce que je devienne avocat...

J'ai une moue perplexe.

— Ne te méprends pas, c'est moi qui ai choisi le droit. Lui m'a suivi dans mon choix et il veut seulement s'assurer que j'ai tout ce qu'il me faut pour y arriver.

— Il a l'air vraiment génial, ton grand-père...

— Pourtant c'est un Mendoza, ma chère Harlow, ricane-t-il.

— Visiblement, vous n'avez pas tous été contaminés par le gène de la haine et de la bassesse.

— Et tu m'inclus là-dedans ? Parce que ce n'est pas ce que tu avançais ce week-end !

Un peu coupable, j'abaisse le regard. J'ai peut-être été expéditive dans mon jugement, mais mes antécédents avec sa mère et son frère m'intiment de demeurer sur mes gardes.

— Evon, je suis désolée pour ça. Je t'ai dit ce qui me fait si peur.

— D'être prise entre lui et moi, soupire-t-il, l'air de rien. Sauf que c'est inévitable, Brownie. Je peux limiter la casse, mais je ne peux pas te promettre que jamais tu ne finiras prise en sandwich dans notre merdier.

— Et je pense que je peux me contenter de ça...

— OK ! chantonne-t-il en tapotant sur la table de travail. On se met au boulot, maintenant ! Après, on ira faire une course ou deux, parce qu'il n'y a rien à bouffer à l'appart ! Est-ce que tu as besoin de repasser chez toi ? Tu as assez de fringues pour demain ?

— J'ai laissé mon sac de voyage chez toi, mais...

— Mais quoi ? me demande-t-il les sourcils froncés.

— Tu veux que je dorme chez toi ? Encore ?

— Bah ouais, t'es mon doudou !

Il récupère un crayon et commence à griffonner sur une feuille de mon classeur.

— Je peux plus me passer de mon doudou, maintenant !

Timidement, je souris alors qu'une envolée de papillons me chatouille le ventre.

— On va commencer par un peu d'algèbre, si tu veux ?

— OK ! Ça me va !

La tête posée dans ma main, j'écoute attentivement les explications d'Evon en détaillant chacun de ses traits, de ses mimiques.

Mon prof particulier est carrément sexy...

Chapitre 22

— H, réveille-toi !

Je pousse un grognement presque bestial lorsque je sens qu'on me secoue comme un prunier. Profondément endormie, je n'ai absolument pas envie d'émerger.

— Allez, Brownie, j'ai besoin de toi !

J'ouvre un œil, examine les alentours. Evon, vêtu d'une tenue de sport est planté à ma droite.

— Quoi ?!? grogné-je.

Il ricane. Visiblement, mon humeur matinale l'amuse.

— Je te croyais à ton match de basket !

— Ouais, mais il manque un joueur.

Je l'écoute en me disant que ça me fait une belle jambe.

— Et il faut que tu le remplaces.

J'ai beau être encore dans les vapes, je saisis parfaitement le côté ridicule de ce plan.

Moi, jouant au basket... la bonne blague !!!

— Ouais, ouais, c'est ça, bonne nuit ! répliqué-je en rabattant la couette sur moi.

— Harlow, insiste-t-il en secouant le matelas sous moi. Viens, tu dois absolument me rendre ce service, sinon la partie va être annulée.

— M'en fous, riposté-je, furieuse qu'il m'empêche de dormir.

— Tu es vraiment une fainéante ! Bouge ton derche, me lance-t-il avant de me fesser.

— Nan, mais t'es taré, Mendoza !

Je balance ma jambe dans sa direction pour le frapper, mais il l'esquive. Ce petit con se marre avant de me débarrasser de ses draps et de m'agripper à la taille. Je me retrouve soulevée dans les airs et conduite en dehors de la chambre.

— Lâche-moi, lui ordonné-je en me débattant comme je peux.

Il ignore ma protestation et nous fait entrer dans la salle de bain.

— Prends une douche, ça va te réveiller ! Je t'attends dans le salon.

Les bras fermés sur mon corps en signe de protestation, je reste immobile.

— Hors de question que j'entre là-dedans !!!

Il lève les yeux au ciel et fait couler l'eau dans la douche. Puis, me laissant comme deux ronds de flan, il ôte son tee-shirt et commence à faire de même avec son pantalon de sport. Je le stoppe en l'empoignant par les avant-bras.

— Attends, tu fais quoi, là ?

— Tu ne veux pas entrer dans la douche de toi-même, qu'importe, je vais t'y faire entrer de force. Ça devrait assouvir ta curiosité, rit-il avant de m'embrasser sur la joue.

Tenant, non ?

— Mais je ne sais pas jouer au basket, Evon !

— Je vais t'expliquer deux ou trois trucs, tu verras que tu peux t'en sortir !

— Sauf que je suis bien trop petite !

— Ouais, pour les paniers ça va être compliqué, mais tu peux nous faire de bonnes passes.

— Non, mais tu m’as bien regardée ?! Je vais faire tache au milieu de tes potes, ils vont rire de moi !

— S’il y en a un qui ose faire le moindre commentaire, il s’expose à finir avec mon poing dans la gueule ! Et si tu viens, tu sauves le match, alors ils vont surtout te remercier...

— D’être un boulet...

— Ce n’est qu’un match de basket, Brownie ! Un moment qu’on passe ensemble, toi et moi...

Mais quel enfoiré, ce mec...

Je me rembrunis dans mon coin.

— Je ne vois pas ce que j’ai à gagner dans cette affaire, si ce n’est m’asseoir sur ma grasse matinée et paraître ridicule.

Evon me contemple un instant, un rictus diabolique au coin des lèvres. Puis, il se penche dans ma direction tout en repoussant mes cheveux de sorte de dénuder mes épaules. Et là, à ma plus grande stupéfaction, il effleure ma peau de ses lèvres, remonte doucement dans mon cou tout en raffermissant la présence de sa bouche sur moi. Il remonte encore et encore jusqu’à mon oreille. Ses doigts se glissent sous mon tee-shirt, au niveau de mes reins et réalisent de petits cercles à cet endroit. Je ferme les yeux et laisse ses caresses enflammer mon corps.

— Evon, soupiré-je en me rattrapant à ses bras quand je crois que je vais m’effondrer.

— Viens, Bébé, joue ce match et je t’offrirai ce que tu attends, me dit-il d’une voix lascive.

Ce que j’attends ? Bon sang, là, tout de suite, c’est sa bouche que je veux ! Sa bouche partout sur moi...

— Toi ?!

Ce mot n'est qu'un chuchotis, qu'un murmure, un mélange entre affirmation et interrogation. Un mot qui semble m'avoir échappé. Il sourit contre ma joue, je peux le sentir.

— Je te veux moi aussi, Harlow, je nous veux.

Tout en me parlant, il m'embrasse le long de la mâchoire et s'arrête à hauteur de ma bouche. Son pouce s'y joint également, en redessine les contours.

— Tu me veux, là ?

— Hum...

Il me donne un nouveau baiser à la commissure de mes lèvres avant de me laisser pantelante sur le carrelage de cette petite salle de bain. J'ouvre les yeux quand je ne sens plus sa chaleur. Souriant, il me donne une tape franche au niveau de l'épaule qui m'oblige à rectifier mon équilibre.

— Tu n'as plus qu'à m'aider à gagner ce match, ma vieille, badine-t-il avant de sortir.

Evon Mendoza, tu n'es qu'un connard !!!

**

Vous avez déjà ressenti cette sensation de marcher vers une catastrophe évidente et inéluctable ? Vous avancez et même vos pieds essaient de se faire la malle. Au bout de ce chemin qui semble vous conduire à l'échafaud, il y a un de ces instants de vie où vous savez pertinemment que vous serez stupide, ridicule et complètement seul face au reste du monde. Une de ces journées où vous auriez mieux fait de vous péter une jambe, voire les deux !

Avec une seule jambe cassée, il trouverait encore le moyen de me faire jouer ce foutu match de basket...

Comment j'ai pu me laisser embringuer dans cette embrouille ? Parce que je suis trop curieuse !

Ce défaut aura ma peau...

Evon est sorti de la salle de bain en me plaçant devant un choix cornélien ; me rendre à ce match, le jouer, le gagner et remporter un baiser de sa part ou rester à flemmarder dans son lit et dire « au revoir » à ce baiser... Ai-je hésité ? Même pas ! J'ai sauté dans la douche, illico ! Je n'ai pensé qu'à ce « prix » en jeu et j'ai mis de côté ce que j'allais devoir faire avant d'espérer le remporter. Il a suffi qu'il me touche, qu'il pose ses lèvres sur moi pour que j'oublie tout ce que ma décision implique pour la suite de ma matinée. C'est-à-dire, me retrouver face à une dizaine de géants tout en muscles, experts en basketball et jouer avec eux à un sport que je n'ai jamais pratiqué !

Et me voilà parée d'un de mes vieux joggings dont je me sers habituellement pour dormir, de mes baskets absolument pas adaptées et un sweat appartenant au responsable de toute cette mascarade, à traîner la patte derrière lui alors que nous avançons vers le terrain de basket à quelques rues de son appartement.

J'ai un mouvement de recul lorsque j'aperçois le grillage qui entoure le terrain, mais surtout les individus qui l'ont investi. Evon balance la tête sur le côté comme s'il avait senti mon intention de me tirer en courant. Et ma tronche genre « je suis au bout de ma vie » a au moins le mérite de le faire rire. La seconde d'après, il me jette sur son épaule.

— Mais, repose-moi, bon sang ! Je suis encore capable de marcher.

— C'est juste pour m'assurer que tu ne te fasses pas la belle, se marre-t-il en reprenant sa route.

Nous pénétrons dans l'enceinte du terrain.

— On peut commencer, s'exclame Evon en me posant sur le sol ferme comme une brute. J'ai eu du mal à la sortir du lit, mais elle est là !

Cachée sous la capuche de mon sweat, j'ose à peine les affronter. L'idée de voir sur leurs visages une mimique, une expression moqueuse, me tétanise.

Ses amis abandonnent ce petit jeu de passes auquel ils se livraient et nous rejoignent.

— Salut, Brownie, me salue Justin, ce fameux garçon croisé à plusieurs reprises en compagnie d'Evon et dont j'ai fait la connaissance lors de notre déjeuner à la cafétéria. C'est cool d'être venue !

Je le remercie d'un sourire.

— Salut, Justin !

Il y a également deux autres visages familiers : Will et Tanner, rencontrés eux aussi à la cafétéria. Ils m'accueillent aussi amicalement que Justin. Evon me présente brièvement le reste des joueurs. Ceux que nous devons affronter dans cette partie. Une fois que tout le monde est prêt, nous prenons place sur le terrain. Evon, tenant le rôle d'arrière, se positionne à gauche de la raquette.

— Toi, ma Brownie, tu te places en second ailier, juste là.

Il m'indique la partie gauche du demi-cercle.

— Tu dois surtout défendre.

— Ouais, je dois empêcher des mecs qui font trois fois ma taille de lancer la balle dans le machin qui culmine à genre 10 mètres au-dessus de ma tête.

Il me fait un clin d'œil.

— Un truc comme ça !

Je lève les yeux au ciel.

— Will est le premier ailier, il va t'aider, ne t'inquiète pas !

— Oh, oui, il va adorer avoir à faire ça, ironisé-je.

Evon me pousse en direction de ma position.

— Qu'il n'adore pas trop ça, sinon c'est avec sa tête que je vais marquer des paniers !

Je pouffe en me rendant à ma place.

Ce que je peux faire tache. Je geins en moi-même en admirant chacun des mecs éparpillés sur le bitume, les mains enfoncées dans les poches de mon sweat. *Ils vont me jeter hors du terrain dans moins de cinq minutes.*

Et trente minutes plus tard... je suis encore là ! Contre toute attente, je ne me tourne pas en ridicule et je me suis même prise au jeu. Mais le match est très serré et notre équipe mène le score avec seulement trois points d'avance. La victoire n'est qu'à quelques minutes de nous.

Les lèvres d'Evon ne sont qu'à quelques minutes de moi.

Mais nos adversaires ne l'entendent pas de cette oreille et nous subissons une lourde pression depuis le dernier panier qu'ils ont marqué. Ils savent que tout n'est pas perdu. Et dans cette dernière tentative de revenir au score, je suis en ligne de mire. Heureusement, je peux compter sur le soutien de Will.

Même si j'ai un peu peur pour sa tête...

Et dans un duel acharné qu'il vit avec l'arrière adverse, il se retrouve bousculé. Un geste réglementaire, visiblement, mais qui suffit à le faire chanceler, anéantissant sa défense. Maintenant, il n'y a plus rien entre ce joueur et le panier... plus rien à part moi. Transportée par la colère de son geste à l'encontre de Will, je me plante face à lui et dans un élan sorti d'on ne sait où, je m'élance, saute et m'étends de tout mon long jusqu'à toucher le ballon du bout des doigts parvenant ainsi à la dévier de justesse.

Surpris par mon action, le joueur dont j'ai déjoué l'attaque a une seconde de flottement. Une seconde de trop ! N'ayant rien perdu de ma fougue aussi soudaine que surprenante, je cours vers le ballon, je le récupère et contourne cette grande perche qui me colle au bask' jusqu'à voir Evon. Sans la moindre hésitation, je lui fais la passe et le laisse s'envoler vers le camp voisin. Il nous assure la victoire avec un panier à trois points majestueux.

L'euphorie qui suit cette magnifique action est grisante. Je me laisse totalement emportée par cette joie, cette satisfaction d'avoir relevé ce challenge, mais surtout d'avoir été jusqu'au bout. La victoire ne fait qu'ajouter à la magie de ce moment. Le match fini, mes coéquipiers se ruent sur moi et me congratulent tous très chaleureusement. Tous sauf un ! Même les autres participants viennent me féliciter, mais pas Evon.

— Ça te dit un bon gros hamburger, Brownie ? me dit Justin, alors que j'observe, hébétée, Evon bavarder avec Ethan qui jouait au même poste que lui dans la seconde équipe.

— Oh, euh, je ne sais pas...

— La règle dit que l'équipe perdante paie le repas aux vainqueurs et tu as carrément mérité ton déjeuner !

— Dans ce cas, dis-je dans un sourire discret.

Un peu en retrait, j'attends. J'attends qu'ils soient tous prêts à aller manger... qu'Evon se souvienne que j'existe... Quelques minutes s'écoulent avant que Will me fasse signe de les suivre. J'obtempère en vociférant après l'autre crétin qui se marre toujours avec son pote sans même se soucier que je sois là.

Bon sang, j'ai joué son match à la con, j'ai tenu ma place, je lui ai même fait la passe de la victoire et ce fumier fait comme si de rien !

Je fulmine dans mon coin. Rejoignant Justin, je remarque que celui-ci tient le ballon de basket entre ses mains. Ni une ni deux, je m'en empare et le balance en direction de ce connard. Il le reçoit en plein sur le crâne. Lorsqu'il se tourne dans ma direction, il est impassible. Les poings enfoncés dans mes hanches, je lui balance un sourire hypocrite.

— C'est un panier à trois points ça, non ?

— T'as un problème, Brownie ? me demande-t-il, imperturbable.

Le ballon que j'ai lancé à l'instant revient dans mes pieds. Je le récupère.

— Ouais, mon problème, c'est que t'es un vrai con !

Je lui balance l'objet que je tiens entre mes mains. Il le réceptionne sans mal.

Tant pis pour le hamburger, moi, je me tire !

Ne trouvant plus le cœur à partager ce moment avec eux, mais surtout avec lui, je décide de rentrer chez moi. Je me mets en route.

— Tu es un putain de gros con, lui lancé-je en le bousculant lorsque je suis à son niveau.

Et l'entendre rire ne me fait que le maudire encore plus. Tout ce que je désire est de m'en aller !

Mais Evon m'attrape la main et me coupe dans mon élan. Je lui fais face en essayant de le faire me lâcher.

— Comme ça ? Devant tout le monde ? me dit-il doucement.

Ne saisissant pas le sens de ses propos, je relève la tête vers lui.

— Quoi ?

— Moi, ça me va !

Sa main épouse ma joue tandis qu'il me ramène à lui. Je m'écrase contre son torse quand ses lèvres entrent en collision avec les miennes. Et là, j'oublie tout... Ses amis autour de nous, la raison de notre présence ici, le

fait que mon corps soit courbaturé de partout... Je ne sens plus rien, seulement la douceur de sa bouche, son souffle chaud, la pression de ses doigts dans mes cheveux. Parfaitement détendue dans ses bras, je me laisse aller à la tendresse de ce premier baiser. Lorsque sa langue entre en piste pour le rendre plus fougueux, je suis traversée d'une vague de désir, d'audace dont je n'ai jamais fait l'expérience auparavant. Si l'une de ses mains a pris ses quartiers dans mes cheveux, l'autre s'est accrochée à ma taille. Aidé de son bras, il me soulève contre lui. J'en profite pour m'enrouler autour de ses larges épaules avant de laisser mes doigts se faufiler dans sa tignasse brune et légèrement humide. Nos langues se cherchent, se trouvent, se lancent dans une danse endiablée. Une danse qui embrase un peu plus le reste de mon être. C'est un véritable volcan qu'Evon réveille en moi. Une irruption d'émotions, d'envie, de sensualité qui me domine complètement. Et je pourrais la laisser faire jusqu'à... ce qu'on se racle la gorge, tout près de nous.

Il n'en faut pas davantage pour me replonger dans le moment présent. À contrecœur, j'abandonne sa bouche sublime, renonce à son goût divin et me retrouver face à ses deux saphirs brillant de malice me fait subitement rougir. Les lèvres pincées, je le contemple, troublée par ce que nous venons de partager, de ce que j'ai ressenti en le découvrant ainsi.

— Un putain de gros con, tu disais...

Je glousse avant de l'embrasser à nouveau. Toujours en me gardant dans ses bras, il se tourne vers ses amis.

— Bon, on va bouffer !

Un coup d'œil timide vers eux m'apprend qu'ils sont tous plantés, là. Visiblement, ils n'ont pas perdu une miette de ce qui vient de se passer.

— Vous êtes tous des putains de pervers, sérieux ! gronde Evon. Trouvez-vous des nanas et arrêtez de mater la mienne !

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Un sublime rayon de soleil baigne le campus de sa lumière en cette fin de journée. Les températures de ce début de décembre sont certes fraîches, il n'en est pas moins agréable de déambuler dans les allées de l'université. Et si mes doigts sont agréablement liés à ceux de ce beau mâle au regard ténébreux qui sifflote un air doux, ça n'en est que plus appréciable.

Notre match terminé, nous avons gagné ce grand fast-food à deux pas du centre-ville pour y dévorer un excellent hamburger. Je dis dévorer, car il y a bien longtemps que je n'avais été capable d'avalier autant de nourriture et ça a beaucoup amusé Evon. Ensuite, nous sommes retournés à l'appartement pour nous y doucher. Une fois débarrassée de cette tenue de sport un peu pitoyable et de toute cette transpiration, je pensais m'affaler dans le canapé et tuer le temps en ne faisant strictement rien, mais ce n'était pas du goût d'Evon. S'il m'a trouvée étendue sur le sofa, emmitouflée dans mon plaid, à sa sortie de la salle de bain, ça n'a pas duré longtemps. Après quelques tentatives futiles de me débattre, j'ai fini, une fois de plus, sur son épaule et jetée vivement sur son lit.

— Tu as deux minutes pour te fringuer ou je te jure que je te sors dehors en pyjama, m'a-t-il menacée avant de claquer la porte.

J'ai docilement obéi et l'ai suivi jusqu'à sa voiture. Finalement, il m'a conduite au cinéma où nous avons vu un de ces films que nous aimons,

regorgeant de sang et de bagarres. Cette séance a été magique. La salle de projection avait beau être bondée, je ne voyais que sa main dans la mienne, je ne sentais que ses caresses dans le creux de celle-ci. Heureusement, le scénario du film ne requérait pas une grande concentration auquel cas je n'y aurais rien compris. J'aurais voulu que ce moment s'éternise, mais toutes les bonnes choses ont une fin à ce qu'on dit !

Et nous voilà de retour sur le campus en direction de la cafétéria où nous attend Gavin pour y boire un café avant que nous rentrions à l'appartement.

— Tu ne m'as pas dit si le film t'a plu, Brownie.

— Si, si, il était très bien.

— Tu n'avais peut-être pas très envie d'aller au ciné, suppose-t-il comme si la perspective que son programme m'ait ennuyée venait de lui sauter au visage.

J'enroule mon bras autour du sien et, me propulsant sur la pointe des pieds, je dépose un baiser sur sa joue.

— J'ai passé une super journée, c'était parfait ! Merci de tout ce que tu fais pour moi.

Je le sens sourire lorsque je l'embrasse à nouveau.

— On pourrait aller à Charleston, demain.

— Ah non ! protesté-je en attrapant sa main. Demain, c'est moi qui fais le programme.

Nous nous arrêtons au pied de la cafétéria.

— Laisse-moi deviner : on squatte le canapé toute la journée...

Riant de son air blasé, je me love contre son corps renversant de sensualité et passe mes bras autour de sa taille.

— On pourrait aussi la passer au chaud sous la couette...

Il s'étire de toute sa hauteur en m'observant du coin de l'œil.

— Sous la couette, tu dis ?

J'acquiesce.

— Ça ne va pas un peu vite, tout ça...

Je ferme les yeux en réalisant que ma proposition peut paraître effectivement un peu osée.

— Je... ce n'est pas ce que je voulais dire, baragouiné-je avant de me cacher dans son manteau.

— Je sais, Brownie, rit-il dans mes cheveux. Tu n'es pas prête à gérer ça, j'en ai conscience.

— Pas encore, affirmé-je avant de me plonger dans le bleu de ses yeux. Mais je peux gérer les câlins, les baisers...

Son pouce parcourt lentement les formes sinueuses de ma bouche.

— Montre-moi comment tu gères, ma puce...

Capturant le revers de son blouson entre mes doigts, je l'attire à moi et recouvre ma bouche de la sienne. De nouveau, je suis embarquée dans cette tornade de sensation en le découvrant si intimement. Mes pieds quittent le sol quand Evon m'élève à sa hauteur. Emprisonnant son visage dans mes mains, je raffermis ce baiser, cette exploration de lui. Nous ne sommes tous deux guidés par rien d'autre que la tendresse que nous avons à nous offrir mutuellement. Tout n'est que douceur dans cet acte passionné et profond, et je pourrais m'en délecter pendant des heures durant.

— Je crois qu'on a assez fait patienter Gavin, dis-je mollement en gardant mes lèvres pressées contre les siennes.

— On s'en fout de Gavin, Brownie, répond-il en donnant un nouveau souffle à notre baiser.

Je pose doucement mes doigts sur sa bouche pour le stopper.

— Nous aurons tout le temps pour ça plus tard, tu ne crois pas ?

— C'est au programme de demain ?

— C'est même l'essentiel du programme.

— Alors, allons-y !

Il me repose à terre. Je coule une main dans la sienne.

— Oui, parce qu'on se gèle les miches ! m'exclamé-je en m'élançant en direction de la cafétéria sans lâcher Evon.

Pourtant quand mon regard se pose sur Levi qui se tient à deux pas de là, totalement livide, les yeux braqués sur nous, je me fige sur place. Leah est à ses côtés. Mais ce n'est pas moi qu'il dévisage si méchamment, mais l'homme dans mon dos.

— Evon, l'appelé-je en tentant d'attirer sur moi son attention alors qu'il le défie lui aussi. On peut rentrer à l'appartement, Gavin comprendra.

Il secoue la tête lentement sans se détourner de son frère.

— Tu as froid, me dit-il calmement. Et tu voulais un chocolat chaud...

— On s'en moque !

D'un air rassurant, il me dit :

— Je ne vais rien faire, Brownie, tu as ma parole.

— Mais si Levi te cherche...

Il ricane.

— Il n'osera jamais !

Le bras sur mes épaules, il me guide vers l'entrée de la cafétéria. J'ai le cœur battant à tout rompre quand nous passons à proximité de Levi et Leah. Pourtant, à mon grand soulagement, il ne se passe rien. Nous entrons dans le restaurant universitaire et rejoignons notre ami sans qu'aucun incident ne soit à déplorer.

Chapitre 24

La fin de week-end arrive et apporte avec elle ma mauvaise humeur à l'idée de devoir reprendre les cours demain. Même mes bonnes résolutions prises grâce au soutien d'Evon ne me motivent pas en cette veille de reprise. Il faut dire qu'avec les deux merveilleux jours que je viens de vivre, j'ai de solides raisons pour ne pas vouloir échapper à cette bulle de douceur, de tendresse que nous avons érigée autour de nous. Et je crois qu'Evon est du même avis. Finalement, il s'est laissé séduire par notre dimanche sous la couette. Lui qui est très actif en général, il a pris goût à flâner au lit alternant entre nos devoirs (eh oui, pas moyen d'y échapper avec lui), nos instants câlins où tout en douceur, nous apprenons à nous apprivoiser dans cette nouvelle idylle, et nos moments plus enfantins où nous nous chamaillons gentiment, sans oublier notre sieste dominicale, blottis dans les bras l'un de l'autre. Comment avoir envie d'abandonner ça ?

Malheureusement, il n'y a aucune échappatoire. Voilà pourquoi je me balade dehors à presque 19 heures. Je fais un saut chez moi pour y récupérer mes affaires de cours et des vêtements propres. Evon étant parti faire quelques courses pendant que je prenais ma douche, je suis sortie avant son retour ainsi nous serons tranquilles.

Et me voici de retour dans ma chambre... Elle ne m'a absolument pas manqué celle-ci...

Vivre chez Evon et Gavin est tellement agréable. Il faut dire qu'ils se donnent du mal pour que ce soit le cas, tous les deux. Ils ne manquent pas de gentilles attentions pour moi et leur bonne humeur est plus que réjouissante. Un contexte qui change radicalement de celui que je devais surmonter en vivant seule dans ce maudit treize mètres carrés. La solitude, le silence et mes sombres pensées ont laissé place aux rires, à la chaleur d'une relation naissante, à l'amitié. Rien que le fait d'être ici me file le bourdon et je n'ai qu'une envie, prendre mes jambes à mon cou et fuir ! Ce qui fait que je suis une vraie tornade entre ses murs, m'affairant à réunir ce que je suis venue chercher. Je commence par fourrer les quelques vêtements restants de mon placard dans mon sac de voyage. Ils rejoindront le reste de mes affaires dans la commode d'Evon où il m'a fait grâce de plusieurs tiroirs. Puis je me lance à la recherche de mes livres de cours quand on toque à ma porte. Ma première idée est qu'Evon se trouve probablement derrière.

D'ailleurs, pourquoi il toque ? Si on en est à partager une commode, il peut s'abstenir de ce genre de politesses...

J'ouvre et, à ma grande surprise, il ne s'agit pas de lui, mais bizarrement, de son frère...

— Levi ?

— Je peux entrer une minute, s'il te plaît ?

Après une brève hésitation à me questionner sur le côté judicieux de lui donner accès à ma chambre, je l'invite à entrer. Il y pénètre et fait quelques pas dans la pièce en regardant un peu partout.

— Levi, qu'est-ce que tu veux ? l'interrogé-je, mal à l'aise de le voir graviter dans mon univers.

Les mains dans les poches de son manteau, il se laisse tomber sur mon lit.

— Je dois te demander quelque chose, mais j'ai peur de ta réponse...

Hein ? Ça veut dire quoi, ce charabia ?

— Écoute Levi, je suis passée en coup de vent et Evon va se demander où je suis...

Il étouffe un rire presque méprisant quand je lui parle de son frère.

Non, mais pour qui il se prend ? Il débarque chez moi et se permet un tel comportement !!!

— Je crois que tu devrais t'en aller, Levi. Je n'ai pas envie de supporter ton attitude...

Il bondit sur ses deux pieds et se plante face à moi.

— Regarde-moi ! m'ordonne-t-il un peu durement.

Je devrais sûrement le foutre dehors en lui disant d'aller se faire voir, pourtant, je fais ce qu'il me dit.

— J'ai besoin que tu sois franche avec moi, Harlow.

— Franche ? Mais à quel propos ?

— Qu'est-ce qui t'est arrivé l'autre jour quand tu as débarqué chez mon père couverte de coups ?

Voilà une question à laquelle je ne m'attendais pas...

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— J'ai entendu des choses. Des choses qui ne me plaisent pas.

— C'est le passé, Levi, je n'ai pas envie d'y revenir !

Je passe devant lui et récupère le sac que j'ai préparé à mon arrivée.

— Maintenant, excuse-moi, mais je dois partir.

— C'est Leah qui a fait ça ?

Je finis de prendre mes livres en éludant sa question. Mais Levi ne semble pas vouloir me fiche la paix à propos de mon agression. Il m'empoigne doucement le bras et me fait sensiblement tourner vers lui.

— H, je veux savoir si je me suis trompé à ce point sur elle.

— Tu devrais lui poser la question, dans ce cas !

— C'est à toi que je le demande parce que tu ne m'as jamais menti. J'ai besoin que tu me regardes dans les yeux et que tu me dises si c'est elle qui t'a violentée.

— Qu'est-ce que ça change que tu le saches ? Si tu doutes d'elle, c'est qu'il y a déjà un malaise !

— Pour moi, c'était logique qu'il y ait conflit entre vous, mais je ne tolérerai jamais que ça aille si loin !

— Sauf que c'est elle qui a envenimé les choses, Levi ! J'ai bien compris, à mon retour à la maison, que tu ne serais plus jamais à moi et je l'ai accepté. J'étais à Savannah depuis un an et tu ne m'as jamais donné de nouvelles. Pas un appel, pas un SMS ! Je ne m'attendais pas à ce que tu m'attendes en brandissant une banderole de bienvenue. Je ne vais pas te mentir, apprendre que tu étais avec elle m'a fait du mal. J'ai chialé pendant deux jours entiers en le découvrant, mais quand j'ai su qu'en plus de sortir avec ma meilleure amie, tu t'étais mis en couple avec elle à peine deux semaines après mon déménagement, j'ai compris que je ne devais plus pleurer pour toi ! Je t'ai aimé plus que tu ne m'as aimée.

Il me relâche un peu brusquement.

— Je ne suis pas venu pour qu'on règle nos comptes !

— Non, bien sûr, rétorqué-je exaspérée. Quand tu m'as quittée, tu n'as pas eu un mot pour moi, même après toutes ces années où tu n'as cessé de me répéter que tu m'aimais et, aujourd'hui, tu oses te pointer ici et tu attends de moi que je te rassure sur qui est réellement ta copine. Tu ne manques pas de culot !

Levi est sur le point de répliquer quand la porte de ma chambre s'ouvre sur Evon qui entre la tête penchée sur son téléphone, ce qui fait qu'il ne voit pas son frère dans la pièce.

— Ma puce, la prochaine fois que tu te sauveras comme ça, je te prive de ce que tu sais, lance-t-il sur un ton faussement contrarié.

Mais quand son regard se lève, explore les lieux et passe de Levi à moi, il n'y a plus rien de simulé dans son agacement.

— Qu'est-ce que tu fous là ??? grommelle-t-il alors que tout son être se crispe.

J'accours vers lui en espérant pouvoir faire barrage entre eux.

— Je devais lui parler, lui répond Levi avec calme.

— Il y a quoi que tu n'as pas pigé dans ce que j'ai dit l'autre jour : tout ce qui la concerne passe par moi !

— On avait fini, Evon, dis-je pour intervenir. On rentre, maintenant, s'il te plaît.

Mais Evon n'est pas prêt à laisser les choses où elles en sont.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Ce n'est pas important !

— Ton ex, mon frère, vient ici pour te parler et ce n'est pas assez important pour que tu me le dises ?

— Je ne veux pas me retrouver prise au piège entre vous...

— Mais tu le laisses s'immiscer entre nous !!!

— Non ! Tout ça, ça n'a rien à voir avec nous, Evon !

— Dès l'instant où tu me dissimules des choses qui le concernent, tu lui accordes le pouvoir de le faire, H.

Je ravale mes larmes et pose mon front contre son torse.

— Il voulait savoir ce qui m'est arrivé l'autre jour, pourquoi j'étais couverte de marques.

Evon m'attire à lui et dans un geste protecteur enroule ses bras sur mon corps.

— Parce que ça te préoccupe, maintenant ?

— J'ai des raisons de penser que Leah est impliquée.

— Tu es visiblement décidé à te sortir la tête du cul, c'est bien Levi, je te félicite.

Toujours blottie contre Evon, j'entends le long soupir torturé de Levi.

— H, vous vous êtes disputées ? Il s'est passé un truc pour qu'elle en arrive là ?

Je suis alors propulsée derrière le corps massif d'Evon qui, tel un rempart, se dresse entre Levi et moi.

— Putain, mais dis carrément qu'elle a cherché à se faire rouler de coups, bordel !

— Non, gémit son frère. J'essaie de comprendre.

— Ta nana n'est qu'une connasse, il n'y a rien d'autre à comprendre. Je l'ai prévenue, elle le sait. Si elle s'avise de seulement la regarder de travers, je la désosse. Tout ça résulte de votre façon merdique d'avoir géré Harlow, David et toi ! Quelle idée débile d'insister autant pour que tu la conduises à Charleston !

— Ce n'était pas malintentionné.

— Mais ta nana ne l'a pas supporté ! Et au lieu de s'en prendre à toi, elle s'est défoulée sur Harlow qui n'a jamais rien demandé à personne.

En penchant la tête légèrement sur le côté, je peux voir Levi se prendre le crâne entre les mains en soupirant.

— Voilà ce qui arrive, Levi, quand on opte pour la facilité, on fait les mauvais choix ! C'était plus commode de la laisser tomber que de dire à ta mère d'aller au diable !!! enchaîne l'homme qui me fait office de bouclier.

— Tu ne sais pas ce que c'était de vivre dans ce putain d'enfer...

— L'enfer ?! s'écrie Evon. Tu veux vraiment me parler de vivre en enfer ???

— Faut toujours que tu ramènes tout à ça ! Il n'y a que ça qui te guide.

Levi m'observe une seconde et ajoute :

— Dans tout ce que tu entreprends.

— Tu as eu les réponses que tu cherchais, dégage, maintenant ! lui enjoint son frère avec la plus grande fermeté.

Et celui-ci ne perd pas une seconde pour déguerpir.

— Tu es vraiment qu'un foutu hypocrite, Evon, balance-t-il à son frère avant de prendre la porte et la claquer violemment.

Le calme est revenu autour de nous. Pour autant, Evon, dos à moi, ne semble pas se détendre. Les voir se déchirer si durement est tellement pénible. Dans un besoin de le réconforter, je remonte lentement le long de son dos.

— Evon ?

Mais sa réaction est loin d'être celle que j'avais imaginée. Il fait volte-face et me rudoie du regard.

— Je croyais t'avoir dit que nous viendrions ici ensemble après que je sois allé à l'épicerie, me gronde-t-il sévèrement.

— Je voulais seulement qu'on soit tranquilles.

— Tu as l'impression que nous le sommes, là ?

— Je n'aurais jamais pensé qu'il viendrait...

— Et je pensais que tu étais capable d'écouter ce que je te dis !!! Arrête de n'en faire qu'à ta tête !!!

— Evon !

— Tu as fini ?

— Je..., bafouillé-je.

— Tes affaires, s'agace-t-il.

Je lui indique le sac qui repose sur mon lit. Il s'en empare.

— On y va !!!

Un peu perdue, je lui emboîte le pas et le suis silencieusement jusqu'à chez lui.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Je vous ai parlé de la chaleur de ma relation naissante avec Evon ? Parce qu'un froid polaire vient de s'abattre dessus sans que je n'y comprenne quoi que ce soit.

Notre trajet de retour s'est fait dans un silence assourdissant et il en a été de même pour notre repas. Evon, totalement replié sur lui-même, n'a pas décroché un mot de toute la soirée, ni à moi ni à Gavin qui m'a lancé des œillades voilées d'incompréhension au cours du dîner, des œillades auxquelles je n'ai pu répondre, vu que je ne sais rien de ce qui arrive à Evon.

Malheureusement, je l'ai déjà vu se quereller avec son frère, mais jamais auparavant il n'avait eu une réaction si virulente à mon égard.

Je voulais seulement récupérer mes affaires...

Et la situation m'est encore plus pénible après cet incroyable week-end partagé avec celui qui m'ignore à présent.

Si je prends le temps d'analyser les choses, je ne trouve pas anormal qu'il ait pu être furieux en débarquant à ma résidence où il a trouvé Levi. Et que celui-ci lui parle de Leah n'a rien arrangé, c'est certain ! Comme souvent avec Evon, je me suis sentie protégée et soutenue, deux sentiments rarement ressentis dans mon cas et je ne l'en remercierai jamais assez. Alors qu'est-ce qui a dérapé entre nous ? Pourquoi il s'en est pris à moi ?

OK ! Je suis partie sans lui, mais je peux encore passer chez moi sans qu'il ne m'escorte, et mon initiative partait d'une bonne intention.

Je me suis égarée dans mes pensées quand Gavin se lève de table et commence à la débarrasser. Même si je n'ai pas touché au contenu de mon assiette, je l'imité. Nous sommes rapidement rejoints par Evon.

— Je vais le faire, bougonne-t-il à mon attention. Va te mettre au lit.

— Je peux...

— Harlow, maugrée-t-il. Fais ce que je te dis !

Mon regard croise celui de Gavin qui semble s'excuser pour lui. J'abandonne ce que je fais et file me cacher dans sa chambre à coucher.

Et me voilà prisonnière de cet espace confiné, faisant les cent pas en m'interrogeant sur la marche à suivre. Est-ce que je dois le confronter, tenter d'obtenir de lui une explication ? Ou dois-je attendre que la tempête passe ?

Depuis ma rencontre avec Evon sur le campus, il ne m'a pas fallu longtemps pour m'apercevoir des tensions qui règnent entre lui et sa famille, notamment avec Levi ; tensions qui m'ont poussée à mettre de la distance entre nous à notre retour de Charleston. La manière n'était pas bonne, je ne peux pas le nier, mais ma peur de souffrir de toute cette situation familiale complexe m'a fait agir de façon drastique. Finalement, tout ce que j'ai réussi à faire est de nous avoir blessés tous les deux. Lui, de me voir le repousser, moi, de sciemment me priver de lui. Cependant, plus je suis plongée, malgré moi, dans ce tumulte relationnel qui entoure les Mendoza, plus je suis sceptique sur les raisons de ce tumulte. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai mis ça sur le dos de la séparation de David et Abigail, leurs parents, et des incidents qui ont suivi.

Forcément, le divorce passe mal pour la mère de Levi et Evon. Apprendre que son époux a entretenu une liaison de plusieurs années avec

celle qu'elle considérait comme son amie a dû être une véritable épreuve, mais quand un an après, alors qu'elle a donné une seconde chance à son mari, il a reconnu publiquement que Maisie était en réalité son enfant, c'est un deuxième couperet qui est tombé.

Je ne sais pas avec précision si elle l'a su en même temps qu'elle a découvert la liaison ou avec le reste de la ville quand l'assistante sociale a décidé de nous placer, Maisie et moi. Elle, en famille d'accueil, moi, en centre pour adolescent en difficultés émotionnelles (en psy, quoi !). Un foyer qui éclate dans de telles conditions, les dommages sur Evon et Levi ne peuvent être que catastrophiques. Pourtant, ils n'expliquent pas qu'Evon ait autant de rancune envers ses parents et son frère.

Je m'explique la manière dont Levi a abordé les choses. Ma mère et son père ont brisé notre monde, tout ce que nous avions à l'époque (même notre amour). Naturellement, mon nom est devenu proscrit sous le toit des Mendoza et tout « rapprochement » avec nous n'était plus permis. Donc logiquement, nous ne pouvions plus être en couple. Le hic dans tout ça, c'est que j'étais déjà à Savannah quand toute la vérité a éclaté. Ma mère, dans le souci de nous préserver, n'a pas perdu de temps à plier bagage quand mon père a découvert son aventure avec David et la vraie paternité de Maisie. Et quelques jours plus tard, tout Georgetown était au courant, Abigail Mendoza y compris. Voilà comment notre histoire s'est achevée : il m'a quittée, car sa famille traversait une crise sans précédent à cause de ma mère, mais moi, j'ignorais tout de ce qu'elle avait fait. Tout ce que je savais, c'était que mes parents étaient en plein divorce, que mon père était parti en nous laissant seules toutes les trois. Aujourd'hui, Levi essaie de trouver sa place entre sa mère et son père et je le comprends.

En ce qui concerne Evon, il m'a paru très détaché de la séparation de ses parents. Selon ses dires, elle lui a même semblé logique. Entre son père et

sa mère, il n'a aucun parti pris puisqu'il mène la vie dure à David et ne se gêne pas pour dire tout le mal qu'il pense de sa mère. Quant à Levi, il lui en veut, c'est évident, mais la question est : est-ce que toute la rancœur qu'il lui voue est en rapport avec le divorce ?

Ayant pris de nombreux coups depuis que nos vies sont parties en vrille, j'ai pour habitude de me tenir le plus loin des embrouilles (surtout si un Mendoza y est mêlé de près ou de loin). Si je me tiens à cette logique, débiter une relation amoureuse avec Evon n'est pas recommandé. Cependant, jusqu'à ce soir, son attitude m'a encouragée à prendre le risque. Ne percevant pas de menaces à proprement parler, je me suis laissée guidée par Evon. Sauf que pour être honnête, alors que je vais et viens entre les quatre murs de cette pièce, j'hésite à rester. Il ne s'agirait pas d'un départ définitif, non, mais d'une petite trêve pour que chacun de nous reprenne ses esprits, quelques heures, quelques jours...

C'est dans cet objectif que je décide de prendre mon sac de cours et des vêtements pour parer au plus urgent avant de sortir de la chambre en direction du salon avec la ferme intention de discuter avec Evon afin de lui faire comprendre l'importance de nous accorder du temps et de l'espace. Je suis sur le point de faire mon apparition quand :

— Ev', mon pote, arrête de faire le con !

— Je ne suis pas d'humeur, Gavin, lâche-moi !

— Je le ferais s'il n'y avait pas ici une nana carrément chouette que ton comportement de connard fait souffrir.

— C'est bon, je sais comment gérer Harlow. Fous-moi la paix !

— Vraiment ? Car de mon point de vue, tu gères comme le dieu des enfoirés...

— Putain, je t'ai dit de pas me chercher !

— Tu te laisses pourrir par ta rancune envers eux, Evon et, le pire dans tout ça, tu la pourris, elle ! Tu n'en as pas assez bavé avec cette merde ?

— Arrête de me parler comme si tu savais ce que j'ai dans le crâne...

— Si j'ai appris un truc après cinq années à vivre avec toi, c'est que c'est impossible de savoir ce que tu as dans la tête. Par contre, je sais ce que ça te fait de revoir ta famille et tu as trop vu la gueule de ton frère, ces derniers temps !

Bien planquée dans ma cachette, j'observe la scène et je suis totalement impuissante quand Evon empoigne violemment Gavin et le plaque contre l'évier. J'étouffe un cri d'horreur dans la paume de ma main.

— Putain, mais ferme ta grande gueule, je te préviens !

La réaction de Gavin est presque plus surprenante que celle de l'individu fou de rage qui le maintient par le col ; il est calme, presque habitué à la fureur de son ami.

— Tu peux lui parler, tu peux lui dire ! C'est une fille bien, elle saura t'écouter !

— Elle ne saura jamais, tu m'entends !!! C'est ma merde, pas la sienne !!!

— Et combien de temps tu crois qu'il va se passer avant que ta merde lui pète à la gueule ??? Regarde-toi, ce soir ! Tu n'es même pas foutu d'être dans la même pièce qu'elle sans être mort de trouille !!!

— Tu m'emmerdes, Gavin !!! rétorque-t-il en le relâchant avant de se précipiter dans l'entrée.

— Putain, mais tu vas où ?

— Je me tire, j'ai besoin d'air.

— Ev', ne la laisse pas seule ! Bordel, déconne pas !

— Faut que je sorte de là, j'ai la tête qui va exploser !

Et il sort en trombe.

Sonnée par ce que je viens de voir, les bras ballants et la mine décomposée, je fais un pas, puis deux dans le salon. Gavin s'aperçoit immédiatement de ma présence. Il soupire, en se frottant nerveusement la nuque.

— Princesse, je suis désolé, me dit-il tristement.

— Il est parti ? marmonné-je bêtement.

— Il va revenir, t'inquiète. Il lui faut du temps pour réfléchir.

— Mais qu'est-ce qui lui arrive, Gavin ? Comment il a pu changer en si peu de temps ?

Adossé contre le montant du canapé, il croise les bras devant lui.

— Il n'a pas changé, Brownie. Tu viens seulement de faire connaissance avec la face sombre d'Evon. Elle fait partie intégrante de lui et, même s'il essaie de la dompter, il y a des moments, comme ce soir où il est dépassé par lui-même.

— Mais pourquoi ?

— Ça, ce n'est pas à moi de te le dire ! Tout ce dont je peux te parler, c'est de mon expérience avec Evon. Je le connais depuis mon premier jour sur le campus. Lui était déjà là depuis un an. On a tout de suite accroché, même si on est différents sur bien des points. Assez rapidement, on a pris cet appart et c'était cool ! Mais j'ai vite compris qu'il y a un autre visage d'Evon dont on ne soupçonnerait jamais l'existence au premier abord. Le changement peut être brutal... Un jour, il est bien et le lendemain, il en veut au monde entier ! Il est jovial et d'un coup, il se renferme et là pour le faire parler, accroche-toi ! C'est perturbant, ça peut même être gonflant à force de vivre avec docteur Jekyll et mister Hyde. Avec lui, c'est tout noir ou tout blanc, il ne connaît pas d'autres nuances. Après un an à vivre avec lui, je me suis demandé si j'allais revenir vivre ici à la fin de l'été, mais j'ai pesé le pour et le contre, j'ai tenu compte des bons et des mauvais côtés

d'Evon et, aujourd'hui, je suis encore là ! S'il peut devenir un vrai con, il peut aussi être le mec le plus gentil qui soit.

Gavin vient jusqu'à moi et pose une main sur son épaule.

— Je ne sais pas si un jour, il pourra se canaliser. Je ne sais pas si tu trouveras la force de le supporter et de l'aider mieux que je le fais. Tout ce que je sais, c'est qu'il mérite qu'on se casse le cul pour lui...

Il jette un coup d'œil à mon sac de voyage tombé à mes pieds.

— Je ne vais pas te mentir, rester n'aura rien de simple. Prendre ton sac et t'en aller serait plus prudent, pourtant, tu ferais une grosse connerie, Princesse.

— Je pensais qu'il aurait peut-être besoin d'être un peu seul...

— Si je peux me permettre un conseil qui pourrait te servir sur le long terme avec Evon, même quand il te repousse, persiste ! Si tu t'en vas, tu porteras atteinte à la confiance qu'il place prudemment en toi.

Gavin se penche sensiblement dans ma direction et dépose un baiser sur ma joue.

— Tu devrais aller te mettre au lit et essayer de dormir, il va finir par rentrer. Et pour le reste... demain est un autre jour, Miss Brownie.

**

22 h 45 – 0 h 15 – 2 h 59... Recroquevillée sur moi-même dans ce grand lit vide et froid, les yeux braqués sur le réveil, j'observe les heures défilées, les oreilles à l'affût du moindre bruit, du moindre signe du retour d'Evon à la maison, mais rien ! Il y a déjà de longues minutes que je tente de me raisonner, de me convaincre qu'il est temps que je dorme, que demain, il sera là et que j'y verrai plus clair. Sauf que je n'arrive pas à me résoudre à

ne pas l'attendre. Pourtant plus les minutes s'écoulaient, plus je doute qu'il franchisse le seuil de la chambre avant le lever du soleil.

Est-ce réellement moi qui l'ai mis dans cet état ? Est-il tellement furieux contre moi qu'il préfère passer la nuit dehors qu'ici à mes côtés ? Tout se chamboule dans ma tête, je ne parviens pas à faire le vide. Si j'en crois Gavin, je risque d'être à nouveau confrontée à cette version plus impulsive d'Evon. Un drôle de paradoxe quand on a connu ce jeune adolescent mal dans sa peau et taciturne. Qu'est-ce qui peut être à l'origine de ce retournement de situation ? Pourquoi a-t-il tant changé ? Voilà une myriade de questions dont je voudrais bien connaître les réponses.

Un cliquetis de serrure... Enfin ! Enfin, il est là ; à bientôt 4 heures du matin. Je me concentre sur le reste de l'appartement, il y a une agitation discrète au-delà des murs de la pièce où je me suis cachée sous les draps (à croire que j'ai peur qu'il me trouve là). Une lumière est allumée ; une porte est ouverte puis refermée. Finalement, il entre dans la chambre et, d'un pas de félin, marche jusqu'au lit. Avec précaution, il grimpe sur le matelas, se glisse sous les draps. Couchée en chien de fusil, je lui tourne le dos. Alors que je pense qu'il va se contenter de s'endormir et ainsi profiter des quelques heures de sommeil qui lui reste avant d'aller en cours, il se love contre moi, épousant chacune des formes de mon corps et me chuchote à l'oreille.

— Tu dors, Brownie ?

L'espace d'une seconde, j'hésite à lui répondre.

— Brownie ? insiste-t-il.

Je rends les armes dans ma tentative de l'ignorer, espérant retarder l'échéance de cette confrontation et secoue la tête.

— J'ai un aveu à te faire...

Un aveu dit-il ?! Entendez-vous ma curiosité revenir au galop ?

Je pivote sous la couette, suffisamment pour le voir.

— Je t'écoute.

La tête posée sur l'oreiller, il me détaille à la lumière de cette lampe de bureau restée allumée. Ses doigts repoussent mèche par mèche mes cheveux dans mon dos.

— Avec toi, je n'ai pas de problème, je peux te gérer facilement. Bizarrement, c'est super simple ! Là où je suis nul, c'est pour me gérer, moi. À un moment, je suis là, tout roule et la seconde suivante, c'est trop le merdier dans ma tête.

— Il doit bien y avoir une raison à ça. Qu'est-ce qui se passe pour que ça arrive ?

— Je ne sais pas trop...

— Ce soir, qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ? OK, tu t'es disputé avec Levi, mais je t'ai déjà vu t'engueuler avec lui sans pour autant que tu te refermes de cette façon. C'est à cause de moi ? Parce que je ne t'ai pas attendu...

— Non, ma puce, me coupe-t-il aussitôt en déposant un baiser sur mon front. Je ne t'en veux pas. C'est...

Il soupire en se massant les paupières.

— De vous voir tous les deux...

Il a parlé d'une voix à peine audible. La colère a fait place à la tristesse. Une main posée sur sa joue, je le ramène vers moi.

— Il était là, mais ça ne signifie rien. Evon, je ne peux pas refaire le passé. J'aurais toujours vécu une histoire avec lui, une histoire qui a contribué à faire de moi celle que je suis aujourd'hui. Même si c'est difficile, tu dois t'y faire, mais tu dois aussi intégrer que c'est fini, maintenant. Il n'y a plus rien entre Levi et moi. D'accord ?

Il hoche doucement la tête avant de m'offrir ses bras.

— Viens ici !

Je m’y blottis bien volontiers.

— Il faut que tu dormes un peu...

Bercée par ses caresses, par son souffle régulier dans mes cheveux, je me laisse tomber dans le sommeil, un sourire aux lèvres d’avoir retrouvé notre chaleur.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

— Et n’oubliez pas que vos projets devront m’être remis avant les vacances de Noël !

N’écoutant que d’une oreille la consigne de mon prof d’arts visuels, je me hâte de ramasser mon classeur et de le ranger dans mon sac. Il est midi, j’ai rendez-vous pour déjeuner et aucune envie de faire attendre mon beau mâle.

Et le fait de ne pas l’avoir vu ce matin n’arrange rien à mon empressement. Evon dormait comme un loir lorsque j’ai quitté l’appartement pour me rendre en cours. Même si ça va à l’encontre de notre rituel qui consiste à ce qu’il me dépose à mon cours avant d’aller boire un café avec ses amis, j’ai volontairement repoussé son réveil d’une heure afin de lui permettre de se reposer davantage. Mon premier interours a eu lieu à 10 h 30 et j’avais sur mon téléphone un SMS où je me faisais gentiment houspiller. C’était à prévoir...

En quelques minutes me voilà sur le chemin menant à la cafétéria. Tout en marchant, je rédige un message à son attention dans lequel je lui indique être bientôt là quand je pousse un cri de stupeur lorsqu’on me fait tourner dans les airs.

— Je t’ai fait peur, Brownie, se marre Evon en me reposant au sol.

Je lui assène un coup de coude dans les abdos.

— Ce que tu peux être con, sérieux...

Souriant comme un bienheureux, il m'offre son dos et m'invite à y grimper. J'accepte.

— C'était comment tes cours, ce matin ?

— Ennuyeux. Il me tardait que cette matinée se termine...

— Moi aussi, j'avais hâte de te rejoindre.

Je l'embrasse sur la joue.

— Tu as pu te reposer un peu ?

— Oui, grâce à toi. Merci, ma Brownie.

— Pas de quoi !

Je me plonge dans son cou et respire le parfum enivrant de sa peau.

— Nous sommes seulement lundi et il me tarde d'être à ce week-end !

Je lui mordille doucement le lobe de l'oreille.

— Qu'on reste sous la couette...

Arrivés tous deux au pied du restaurant, je regagne le bitume.

— En parlant du week-end prochain, il faut que je te dise un truc.

— Vas-y, je t'écoute !

— Il y a un moment que mes potes et moi avons prévu de passer deux jours près de Wedgewood et je...

Je lève les mains en l'air.

— Attends Evon, si tu as fait des projets avec tes amis, surtout, tu dois y aller. Il faut respecter tes engagements et si tu les plantes pour rester avec moi, ils vont m'en vouloir.

— C'est vrai, ça ne t'ennuie pas que j'y aille ?

— Mais non !!!

Il se remet en route.

— Vous allez faire quoi là-bas ?

Il balance la tête sur le côté.

— Picoler et nous envoyer plein de nanas.

Il a un sourire diabolique.

— Et c'est gentil de me permettre d'aller m'éclater avec eux, H !

Et il repart, l'air de rien.

— Non, non, pas si vite, je cours pour le rattraper, scandalisée par ce qu'il vient de m'annoncer.

Tirant d'un coup ferme sur son poignet, je le stoppe.

— C'est hors de question que tu y ailles, Evon !

— Mais tu viens de dire que tu étais d'accord, pleurniche-t-il.

Je le frappe sur le torse.

— Arrête de jouer au con, Mendoza ! C'est quoi, ces plans débiles que tu fais avec tes potes ?

Il rit avant de déposer un baiser rapide sur mes lèvres.

— Le plan, c'est un week-end en pleine nature au parc Poinsett. On a loué une cabane dans les bois. On peut y faire du canoé, du quad, du VTT...

Je râle contre lui et sa blague de merde en gravissant les marches du réfectoire quand :

— Je veux que tu viennes, ma puce !

— Quoi ?

Il me rejoint.

— Je n'ai pas envie de me rendre là-bas sans toi, Brownie.

— Avec qui tu y vas, précisément ?

— Tanner, Will et Justin.

— Et ils y vont avec leurs copines ?

Il éclate de rire.

— La seule copine qu'ils ont, c'est leur main droite...

Hein ? Quoi ?... Beurk !!! Dégueu !!!

Je virevolte et pousse la porte de la cafétéria.

— Je préfère décliner ton invitation !

— Mais, pourquoi ? me talonne-t-il. Ma puce, s'te plaît, dis oui !

— Non, c'est mort ! Je ne vais pas me faire un remake de « détour mortel » avec toi, t'es trop bizarre !

— Et si tu suis le scénario d'un bon slasher, la belle nana finit toujours par s'en sortir !

Je plante mes poings dans mes hanches.

— La même nana qui au début du film sort avec ce beau mec bodybuildé qui finit systématiquement les viscères à l'air ?

Evon m'emprisonne dans ses bras et me fait avancer jusqu'au self.

— Si tu ne viens pas, je ne bouge pas !

— Ce n'est pas un peu extrême comme réaction ? essayé-je de le raisonner.

— Tu as dû t'apercevoir de mon côté plutôt extrême...

Sa bouche parcourant ma nuque, il poursuit :

— Projette-toi une seconde, ma Brownie : toi et moi perdus au milieu de nulle part, pas la moindre civilisation à des kilomètres à la ronde, seulement nous dans notre chambre à coucher avec un feu de bois pour nous tenir chaud...

La gorge sèche, les mains moites, je déglutis lentement.

— Nous et tes amis, articulé-je péniblement tandis que ses lèvres vont et viennent le long de mon cou.

— S'ils nous font chier, on les enterre dans les bois, t'inquiète !

— Je vais..., balbutié-je dans un souffle. Je vais venir...

— Sûre ? insiste-t-il alors que le revers de sa main effleure mes fesses.

Incapable de prononcer le moindre mot, je me contente d'opiner du chef. Il glousse dans mon dos.

— Et nous ne sommes que lundi, ricane-t-il avant de me laisser pantelante.

OceanofPDF.com

Chapitre 27

— Euh... tu es au courant que faire ses valises consiste à mettre des fringues dans un sac de voyage et non à tout retirer pour le balancer sur le sol...

Toute la matinée passée à faire lessive sur lessive pour avoir le linge nécessaire pour notre escapade à Poinsett et cinq minutes après l'apparition d'Evon dans la chambre mon labeur finit en boule sur la moquette. Ma remarque le laisse stoïque. Il récupère un de mes sweats qui connaît le même sort que le reste de ma valise.

— Evon !!!

— C'est moche et puis tu n'en auras pas besoin !!!

Il marche en direction de son placard.

— Nous sommes en plein mois de décembre, on se pèle dehors !!!

Il revient les bras chargés de quelques-uns de ses fameux tee-shirts de basket.

— Ça, c'est parfait pour toi ! Tu es trop sexy avec juste ça sur le cul !

— Et je suis supposée porter ça par ce froid glacial ?!

— Je t'ai parlé de notre chambre avec la cheminée dont le feu nous réchauffera ?

— Et quand nous ne serons pas dans la chambre ?

Un rictus au coin des lèvres, il me gratifie d'un clin d'œil empli de complicité.

— Qui te dit que tu arriveras à t'échapper ?

— M'échapper, gloussé-je. C'est ça, ton super plan : me retenir captive ?

Je range la pile de tee-shirts dans mon sac.

— Et quelle est la suite du programme ? Tu vas me ligoter au montant du lit ?

Evon, les bras fermés sur son torse, se redresse la posture assurée.

— Ligotée, tu dis..., réplique-t-il le sourire angélique. Ce n'est pas pour me déplaire.

Nouveau clin d'œil.

Hein... quoi ?

— Je suis un mec vraiment extrême. Tu n'as pas oublié, ma Brownie ?

Attends, on parle de quoi, là ???

Il éclate de rire devant ma mine désarçonnée. Toujours amusé par sa plaisanterie subjective, il ramasse des vêtements qu'il sélectionne avec soin et me les tend.

— Ça ne te ferait pas de mal de faire un tour dans les magasins, tu sais...

— Qu'est-ce que tu n'aimes pas dans ma façon de m'habiller ? ruminé-je, touchée par cette nouvelle réflexion.

— Tu te caches dans ces trucs miteux, tu cherches à t'effacer. J'imagine que c'est un moyen de te protéger du reste du monde, mais tu n'as plus à le faire maintenant que je suis là pour m'en charger !

— Je... ce n'est pas... et puis j'en sais rien... tu as peut-être raison !

— J'ai toujours raison ! On peut y aller ?

J'inspecte une dernière fois le contenu de mon sac.

— Oui, je pense.

Evon ne perd pas un instant pour s'en emparer.

— En route !

Je le suis tandis qu'il quitte notre chambre au pas de course, nos bagages en main.

**

Le parc de Poinsett en Caroline du Sud est un coin de nature sauvage d'une beauté à couper le souffle avec sa végétation dense et décharnée par l'hiver. Seule la neige immaculée semble l'habiller de son épais manteau. L'eau des cascades s'écoule en un bruissement hypnotique et apaisant. Le bruit de nos pieds écrasant la neige vient briser cette envoûtante mélodie jouée par la faune et la flore qui règnent en maîtres dans ce bois s'étalant à perte de vue. Il y a quelques minutes maintenant que nous avons abandonné la voiture, stationnée sur un parking en lisière de la forêt. Chargés de nos bagages et armés de nos seules jambes, nous nous lançons à la recherche du cabanon loué par les garçons quelques semaines auparavant. L'endroit est si retiré qu'il est impossible de nous y rendre autrement qu'en marchant. En véritable gentleman et malgré mes nombreuses protestations, Evon a pris en charge mon sac de voyage en plus du sien. Non pas que je ne sois pas touchée par ce geste de galanterie, mais le voir porter nos valises sur ce chemin escarpé me fait culpabiliser. Pourtant, il semble si à l'aise et parfaitement dans son élément dans ce lieu qui paraît comme enchanté par une espèce de magie bienveillante et ensorcelante. Une magie qui me captive, moi aussi. Très vite, j'oublie ma culpabilité et laisse mon attention se perdre dans l'exploration des environs. J'écoute chaque bruit, j'examine chaque détail qui m'entoure ; les branches qui craquent, les oiseaux qui chantent, les chutes d'eau qui se brisent sur les rochers. Aux prises de ma

fascinante contemplation, je ne remarque pas immédiatement l'ombre d'une cabane à l'allure quelque peu lugubre qui se dresse à deux pas de nous. Tout dans son architecture est banal et réduit au plus élémentaire, cependant cette nature embellie par la magie de l'hiver la rend moins effrayante ; une oasis de chaleur dans le froid glacial.

— C'est ici ? me renseigné-je après avoir longuement détaillé cet amas de planches clouées entre elles.

— Je crois bien que oui...

Il se penche en avant et murmure à mon oreille :

— Tu pourras crier aussi fort que tu veux, ma Brownie, il n'y aura personne pour t'entendre ici.

Je lui balance un coup de coude dans le ventre.

— Tais-toi, murmuré-je en jetant un coup d'œil pudique en direction de ses amis. Eux, ils peuvent nous entendre...

— Mais ils ne viendront pas te sauver quand je t'aurais ligotée au lit !

— Tu cherches à m'effrayer ?

— Non, je cherche à piquer ta curiosité légendaire, H !

— Il y a longtemps que tu t'en es chargé, marmonné-je à demi-mot.

Il ricane. Son rire s'échoue sur ma nuque, ce qui me fait frémir un peu plus.

Enhardi par une bouffée de fierté, il accélère le pas en sifflotant. Un sourire charmé au coin des lèvres, je l'observe se diriger vers la petite maisonnette faite de bois.

**

— Ça va, Brownie ? Tu ne te sens pas trop seule avec nous ?

La voix de Justin me fait me redresser alors que mes deux mains sont immergées dans le bac à vaisselle.

Notre premier repas du week-end vient de s'achever et naturellement, je me suis lancée dans le nettoyage des restes de notre dîner.

— Euh... non, non, rassure-toi !

Je suppose que tu te sentiras plus à l'aise s'il y avait une autre nana avec toi. Le truc c'est que nous, les gonzesses, on s'en fout un peu.

— Pourquoi ça ?

— Je sais pas... je crois qu'on veut surtout faire la fête et rester entre potes.

Entre potes... Je me mords l'intérieur de la joue en entendant ça. Je savais que ce n'était pas une bonne idée que je vienne. Je ne suis pas la bienvenue ici...

— J'ai dit à Evon de partir sans moi, que vous aviez sûrement envie de passer ce week-end comme il était prévu à la base... juste entre vous...

Justin écarquille les yeux.

— Non, non ! Je ne voulais pas dire que...

Il soupire.

— H, je suis désolé si j'ai été maladroit. Ça ne nous gêne absolument que tu sois là, bien au contraire. Ev' est plus vieux, c'est normal qu'il ait envie de se poser.

— Il n'empêche qu'il doit apprendre à faire la part des choses entre notre relation et votre amitié.

— C'est un mec intelligent, il sait ce qu'il fait ! Et puis, on aime le voir comme ça...

Comme ça ?

Je me redresse une nouvelle fois.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Bah, il est genre carrément heureux depuis toi, alors on est heureux aussi.

Encore une remarque qui attise ma curiosité.

— Il ne vous semblait pas heureux avant ?

— Disons qu'il était plus tourmenté. Il a vécu de sales périodes depuis que je le connais.

— Il vous a déjà parlé de ce qui le faisait souffrir ?

Il a un petit rire.

— Evon ! Parler ! Je pense que tu connais déjà la réponse à cette question, Brownie.

Je souris.

— Mais c'est du passé, maintenant. Tu es là et il va bien mieux, c'est incontestable !

— Je... je suis contente de l'entendre.

— Et nous, on est contents que tu sois là ! Tu as ta place ici et ça sera toujours le cas !

— Merci, Justin.

Il me fait un clin d'œil.

— Et puis, tu gères au basket, c'est cool !!!

J'éclate de rire.

— J'ai surtout eu de la chance !

Je sens alors qu'on m'enlace à la taille.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? nous demande la voix rocailleuse d'Evon.

— Rien, on discute, c'est tout !

— Je lui disais qu'elle assurait au basket.

— Bah, c'est bien qu'elle l'entende de quelqu'un d'autre que moi. Ça l'encouragera peut-être à revenir jouer avec nous.

— Carrément ! H, il a raison, tu dois revenir !

— Je sais pas... je vais y penser.

Les mains fermées sur mes hanches, Evon me pousse sur le côté.

— Pousse-toi de là, Brownie.

— Mais... hé ! J'ai pas fini !

Il plonge les mains dans l'évier.

— Non, mais quel genre de mec crois-tu que je sois ? Le genre qui amène sa nana en week-end pour qu'elle fasse la vaisselle ?

Il dépose un baiser sur ma joue.

— Garde ton énergie, tu vas en avoir besoin, il me glisse à l'oreille avant de se remettre au travail.

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Ma première impression alors que je m'éveille doucement dans ce coin de nature sauvage est le silence ambiant. Seul le bruit de la forêt vient perturber notre retraite. Celui du vent de décembre qui s'engouffre dans les arbres faisant craquer leurs branches nues. Celui des animaux qui en ont fait leur habitat. Puis celui de pas près de la cabane.

— Hé, salut, Ev' ! s'exclame une voix étouffée par le bois des murs et que je crois reconnaître comme celle de Tanner. Je te croyais toujours au lit !

— Nan, j'étais parti marcher ! Brownie est levée ?

— Je ne l'ai pas vue. Il y a un beau soleil, ça va être cool pour la rando en VTT !

— Ouais... je ne sais pas si H et moi allons vous suivre...

— Mais pourquoi ? Ça va être dément !

— J'en doute pas, mais tu sais H, tous ces trucs-là c'est pas trop sa came. J'ai voulu qu'elle m'accompagne pour qu'elle puisse se changer les idées, quitter un peu le campus...

— Attends, vieux, tu n'as pas à te justifier ! Si tu veux passer du temps avec ta copine, c'est OK pour nous !

— Merci, Tanner. Je ne veux pas que vous pensiez que je vous lâche.

— On n'est pas cons ! Entre nous et elle, on s'imagine bien que tu t'éclates plus avec elle...

Evon ricane. C'est à ce moment-là que je décide d'arrêter d'espionner leur conversation et de me lever. J'attrape le sweat d'Evon et le passe avant d'enfiler une paire de chaussettes et mes baskets. Je pousse la porte de cette chambre très atypique, meublée d'un lit double dont le cadre est fait de bois brut, d'un fauteuil en cuir vieilli, d'une grande commode sans oublier cette cheminée de pierre dans laquelle se consume encore une bûche. De l'autre côté, se trouve la pièce à vivre. En forme de U, elle se compose d'une partie salon avec un grand canapé orienté face à la cheminée et d'un espace salle à manger constitué d'une table ronde et de chaises, le tout taillé de manière artisanale. Puis pour finir, la cuisine. Simple mais fonctionnelle, elle est parfaitement en adéquation avec la décoration rustique qui prédomine ici. Après avoir enroulé autour de mes épaules cette couverture aux motifs très nature, je tourne la poignée de la porte et sors à l'extérieur. À quelques mètres de la maison, un feu de camp entouré de chaises de jardin brûle de hautes et puissantes flammes. Evon et Tanner sont assis là, à siroter une tasse de café. Je me joins à eux. Evon m'invite à m'installer sur ses genoux et m'accueille d'un doux et affectueux baiser.

— Tu as bien dormi, ma Brownie ?

— Oui, très bien !

Il me tend la tasse fumante qu'il tient entre ses mains.

— Je vais aller réveiller les autres, nous dit Tanner. Sinon, on ne partira jamais faire cette randonnée.

— OK !

Il s'en va, nous offrant un moment seul.

— Evon, pourquoi tu ne veux pas aller faire cette balade avec tes amis ? J'ai accepté de venir à condition que tu ne changes pas tes projets.

— Mon projet, c'est toi, Brownie !

Il attrape mon menton et me contraint à le regarder.

— Je connais ces gars depuis plus de trois ans, et des week-ends comme celui-là, nous en avons un paquet à notre actif. Alors, si cette fois je décide de le vivre différemment en te privilégiant toi, je ne vais pas me sentir coupable. Je veux seulement profiter de toi, OK ?

J'acquiesce.

— Aujourd'hui, c'est juste toi et moi.

— Juste toi et moi, répété-je sur ses lèvres.

**

La cabane de Poinsett est incroyablement calme en ce début d'après-midi. Comme prévu, Evon et moi y sommes restés pendant que les garçons sont partis en randonnée dans la forêt. Nous profitons de ce lieu propice au repos et à la tranquillité dans notre chambre. Étendue sur le couvre-lit, je suis partiellement recouverte du corps imposant d'Evon. Appuyé sur son coude, il me surplombe sensiblement. Nos bouches soudées, nos langues entremêlées, nous nous embrassons encore et encore sans jamais nous lasser de nous toucher, de nous perdre dans cette vague de désir que nous éveillons l'un en l'autre. Un désir que je sens croître en moi à une allure folle. Un désir qui me donne envie d'aller plus loin. Plus loin que l'exploration de sa musculature sous son tee-shirt. Plus loin que sa main épousant la forme de mon sein. Non, aujourd'hui, je veux plus de lui...

Avec pudeur, je m'aventure le long de sa cuisse, la parcours lentement en direction de son entrejambe sans jamais m'arrêter. Du bout des doigts, je viens titiller ce nœud à la ceinture de son jogging en coton et le défais avant qu'Evon ne fasse un bond de cabri en dehors du lit.

— Evon ? m'inquiété-je en me redressant à l'équerre. Je... j'ai fait quelque chose de mal ?

Il passe nerveusement les mains dans ses cheveux.

— Brownie, non, soupire-t-il. Tu es parfaite, ma puce !

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce cas ?

— C'est juste que...

Il passe ses mains le long de sa barbe avant de venir s'accroupir près de moi.

— J'ai conscience de t'avoir beaucoup taquiné ces derniers jours, mais je ne veux pas que tu te sentes obligée de quoi que ce soit. Je sais où j'en suis par rapport à ça, Harlow. Je peux gérer, ce n'est pas un problème, mais de ton côté, je ne sais pas si tu es vraiment prête pour...

Il marque un arrêt. Dans un geste absolument adorable, il remet mon débardeur en place.

— Pour le sexe...

— J'en ai envie, Bébé, tellement..., murmure-t-il comme si cette vérité le torturait. Mais tu ne dois pas aller trop vite dans le seul but de me faire plaisir, tu comprends ?

Posant mes mains de part et d'autre de ses hanches, je me plante dans ses deux pépites bleues qui me déshabillent déjà. Je repousse une mèche de ses cheveux qui retombe sur son front.

— Mais je suis prête pour nous ! Evon, es-tu en mesure de me faire confiance à ce sujet ?

Sa bouche s'étire en un sourire radieux avant qu'il saisisse le bas de son tee-shirt et le passe au-dessus de sa tête.

Découvrir le haut de son corps parfaitement dénudé me fait d'abord rougir. Forcément, je ne me suis jamais retrouvée face à un homme d'une telle envergure à demi nu devant moi et dans de telles conditions. Et il ne

s'agit pas de n'importe quel homme, mais d'Evon. Cet être incroyable qui est revenu dans ma vie comme une véritable bouffée d'oxygène. Oui, je respire, je vis depuis lui et pour rien au monde, je pourrais renoncer à ce bonheur d'être importante. Il fait de moi sa priorité. Ce que je désire, ce que j'éprouve, l'état d'esprit dans lequel je me trouve est capital pour lui. Ma sécurité et mon bien-être sont ce sur quoi il se focalise en permanence.

Alors même s'il y a en moi cette hésitation, cette crainte due logiquement au fait que je n'ai jamais été aussi proche de faire ce grand pas vers ma sexualité, et portée par cette curiosité d'explorer plus loin ces sensations aussi bien charnelles qu'émotionnelles, je l'imites et me débarrasse de mon débardeur. Et l'entendre respirer plus fort lorsque je lui dévoile ma poitrine seulement couverte d'un soutien-gorge en coton me fait crispes les doigts sur mon pantalon.

Evon se lève et d'un mouvement simple fait tomber son bas sur ses chevilles. Un vêtement souple sous lequel, il ne porte absolument rien d'autre que son incroyable virilité. Ma curiosité ne s'étant pas évaporée au cours de la journée, je m'attarde un instant sur sa nudité et cette contemplation fait grimper en flèche ma température corporelle. Et telle une enfant en faute, je me détourne et abaisse le regard comme si je redoutais de me faire réprimander.

— Harlow, regarde-moi, m'ordonne-t-il alors d'une voix directive, mais douce et rassurante à la fois.

J'obéis, et même si lui faire front n'est pas simple, je suis plus à l'aise à admirer les traits de son visage.

— Je vais te poser cette question une dernière fois, qu'importe ta réponse, je me plierai à ta volonté et je ne reviendrai plus sur le sujet. Maintenant, médite-la bien avant d'y répondre, parce que moi, je ne ferai pas marche arrière.

— Je t'écoute, bafouillé-je, la gorge sèche.

— H, je te veux comme je n'ai jamais désiré une femme avant toi et je te promets d'être digne de ta confiance, mais es-tu certaine de pouvoir gérer que nous fassions l'amour tous les deux dans cette chambre, aujourd'hui ?

Sans jamais rompre ce contact visuel entre nous, je me plante face à lui et finis de me dévêtir, jusqu'à ne plus rien porter. Je crois qu'il va me prendre dans ses bras et m'embrasser, mais à mon incommensurable surprise, il s'agenouille face à moi. Ses doigts s'enfoncent dans mes fesses tandis qu'il pose sa tête sur mon ventre.

— J'ai peur, ma puce, chuchote-t-il dans un aveu qui tétanise tant il est teinté d'authenticité. J'ai peur de ce que je vais ressentir en me fondant en toi.

Mon corps est traversé d'un puissant frisson. Je m'agrippe à ses épaules, remonte jusqu'à investir ses cheveux.

— J'ai peur parce que je sais qu'une fois que je l'aurais découvert, plus rien ne sera comme avant, surtout pas moi. J'ai peur parce que je sais que je vais devenir accro à toi, à ton corps et à tout ce bordel que tu vas mettre dans ma tête.

Les larmes que cette déclaration provenant du plus profond de son être font naître vont s'écraser sur le haut de sa tête. J'aimerais le rassurer, lui dire que moi aussi j'ai peur, que cette peur est la plus belle qui ne m'ait jamais retourné les tripes, mais je reste silencieuse. Mes lèvres sont comme visées l'une à l'autre et je me maudis de ne pas être plus courageuse pour lui avouer ce que j'éprouve.

Après un moment à lutter contre moi-même, je l'invite à se relever et, docilement, il s'exécute.

— J'ai moi aussi un aveu à te faire avant que tu me portes sur ce lit et que nous annihilons tout ce que nous sommes individuellement pour ne

faire qu'un seul et unique nous, Evon.

Un rictus bien trop timide pour un spécimen tel que lui apparaîût à la naissance de sa bouche.

— Je veux que tu saches que je n'ai jamais fait ça avant. Tu es le premier avec qui je me sente assez en sécurité, mais surtout suffisamment épanouie pour franchir cette étape dans ma vie de femme.

Il fronce subtilement les sourcils.

— Jamais ?

— Pas une seule fois ! dis-je avec une nuance d'amusement qui, j'espère, apportera un peu de légèreté entre nous.

— Tu es prête à devenir une grande personne ?

Je glousse.

— On ne peut plus prête !

M'empoignant à la taille, il me soulève avant de me déposer délicatement sur le couvre-lit. Accroupi sur l'édredon, il balaie mon corps des yeux.

— Ma Brownie, tu es renversante, tu sais ?

— Je n'ai pas à me plaindre non plus...

Se penchant sur moi, de sorte de me tenir à portée de ses lèvres, il me susurre :

— Qu'est-ce que tu vas faire de moi, Harlow ?

— Un « nous », je vais faire de toi, un « nous » !

**

Un écrin de douceur et de tendresse... Voilà tout ce qui entoure ce moment particulier, unique. Un moment où nos corps blottis l'un contre l'autre ne font plus qu'un, unis par cet acte d'amour que nous venons de

faire pour la première fois. La première fois avec Evon, mais également avec un homme. Et jamais je n'aurais pensé que cela se passerait ainsi. La tournure qu'a prise ma vie suite au départ de mon père n'a pas beaucoup laissé place à ces questions existentielles qu'on peut se poser à l'adolescence. Et les seules fois où j'ai pensé au sexe, j'étais en couple avec Levi ; lui était prêt à sauter le pas, mais pas moi !

Puis Evon est entré dans ma vie et très vite, j'ai senti mon corps s'éveiller près de lui. Le désir est devenu plus réel, plus fort à son contact et des envies souvent charnelles sont nées. Les maîtriser s'est avéré impossible lorsque Evon s'est mis en tête de me séduire. L'attraction entre nous n'a fait qu'accroître de jour en jour et aujourd'hui, elle s'est exprimée avec tant de sensualité et tout a été si simple. Ça en est presque déroutant... Lui, moi, nus dans ce lit, c'était beau, c'était affectueux, mais surtout, c'était incroyablement naturel. Et même si découvrir les plaisirs de la chair a été extraordinaire, rien ne vaut la magie de l'instant d'après. Celui de cette torpeur qui nous tient captifs depuis de longues minutes, de ses bras qui m'enlacent, de ses doigts qui vont et viennent sur ma peau, de sa respiration qui s'écrase sur ma nuque. Un instant précieux, figé dans le temps que je garderai gravé à jamais, comme un trésor.

— Tu ne penses pas qu'on devrait aller voir si les autres sont rentrés ? Il doit être tard.

La pénombre du soleil couchant à l'extérieur s'est approprié notre chambre et rien que ce fait ne me motive pas une seconde à sortir de sous les draps, mais nous ne sommes pas seuls dans cette maison. Même si Evon veut que nous prenions du temps pour nous, nous ne pouvons pas totalement mettre de côté ses amis. Pourtant, après ce que nous venons de vivre ici, je n'ai qu'une envie : passer ma soirée nue dans ses bras puissants et apprendre par cœur chacune des formes de son corps.

— Je crois les avoir entendus, mais ce n'est pas grave, on s'en fout !

— C'est à peine si nous avons mis le pied dehors depuis que nous sommes là...

Je perçois alors très clairement la chaleur de son sourire sur ma peau.

— Mais c'était ça, le plan, Brownie.

Je remue de sorte de lui faire face. Plongés dans le regard de l'autre, nous nous observons en silence quelques minutes, puis Evon prend mon visage dans le creux de sa main et m'embrasse délicatement.

— Merci, chuchote-t-il sur mes lèvres avant de me relâcher.

— Merci ! Mais de quoi ?

— De m'avoir fait ce cadeau. Ça représente beaucoup pour moi. Pour être très honnête, je pensais que toi et Levi...

Je pose mes doigts sur sa bouche pour l'empêcher de poursuivre.

— N'en dis pas plus, je t'en prie ! C'est notre moment, et c'est toi que j'ai choisi pour vivre cette expérience, alors laisse-le là où il est.

— Tu as raison, s'enhardit-il avant de baisser le drap pour découvrir le haut de mon corps. J'ai bien envie d'en profiter un peu.

Avec une pudeur absolument adorable, il parcourt mon corps ; d'abord avec ses yeux, puis du bout des doigts.

— Mon Dieu, Harlow, tu es si belle !

Je glousse avant de me cacher dans son cou.

— C'est vrai ce que j'ai dit à Maisie, l'autre jour.

— Quoi donc ?

— Que tu es douce. Tout chez toi n'est que douceur. Et ta peau est délicieusement parfumée. Elle sent l'amour. Je ne pouvais pas résister à la tentation, c'était impossible.

— Et moi alors, tu penses franchement que j'avais la moindre chance ?! Depuis le premier jour où l'on s'est retrouvés, tu sais trouver les

mots que j'ai besoin d'entendre et faire le nécessaire pour que je me sente bien auprès de toi.

— J'ai eu l'impression d'être le mec le plus lourd qui soit, tu sais. Plus j'avancais dans ta direction, plus tu courais dans le sens opposé.

— Si j'ai effacé ton numéro lorsque je t'ai bousculé, c'était pour préserver cette image que tu avais de moi. On ne s'était pas vus depuis mes 13 ans et à l'époque, j'étais une fillette insouciante, un peu espiègle et vraiment heureuse. Si tu gardais ce souvenir de moi, c'était comme si cette Harlow n'avait pas totalement disparu.

Il secoue la tête, apparemment désespéré par mon discours.

— Je te vois, aujourd'hui, et ça ne change pas l'enfant que tu as été autrefois. Et il y a de brefs instants, bien trop rares, où tu laisses le passé derrière toi et où tu ne vis que notre présent. Des moments précieux où j'adore voir tes yeux s'illuminer de cette même espièglerie, de ce même bonheur et de cette insouciance retrouvée. Tu es toujours la même, ma puce. Tu as simplement grandi trop vite et trop brusquement.

Il capture mon menton entre son pouce et son index et dépose un baiser bruyant sur ma bouche.

— Et tu avais 15 ans la dernière fois que je t'ai vue, pas treize !

Je plisse le front.

— Je ne t'avais pas vu depuis une éternité. Je t'assure, c'est bien plus lointain que tu te le remémores.

Il me met une pichenette sur le nez et se lève, me faisant rouler sur le matelas. Je grogne.

— Ma mémoire ne me joue pas de tour, ma Brownie. Simplement, moi je t'ai vue, mais toi, non !

— Mais c'était où et quand ?

— Chez mes vieux, le jour des 15 ans de Levi.

Je me rappelle bien l'anniversaire en question. Il y avait toute la famille de Levi, mais Evon était absent.

— Je suis passé en coup de vent. Je t'ai aperçue dans le jardin avec Levi. Je suis parti juste après.

— Parce que tu m'as vue dans le jardin ?

Il ricane avant de revenir sur le lit, le menton planté entre mes seins.

— Non, ce sont tous ceux qu'il y avait autour de toi qui m'ont fait fuir. Toi, tu ne faisais qu'embellir le paysage.

— Evon, est-ce qu'il y a autre chose que cette histoire d'adultère et de séparation à l'origine de ta mésentente avec ta famille ?

— Rien de plus que ce sont des cons sans intérêt dont je ne veux certainement pas me soucier.

— Pourquoi j'ai la sensation que tu ne me dis pas tout ?

— C'est tout ce qu'il est nécessaire que tu saches !

Il m'abandonne et ouvre la porte de la chambre.

— Je vais nous chercher à manger. J'ai la dalle !

Me voilà bien avancée, moi...

Chapitre 29

Il est un peu plus de 20 heures lorsque la BMW d'Evon pénètre à Columbia. Comment dire que je n'avais aucune envie de quitter cet endroit magique où nous nous sommes cachés pendant ces deux derniers jours. Je n'ai jamais été spécialement attirée par la nature, alors l'idée de passer un week-end dans une cabane située au milieu des bois et le vivre dans un confort relativement sommaire ne me serait jamais venue à l'esprit avant ma rencontre avec Evon. C'est en ça que je m'aperçois de toutes ces différences qui existent entre lui et son frère. Levi est un sportif, même un sportif professionnel. Evon, lui, est un vrai passionné. Passionné par tout ce qui exige de lui de repousser ses limites, par l'extrême. Incapable de rester en place, il veut tout vivre, tout voir. Levi, lui, ne vit que pour le football américain et à ma connaissance, c'est le seul sport qu'il pratique. Tout a toujours tourné autour de cette discipline. Les entraînements, les matchs, il n'y avait que ça pour rythmer son adolescence. Ça et moi, jusqu'à nos 16 ans. J'étais si fière d'être sa petite amie.

Aujourd'hui, si je fais une rétrospective de notre histoire, si je la compare avec ce que je partage avec Evon, ça ne fait que mettre en exergue tout ce qui a changé en moi. Je crois que je ne m'en étais jamais autant aperçu qu'au contact d'Evon. Je suis passée de l'innocence de mon adolescence, où tout mon monde sonnait comme une sublime mélodie, à ces

tragiques évènements, et j'ai dû grandir vite et bien pour assurer les soins de maman et prendre le relais avec Maisie quand elle n'avait plus la force de rien. Ensuite, est venu le temps du deuil. Je pensais qu'après qu'elle aurait cessé de souffrir, qu'elle aurait trouvé une certaine paix dans la mort, je pourrais me reconstruire et aider ma sœur à en faire de même. Grandir encore un peu et devenir responsable de ma sœur. Mais tout a dérapé lors de mon retour à Georgetown. On m'a volé mon deuil. Là où j'aspirais à prendre le temps de pleurer ma maman, d'apprendre à vivre sans elle, mais grâce à tout ce qu'elle m'a appris durant les seize années où elle a été là pour veiller sur moi, on a bafoué sa mémoire et insulté sa vie. J'ai regardé, impuissante, tout ce que je pensais savoir, tout ce que je croyais être ma vie, s'effondrer comme un château de cartes.

Alors quand un tel cataclysme vient bouleverser tout ce que vous êtes, c'est comme vivre dans un monde post-apocalyptique. Plus rien n'est comme vous l'avez connu, il faut survivre, essayer d'avancer et trouver un nouvel espoir. Et mon nouvel espoir est assis au volant de sa voiture, il me ramène dans cet appart un peu moche. Pourtant, il n'y a pas un autre endroit sur terre où j'aimerais vivre. Le premier endroit où je me sens chez moi depuis la maison de mes parents à Georgetown.

— Ma puce ?

Perdue dans ma contemplation de la ville, je ne réagis pas immédiatement au son de son grain de voix pourtant si puissant.

Le contact de sa peau sur la mienne finit de me ramener vers lui.

— Tu es partie où, ma Brownie ? me questionne-t-il en caressant mes cheveux.

— Nulle part, je me disais juste que même si j'ai adoré passer deux jours dans la forêt, je suis heureuse de rentrer à l'appart.

— Tu sais ce qu'on dit : « On n'est jamais mieux que chez soi. »

J'enroule mon bras autour du sien et pose ma tête sur son épaule.

— Et c'est ce que je ressens quand je passe la porte de l'appartement, j'ai l'impression d'être chez moi.

— Parce que c'est le cas, Harlow. Je sais qu'en le voyant on comprend tout de suite qu'il est habité par deux mecs pas vraiment portés sur la décoration et qu'il n'a jamais vu de nanas, mais...

— Jamais ? rebondis-je, un peu surprise d'apprendre ça.

— Bah oui !

— Vous vivez là depuis cinq ans et vous n'avez jamais ramené une fille, ni toi, ni Gavin.

— Entre nous, je crois que Gavin...

Il passe la main dans ses cheveux. Poursuivre semble le faire hésiter.

— Enfin, tu vois...

— Non, pas vraiment...

— Je ne pense pas qu'il soit très branché « filles »...

— NON ! m'écrié-je, choquée par ce qu'il avance.

— Mais je n'en ai pas la certitude, il ne me l'a jamais dit !

— Et tu ne lui as jamais posé la question ?

— Bien sûr que non ! Et je t'interdis de mettre ton nez de petite fouine là-dedans, s'empresse-t-il d'ajouter en me pinçant la joue. Si j'ai vu juste et qu'il ne dit rien, c'est probablement qu'il n'est pas prêt à le faire.

— Même après toutes ces années...

— Peut-être qu'au début un tel aveu était délicat parce qu'on ne se connaissait pas vraiment, et maintenant qu'on cohabite depuis si longtemps, j' imagine que me dire qu'il est gay n'a rien de simple.

— Il redoute sûrement ta réaction. Il y a plus d'une personne qui le prendrait mal...

— Mais moi, je m'en cogne. Il devrait le savoir depuis le temps.

— Peut-être t’es-tu trompé...

Trouvant qu’il me parle beaucoup de son ami et peu de lui, je m’invite sous son pull et parcours la perfection de son torse.

— Et toi ?

— Moi, quoi ?

— Pas une fille en cinq ans ? demandé-je, perplexe.

— Il y en a eu quelques-unes, seulement elles n’ont jamais mis un pied chez moi et encore moins dans mon lit.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ce n’était que du cul, Harlow. Des coups d’un soir dont je me foutais complètement.

— Alors..., lui dis-je en me mordant lentement les lèvres. Je suis la première à avoir eu le droit de voir ta tanière et de dormir dans ton lit.

— La seule et l’unique, oui !

— Et tu ne regrettes pas de m’avoir conduite chez toi lorsque j’étais bourrée parce que depuis c’est pas simple de me faire dégager, gloussé-je.

Prenant mon visage entre ses mains, il m’attire à lui. Sa langue vient effleurer ma bouche.

— Si tu n’es pas partie, c’est parce que j’ai tout fait pour que tu restes, me dit-il sans cesser de me torturer.

Il flirte avec moi, me titille, mais ne m’embrasse pas franchement. J’agrippe son manteau et tente de l’approcher suffisamment afin qu’il ne puisse plus me priver de sa bouche. Ses mains se referment sur les miennes et les défont de leur emprise.

— On est à la maison.

— Evon, murmuré-je avant de lancer une nouvelle offensive, mais une fois de plus, il s’éloigne et me laisse en plan sur mon siège.

Frustrée, je croise les bras et boude tandis qu'il descend de la voiture et vide le coffre de nos valises. Il finit par ouvrir ma portière.

— Tu veux passer la nuit ici ?

Je soupire et ne bouge pas d'un millimètre. L'instant d'après, il s'accroupit près de moi.

— Ma jolie petite boudeuse, ricane-t-il. On mange un morceau avec Gavin et après, on file au lit que je te donne ce que tu réclames...

— Alors là, dans tes rêves !

Il se marre de plus belle.

— Allez, ma Brownie, on rentre chez nous.

— Sauf que ce n'est pas vraiment chez moi...

Il m'attrape par le menton et me guide jusqu'à lui.

— Je ne veux pas t'entendre dire ça, Harlow. Tu seras toujours chez toi, ici. Même si on s'engueule, même si je suis en colère après toi, tu as ta place dans cet appart, et s'il te prend l'envie de t'en aller, je reviendrai te chercher, sois-en certaine !

Comment faire la tête de mule avec un mec aussi adorable ? Je me suspends à son cou et lui vole ce baiser qu'il m'a refusé.

— Il n'y a aucune chance que je m'en aille ! Tu n'as pas idée comme ça m'avait manqué de vivre dans un endroit où je me sente bien, où je trouve ma place. Parfois, c'était si violent cette sensation de n'être la bienvenue nulle part, d'être sans arrêt celle dont personne ne veut...

Son pouce repousse ces deux larmes que je sens rouler sur ma peau.

— Violent à finir ivre morte sur le bord de la route, étendue dans ton vomi.

— Ce soir-là, articulé-je la voix tremblante. Je voulais... je suis allée là-bas pour...

Je voudrais soulager mon cœur de ce poids, lui dire jusqu'où mon chagrin et ma solitude m'ont conduite. Il pose ses mains de part et d'autre de ma tête.

— Je sais, ma chérie, j'ai tout de suite eu des doutes sur la raison de ta présence là-haut. Gavin aussi. Pourquoi crois-tu que j'étais fou de rage ?! Boire autant, c'était te rendre vulnérable et j'ai eu envie de t'étriper en pensant à tout ce qui aurait pu t'arriver si quelqu'un de malintentionné t'avait trouvée. Je t'ai prise dans mes bras, je t'ai portée jusqu'à la maison et tout le long de ce putain de chemin, je les ai tous maudits de t'avoir fait tant de mal. Une fois que je me suis occupé de toi, que tu étais allongée dans mon lit, je t'ai regardée dormir en me demandant ce que tu foutais près de cette route. Et comme il n'y a que ce pont dans les parages...

— Je me sentais si seule, Evon, je n'en pouvais plus, sangloté-je.

Il me prend dans ses bras. Le nez enfoui dans mes cheveux, il inspire profondément.

— L'alcool a tout amplifié. J'avais trop mal, je voulais que ça s'arrête, lui expliqué-je en pleurant.

— Je sais ce qu'on éprouve quand nos émotions nous submergent. Tout paraît si noir que tout espoir semble perdu, et je te jure de toujours tout faire pour que plus jamais tu n'en arrives là, Brownie, tu entends ?

J'acquiesce avant de sécher mes larmes. Je me blottis davantage contre lui.

— On rentre à la maison, maintenant ?

Il se redresse et m'offre sa main.

— Avec plaisir, ma magnifique colocataire.

Je ris en l'acceptant.

Chapitre 30

L'école de droit de l'université de Caroline du Sud est une grande bâtisse moderne de deux étages faite en briques blanches et disposant de nombreuses vitres. La porte d'entrée est agrémentée de deux imposantes colonnes qui lui donnent un prestige impressionnant. Entouré de grandes étendues d'herbe traversées de chemins pavés, il est l'un des bâtiments les plus imposants du campus. C'est entre ces murs qu'étudie Evon pour sa dernière année de droit. Là où je me trouve en cette fin d'après-midi à attendre qu'il quitte son cours pour que nous puissions rentrer à l'appartement. Je patiente assise sur un banc depuis quelques minutes quand il apparaît enfin dans mon champ de vision, et je dois avouer que ce que je découvre n'a rien pour me ravir. Il descend les marches en bavardant avec une jeune femme brune riant à ses dires alors qu'elle le dévore des yeux.

La jalousie n'est pas un aspect de ma personnalité, habituellement. Je pouvais voir Levi avec d'autres filles sans ressentir de pulsion possessive. J'avais pleinement confiance en lui, en ses sentiments pour moi. Alors pourquoi aujourd'hui, je colère de voir Evon avec cette nana à un point que j'aimerais aller la trouver et lui péter cette main qu'elle a posée sur son avant-bras ? Pour qui elle se prend celle-ci ? N'hésitant pas une seconde, je bondis sur mes pieds et m'en vais à leur rencontre tandis qu'ils ont pris racine au pied du bâtiment. Evon me tourne sensiblement le dos lorsque je

m'approche. Bien déterminée à faire passer un message clair à cette pimbêche aux mains baladeuses, je m'enroule autour de sa taille et dépose un baiser sur sa joue.

— Bonjour, Bébé ! m'exclamé-je joyeusement.

— Ma puce ? dit-il, surpris de me trouver là.

Il enroule son bras autour de mes épaules. Je pose un bref regard sur cette fille qui m'inspecte de la tête au pied.

— Je devais aller chercher quelques livres à la bibliothèque et je me suis dit que j'allais venir te chercher pour qu'on rentre ensemble à la maison.

— Tu as bien fait, ma Brownie.

Il s'intéresse à sa camarade.

— Ruby, je te verrai, demain !

— Oui, à plus tard.

Je lui offre mon sourire le plus hypocrite avant qu'elle tourne les talons.

— On peut se mettre en route ? me demande Evon avant de se pencher à mon oreille et d'y glisser : « Enfin si tu as fini de marquer ton territoire... »

— Oui, je crois qu'elle a compris, rétorqué-je sans me démonter.

Main dans la main, nous nous mettons en route.

— Alors, cet après-midi ?

— Interminable ! Mais j'ai eu Maisie au téléphone en sortant de la bibliothèque et je me suis gentiment fait engueuler.

— Elle veut te voir, c'est ça ?

— Oui ! Ça ne t'ennuie pas si on y va ce week-end ?

— En fait, j'ai déjà pensé que vous auriez envie de vous voir. Je t'ai beaucoup accaparée et si je ne veux pas qu'elle me déteste, j'ai intérêt à lui rendre un peu sa sœur.

Je glousse.

— Alors, je voudrais que tu y ailles, mais sans moi...

— Mais Evon !

— Il faut qu'on apprenne à faire la part des choses entre notre histoire, Maisie et tout le reste. Un week-end entre sœurs vous fera le plus grand bien.

Il me saisit par la taille et me soulève contre lui.

— Et imagine comme tu seras heureuse de me revoir après deux jours séparés.

— Hum, dis-je en gémissant cachée dans son cou. Ça risque d'être sportif dimanche soir...

— Tu n'as pas idée !

Nous sommes toujours collés l'un à l'autre lorsque nous pénétrons dans le hall de notre immeuble et toutes ces caresses, toutes ces provocations ont fait de nous deux êtres avides de plaisir. À peine la porte du sas s'est-elle refermée que je suis plaquée contre le mur adjacent par le corps d'Evon. Les doigts subtilement serrés sur ma gorge, il m'investit de sa langue, m'embrasse à pleine bouche. Accrochée au revers de son manteau, je glisse ma cuisse entre ses jambes jusqu'à venir apprécier la protubérance naissante dans son pantalon, et ce contact le fait grogner entre mes lèvres.

— Evon, murmuré-je lorsqu'il écarte brusquement ma veste pour se glisser sous mon pull.

Il remonte du bas de mon ventre jusqu'au creux de mes seins dont il redessine les formes à travers mon soutien-gorge avant de les délaissier pour m'empoigner vivement par les fesses. Ramenée contre son érection, je ceins mes jambes sur ses hanches et avec une lenteur provocante, j'ondule du bassin. Evon s'engage dans l'escalier et gravit avec une facilité incroyable les trois étages qui nous séparent de notre appartement. Me maintenant contre la porte d'entrée, il se débat avec ses clefs pour tenter de la

déverrouiller sans jamais cesser de m'embrasser. Une fois à l'intérieur, tout va très vite. Nos sacs tombent lourdement sur le sol, je lui retire son manteau, son pull et commence à m'intéresser à la boucle de sa ceinture lorsqu'il me pose sur la table de la cuisine. Son jean lui tombant sur les hanches, il m'ôte ma veste et d'un seul et même geste il me dévêt de sorte que je finisse seulement couverte de mon soutien-gorge. Je le débarrasse de son tee-shirt avant de laisser ma langue s'aventurer dans son cou. Il jette sur le sol ce bout de coton ridicule qui recouvrait ma poitrine qu'il prend à pleine main avant de me basculer. Mon dos rencontre le plateau en acier. Dans cette position, Evon me domine de sa grande taille. Du bout des doigts, il parcourt le haut de mon corps et descend jusqu'à s'immobiliser sur le bouton de mon jean noir. Il le défait et commence à le faire glisser sur mes cuisses, le tire jusqu'à ce que je ne porte plus que ma culotte dont il attrape l'élastique avant de me contempler dans mon ensemble.

— Pourquoi es-tu jalouse de Ruby, Brownie ? Tu n'as pas confiance en moi ?

— Si, j'ai pleinement confiance en toi, Evon.

— Alors, c'est bien ce que je craignais, c'est de toi dont tu doutes ! affirme-t-il comme s'il avait déjà longuement pensé cette possibilité.

— Non, je..., ânonné-je ne sachant quoi répondre.

Comme toujours, il voit clair en moi.

— Tu n'as aucune conscience de ta beauté, de la splendeur de ton corps.

— Je... je ne sais pas, Evon, bafouillé-je en recouvrant mes yeux de mes mains, mal à l'aise qu'il me scrute d'une manière aussi intrusive.

Je sens alors sa bouche recouvrir mon sein et happer mon téton.

— Moi, je le sais. Tu es sublime !

— Tu as dit que j'étais moche, lui rappelé-je avec toute la peine que ses paroles ont laissée en moi.

Il attrape mes poignets et dégage mes mains avant de se planter dans mon regard.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Comment j'aurais pu te dire un truc que je n'ai jamais pensé ?

— Tu as dit que j'étais trop maigre, que c'était moche.

Je vois un rictus se former furtivement avant qu'il ne reprenne son sérieux.

— Je voulais seulement que tu te nourrisses, je ne l'ai jamais pensé. J'avais peur que tu ne manges pas convenablement et je pensais que c'était délibéré de ta part.

— Tu croyais que j'étais anorexique ?

Il acquiesce.

— J'ai compris plus tard que tu avais surtout des problèmes d'argent.

Il emprisonne mon visage entre ses paumes.

— Harlow, pardonne-moi si mes propos t'ont blessée, ce n'était pas le but ! Je t'ai toujours trouvée très belle.

Son corps me recouvrant, il presse ses lèvres contre les miennes. Je profite de l'avoir si près de moi pour me faufiler entre nous et finir de le déposséder de son pantalon ainsi que de son boxer. Il sourit contre moi lorsque mes doigts viennent effleurer son sexe fringant, mais ça ne dure qu'un instant avant qu'il ne s'éloigne. En tenue d'Adam, il traverse le salon où tous nos habits sont éparpillés jusqu'à son manteau. Il fouille dans les poches avant d'en sortir un petit étui argenté.

— Dans ton manteau, dis-je en riant.

— Avec toi, je préfère être prêt à entrer en action n'importe quand.

Il me dit ça tout en enroulant le latex autour de son pénis et en revenant vers moi.

— Qu'est-ce que tu insinues ? m'offusqué-je.

— Je n'insinue rien. Je dis juste que tu me rends barge, que j'ai envie de toi en permanence et que s'il te prend l'idée de me chauffer, je ne pourrais pas retenir de te faire l'amour et je me fiche bien du lieu et du moment. Je préfère être prévoyant et avoir une capote sur moi parce que même ça, ça ne m'arrêtera pas !

— Tu ne m'as pas entendu quand je t'ai dit que je ne prenais pas la pilule ?

Il me soulève dans ses bras.

— Si, et je m'en fous !

Il me jette sur le canapé et me manipule de sorte que mes fesses reposent sur l'accoudoir.

— Je suis en mesure de gérer ce qui pourrait sortir de ton ventre.

— Bah pas moi, alors fourre tes poches de capotes, Mendoza !

Il ricane avant de me saisir par les hanches.

— On peut reprendre là où nous en étions, Mademoiselle Jonas ?

Du plat du pied, je le ramène à moi. Il s'incline dans ma direction. Je viens apprécier ses larges épaules tandis qu'il fonce vers ma bouche. Peau contre peau, nous nous embrassons langoureusement. Ses doigts enfoncés dans la chair de mes fesses, il me garde en place contre le sofa, alors que son entrejambe trouve naturellement sa place entre mes cuisses et se lance dans de longs et profonds mouvements du bassin qui décuplent mon appétence. Les ongles plantés dans son dos, je n'attends que ce moment où il s'enfoncera en moi. Les dents serrées sur mon sein, il le torture quand sa main vacante se ferme sur son sexe pour le guider jusqu'à mon ouverture. Je sens cette pression annonciatrice d'un plaisir imminent, celui de le posséder de la façon la plus intime qui soit. Il commence à pousser en moi, toujours avec la même prudence quand le bruit d'une clef qu'on tourne dans la serrure le fait tout abandonner.

— Putain, fais chier ! râle-t-il avant de s'emparer du plaid plié sur le dossier du canapé.

Il me recouvre avec. Même ma tête finit sous le tissu moelleux et doux. La porte s'ouvre.

— Oh, putain de merde ! s'écrie Gavin en nous découvrant ainsi.

Je porte une main à mes lèvres, y retiens un rire.

— Salut ! l'accueille Evon avec entrain.

— Dis-moi qu'elle est sous ce putain de plaid, que tu n'es pas réellement en train de te taper ce coussin, parce que je fais mes bagages, sinon !

— Non, elle est là ! se marre-t-il. Hein, ma Brownie ?!

— Coucou, Gavin, le salué-je en lui faisant un geste de la main.

— Vous êtes des porcs, sérieux ! Et quand tu n'auras plus la bite à l'air, il faudra qu'on cause de deux ou trois règles de vie qu'il serait bien de s'imposer, parce que j'ai pas envie de voir ton cul défiler à longueur de temps, Evon !

— Ouais, mais on est un peu occupés, là. Tu peux te tirer dans ta piaule, s'te plaît !

— Je vais bosser mes cours !

Je l'entends marcher dans le salon.

— Surtout, prends ton temps, mon pote.

— Va te faire foutre, et je ne veux plus jamais revoir ce coussin !

L'instant d'après, il claque la porte de sa chambre. Evon tire sur le plaid. Nos regards se croisent et instantanément, nous éclatons de rire.

— Tu crois qu'il est fâché ?

— Mais non, ne t'en fais pas !

Je tente de me redresser quand il me retient à la force de sa main.

— Tu vas où là ?

— Attends, on ne va pas rester ici !

— Tu es parfaite le cul en l'air, et je t'interdis de bouger.

— Et s'il a envie de sortir de sa chambre ?

Evon revient vers moi et m'embrasse à nouveau.

— Eh bien, il a intérêt à s'annoncer s'il ne veut pas d'un nouveau tête à tête avec mon cul ! Maintenant ma chérie, je crois que ce gros nul nous a interrompus au moment où les choses devenaient sérieuses.

— Délicieusement sérieuses.

J'écarte les jambes devant lui, il y retrouve sa place sans plus attendre.

OceanofPDF.com

Chapitre 31

— Fais attention avec le verglas, surtout ! Ils annoncent de la neige cette nuit, alors ça risque de beaucoup se rafraîchir.

— Promis !

Accoudée contre la carrosserie de la BMW d'Evon, je l'observe charger mon sac de voyage dans le coffre avant de le refermer. Lorsqu'il s'avance vers moi, il capture mes mains dans les siennes, les porte à ses lèvres et souffle pour les réchauffer.

— Si tu as le moindre problème, tu te gares et tu appelles David, il viendra te chercher !

— C'est bon, Bébé, arrête de flipper, je vais arriver à Charleston en un seul morceau et ta jolie voiture aussi.

— Je devrais peut-être t'accompagner...

— Tu as cette soirée avec tes potes et moi, j'ai une soirée pyjama prévue avec ma petite sœur !

Je me réfugie au creux de ses bras, dans la chaleur de son corps.

— Et si tu te pointes, elle va te faire la misère !

— J'ai plus peur des conditions météo que de ce mini-machin truc !

La pulpe de son pouce frôle mes lèvres avec douceur.

— Tu es prudente, OK ?

— Oui, tout ira bien.

— Et appelle-moi dès que tu arrives à Charleston.

— Je ne vais pas pousser ta voiture comme tu te plais à le faire, alors ne me harcèle pas de messages si je mets du temps à arriver.

— Ça marche !

Les mains sur ma nuque, il me contraint à basculer la tête en arrière, sa bouche rencontre la mienne dans une danse amoureuse. Un baiser tendre et doux qui sait attiser mes pulsions, mon envie de lui.

— Evon, murmuré-je contre ses lèvres. Je ne vais jamais m'en aller si tu me fais ça...

— Je ne fais que t'embrasser, s'amuse-t-il en revenant à la charge.

— Mais tu fais ça trop bien...

— Maintenant, monte en voiture, ma Brownie, me dit-il en me frictionnant les bras. Tu vas attraper froid et je doute que tu veuilles passer ce week-end fiévreuse et clouée au lit.

— Oui, tu as raison.

Il contourne la voiture et m'ouvre la portière. Je lui donne un dernier baiser avant de m'installer au volant.

— Sois sage, samedi soir.

— Tu n'as pas de souci à te faire !

Il m'enferme dans l'habitacle et s'accoude à la vitre baissée.

— Je t'ai mis une clef USB dans l'autoradio, histoire d'élargir ta culture musicale.

Je lève les yeux au ciel.

— Je crois que je peux m'attendre au pire avec toi.

Il passe la tête par l'ouverture et me vole un baiser.

— File maintenant, sinon tu vas rouler sous la neige.

— On se voit dimanche.

— Je t'attendrai nu dans notre lit.

— J’ai tellement hâte !

— Et moi donc !

Je tourne la clef de contact. Il tend le bras vers moi et caresse doucement mes cheveux.

— Fais attention à toi, ma Brownie.

— Je gère, t’inquiète !

Il m’offre un dernier sourire avant que je démarre et quitte le parking.

**

Les premières lueurs du jour s’infiltrèrent dans ma chambre pour me tirer de ma grasse matinée en ce samedi matin. Un petit coup d’œil sur la gauche m’apprend que ma petite sœur Maisie dort encore elle aussi. Hier soir, nous sommes montées dans ma chambre après avoir dîné avec David et nous avons passé la soirée à bavarder tout en nous goinfrant de bonbons et de crème glacée, et ce moment a été génial. Nos sujets de conversation ont été plus ou moins sérieux. J’ai été particulièrement heureuse lorsqu’elle m’a dit se sentir bien avec David, qu’elle commençait à l’apprécier. Enfin, l’espoir renaît pour nous. Je le vois en Evon, en cette relation père-fille que Maisie bâtit doucement avec David. Après toutes ces épreuves, il y a de meilleurs jours qui s’annoncent pour nous.

Voyant que ma petite sœur est profondément endormie, je décide de quitter la chambre à pas de souris et de me rendre à la cuisine pour prendre une bonne dose de caféine. Au rez-de-chaussée, je fonce la tête basse, les yeux rivés à l’écran de mon portable sur lequel je rédige un doux message à Evon que j’imagine encore endormi vu que je n’ai aucune nouvelle de lui depuis qu’il m’a annoncé qu’il se couchait, il était environ minuit. Un peu à

l'aveugle, j'entre dans la cuisine et manque de faire tomber mon téléphone par terre quand :

— Bonjour, Harlow !

Je lève la tête au son de cette voix forte et assurée, et tomber nez à nez avec Levi finit de me réveiller.

— Levi ! Tu... euh... je ne savais pas que tu devais venir, bégayé-je figée sur le pas de la porte.

— Je suis arrivé très tard, cette nuit.

— Tu as dormi ici ?

— Exact ! Café ?

Je lui souris pour toute réponse et immédiatement, il enclenche la cafetière déjà prête à l'usage, à croire qu'il m'attendait.

— Et où est David ?

— Parti faire des courses ! Tu vas rester plantée là longtemps ?

Gênée par sa présence, par son humeur trop joviale, je m'avance jusqu'à la table de la cuisine en l'observant du coin de l'œil. Il me rejoint, une tasse à la main.

— Et voilà, un café noir sans sucre pour la demoiselle !

Mais à quoi il joue, là ?!

— Tu es...

Je me racle la gorge.

— ... bizarre...

Il rigole franchement avant de se placer face à moi.

— Bizarre, tiens donc !

— Oui, t'es sûr que ton coach ne met rien dans ton eau quand tu t'entraînes.

— On ne peut jamais être sûr de rien, ricane-t-il.

La main dans ses cheveux, il soupire.

— Je crois que la fatigue joue un peu sur mes nerfs. Je n'ai pas dormi plus de trois heures.

— Tu devrais aller te recoucher. Le lit de Maisie est libre, si tu veux !

— Non, c'est bon ! J'ai envie de profiter de ma journée ici avec vous.

— Oh... Tu vas rester tout le week-end ?

— Ça te gêne ?

NAN !!! Bien sûr que non !!! Un week-end avec mon ex sans que mon petit ami actuel soit au courant, pas de problème !!!

— Tu es chez toi, je crois...

— Donc, ça te gêne !

Je plonge en direction de ma tasse.

— Tu fais ce que tu veux, Levi.

— J'ai été surpris quand papa m'a dit qu'Evon n'était pas là, j'ai vu sa voiture dehors.

— Il me l'a prêtée.

— Sa précieuse BMW, rit-il. Eh bien, on n'arrête pas le changement...

J'avale une gorgée de mon café, de plus en plus mal à l'aise de faire la conversation avec lui.

— On ne s'est pas revus depuis l'autre soir dans ta chambre. J'ai eu envie de venir te voir sur le campus pour bavarder, mais avec Evon dans les parages, c'est loin d'être simple.

— Je comprends qu'il n'aime pas l'idée qu'on se voit tous les deux. Avec notre passé...

— Je doute que ce soit vraiment notre passé qui le dérange le plus.

Qu'est-ce qu'il entend par là ?

— Toujours est-il, je voulais te faire savoir que j'ai parlé avec Leah. Elle n'a pas nié ce qui s'est passé.

— Encore heureux ! répliqué-je du tac au tac.

— H, je pensais ce que je disais. Je peux accepter qu'il y ait des tensions entre vous compte tenu de la situation, mais jamais je n'accepterai que ça aille si loin de son fait ou du tien.

— Sauf que pour ma part, je me fiche bien de Leah...

Il lève les mains en l'air.

— Je sais, H, je sais ! J'ai ouvert les yeux sur beaucoup de choses depuis qu'on est venu me répéter ce qui s'est produit ce soir-là.

— Qui te l'a dit d'ailleurs ? Je n'en ai parlé à personne.

Il arque un sourcil genre « t'es sûre de ce que tu avances ».

— Je n'ai rien dit à Evon, il l'a compris en me voyant en présence de Leah.

— C'est une des filles qui était là qui m'a avoué ce qu'elle avait fait avec Leah. Elle s'en voulait vraiment.

Elle peut après m'avoir rouée de coups.

— OK !

— H, me dit-il en posant sa main sur mon poignet. Je suis vraiment désolé de ce qu'elle t'a fait.

Encore une fois, je me dérobe à son regard insistant, son comportement me laisse perplexe quant à ses intentions.

— Je... ce n'est pas grave. C'est du passé.

— Si, ça l'est ! Tellement grave que je ne pouvais pas rester avec quelqu'un que je connais si mal...

— Tu l'as quittée ? l'interrogé-je, bouche bée.

— Oui, et c'est bien mieux comme ça ! Tout est plus simple maintenant ! Et je regrette de ne pas t'avoir plus écoutée quand tu as tenté de me parler. On a discuté de Georgetown, de tout ce qu'elle t'a fait endurer au lycée. Quand je repense à toutes ces fois où tu es venue en me suppliant de t'écouter et où je t'ai ignorée.

Il cherche mon regard et s'y plonge lorsque je lève les yeux vers lui.

— Quand je t'ai vue au lycée, le jour de la rentrée, j'ai cru que ma tête allait exploser. Je n'avais jamais envisagé que tu puisses revenir, et te trouver là, ça m'a retourné les tripes. Je savais que tu allais découvrir que j'étais avec Leah, mais il y avait des choses bien plus graves que tu allais finir par apprendre et je...

Il se frotte lentement le visage en soufflant.

— Je me suis détaché de toi parce que j'avais trop morflé. Ma vie reprenait un cours normal alors je voulais plus que tout oublier les mois difficiles que je venais de passer avec ma mère. Je t'ai laissé tomber, je l'admets. Mais ne va pas imaginer que je n'ai rien ressenti en songeant à toi.

Je suis sur le point de lui dire que même si je peux comprendre, ça n'excuse pas tout, mais Maisie entre à ce moment-là et interrompt notre conversation. Je ne perds pas une seconde pour me lever et embrasser ma sœur avant de m'affairer à lui préparer son petit-déjeuner, heureuse de m'être débarrassée de cette situation gênante. Cela dit, j'ai un autre problème que Levi et son mea-culpa. Faut-il que je prévienne Evon que Levi est là, qu'il passe le week-end ici ? S'il l'apprend, il ne lui faudra pas plus de deux heures pour débarquer, c'est certain !

Chapitre 32

— Ensuite, tu prends ton chocolat fondu et lentement, tu l’incorpores à tes œufs montés en neige.

Équipée de ma spatule, je fais la démonstration de ce que je viens d’expliquer à Maisie qui, perchée sur son tabouret, écoute attentivement mes explications. D’après ce qu’elle m’a raconté, alors que nous passions notre soirée « entre filles » dans ma chambre à coucher, David n’est pas un grand cuisinier alors, elle m’a demandé de lui apprendre quelques petites choses afin de pouvoir l’aider. Et comme ma sœur à un penchant pour le sucré, elle a voulu que je lui apprenne à faire des mousses au chocolat. Nous voilà donc prises dans cet atelier dessert depuis un moment, maintenant.

Je commence à remplir les coupelles de mousse quand mon portable se met à vibrer sur le plan de travail. Maisie, cette vilaine curieuse, s’en empare.

— Mai’, arrête !

— « Ma Brownie, tout me manque. »

— Maisie, c’est personnel, la réprimandé-je en me hâtant de finir ce que je suis en train de faire.

Mais cette chipie n’a décidément pas envie de respecter ma vie privée.

— « Ton sourire, ton rire, tes grands yeux sombres, l'odeur de ta peau, tes lèvres ». Beurk ! « Ton CORPS » !!! s'écrie-t-elle, choquée. Re-beurk !

Je lui arrache le téléphone des mains.

— Je t'ai dit que ça ne te regardait pas !

— Et je t'ai dit qu'il était amoureux de toi !

Amoureux ??? Je doute franchement qu'il en soit là...

Elle commence à lécher la spatule dont je me servais à l'instant.

— Et c'est trop bizarre, d'ailleurs !

— Pourquoi, bizarre ?

— Bah, c'est mon frère et toi, tu es ma sœur, mais vous êtes amoureux.

C'est étrange, je te dis !

— C'est un peu compliqué de s'y retrouver, je te l'accorde.

— Comment se porte cette mousse au chocolat ? nous interroge Levi en entrant dans la cuisine.

— Finie ! s'exclame Maisie. H vient de la mettre au réfrigérateur.

— Super ! Et vous faites quoi, maintenant ?

— On bavarde !

— De quoi ? Je peux savoir ? Si ce n'est pas un secret de sœurs...

— C'est un peu perso, dis-je pour les interrompre en espérant couper l'herbe sous le pied à ma pipelette.

— Je disais seulement que...

Raté...

— C'est un peu bizarre que mon frère soit amoureux de ma sœur.

— Ton frère ? s'étonne Levi sans oser lever le nez vers moi.

— Evon !

Puis elle se tourne vers moi.

— Si on a fini, je peux aller jouer dans ma chambre ?

Oui, sauve-toi parce que j'ai envie de te tordre le cou !

— Oui, bien sûr.

Elle saute sur le carrelage et galope en direction du salon. Je ne perds pas une seconde pour me lancer dans le nettoyage de la cuisine.

Si je suis occupée, il va s'en aller... j'espère...

— Alors, articule-t-il hésitant. Evon et toi, ça devient sérieux ?!

— Maisie se fait des idées. Elle a 7 ans et une imagination débordante.

— Donc, il n'est pas amoureux !

Je me stoppe et le regarde, hébétée.

— Mais de quoi tu te mêles ?!

— Je ne me mêle de rien, affirme-t-il les mains en l'air. J'essaie simplement de comprendre.

— Comprendre quoi, au juste ?

— Comprendre comment une fille aussi brillante n'est pas capable de réaliser ce qui se passe...

— Tu arrêtes tout de suite, répliqué-je en m'énervant et en frappant le marbre avec un torchon. Je n'ai pas envie de t'entendre dire du mal d'Evon. Ce n'est pas parce que ton histoire avec Leah s'est mal terminée que tu dois venir me prendre la tête.

— J'ai quitté Leah, Harlow ! De mon point de vue, notre histoire ne s'est pas mal finie, bien au contraire. J'ai appris beaucoup sur moi-même grâce à cette rupture.

— Sauf que tout ça ne me concerne pas !

— Si, justement, s'écrie-t-il. Tout te concerne, H !

Stupéfaite, je fais un pas en arrière. Regrettant visiblement de s'être emporté, il se frotte le crâne.

— Tu ne veux pas m'écouter et c'est légitime vu notre passé, mais je t'assure que je ne dis pas ça pour te faire chier. Méfie-toi d'Evon, de ses

vraies motivations à s'être lancé dans cette histoire avec toi !

— Je t'ai dit de te taire !

— Il ne te dit pas tout !

— Ça suffit tous les deux, intervient David qui a dû nous entendre depuis le jardin où il coupait du bois. J'en ai assez des tensions qui règnent ici ! Si vous n'arrivez pas à vous entendre, je vais finir par refuser que vous soyez ici en même temps !

— C'est bon, je vais aller voir le match à la télé, nous dit Levi. Elle ne veut pas entendre raison !

L'œil mauvais, je l'observe s'en aller avant de revenir vers David.

— Mais qu'est-ce qui se passe avec Evon ?

Nerveux, il remet sa casquette en place.

— C'est...

— Si tu me dis que c'est compliqué, je pense que je vais perdre mes nerfs. Bien sûr que ça l'est, sinon ils n'en viendraient pas aux mains à chaque fois qu'ils se croisent. J'essaie de tempérer Evon et j'ai eu la chance d'y parvenir jusqu'ici, mais il y a un jour où il y aura un mot, un geste de trop et je ne pourrai plus rien pour l'arrêter.

— Evon est tellement imprévisible, Harlow. Il y a des années que j'ai perdu mon fils, qu'il n'a que du mépris pour sa famille.

— Mais pourquoi, David ?! m'énervé-je qu'il ne crache pas le morceau une fois pour toutes.

— Evon est un jeune homme en colère et je pense qu'il se cherche encore. J'aimerais l'aider et je te dirais de quoi il retourne sans hésiter si j'étais persuadé que ça puisse lui être bénéfique, mais ça aura l'effet inverse.

— Mais David, râlé-je. Il faut mettre un terme à toute cette histoire et tu peux le faire en m'expliquant ce qui ronge Evon.

— Je comprends ton insistance et je réalise comme c'est difficile pour toi de te retrouver au milieu de ce conflit, mais il faut que ce soit lui qui fasse cette démarche. Il le vivrait très mal si tu l'apprenais sans qu'il ne le désire, ça le rend déjà fou de colère. Respecte son besoin de garder les choses pour lui, si ce qu'il y a entre vous est vraiment fort alors peut-être qu'il se confiera. Et je l'espère sincèrement, ma petite Harlow. Ça lui ferait du bien. Et tu as tout ce qu'il faut en toi pour le rendre heureux. Je prie pour qu'il trouve un peu de paix avec toi.

Il repart vers le jardin.

— Je m'inquiète pour lui...

— Moi aussi, je me fais du souci pour mes fils. Malheureusement, c'est difficile de faire quoi que ce soit pour eux. Ils sont bornés et très en colère après moi. Il nous faut du temps à tous.

Et il sort en me laissant avec quelques questions en plus au sujet de son fils aîné et une curiosité grandissante.

**

J'étouffe un bâillement lorsque le mot « fin » apparaît sur l'écran. J'ai eu le plus grand mal à ne pas m'endormir pendant le film. Me concentrer sur les images a été très compliqué, surtout avec les œillades en coin lancées par Levi au cours des deux dernières heures. Entre son attitude de ce soir et la conversation que nous avons eue un peu plus tôt dans la journée, je ne sais que penser de son comportement. Sa rupture avec Leah, sa présence ici et ses coups d'œil insistants... qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Maisie est bien plus tranquille, elle. Etendue de tout son long sur le sofa, elle a la tête posée sur mes genoux, elle dort profondément, et ce depuis les

premières minutes du film (un programme choisi par ses soins, bien sûr !).
Je me redresse, prête à la réveiller quand Levi bondit de son fauteuil.

— Attends, H, je vais la monter !

— Oh... OK !

Il s'accroupit à mes pieds et dégage une mèche des cheveux blonds de Maisie.

— Est-ce que tu crois qu'un jour elle cessera d'être en colère après moi ?

— Elle a seulement du mal à accepter cette situation...

— Non, elle m'en veut vraiment, je le vois bien. Elle n'agit pas avec moi comme elle le fait avec Evon.

— Peut-être qu'elle a besoin de temps.

Je crois qu'il va se relever, mais non. Il reste là et pose sa main sur la mienne. Un simple contact qui me fait l'effet d'un électrochoc. Tout en moi vibre de cet échange pourtant anodin. C'est une tension si forte que je la retire comme si je venais de prendre un coup de jus.

— Pardon, s'empresse-t-il de s'excuser.

Je baisse les yeux en secouant doucement la tête.

— Non, ce n'est rien. Je ne m'y attendais pas, c'est tout...

— H, m'appelle-t-il en cherchant mon regard.

Il le trouve et s'y plonge, un sourire doux s'étire sur ses lèvres.

— Et toi, tu m'en veux encore, n'est-ce pas ?

— Là n'est pas la question ! Il s'agit de Maisie, pas de moi !

— J'ai pris le temps de repenser à tout ce que nous avons vécu depuis ton départ pour Savannah. Ma mère savait pour ta mère et mon père, et elle était tellement furieuse. Elle a dit des choses sur ta famille, sur toi...

Il baisse les yeux, se pince l'arête du nez.

— Je ne savais plus ce que je devais faire. Jamais je ne me suis senti aussi paumé. Ma copine venait de partir à des centaines de kilomètres de moi et j'apprenais que celle que je croyais être ta sœur était également la mienne. L'ambiance à la maison est devenue insoutenable. Mon père en prenait plein la tête. Finalement, plus les jours passaient, plus il s'absentait. Lui, trouvant toujours un bon prétexte pour s'éterniser au bureau. Evon, menant sa vie à l'université, il n'y avait plus que moi pour la soutenir.

Il se frotte le bas du visage.

— Oui, elle a fait des erreurs. Oui, elle a été injuste et monstrueuse avec toi, mais Harlow, c'est ma maman et il n'y a personne de mieux placé que toi pour me comprendre. Joanne a fait des choses graves, des choses qui ont bouleversé ta vie, mais tu l'aimes toujours et pour rien au monde tu ne l'aurais abandonnée, je me trompe ?

— Non, bien sûr que non et si j'essaie de me mettre à ta place, je pense que je peux te comprendre. Mais ce n'est pas ça que je te reproche, Levi, et je n'ai jamais douté que tu as, toi aussi, souffert de la situation qui a opposé nos familles.

— Non, tu me reproches de ne plus avoir pris tes appels, de ne pas avoir répondu à tes lettres...

— Entre autres choses ! J'aurais voulu que tu trouves le courage de me dire qu'il était préférable que nous mettions un terme à notre histoire plutôt que de me laisser dans l'incompréhension.

— Mais tu ne savais rien, Harlow. Comment t'expliquer ce qui se passait dans ma vie ?

— Et Leah ? Tu n'as pas attendu plus de deux semaines ! lui rappelé-je.

— Elle était là, m'avoue-t-il confus. Elle m'a soutenu dans un moment où je me sentais délaissé par mon père, qui dans sa grande lâcheté refusait

d'affronter ma mère, par mon frère qui se foutait complètement du divorce de ses propres parents...

— Ce n'est pas qu'il s'en moquait, seulement Evon était plus réaliste que toi sur l'état du mariage de tes parents. Moi aussi, j'étais comme toi, je vivais dans ma bulle. Je n'ai pas vu que mes parents n'étaient pas heureux.

— Et comme toi, j'ai dû surmonter ça, seul. Leah venait me voir, on discutait et ça me faisait du bien. Un jour, les choses ont été plus loin et je n'ai pas résisté.

— Levi, arrête !

Même si aujourd'hui, ça ne me blesse plus, je n'ai pas envie d'entendre comment son histoire avec ma meilleure amie a commencé.

— H, insiste-t-il en posant sa main sur ma joue. Elle m'a beaucoup manipulé.

— Ah non, arrête ! m'agacé-je en repoussant sa main. Tu n'es pas capable d'assumer tes erreurs...

— Si, mon ange, je les assume. Je te le dis droit dans les yeux, j'ai fait une énorme erreur et je n'ai aucune excuse. J'essaie seulement d'être honnête. Je voyais mes parents se déchirer, j'ai appelé mon frère pour qu'il m'aide avec maman, je lui ai expliqué qu'elle souffrait et tout ce qu'il m'a répondu, c'est : « Pour qu'elle souffre, faudrait déjà qu'elle ait un cœur. Si son petit ego en a pris un coup, je n'en ai rien à branler. » J'étais seul, tu me manquais et je ne pouvais partager ça avec personne. Leah est venue et elle m'a écouté. Elle aussi souffrait de ton départ.

Je pouffe devant l'incongruité de ce qu'il affirme.

— Je sais, H, je l'ai compris trop tard. C'est là où je dis qu'elle m'a manipulé. Elle s'est immiscée dans mon chagrin pour gagner ma confiance jusqu'à ce que je finisse par craquer.

— Écoute Levi, tout ça appartient au passé et je n'ai plus envie de revenir dessus. Nous avons tous incroyablement changé au cours des trois dernières années, et je crois sincèrement que le plus dur est derrière nous, qu'il ne nous reste qu'à nous reconstruire.

— Oui, tu as changé, H.

Il lie ses doigts aux miens. J'ai les yeux rivés sur nos mains unies sans réellement m'expliquer ce qu'il essaie de faire.

— Et j'aime la jeune femme que tu deviens, Harlow, je l'aime encore plus qu'avant. Tu as une telle force en toi.

— Levi ! protesté-je en voulant récupérer ma main.

— Non, mon ange, me supplie-t-il. Je t'en prie, il faut que tu m'écoutes.

Il attrape mon visage et me force à le regarder.

— Je n'ai pas assuré et je t'implore de me pardonner. Tu as surmonté la séparation de tes parents, la mort de ta mère et ton retour à Georgetown avec tellement de courage. Je n'ai pas su faire preuve de la même ténacité pour tout envoyer balader et m'accrocher à nous, et je m'en voudrais toujours de ne pas t'avoir épaulée comme tu méritais que je le fasse. J'étais totalement paumé...

— Moi aussi, j'étais paumée, Levi !

— Je sais et je regrette tant. Harlow, je t'aime !

— Ça suffit, m'emporté-je en essayant tant bien que mal de ne pas réveiller ma précieuse Maisie qui dort contre moi.

Affalé à mes pieds, il pose son front contre mes genoux, inspire longuement avant de reprendre la parole.

— Te voir avec lui, dit-il les dents serrées. Ça m'a rendu fou. Tu étais accrochée à son cou et tu l'embrassais. J'ai souvent perdu patience avec Evon, il a le don de me taper sur les nerfs, mais jamais je n'ai eu envie de le briser comme ça a été le cas le jour où je vous ai vus devant la cafétéria.

— Est-ce que tu te rends compte de ce que tu es en train de me dire, Levi ? Je suis avec Evon, maintenant...

— Il ne tient pas à toi comme je tiens à toi ! Bon sang, H, je t'aime comme un fou et je veux seulement que tu me laisses te le prouver, que nous puissions nous retrouver malgré le mauvais tour que la vie nous a joué.

— La vie n'a pas été simple, je ne peux pas le nier, mais tu as fait un choix et je ne peux pas l'ignorer. Les conséquences ont été trop douloureuses pour moi.

— J'avais 15 ans, mes parents se déchiraient, je ne savais plus quoi faire !

— Je ne m'attribue pas le monopole de la souffrance. Nous avons tous vécu ces événements à notre manière...

— Mais tu n'es pas prête à m'accorder ton pardon ?

— Si, bien sûr que je te pardonne. Seulement ça ne changera rien à l'état de notre relation !

— Je ne peux pas renoncer à toi, mon ange. Pas maintenant que j'ai compris à quel point tu es importante, ce que tu attendais de moi...

Dans un geste qui me dépasse, je laisse mes doigts se faufiler dans son épaisse tignasse blonde.

— Tu es important toi aussi, mais je ne peux pas te laisser espérer que la situation évolue un jour ou l'autre.

Il lève ses grands yeux tristes dans ma direction.

— Levi, je suis désolée.

— Sois prudente avec lui...

— N'insiste pas !

— Je veux seulement te protéger. Je connais Evon et sa motivation à te séduire n'a rien à voir avec toi.

Offusquée qu'il prétende qu'Evon ne puisse pas être attirée par moi pour une autre raison qu'une haine familiale dont j'ignore tout, je le repousse et me lève en dégageant délicatement ma sœur avec l'ambition d'aller me réfugier à l'étage, dans ma chambre.

— H, m'implore-t-il en saisissant mon poignet.

— Lâche-moi, m'énervé-je en rejetant sa main. Tu penses vraiment que je peux te faire confiance si tu t'en prends à Evon.

— Tu as souffert, beaucoup souffert. En restant avec lui, ça va se reproduire. Ce n'est pas pour rien qu'il s'est intéressé à toi.

— Je ne te crois pas et je ne veux plus t'entendre me parler de lui.

Furieuse et pressée de disparaître au premier, je tente de soulever le corps endormi de ma sœur. Malheureusement, la tâche est bien trop difficile.

— Je vais le faire, vole-t-il à mon secours. Monte, je vais la déposer dans son lit...

Avec facilité, il la prend contre lui. Je lui emboîte le pas dans l'escalier et marche jusqu'à la chambre de Maisie où je défais ses draps. Il la dépose et quitte la pièce. Après l'avoir bordée, je sors et me trouve face à Levi qui patiente appuyé contre la balustrade. Je lève les yeux au ciel.

— Je suis fatiguée, là !

Il lève les mains en l'air.

— J'ai compris, je te laisse tranquille. Je te demande juste de te montrer prudente, s'il te plaît.

— Je n'ai rien à craindre d'Evon, riposté-je en marchant vers ma chambre.

— Tu peux m'en vouloir de te dire tout ça, H, mais je le fais parce que je t'aime, lance-t-il dans mon dos avant que je ne ferme la porte.

Enfin à l'abri dans ma cachette, je me laisse tomber sur le matelas en soupirant. Lentement, je me frotte les yeux en me repassant les propos de Levi. Pourquoi prétend-il que son frère est avec moi par intérêt ? Evon est d'une grande attention à mon égard, il y a énormément de tendresse entre nous. Je ne le vois pas jouer une espèce de comédie quand nous sommes ensemble. Mais pourquoi Levi pense ainsi ? Qu'est-ce qui pourrait motiver ses accusations ? Malheureusement, je n'ai aucun élément de réponse. Et entendre la chanson *Sexual Healing* de Marvin Gaye interrompt le fil de mes pensées. Comme à chaque fois, je souris en écoutant les premières notes de cette mélodie qu'Evon a installée sur mon téléphone lorsqu'il m'appelle.

— Coucou !

— Hé, ma puce !

Super, il est bourré...

— Ça roule ?

— Oui, et toi ?

— Non !

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— T'es pas là !

Je souris.

— Je m'ennuie de toi, Bébé.

— C'est seulement pour cette nuit. On se voit demain.

— Mais c'est trop loin demain ! J'ai envie de te faire l'amour !

— Je crois que tu as trop bu pour ça...

— Tu plaisantes !? Je suis toujours opérationnel !

— Tant mieux, mais pour ce soir, ça me paraît compromis.

— Viens me rejoindre !

— On est au beau milieu de la nuit...

— Mais H, se lamente-t-il.

— Bébé, tu peux me passer Gavin une minute.

— Non !!!

— Evon !

— T'es ma nana, pas la sienne.

— Ça n'empêche que j'ai besoin de lui parler.

— Donc, moi je t'appelle et toi, tu veux parler à un autre gars. Je ne suis pas gâté avec toi...

— J'imagine, oui, dis-je en riant. Deux minutes, s'il te plaît.

— Ouais, ouais...

Je l'entends échanger un mot avec Gavin.

— Evon, l'appelé-je avant qu'il me passe son ami au téléphone.

— Ma puce ?

— J'ai intérêt à te trouver nu et prêt à entrer en action quand je rentrerai demain, ou je risque de vraiment très mal le prendre, lui dis-je de ma voix la plus sensuelle qui soit.

Il rit avant de crier :

— Putain, les mecs ! Ma nana est hyper chaude, je vous jure ! Elle me rend dingue !

Je glousse.

— Hé, Princesse ! m'accueille Gavin qui vient de récupérer le téléphone.

— Salut ! Dis-moi sur une échelle de 1 à 10, à combien t'es fait ?

— À - 10, je suis en charge de ramener la troupe !

— Super, tu es mon homme, alors !

— Ton homme pour quoi ? Il te suffit plus ton...

Il achève sa phrase par un éclat de rire.

— H, je t'annonce que ton mec est totalement piché, se marre-t-il.

— À ce point-là ?!

— Du moment où il se met à danser sur les tables, ce n'est jamais bon signe.

— Ce n'est pas vrai...

— EVON !!! beugle-t-il dans le téléphone, m'arrachant le tympan au passage. Remets ton tee-shirt !!!

— Quoi ?! m'écrié-je. Il se fout de moi, lui !

— Elle va t'arracher la tête, mec ! Fais pas le con !

J'entends alors ce crétin d'exhibitionniste rire comme une baleine.

— Je t'aime, Harlow Jonas !!!

Je manque de tomber de mon lit quand je reçois cet aveu qui me traverse comme un éclair.

Il m'aime ? Il vient de dire qu'il m'aime, je n'ai pas rêvé ?

— Harlow, tu es encore là ?

— Je... euh... Oui..., balbutié-je incapable d'aligner deux mots.

— Ça va ?

— Je... je ne sais pas...

— Ça couvait depuis un moment, tu ne trouves pas ?

— Euh... tu crois ?

— Tu ne l'as vraiment pas vu arriver ?

— Peut-être... je ne suis pas sûre. Je ne pige rien à ce mec !

— En règle générale, ce n'est pas simple de le comprendre, mais là, c'était carrément limpide !

— Pas pour moi, mais ça n'a rien à voir avec lui. Je crois que le problème vient de moi. En attendant, je peux compter sur toi pour veiller à ce qu'il ne fasse pas de conneries.

— De conneries ?

— Genre baiser une autre nana !

— Ce n'est pas le style du bonhomme, mais t'inquiète, je m'occupe de lui.

— Ramène-le vêtu de la tête au pied et le seul parfum qu'il doit sentir, c'est le mien !

— Je pense qu'il va surtout puer la téquila !

— Demain quand il sera dans le mal, dis-lui bien que je suis folle de rage !

— Je lui ferai la commission.

— Merci, Gavin.

— Salut, Princesse.

— Bye !

Je raccroche et me rallonge dans le silence assourdissant de ma chambre où tout ce que j'entends ce sont ces quelques mots : « Je t'aime, Harlow... »

Chapitre 33

La sensation que je ressens tandis que mes yeux essaient laborieusement de s'ouvrir est que j'ai froid. Forcément, je me suis endormie à même le dessus-de-lit après l'appel d'Evon. Perdue dans mes pensées, bercée par ce « Je t'aime » qui résonnait encore à mes oreilles, j'ai laissé la fatigue m'emporter sans prendre le temps de me glisser sous la couette. Un coup d'œil vers mon réveil m'indique qu'il est près de 3 heures du matin. Je me lève en ronchonnant et commence à tirer sur les draps quand :

— Putain, j'en ai marre de te voir tourner autour d'elle !!! hurle une voix étouffée.

Étouffée, certes, mais je n'ai aucun doute sur l'identité de son propriétaire. Ni une ni deux, je cours vers la porte de ma chambre en comprenant qu'il n'y a sûrement pas que le froid qui m'a réveillée.

J'ouvre et me rue vers la balustrade. Et tout ce que je craignais se produit, là, à quelques mètres de moi. Evon qui ne m'a jamais paru aussi imposant que ce soir à une main plaquée sur la gorge de son frère qu'il maintient contre le matelas du canapé déplié. Le poing levé, il est prêt à lui asséner un coup au visage.

— Evon !!! crié-je en dévalant les escaliers à toute vitesse.

— Ne t'approche plus jamais d'elle !!! braille-t-il sans même réaliser que je suis là. Elle n'est plus à toi, sale enfoiré !!!

— Lâche-moi, l'implore son frère d'une voix étranglée.

— Evon ! s'écrie la voix de David dans mon dos.

Lui aussi a dû être réveillé par tout ce grabuge.

— J'en ai marre que tu me prennes tout, Levi ! Je ne te laisserai pas faire cette fois ! Je ne serai pas le laissé-pour-compte dans cette histoire ! Tu m'as volé mon enfance, tu ne me prendras pas Harlow !

— Ce n'était pas de ma faute ! J'étais qu'un gosse, putain ! Je n'ai jamais voulu qu'elle agisse comme ça...

— La ferme, gronde Evon comme un avertissement.

J'accélère le pas pour tenter d'éviter cette catastrophe imminente, mais j'arrive trop tard ! Levi, qui se débat comme un lion pour se défaire de l'emprise de son frère, reçoit un coup de poing en plein visage.

— Arrête !!! m'égosillé-je en me jetant sur ses bras et en tirant dessus pour lui faire lâcher prise. Evon, je t'en supplie, arrête !!!

Tous les muscles de son corps sont tendus tandis qu'il réarme son bras.

— Bébé, lui dis-je plus calmement en posant une main sur sa joue pour le guider jusqu'à moi. Evon, je suis là.

Il se laisse faire et pose ses grands yeux bleus sur moi.

— Harlow, dit-il comme s'il venait de comprendre que j'étais à ses côtés. Tu es à moi, ma puce...

Je capture son visage aux traits torturés entre mes doigts.

— Bien sûr que je suis à toi, Bébé.

— Il te veut encore...

— Ce n'est pas important ça, Evon. Ce qui compte, c'est que tu saches que rien ni personne ne peut nous séparer. Ni lui ni aucun autre ne peut me détourner de toi. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il acquiesce avant de poser son front au creux de mon épaule, inspire longuement l'odeur de ma peau.

— Mon amour, tu es là !

— Oui, je suis là ! le rassuré-je en le prenant dans mes bras.

— C'est trop dur d'être séparé de toi. Jamais je ne me suis senti entier comme lorsque je suis auprès de toi. Je ne peux plus vivre en ressentant ce vide au fond de moi, et toi seule arrives à le combler.

— Et j'éprouve la même chose !

Je le force à se redresser. Il est sur le point de regarder vers son frère qui n'a pas bougé d'un centimètre, mais je l'en empêche.

— Bébé, je voudrais rentrer à la maison, maintenant.

— Je suis complètement bourré !

— Je sais, mais je vais nous conduire ! Viens avec moi, l'invité-je en le prenant par la main. Je vais chercher mes affaires là-haut, et on rentre chez nous.

Il me laisse le guider vers l'escalier. David complètement décomposé me regarde traîner son fils au premier. Lorsque je passe à sa hauteur, je pose gentiment ma main sur son avant-bras. Je peux lire dans son regard que voir ses fils se déchirer le détruit intérieurement.

— On rentre. Va t'occuper de Levi.

Il hoche la tête alors que des larmes de chagrin ruissellent sur ses joues.

— Je suis désolée.

— Je sais, ma petite Harlow.

Evon, qui n'a pas un regard pour son père, me pousse doucement vers l'escalier.

Nous montons dans ma chambre où je ne perds pas un instant pour rassembler mes habits et passer une tenue. Tout ce qui compte pour le moment est de conduire Evon loin d'ici, loin de Levi. Evon, la tête enfouie dans les épaules, patiente sur le pas de la porte. Une fois prête, j'attrape mon bagage, mon sac de cours, les clefs de la voiture et Evon

avant de retourner à l'étage inférieur. Le salon est vide quand nous descendons. David doit soigner Levi dans la cuisine. J'aimerais m'assurer qu'il n'a rien de grave, mais tant pis. J'ouvre la porte d'entrée et nous amène à la voiture. Evon s'installe sur le siège passager. Je démarre et quitte cet endroit au plus vite.

**

C'est dans l'obscurité la plus totale que la voiture d'Evon pénètre sur le campus de Caroline du Sud. Il est près de 5 heures du matin quand je la gare au pied de son bâtiment résidentiel. Mon copilote s'est montré très discret depuis notre départ de Charleston. De mon côté, entamer le dialogue m'a semblé une tâche titanesque. Entre ce qui s'est dit entre lui et son frère et le fait que j'appréhende sa colère, je suis muette comme une carpe. « Tu m'as volé mon enfance... » Pourquoi Evon pense que Levi lui a volé son enfance ? Comment Levi aurait pu faire une telle chose ? Et puis, je ne me leurre pas, trouver Levi endormi dans le canapé du salon l'a rendu fou de rage, et je doute m'en sortir sans problème : j'ai omis de lui révéler ce petit détail sur mon week-end à Charleston. C'est ainsi que nous regagnons son appartement dans ce même mutisme pesant et paralysant. Comment faire face à ce soir, à tout ce que Levi m'a avoué ce week-end et à l'ampleur du désastre de cette nuit ?

Dans l'entrée de notre petit appartement, j'observe Evon se déchausser avec toute la froideur dont il sait faire preuve quand il se laisse emporter par ses émotions et disparaître dans le couloir adjacent. Si je suis parvenue à établir un lien avec lui et le contraindre à lâcher son frère pour que nous rentrions à la maison, il n'en a plus rien été une fois le seuil de la porte

d'entrée passé. Evon s'est totalement refermé sur lui-même, comme l'autre soir après la visite de Levi dans ma chambre.

Si je le croyais parti se coucher, le bruissement de l'eau dans les secondes qui suivent m'indique qu'il se trouve en réalité dans la salle de bain. Totalelement démunie face à son silence, à cette distance qu'il m'impose, je me dirige vers notre chambre et me débarrasse de mes vêtements en les jetant au sol. Cette nuit m'a éreintée. Ma discussion avec Levi, l'irruption d'Evon chez son père au beau milieu de la nuit et sa réaction en trouvant son frère sur place ont fini de m'achever ; je suis à bout !

Ma relation avec Evon n'a rien de simple dès qu'il est question de son frère, de sa famille de manière générale. Son ami le connaît bien, et la remarque qu'il m'a faite lors de notre première rencontre prend plus que jamais son sens. Evon a un caractère bien difficile à cerner, mais surtout à gérer lorsqu'il s'agit de lui, de ce qu'il ressent envers Levi ou ses parents. Il y a cette jalousie qu'il ressent à l'égard de son frère, cette rancune envers son père et l'indifférence dont il fait preuve à l'encontre de sa mère. Mais qu'est-ce qui s'est passé au sein de cette famille ?

Levi... Sa soudaine et inattendue déclaration d'amour me laisse pensive. Il y a encore quelques semaines en arrière, elle aurait pu me rendre folle de bonheur. Oui, je l'attendais, je l'espérais, mais aujourd'hui... Aujourd'hui, Evon compte énormément pour moi. Tout ce qu'il a fait pour moi, même si parfois son attitude n'a pas été des plus douces, m'a permis d'avancer, de grandir. Je lui dois beaucoup. Ce qui m'effraie le plus est qu'il y a eu tellement d'amour, d'adoration entre Levi et moi qu'il est difficile de penser que ressentir tant d'amour puisse être de nouveau possible. Suis-je capable d'éprouver ce genre de sentiments ? Pour Evon ? Je l'ignore. Je n'ai rien ressenti de particulier quand Levi m'a dit qu'il m'aimait, si ce n'est de la

colère... Forcément, un aveu comme celui-ci après la manière dont il m'a traitée depuis mon départ de Georgetown est difficile à avaler. Mais Evon, lui aussi, m'a fait part de son attachement et là aussi, je n'ai pas eu de déclic. Ça m'a touchée, je ne peux pas le nier. Mais qu'il me balance ça à travers un téléphone après un excès de téquila n'est pas très malin de sa part. Je n'ai pas eu envie de lui répondre que moi aussi je l'aimais, tout simplement parce que ce n'est pas le cas... Je tiens à lui, c'est indéniable, mais dans quelle mesure, ça je ne parviens pas à le déterminer.

Seul le faible éclairage de la lampe de bureau illumine la chambre à coucher tandis qu'allonger sur le lit, je tapote des doigts sur mon ventre. Signe évident de mon anxiété à voir Evon débarquer d'une seconde à l'autre. Va-t-il encore m'ignorer ? Se coucher sans un mot ? Est-ce que ce que nous nous sommes dit chez son père avant que nous partions n'a pas eu d'effet sur lui ?

La porte s'ouvre enfin sur cet homme qui me met au supplice. Paré d'une serviette enroulée autour de sa taille, il avance jusqu'au pied du lit et planté là, il me dévisage, la respiration lente et profonde. Prenant appui sur mes coudes, je me redresse et l'imité. Lorsqu'il remue enfin, c'est pour ôter sa serviette qui tombe sur la moquette. Nu devant moi, il me scrute comme s'il redoutait que je le repousse.

— Tout ce que je voulais, c'était te faire l'amour, H, me dit-il, penaud. Je ne suis rentré que pour me faufiler dans ton lit et t'aimer comme j'aime tant le faire.

En un mouvement de mon corps, je suis accroupie devant lui. Lentement, mes mains remontent le long de ses abdos. Sa peau est encore légèrement humide. Arrivée à hauteur de ses épaules, je m'enroule autour de sa nuque et tends mon visage jusqu'à rencontrer ses lèvres. Il sent le gel douche et la menthe.

— La nuit n'est pas finie. Tu es ici, et le lit est juste là.

Il sourit contre ma bouche.

— Tu n'es pas fâchée ?

— Fâchée ? répété-je, surprise. Pourquoi crois-tu que je le sois ?

— Je m'en suis pris à lui...

Mes bras descendent quelques centimètres plus bas, sur ses hanches.

— Et si j'essaie de me mettre à ta place une seconde, je peux comprendre ton agacement. Si je t'avais parlé, si je t'avais dit qu'il était là, tu n'aurais pas réagi de cette façon. J'ai aussi une part de responsabilités dans ce qui s'est passé.

— Quand tu es partie vendredi, tu savais qu'il serait là ?

— Non, bien sûr que non. Je me suis levée samedi et il était là. Il a débarqué en pleine nuit, même ton père ne savait pas qu'il allait venir. Il devait passer le week-end dans la famille de Leah, mais comme...

Je baisse les yeux, un peu nerveuse à l'idée de lui révéler la raison de ce changement de programme. Du bout des doigts, je caresse la naissance de ce tapis de poil sur son bas-ventre.

— Comme Leah et lui...

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Evon jette sa tête en arrière et le soupir qui lui échappe me retourne les tripes tant il est teinté de tristesse, d'angoisse.

— Il te l'a dit ?

— Quoi ?

Il bascule vers moi, pose sa main sur ma joue et les yeux dans les yeux, il me demande :

— Est-ce qu'il t'a dit qu'il t'aimait toujours ?

Je manque de retomber en arrière sous le choc de cette question que je n'avais pas vue venir.

— Pourquoi penses-tu qu'il m'aime encore ? bafouillé-je un peu gauchement.

— Je sais ce que ça représente d'être amoureux de toi, Harlow et on n'arrête pas de l'être aussi facilement. Levi a essayé et il vient de comprendre quelque chose que j'ai su lorsque je t'ai découverte dans mon lit, couverte de sang et d'hématomes : on ne cesse pas de t'aimer, c'est impossible !

— Evon, bredouillé-je les yeux pleins de larmes.

— Est-ce qu'il te l'a dit ? réitère-t-il.

J'acquiesce d'un mouvement de tête craintif.

— Est-ce que tu l'aimes toujours, toi ?

— Je suis chez toi, dans ta chambre ! Comment peux-tu me demander ça ?

— Tu as voulu m'éloigner de lui...

J'attrape son visage dans mes mains.

— Oui, mais dans le seul but de te protéger. Pas de lui, mais de toi-même ! De cette colère que tu laisses te gouverner ! Il y a quelque chose que tu gardes au fond de toi et qui te ronge, Evon. Je le vois bien et je peux porter ce fardeau avec toi, je peux être là pour toi. Il te suffit de me parler.

Il disparaît dans mon cou, me serre aussi fort que mon corps peut le supporter.

— C'est si dur, ma puce. J'ai peur de tout, de toi surtout, pleure-t-il à mon oreille.

— De moi ? Tu n'as pas à avoir peur de moi !

— Ce que j'ai à te dire..., articule-t-il péniblement. Je ne veux pas que tu imagines que je me suis servi de toi, H.

Je le contrains à me regarder.

— Je sais que tu es sincère, que tu l’as toujours été ! Rien ne changera ça !

— Tu te souviens de cet été où nous avons fêté mon dix-huitième anniversaire dans le jardin de tes parents ? Ta mère avait fait un gâteau et ton père nous avait fait des hamburgers si gros qu’on pouvait à peine les manger.

Je ris en me remémorant ce moment. J’avais environ 13 ans et mes parents avaient décidé de lui faire un anniversaire « surprise ». C’est la seule fois qu’ils l’ont fait !

— Je me rappelle très bien de cette journée.

— Le lendemain, je suis partie chez mon grand-père. J’y ai passé le reste de mes vacances, puis, à la rentrée, je suis venu ici. J’ai mis plus d’un an à retourner chez mes parents, même pour quelques heures.

— Pourquoi ça ?

— Je venais d’apprendre que...

Son hésitation me déchire le cœur. Enfin, il se livre à moi et le voir mener ce combat contre lui-même me rend si fière de lui. Je glisse mes mains dans les siennes pour l’encourager.

— Je suis là pour toi, Evon. Tu peux tout me dire, aie confiance !

— H, gémit-il doucement. Ils m’ont menti ! Mes parents m’ont menti toute ma vie.

— À quel propos ?

— Je ne suis pas leur fils naturel, ils m’ont adopté quand j’avais 3 ans.

Pris d’un sanglot à m’en fendre l’âme, il s’agrippe à moi comme il le ferait à une bouée de sauvetage et me soulève contre lui.

— Bébé, je suis tellement désolée.

— Quelques mois après mon adoption, elle est tombée enceinte alors qu’elle pensait que ça n’arriverait jamais. Elle a toujours préféré Levi et je

n'ai jamais compris pourquoi ! Toute mon enfance, j'ai tout fait pour gagner son amour. Je me disais que si j'étais un bon petit garçon, elle me câlinerait comme elle le faisait avec lui, que moi aussi, j'aurais l'attention de ma maman, seulement ça ne s'est jamais produit. Je n'ai jamais rien représenté pour elle. J'étais seulement une erreur de parcours à ses yeux. J'étais de trop dans son idéal de la famille parfaite.

L'entendre m'ouvrir son cœur avec tellement d'élan est déroutant. Evon dégage une telle prestance et le voir pleurer en me révélant les dessous de son enfance ne me laisse pas de marbre.

— Je n'aurais jamais pensé que tu avais autant souffert. Tu m'as dit un jour que je voyais le couple de mes parents avec mes yeux d'enfant. Je m'aperçois à quel point j'ai été naïve sur le monde qui m'entourait à l'époque.

— Tu étais insouciante, et c'est très bien que tu aies vécu ainsi. C'est la preuve que tes parents t'ont apporté beaucoup d'amour et t'ont permis de t'épanouir comme une enfant normale.

— C'est vrai que Maisie et moi avons été très gâtées, jusqu'à ce que tout bascule.

— Tes parents étaient adorables. Cet anniversaire improvisé n'a pas eu lieu pour rien. Je l'ai compris plus tard...

— Comment ça ?

— Je te l'ai dit, Harlow, la vie de ma famille n'avait rien de très agréable... En tout cas, pas pour moi... Pour mes 18 ans, mes parents avaient organisé un repas avec le reste de ma famille. Mon grand-père, mes oncles et tantes ; tout le monde était là. Mais le repas a dégénéré. Mes parents se sont disputés. Je crois que ma mère avait de gros soupçons sur l'infidélité de mon père. Ils se sont engueulés comme jamais je ne les avais vus faire, et ce, devant tout le monde. Mon grand-père m'a dit de prendre mon frère

ainsi que mes cousines et cousins et d'aller jouer plus loin. Mais je voulais comprendre ce qui se passait. J'ai laissé les enfants s'amuser à l'autre bout du jardin et je suis revenu les observer discrètement. Ma mère hurlait après mon père de quitter la maison, de partir et de me prendre avec lui, mais que Levi resterait avec elle, que lui seul était réellement son fils.

— Seigneur, m'exclamé-je choquée par la cruauté de sa mère. C'est de cette façon que tu as su ?

Il hoche doucement la tête.

— Je n'ai rien dit sur le moment. Je me suis contenté de retourner auprès des enfants et je me suis tu. Les jours qui ont suivi, ces quelques mots ne m'ont plus quitté, j'étais tellement troublé.

— Comment ne pas l'être après avoir entendu une telle chose ?...

— C'est après ça que tes parents m'ont invité pour fêter mon anniversaire. Avec le recul, je pense que mon père a raconté à ta mère la manière dont ce repas a tourné au cauchemar, et gentiment, elle a voulu m'offrir une journée plus agréable.

Il cajole ma joue.

— Et elle a réussi. Le lendemain, j'ai fait mon sac et sans rien dire à personne, je suis parti chez mon grand-père. Je lui ai dit que je ne retournerai plus chez mes parents tant qu'ils ne m'auront pas expliqué le sens des propos de ma mère. Au fond de moi, je savais que ce n'était pas des paroles en l'air, que dans sa bouche, ça voulait dire quelque chose. Deux jours ont passé et mes parents sont venus me voir. On a discuté et c'est là qu'ils m'ont appris qu'ils m'avaient adopté alors qu'ils pensaient ma mère stérile.

— Je ne peux même pas imaginer ce qui a pu se passer dans ta tête en apprenant la vérité.

— Bizarrement, j'ai été soulagé. Je me suis si souvent demandé ce que j'avais pu faire pour qu'elle se désintéresse de moi. Au moins, j'avais la réponse à cette question. Tout est plus compliqué avec mes parents, mais aujourd'hui, je sais pourquoi.

— Et Levi ? Pourquoi cet aveu impacte sur ta relation avec lui ?

— Entre lui et moi, ça a toujours été difficile. C'est peut-être injuste ou stupide, mais je l'ai envié toute ma vie. J'étais tellement jaloux de lui. Il avait son amour, son intention, tout... Moi, je n'avais rien.

— Qui pourrait t'en vouloir ! Je trouve très dommage que tu aies grandi dans cette solitude malsaine, mais ce que tu as vécu toutes ces années a façonné ton ressentiment. Qui suis-je pour en juger ?

— Merci, ma puce, merci de me comprendre.

— C'est tout ce que je désire, Evon ! Réussir à te comprendre, à t'aider à gérer ces émotions qui doivent souvent t'assaillir. Tu m'as souvent dit qu'il faut tirer un trait sur le passé et avancer vers l'avenir, mais pour le bâtir, tu as besoin de faire la paix avec tout ça...

— Je ne veux pas faire la paix avec ma famille, encore moins avec ma mère.

— Ce n'est pas ce à quoi je pensais en parlant de faire la paix. Non, j'aimerais t'aider à trouver une certaine sérénité.

Il hausse les épaules. La ligne constructive et positive qu'a prise notre conversation l'aide à se détendre. Je le sens clairement s'apaiser sous mes doigts.

— Bon courage...

Négligemment, je remonte le long de ses cuisses, dessine la courbe de ses fesses.

— J'ai une technique infailible, Mendoza !

Il sourit avant de me agripper à la taille.

— J’ai abandonné mes potes et la téquila seulement pour ça, ricane-t-il en me jetant sur le lit. Ne l’oublie pas, Brownie !

Écartant les jambes dans une posture des plus provocantes, je parcours mon corps et repousse mon tee-shirt, lui offrant ainsi ma poitrine.

— Plus enivrant que la téquila, m’amusé-je avant de prendre mes seins en coupe. Et ils ne peuvent pas faire ça, tes potes...

J’éclate de rire.

— Je t’aime, H, me dit-il avec adoration sans louper une miette du spectacle que je lui offre.

— Montre-moi comme tu m’aimes !

OceanofPDF.com

Chapitre 34

L'instant du réveil n'est pas celui que j'affectionne le plus dans une journée. Il y a ces quelques secondes où mon esprit engourdi par le sommeil oublie le départ de mon père, la mort de ma mère et tous les événements qui en ont découlés. Ma solitude lors de mon retour à Georgetown ou encore le fait de découvrir l'histoire amoureuse entre ma mère et David, et bien sûr, d'apprendre que Maisie est le fruit de cet adultère, faisant d'elle ma demi-sœur. Je déteste me réveiller et voir le drame de ma vie me revenir comme un boomerang.

Mais pas ce matin... Non, ce matin, j'abandonne un doux sommeil, m'étire sous les draps, enveloppée de l'odeur de l'amour... son odeur... Le sourire béat, j'explore la partie gauche du lit à la recherche de son corps espérant trouver la chaleur de sa peau nue et laisser l'ivresse du désir embellir ce moment. Mais mes recherches s'avèrent vaines. J'ouvre un œil et constate que je suis seule. Evon a déserté les lieux... Déçue de ne pouvoir laisser libre cours à mon envie, je repousse le drap et saute dans le premier tee-shirt que je trouve. Son parfum en est imprégné et je m'en délecte.

D'un pas aussi léger que mon humeur du jour, je quitte la chambre et remonte le couloir à la recherche de mon bellâtre. Heureuse de le trouver assis dans la cuisine, j'avance à pas de louve et enroule mes bras autour de ses épaules. Ses mains viennent les rejoindre tandis qu'il m'embrasse.

— Bonjour, Bébé.

— Bonjour, mon amour. Bien dormi ?

— Comme un loir !

Je le contourne et m'installe sur ses genoux.

— Et toi ?

— Pas vraiment. Je n'arrivais pas à trouver le sommeil alors je me suis levé, j'ai été faire quelques courses et j'ai préparé le petit-déj'.

Je jette un coup d'œil à cette table garnie de nourriture et cette vision réveille mon estomac.

— Hum... ça a l'air délicieux ! Merci.

Je dépose un baiser sur ses lèvres et me lève pour nous servir le café.

— Tu veux faire un truc en particulier, aujourd'hui ?

Je lui présente sa tasse et prends place à sa droite.

— À vrai dire, j'avais envie de passer la journée ici avec toi. On pourrait mater la télé, bavarder, faire l'amour...

— Un dimanche tranquille, quoi !

— Un dimanche parfait ! rectifie-t-il.

J'avale un pancake avec appétit.

— Ça me plaît assez !

Evon lie ses doigts aux miens et porte nos mains jointes à ses lèvres.

— H, je te demande pardon. Tu voulais passer un moment avec Maisie et je t'en ai empêché, m'explique-t-il confus.

— Te prends pas la tête pour ça ! Je vais l'appeler et puis, nous aurons d'autres occasions de nous voir, tu sais.

— N'empêche que je me sens très con.

— Et moi, alors ! Tu ne crois pas que j'ai de quoi me sentir stupide quand on fait la rétrospection de notre histoire. La première fois, je te suis rentrée dedans, la seconde fois, tu m'as trouvée dans mon vomit, sans

oublier que j'ai fini inconsciente et couverte de sang dans ton lit. Crois-moi au jeu du comportement le plus stupide, je suis la championne !

— J'avoue que tu es balaise !

— Cherche pas, il y a trop de level !

— Pour hier soir, insiste-t-il avec cet air gêné qui n'est pas habituel chez lui.

— Je t'assure que tu culpabilises pour rien !

— Je ne m'étais jamais confié à personne comme je l'ai fait avec toi, cette nuit.

— Oh... ça...

— Oui, ça.

— J'en suis heureuse et je t'en remercie, mais tu n'as pas à te sentir mal à l'aise ou je ne sais trop quoi. Je veux être là pour t'écouter.

— Merci, ma puce.

— Gavin est au courant, n'est-ce pas ?

— Oui, il l'est, mais lui, je lui ai dit quand j'étais totalement bourré.

— Tu avais bien bu, hier soir...

— Je t'assure que j'avais dessaoulé. J'étais pleinement conscient de te raconter ce secret qui a foutu mon enfance en l'air et qui me pèse tant, aujourd'hui.

— Un tel aveu demande énormément de courage et de confiance, également.

— Tout comme me parler de cette période où tu te coupais, ou encore comme m'avoir permis de te faire l'amour. Tu m'as montré la voie à suivre, j'ai seulement marché dans tes pas, ma puce.

Je laisse mes doigts se faufiler dans sa tignasse désordonnée.

— As-tu déjà tenté de parler à ta mère de la manière dont elle t'a traité quand tu étais enfant ?

— Harlow...

Il a prononcé mon prénom avec une certaine lassitude et je regrette immédiatement ma question.

— Pardon, tu n'as pas envie que je t'ennuie avec ça, m'excusé-je.

— Tu ne m'ennuies pas ! C'est simplement que tu ne connais pas ma mère !

Il croise mon regard perplexe.

— Non, ma puce, tu ne la connais pas ! insiste-t-il. Tu as déjà une image peu reluisante d'elle, mais dis-toi qu'elle est encore pire que tu ne te l'imagines. C'est à peine si j'avais le droit de respirer dans leur foutue maison, s'emporte-t-il brusquement.

— Evon...

Il se lève en faisant basculer sa chaise qui tombe bruyamment sur le sol.

— Elle a fait de ma vie un enfer à me répéter inlassablement que je ne valais rien, que tout chez moi la dégoutait.

Je me lève à mon tour et le rejoins dans le salon.

— Je n'étais qu'un petit garçon ! s'écrie-t-il. Comment j'étais censé m'épanouir au milieu de paroles aussi monstrueuses ?

Je l'étreins avec douceur.

— Mais tu y es parvenu, Evon. Oui, tu as encore des difficultés à gérer tes émotions, parce que tu as trop de peine, trop de colère en toi, mais tu as aussi été capable de transformer toute ta souffrance en force et devenir l'homme que tu es aujourd'hui. Tu es quelqu'un d'incroyablement gentil et de vraiment courageux. Tu as pris ta vie en main, tu as fait de brillantes études. Ce n'est pas grâce à elle, mais grâce à toi ! Tu as repris en main ton destin pour le dessiner comme il te plaisait de le faire, et non comme elle aurait voulu le formater.

— Alors pourquoi je me sens si mal ? Pourquoi j'ai toujours cette rage qui se consume en moi ?

Dans un geste de réconfort, je caresse doucement son torse.

— Simplement parce qu'elle t'a privé d'une partie de ta vie. Tu n'as pas eu une enfance aisée. L'enfance que tous les enfants devraient avoir. Comment a agi David par rapport à ça ? Il ne devait pas ignorer ce qui se passait...

Il a un soupir méprisant.

— Bien sûr qu'il avait parfaitement conscience de la manière dont elle agissait avec moi, mais jamais il n'a bronché. La seule fois où je l'ai vu s'opposer à elle, c'était pour Maisie.

— Tu as dû te sentir totalement livré à toi-même.

Je me blottis contre lui et me détends dans ses bras quand il me serre plus fort. J'aimerais évoquer Levi, essayer de comprendre comment deux frères en sont arrivés à se détester à ce point, mais je redoute qu'il s'emporte à nouveau. Pourtant, cette rancœur qu'il lui voue me laisse toujours songeuse.

— Evon, l'interpellé-je craintivement.

— Oui...

— Je voudrais que tu me parles de Levi.

Il ne perd pas un instant pour m'attraper par les bras et me repousser gentiment.

— On peut parler de tout, sauf de lui !

Il contourne le canapé et marche jusqu'à l'unique fenêtre du salon par laquelle il admire l'extérieur.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu lui en veux plus qu'à n'importe qui d'autre.

— Parce que c'est le cas !

— Mais pourquoi, Evon ?

Je fais un pas dans sa direction.

— Ce qu'il a dit n'est pas totalement faux, Evon, il n'était qu'un enfant...

— Ne prends pas sa défense, Harlow, hurle-t-il en abattant son poing contre la vitre.

Je me fige.

— Tu ne sais rien de qui il est vraiment ! Levi n'aime personne à part lui.

— Il n'y a pas que ton adoption, Evon, attesté-je. Tu ne me dis pas tout !

— Rien n'est vrai dans cette famille de merde ! Tout n'est qu'apparence et faux-semblants, Levi ne fait pas exception.

Il a un rire narquois.

— Crois-moi, il n'est pas son fils pour rien !

Il me rejoint en deux enjambées et me saisit par la nuque pour me ramener à lui.

— Mon amour, tu as souffert de votre séparation, je le sais et je respecte l'amour que tu as éprouvé pour Levi, mais il faut que tu me croies sur parole quand je te dis qu'il ne pouvait pas te rendre un plus grand service qu'en te quittant.

— Pourquoi tu dis ça, Evon ? Tu me demandes de te faire confiance, mais tu me donnes l'impression de ne pas m'offrir la réciprocité.

— J'ai confiance en toi plus qu'en n'importe qui en ce monde, Harlow !

— Alors quel est le problème ?

— Le problème, c'est que je t'ai trop dans la peau ! Après tout ce que tu as traversé, après le mal qu'on t'a infligé, tu restes une jeune femme

incroyablement douce et attentionnée. Je dois préserver ça.

— Et c'est ce que tu fais en me cachant la vraie raison de ta mésentente avec ton frère ?

— Oui.

Il prend mon visage entre ses mains.

— Ce n'est pas mon frère, il n'y a ni le sang ni le cœur qui me lie à lui ! À mes yeux, Levi est mort le jour où j'ai compris qu'il ne valait rien !

— Quel jour ?

Je finis soulevée dans ses bras.

— Assez bavardé ! s'exclame-t-il en prenant la direction du couloir. On passe à l'autre partie du programme qui consistait à faire l'amour.

— Tu ne peux pas décider tout seul que la conversation est finie !

Il hausse les épaules.

— Je viens de le faire.

— Evon !

Je termine projetée sur le lit.

— Silence, femme ! gronde-t-il en tirant sur la ficelle qui noue son pantalon.

Je me rebelle, croise les bras et les jambes, bien décidée à ne pas lui donner ce qu'il convoite.

— Allez, Bébé, me supplie-t-il en montant sur le lit tel un prédateur. Refais-moi le truc d'hier avec tes seins, c'était tellement torride, putain.

— Tu rêves ! répliqué-je fermement.

Il plonge le nez entre mes cuisses.

— Mon amour, je t'en prie, j'ai envie de toi.

Sentir son nez frotter contre mon entrejambe me fait perdre de ma volonté à me refuser à lui.

— Tu sens le sexe, H, ça me rend dingue.

— Laisse-moi tranquille, râlé-je sans grande conviction.

— Ma chérie, tu sais que ça va être dément ; toi et moi nus, l'un contre l'autre, moi allant et venant en toi si vite que tout ton corps vibrera. Tu commenceras par chuchoter mon nom, mais plus je m'enfoncerai en toi, plus tu deviendras impatiente.

Sentant ma gorge s'assécher, je déglutis lentement. Lui, remonte progressivement jusqu'à ma poitrine.

— Là, tu crieras plus fort, tu me supplieras d'aller plus vite alors que l'orgasme grandira entre tes cuisses. Tu m'imploreras de t'offrir cette délivrance, et lorsque j'y consentirai enfin, je me délecterai de te voir sombrer dans le plaisir jusqu'à te rejoindre dans la jouissance.

Il est dans mon cou, maintenant. Son nez titille mon oreille.

— Ma Brownie, mon amour, laisse-moi te faire jouir.

Je sens mes membres se desserrer. J'abandonne cette futile résistance. De son genou, il m'ouvre sous lui. Je ferme les yeux quand je sens ses doigts s'introduire sous l'élastique de ma culotte et les rouvre aussitôt quand il se stoppe net. Je tombe nez à nez avec ses deux saphirs.

— Je t'aime, H, tellement que j'en crève quand j'ai l'impression de ne plus être au centre de ton univers.

— Pourtant, il n'y a que toi. Je vis ici, je passe mon temps avec toi, tu es le seul à monopoliser mes pensées. C'est dans tes bras que je me découvre femme, alors ne doute pas de l'importance avec laquelle je considère notre histoire.

— J'ai de sérieux manques affectifs et il est fort probable qu'ils aient une incidence sur notre relation. Je t'ai prévenue, Harlow, me gérer ne sera pas simple...

— Je suis prête à relever le défi, affirmé-je en saisissant le bas de son tee-shirt. Je suis certaine que le jeu en vaut la chandelle !

Je lui ôte son tee-shirt et le laisse me détourner de cette énigme dont il vient de m'alourdir les épaules.

OceanofPDF.com

Chapitre 35

L'appartement est plongé dans le plus grand silence en ce début de soirée. Une quiétude des plus agréables y règne, un parfum de sérénité aussi. Il y a eu tant de gestes de tendresse, d'amour ces dernières heures que l'air s'en trouve changé. Assise sur le sofa, je lis un des nombreux magazines qui traînent sur la table basse, celui-ci porte sur les jeux vidéo. Non que je sois une experte, loin de là, mais bon, les images sont jolies et ça passe le temps. La porte de l'appart s'ouvre et Gavin apparaît dans cette minuscule entrée. Il me voit et immédiatement, semble chercher quelqu'un dans la pièce.

— Ev' n'est pas là ? se renseigne-t-il, inquiet que ce puisse être le cas. Il a pris un taxi pour venir te rejoindre chez son vieux, cette nuit.

— Et il est arrivé à destination, rassure-toi. Il dort.

Il porte une main à son cœur.

— Putain, j'ai eu un moment de stress. Je n'étais pas tranquille en le laissant s'en aller, mais quand ce mec a une idée dans la tête...

— Oui, je suis au courant...

Il se déchausse et vient s'affaler dans le canapé. Il m'embrasse la joue.

— Et si cette idée s'appelle Brownie, c'est encore pire.

Je ricane et pose ma tête sur son épaule.

— La nuit n'a pas été simple.

— Putain, le con ! Ne me dis pas qu'il s'est tapé deux heures de bagnole seulement pour venir gerber devant toi !

— Heureusement pour moi, non, gloussé-je. Il est bien arrivé chez son père, mais ce qu'il ignorait c'est que Levi était là, lui aussi.

— Et merde...

— Comme tu dis ! Il est devenu complètement fou. Levi dormait dans le canapé du salon. Il l'a attrapé à la gorge et il l'a frappé, Gavin ! C'était horrible ! J'ai cru que je n'allais pas réussir à le calmer.

— Ce truc entre eux, ça pue grave, Princesse ! Même si tu fais l'impossible pour les tempérer, il y a un jour où tu ne pourras plus faire tampon.

Je coule mon bras sous le sien.

— Il m'a parlé...

— Parlé ? Genre, vraiment parlé ?

— Oui, vraiment ! Je sais pour son adoption.

— Putain ! Je commençais à croire qu'il ne le ferait jamais...

— Il a du mal à se confier.

— Ce n'est pas l'unique problème ! Il craignait que tu t'imagines qu'il a voulu se rapprocher de toi dans le seul but de faire chier Levi.

— On a abordé ce sujet, également !

— Il t'aime sincèrement, Harlow, me confirme Gavin. Je connais ce mec depuis un bail et je l'ai vu changer depuis que tu es revenue dans sa vie. Son amour pour toi l'a transformé.

J'ai un sourire séduit en écoutant l'ami d'Evon m'assurer de ses sentiments. Même si, réaliser qu'il puisse réellement m'aimer est encore sensiblement compliqué, j'ai toujours plaisir à me l'entendre dire.

— Je suis complètement désespérée, Gavin. J'ai beau tourner et retourner le problème dans tous les sens, je ne vois pas comment calmer le

jeu entre eux...

— Tu devrais peut-être te faire à l'idée qu'il n'y a pas de solution à ce problème, me répond mon ami et nouveau confident. C'était déjà hyper tendu avant que son amour pour toi vienne tout empirer. Vu vos antécédents, c'est cuit, ma beauté ! Il sera toujours fou de jalousie.

Je laisse ma tête retomber contre le dossier du canapé.

— Jamais je n'aurais pu supposer être un obstacle entre Evon et Levi.

— Tu te tortures pour rien, H ! Je peux te garantir que la situation était déjà très mal barrée avant que tu entres dans sa vie. Il a trop de colère en lui ! Par contre, depuis toi, je remarque qu'il a de plus de facilité à la canaliser. Elle ne le domine plus comme avant. Ce n'est pas encore parfait, mais il y a du mieux. Si tu as un vrai combat à mener, c'est celui-ci. Il a besoin de trouver une espèce d'équilibre émotionnel et, plus que tout, d'être rassuré. Si je peux me permettre un conseil, je te dirai de te focaliser là-dessus !

— Ce week-end, Levi m'a appris qu'il s'était séparé de Leah. Ensuite, il m'a dit qu'il était encore amoureux de moi et pour finir, il m'a assuré que son frère ne s'intéresse à moi que par intérêt.

— Quel enfoiré ! siffle-t-il entre ses dents.

Il se tourne légèrement vers moi.

— Voilà précisément pourquoi Evon a pris ses distances avec eux. Levi est comme sa mère : manipulateur, menteur et tricheur. Penses-y une seconde, Brownie : crois-tu qu'Evon ait besoin de quelqu'un comme Levi dans sa vie, qu'importe que ce soit son frère ? Ce type a le culot d'essayer de voler la nana de son frère sous son nez. Il n'a aucun scrupule à le poignarder dans le dos ! Moi, je pense qu'il sera gagnant à rester loin de ce petit connard.

— Ce que tu dis ne manque pas de sens, c'est vrai, finis-je par admettre. Je suis trop idéaliste, je présume. Ce qu'il y a, c'est que j'ai du mal à accepter de m'être autant trompée sur Levi.

— Je peux comprendre que ce soit dur à avaler !

Je me tords le cou et l'embrasse chaleureusement.

— Merci de veiller sur Evon, d'être si bon ami pour lui.

Il hausse les épaules avec une pudeur touchante.

— Après cinq ans à vivre ensemble, il est comme ma famille. J'aime ce mec ! Même s'il a un caractère de chien...

Je ricane.

— Qui a un caractère de chien ? gronde la voix d'Evon dans notre dos.

Je balance la tête en arrière. Mon bel amant, à moitié dévêtu se tient à l'entrée du salon.

— Lâche ma nana, peste-t-il en assénant une tape à l'arrière du crâne de Gavin.

Il passe devant nous, attrape ma main et me force à me lever. Après s'être laissé choir dans son fauteuil, il m'attire à lui. Je tombe assise sur ses genoux.

— Qu'est-ce que je disais ? Un caractère de merde !

Gavin part en direction de la cuisine.

— Tu faisais quoi avec ce pot de colle ?

La tête posée sur mon buste, il semble attendre ma réponse.

— Evon, finis-je par me plaindre. Tu ne vas pas être jaloux de Gavin. Je l'aime beaucoup...

Il me jette une œillade furibonde.

— Je n'ai pas d'amis ! Hormis toi et Gavin, je n'ai personne sur le campus...

— Mais tu n'as besoin de personne d'autre que moi !

— Tu ne peux pas te montrer aussi possessif, Evon.

Il me sourit avant de déposer un baiser sur mes lèvres.

— Je le sais et je suis heureux que vous vous entendiez bien, mais c'est mon rôle de jouer le mec macho, jaloux et possessif...

— Vraiment ?

— Je transmets un message en agissant ainsi.

— Quel message ? Je suis un vrai emmerdeur ?

— Non, c'est plutôt du style : H est à moi, c'est ma nana et le premier qui aurait dans l'idée de me la piquer, je l'enterre !

— Tu n'es qu'un sale con, dis-je en riant contre sa bouche.

— Il n'y a pas un putain de truc à bouffer dans cette cuisine !

Evon et moi nous tournons vers notre ami qui fouille les placards de la cuisine.

— Tu veux qu'on sorte dîner dehors ? me glisse Evon à l'oreille. Je t'invite au resto.

— Il faudrait quand même qu'on apprenne à faire les courses.

— Plus tard ! Ce soir, on va en centre-ville et on se fait une putain de bouffe ! Je connais un super restaurant avec une excellente carte.

— Mais...

Il me saisit à la taille et me pousse.

— Va te faire jolie, ma puce, on sort !

Je fais la moue. Il roule des yeux.

— Tu es déjà belle, Harlow ! Mais ce n'est pas le genre de resto où on mange en jogging donc va passer un truc plus habillé.

— Sauf que je n'ai rien à me mettre qui soit « habillé » !

— Fouille dans mon placard...

J'éclate de rire.

— Tes maillots de basket sont confortables, mais je doute qu'ils soient plus appropriés que mes pulls.

Il bondit de son fauteuil et me met une pichenette sur le front.

— Aïe !!!

— Je n'avais pas fini de parler ! rouspète-t-il. Cherche bien, il y a un sac de chez Macy's. Tu ne risques pas de le louper. Il y a ton cadeau de Noël dedans.

— Pardon ?

— Un sac dans le placard, de chez Macy's...

— J'ai compris, dis-je en le frappant. Tu as...

Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas pleurer.

— Tu as déjà pensé à mon cadeau de Noël...

— Je les ai pensés et achetés, oui !

— Les ?

— C'est un très, très gros sac, tu verras ! me dit-il fièrement en me faisant un clin d'œil.

— Evon, murmuré-je au bord des larmes.

— Je vais devoir retourner faire les boutiques, maintenant !

— Y retourner ?

— Bah, il faut bien que tu aies tes cadeaux sous le sapin, le matin de Noël.

— Attends, tu en as déjà assez fait, je crois !

Il pose sa main au creux de mes reins et me ramène dans ses bras.

— Ce n'est jamais assez quand il s'agit de toi, Harlow. Et j'ai adoré faire les magasins en cherchant ce qu'il y avait de plus beau pour toi. Je suis content d'avoir une bonne excuse pour recommencer !

Après avoir séché les larmes que je n'ai pas su contenir, il dépose un baiser sur mon nez.

— Maintenant, file, mon amour. J'ai hâte de te voir !

— Evon...

— Sauve-toi, embraye-t-il sans me laisser le temps de le remercier. On verra ça plus tard ! Je vais appeler le resto pendant que tu te changes.

Il se tourne vers Gavin.

— Et toi aussi, grouille-toi !

— Je ne vais pas vous emmerder, s'empresse-t-il de lui répondre. Faites vos trucs ensemble, je comprends !

— Arrête de faire chier, Gavin. Lève ton cul et va te saper correctement !

Le regard reconnaissant que porte Gavin à son ami me fait chaud au cœur. Je me mets en route, impatiente de découvrir la surprise qu'Evon me destinait pour Noël.

Chapitre 36

— Tu dois me trouver collant à force, me dit Evon, en resserrant son étreinte autour de ma taille.

La tête posée sur mon buste, il dessine les contours de mes seins du bout des doigts et ce simple geste me transporte dans un demi-sommeil aussi doux que l'amour que nous venons de partager dans son lit. Le son de sa voix me sort de ce sublime état second où tout n'est que délectation. Je presse mes lèvres sur son front, tout en jouant avec une mèche de ses cheveux.

— Mais non, pourquoi crois-tu ça ?

— Je suis très tactile, j'aime te toucher, te serrer, te câliner et j'ai peur que ça te semble lourd à la longue.

— J'aime bien cette tendresse naturelle entre nous.

— Si tu en as marre, n'hésite pas à me le dire...

— Je ne vois pas pourquoi je le ferais. J'apprécie que tu sois suffisamment à l'aise avec moi pour te montrer aussi affectueux.

— Bien sûr que je suis parfaitement à l'aise avec toi, Brownie.

Il se redresse et prend appui sur son coude. Longuement, il m'observe, sans cesser de me caresser.

— Ce qu'il y a, c'est que...

Il prend une seconde, se mord la lèvre. Il cherche ses mots, visiblement.

— Je n'ai jamais eu le droit à la moindre marque d'affection de la part de ma mère. En fait, je n'en ai eu de personne. Avant de te voir étendue dans mon lit, après que Leah s'en soit prise à toi, je n'avais pas compris à quel point j'avais envie de tout ça. Je pensais que jamais ça ne m'arriverait. Pourtant, tu étais là, sous mes yeux et tout ce à quoi je pensais, c'était : qu'est-ce que je ressentirais si je m'allongeais à côté d'elle ? Si je la tenais dans mes bras ? Lors de notre week-end de Thanksgiving, j'ai craqué. J'avais le moral à zéro, alors j'ai pris ma voiture et j'ai roulé jusqu'à chez mon père avec pour seul but de le découvrir. Je t'aurais suppliée à genoux s'il l'avait fallu, mais j'en avais trop besoin.

— Que s'est-il passé pendant tes vacances ?

— Au début, je devais fêter Thanksgiving chez mon grand-père. Je pensais profiter de ces quelques jours pour accepter l'idée que tu ne voulais plus me voir.

— Evon, chuchoté-je en passant mes doigts dans ses cheveux en pagaille.

Il secoue la tête et ramène ma main à ses lèvres.

— Ma mère a débarqué sans prévenir et comme toujours quand on a le malheur de se voir, c'était très tendu. Tout a dégénéré.

— Il y avait un motif valable pour que ça arrive ?

— Toujours ces histoires entre elle et mon père. Elle a voulu savoir si je l'avais revu et je n'ai pas cherché à l'épargner en lui mentant. Elle est devenue encore plus barge quand elle a su que j'avais rencontré Maisie. Là, elle s'est lâchée... Tu imagines bien que Levi, son cher fils ne lui ferait pas un truc pareil, alors je suis forcément de la mauvaise graine.

— Sauf que Levi est souvent chez David...

— Ce grand courageux ne lui avouera jamais !

Comme souvent au cours des dernières années, l'attitude de Levi me déçoit beaucoup. Il n'a jamais su affronter sa mère et je doute qu'il en soit autrement un jour.

— Donc tu en as eu marre et tu es parti, c'est ça ?

— Oui, il fallait que je m'éloigne d'elle. Je suis monté en voiture en me demandant où je pouvais bien aller et j'ai pensé à toi. Là, je ne peux pas t'expliquer cette envie de te prendre dans mes bras. C'était plus fort que tout. Sans hésiter, j'ai pris la direction de Charleston.

— Et tu t'es glissé dans mon lit, dis-je en souriant.

— Je n'ai jamais réussi à trouver ma place chez moi et c'est encore pire depuis que je connais la vérité. Je ne sais pas qui je suis, sauf dans tes bras.

Je me cambre suffisamment pour l'embrasser.

— Et j'aime que ce soit le cas. Ne te retiens surtout pas d'y chercher cette tendresse dont tu as été privé si longtemps.

— Mais tu me le diras si tu finis par te lasser, hein ?

— Promis, le rassuré-je appuyée contre sa bouche.

Visiblement satisfait, il retrouve sa place au creux de mon épaule.

— Harlow...

La manière dont il a prononcé mon prénom me laisse supposer qu'il aimerait me parler de quelque chose qu'il juge délicat.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut que je te demande un truc et j'aimerais que tu acceptes, mais je doute que tu en aies envie.

Il se redresse.

— Et surtout, je ne voudrais pas que tu prennes mal ma question.

Je détaille chacun de ses traits plus curieusement.

— C'est très important pour moi...

— Alors, demande-moi, dis-je pour l’encourager en replaçant une mèche de ses cheveux en arrière.

— Ce week-end, c’est l’anniversaire de mon grand-père.

— Oh ! m’étonné-je, surprise qu’il ait eu tant de difficultés à me parler d’une chose aussi banale.

Qu’est-ce qu’il s’imagine ? Que je vais lui faire une scène parce que nous ne passerons pas le week-end ensemble ? Il est hors de question que je ne respecte pas ses obligations familiales. J’ai deviné, lors de nos récentes conversations, que son grand-père est une personne de choix dans sa vie. Il doit absolument s’y rendre.

— Evon, tu peux y aller sans te soucier de moi. C’est ton grand-père et de ce que je comprends, la seule famille qui trouve grâce à tes yeux. Tu ne peux pas louper son anniversaire !

Il a un sourire gêné.

— Tu n’as pas compris où je veux en venir, ma puce, dit-il apparemment désolé par ce constat.

Je le dévisage un instant.

— Ce n’est pas grave... merci de te montrer si compréhensive, en tout cas.

Il reprend sa place. Un peu perdue, je réfléchis une seconde avant de me relever brusquement, l’obligeant à rouler sur le matelas.

— Tu n’es pas sérieux, Evon ?!

— C’est rien, H, laisse tomber, s’empresse-t-il de me rassurer en posant sa grande main sur ma hanche.

— Tu... tu... sérieusement ?! bégayé-je.

— Harlow...

— Moi ??? Dans ta famille ??? m’écricé-je.

— Il s’agit de mon grand-père !

— Le père de ta mère ! Je sais qui il est !

— Alors, si tu le connais, tu sais qu'il n'est pas comme elle, que c'est un homme bien !

— Je n'ai aucun doute là-dessus, mais c'est trop compliqué, Evon !

— Pourquoi ?

— Tu as vraiment besoin que je te l'explique ? Bon sang, Evon ! Si je l'ai déjà rencontré, c'est parce que j'étais la petite copine de ton frère !

Nu comme un verre, il bondit du lit et se jette le premier pantalon qui lui tombe sous la main.

— Ce n'est pas mon frère, se hâte-t-il de me corriger. Et je me contrefous de ce que vous avez vécu tous les deux. Quand est-ce que tu vas te rentrer ça dans le crâne ?

— Et toi ? m'emporté-je à mon tour. Quand est-ce que tu vas imprimer que ta famille m'a fait du mal ? Que je n'ai aucune envie de les voir ?

— Je te parle de mon grand-père, pas de ces guignols !!! Et même s'ils sont là, qu'est-ce que ça peut te foutre puisque tu es avec moi, Harlow ? Putain, mais tu ne me feras jamais confiance !!!

Je prends ma tête entre mes mains.

— C'est à moi que tu fais payer leurs conneries, hurle-t-il en balayant tout le bazar qui habitait son espace de travail. Je suis le seul à subir les conséquences de leurs actions, comme toujours ! Elle était tellement capricieuse qu'il lui fallait un enfant tout de suite alors elle m'a adopté comme elle aurait pris un putain de bâtard à la fourrière. Mais quand son précieux Levi est arrivé, là je n'ai plus compté, je n'étais plus rien !

— Evon, murmuré-je le cœur au bord des lèvres d'entendre une peine si vibrante dans chacun de ses mots.

— Tu es comme elle !!! Tu me vois comme le second choix, celui qu'on prend et qu'on jette après usage !

Je porte une main à ma bouche en secouant nerveusement la tête. Lui saisit la chaise de son bureau, la soulève dans les airs avant de l'envoyer valser à travers la pièce. Instinctivement, je m'accroupis en me cachant dans mes bras alors qu'elle vient s'écraser contre le mur. Jamais il n'aurait pu m'atteindre, pourtant ça a été plus fort que moi, il fallait que je me protège. Barricadée derrière le lit, je n'ose pas faire le moindre mouvement. Après le fracas du bois qui se brise, c'est le calme plat dans la chambre, pendant de longues, d'interminables secondes. Le bruit d'une porte qu'on ouvre à la volée me fait timidement écarter les bras pour voir ce qui se passe autour de moi. Gavin, sur le seuil de la chambre, le regard incrédule, observe son ami avant de venir vers moi. Mais ses yeux se détournent immédiatement. Forcément, je suis recroquevillée sur moi et totalement nue.

— Sors, hurle Evon. Putain, casse-toi !

Je tends un bras vers le lit, saisit le drap et le tire sur moi. Tremblant de la tête au pied, je m'en couvre tant bien que mal.

Gavin accourt vers moi et finit de m'aider à m'y dissimuler.

— Je t'ai dit de te barrer !

Furieux, Gavin se fige sur Evon.

— Tu me feras sortir d'ici les pieds devant ! Je ne te laisse pas seul avec elle, pas dans l'état où tu es !

Son attention se reporte sur moi.

— Princesse, ça va ?

Retournée par cette démonstration de violence, par la façon dont il a perdu le contrôle, je reste muette.

— Tu veux qu'on sorte ?

— Elle reste là, putain !

Gavin se remet à son niveau en brandissant le poing.

— Je suis du genre pacifiste d'ordinaire, mais là j'ai une furieuse envie de te foutre mon poing dans la gueule, Evon ! T'es qu'un connard et tu ne mériterais qu'une chose : qu'elle prenne ses affaires et qu'elle se tire une bonne fois pour toute s ! Tu peux déblatérer sur ta mère ou sur Levi, mais tu ne vaux pas mieux qu'eux !

Toujours incapable de lancer une œillade vers Evon, je ne vois rien de sa réaction face à son ami, mais son silence est éloquent.

— Je vais la laisser dormir dans mon plumard cette nuit...

— De la merde ! s'écrie Evon en marchant vers nous.

Mais Gavin anticipe et abat ses deux mains sur le torse d'Evon si fort que celui-ci percute le mur.

— Et tu n'as pas intérêt à aller lui prendre la tête ! Fous-lui la paix quelques heures et prépare-toi à assumer tes conneries !

La main de Gavin atterrit sous mon nez.

— Viens avec moi.

J'aimerais lever les yeux vers Evon, j'aimerais lui dire un mot même si je n'ai aucune idée de ce que je pourrais lui raconter alors je me ravise et accepte la main que me tend Gavin et le laisse me guider en dehors de la chambre.

Chapitre 37

Debout face au miroir de la salle de bain, je ne peux que constater les ravages causés par cette nuit blanche. Mon teint pâle l'est encore plus que d'ordinaire et mes cernes sont particulièrement prononcés, ce matin. Comment trouver le sommeil après l'horrible scène qui s'est jouée hier dans la chambre d'Evon ? Lui qui m'a toujours offert cette agréable sensation de sécurité... Et pour la première fois, je me suis sentie très ébranlée par son comportement impulsif. Je veux plus que tout essayer de me mettre à sa place et comprendre la souffrance qui est la sienne, mais comment est-ce possible s'il se montre si virulent ? Voilà tout mon problème, comment dois-je gérer Evon et ses accès de colère ? Pour le moment, je n'ai aucune réponse et j'aimerais prendre le temps d'analyser les choses avant de me confronter à Evon. Je prends ma brosse et remonte ma chevelure en queue de cheval avant de la nouer avec un élastique. Une fois prête, je m'aventure à l'extérieur de la pièce, le cœur battant à l'idée de le croiser avant de partir en cours. Et ce que je redoutais le plus devient inévitable lorsque j'entends Evon et Gavin échanger quelques mots que je ne parviens pas à distinguer. Puis c'est la porte d'entrée qu'on ouvre et qu'on referme aussitôt. Je prie secrètement pour que ce soit Evon qui vienne de sortir, mais le trouver debout dans la cuisine, adossé à l'évier fait envoler mes espoirs de reporter à plus tard ce moment destiné à être gênant.

— Bonjour, ma Brownie, m'accueille-t-il aussi embarrassé que moi.

— Bonjour.

Je lui indique la porte.

— Il faut que j'y aille, j'ai cours, là !

— Oui, je sais... on se rejoint pour le déjeuner ?

— Ce n'est pas une bonne idée...

— Harlow...

— J'ai besoin d'un peu de temps, Evon.

— Du temps !? Du temps pour quoi ?

— Je ne sais pas, j'ai besoin de réfléchir à tout ça...

— À nous ! Tu veux réfléchir à nous ! articule-t-il, crispé. Tu es en train de te poser des questions...

— Il faut que je détermine dans quelle mesure je peux te gérer, Evon, mais quand tu te mets dans des états pareils, tu me fais peur.

Il soupire.

— Tu as peur de moi, se lamente-t-il. Putain, je n'arrive pas à le croire !

— Accorde-moi un peu de temps, seule, c'est tout ce que je te demande.

Il a un rire nerveux.

— Comme si j'avais le choix...

— Je suis navrée... vraiment...

— Pas autant que moi, ma puce. Je ne voulais pas te décevoir, tu sais, mais c'est toujours la même chose quand il s'agit d'eux, je perds pied !

— Ne crois pas que je ne te comprends pas, seulement je ne vois pas comment je peux t'aider sans m'en prendre plein la gueule. Laisse-moi accuser le coup, s'il te plaît.

— Tu rentres à la maison, ce soir ? me questionne-t-il, plein d'espoir. Je squatterai le canapé s'il le faut.

— Je préfère retourner dans ma chambre.

Il tire une chaise de la cuisine et se laisse tomber dessus avant de plonger la tête dans ses mains.

— C'est la question de quelques jours, Evon.

Il lève les yeux vers moi et le désespoir que je lis dans son regard me pousserait presque à courir vers lui pour l'éteindre si je n'avais pas ce poids sur l'estomac, cette peur au fond des tripes.

— Je dois vraiment me sauver, maintenant, lui annoncé-je sur un ton d'excuse.

Bien sûr que je m'en veux de le laisser seul dans ces conditions, mais je ne peux rien faire de plus pour nous que de prendre du temps pour penser à tout ça. Doucement, il acquiesce.

— Tu as raison, ne te mets pas en retard.

Je marche vers la porte.

— Je suis désolée, Evon, lancé-je sans un regard pour lui avant de sortir en catastrophe.

C'est en larmes que je quitte son immeuble.

**

À 12 h 30, je pousse les portes de la cafétéria avec ce perpétuel nœud à l'estomac. Ma matinée a été un véritable cauchemar. La tête totalement ailleurs, je n'ai rien suivi de mes cours et l'arrivée du déjeuner n'a rien arrangé. L'idée de me rendre seule au restaurant universitaire n'a fait que me ramener à un moment de ma vie dont je n'aime guère me souvenir. Et dire qu'hier, je déjeunais avec Evon et les garçons, que nous rigolions d'un rien, et me revoilà en compagnie de ma meilleure amie : la solitude. Mon appétit est à l'image de mon humeur, maussade, ce qui fait que je ne prends

qu'une bouteille d'eau et une pomme pour mon repas. Instinctivement, je regarde en direction de la table où nous avons pour habitude de nous asseoir et la découvrir occupé par d'autres étudiants ajoute à mon malaise du jour. Soit la bande est en retard, soit les garçons ont décidé d'aller se restaurer ailleurs et je pencherai davantage pour la seconde option. Je hausse les épaules avant de marcher vers le fond de la salle et m'installe à la première table que je trouve. Très vite, être ici, sans personne, devient insupportable alors dans une tentative désespérée de détourner mon esprit de la raison de ce besoin d'isolement, je sors mon classeur de cours et commence la lecture des photocopiés distribués par le prof avant que nous quittions sa salle. Et ce détournement a le mérite de fonctionner jusqu'à ce qu'une présence sur la droite capte mon attention. Je décroche de mon cours et lève les yeux un peu craintivement, persuadée qu'il s'agit d'Evon et à ma grande surprise, il est en réalité question de Leah. Les mains fermées sur son écharpe, elle m'observe sans que la moindre émotion ne se lise sur son visage et son comportement n'a rien pour m'aider à me détendre.

— On peut se parler une minute ?

— Euh, bafouillé-je en me rectifiant sur ma chaise.

— J'avoue profiter qu'Evon ne soit pas dans les parages. Je sais qu'il ne veut pas que je m'approche de toi, pourtant il faut qu'on discute, Harlow.

Je lui indique la chaise en face de la mienne. Elle jette un petit coup d'œil derrière elle.

— Il ne va pas arriver ?

— Non, il ne viendra pas.

— OK ! dit-elle soulagée avant de prendre place.

Je referme mon classeur et tapote nerveusement dessus.

— Tu avais quelque chose à me dire ?

— Tu as parlé à Levi ces derniers jours ?

Si elle a le culot de me demander mon aide pour le reconquérir, je crois que je la frappe !

— Brièvement. Nous nous sommes croisés chez son père, ce week-end.

— Il t'a dit ?

— Dis quoi ? dis-je, faisant l'ignorante.

— Qu'il m'a quittée...

Je resserre mes mains sur mon classeur.

— Leah, vos histoires ne me concernent pas !

— C'est à cause de toi qu'il l'a fait !

Je pousse ma chaise prête à me tirer certaine d'être une nouvelle fois la cible de mon ancienne meilleure amie, mais celle-ci me retient.

— Non, attends, je t'en prie.

La détresse dans sa voix devrait me laisser indifférente après tout ce qu'elle m'a fait endurer, seulement je ne suis pas comme elle. Je décide de me rasseoir.

— Ce n'est pas à cause de ce que je t'ai fait, Harlow. Oui, ça l'a foutu en pétard, mais ce n'est pas ce qui l'a motivé à me quitter.

— Je ne vois toujours pas en quoi ça me concerne et, excuse-moi, mais je m'en fous de votre séparation.

— Il a changé après vous avoir vu toi et Evon. Ça l'a rendu barge.

— Leah, arrête avec ça, s'il te plaît.

— J'ai toujours redouté le jour où il réaliserait ce dont j'avais parfaitement conscience...

Elle replace ses longs cheveux blonds sur son épaule droite en expirant longuement.

— Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait, pas une seule fois. J'ai cru qu'il lui fallait du temps pour oublier votre histoire, mais même des années sans

te voir n'ont pas suffi à ce qu'il soit complètement à moi. Tu occupes encore ses pensées.

— Leah, murmuré-je gênée qu'elle me livre toutes ces choses. Ce que tu me dis ne me fait ni chaud ni froid ! Pourquoi tu me racontes tout ça ? Qu'est-ce que tu cherches, exactement ?

— À réparer mes erreurs !

Elle attrape ma bouteille vide entre ses doigts et la fait tourner machinalement sur la table.

— Je...

Elle se racle la gorge.

— J'avais 12 ans quand j'ai pris conscience de mes sentiments pour lui. Il était tellement incroyable avec toi, H. Forcément, j'ai eu envie de connaître ça et plus le temps passait, plus ça devenait une nécessité pour moi : il devait m'aimer ! C'est devenu plus important que tout.

— Plus important que notre amitié, constaté-je avec amertume.

— Je regrette, Harlow. Tu comptais beaucoup pour moi...

— Mais pas au point que tu ne me poignardes pas dans le dos !

Elle secoue la tête en mordant sa lèvre.

— Je ne peux plus rien faire pour Levi. C'est de toi qu'il est amoureux et rien ne changera ça. Ton histoire avec Evon le rend particulièrement fou et je doute qu'il renonce à l'idée de te reconquérir.

— Il peut bien faire ce qui lui plaît...

— Harlow, m'interrompt-elle avec rudesse. Tant pis si tu me hais plus que c'est déjà le cas, mais je fais ça pour toi, pour ton bien.

— De quoi tu parles ?

Son regard s'assombrit soudainement.

— Levi et moi, ça a commencé avant ton départ de Georgetown.

— Excuse-moi ?

— On couchait déjà ensemble avant que tu ne t'en ailles !

Là, je dois dire qu'il me faut quelques secondes pour saisir le sens de ces paroles et ce qu'elles impliquent. Leah et Levi m'ont trahie, et ça, bien avant que ma vie tourne à l'orage. Même la part de mon existence dont je me souviens comme paisible et sans nuages n'est qu'un tissu de mensonges ? Comment ai-je pu être naïve au point de ne rien voir ?

Je me lève brusquement.

— Tu m'as fait ça, Leah ? Vraiment ? Et ce n'était pas suffisant ! Même après cette trahison, il a fallu que tu me pourrisses la vie !

— Je suis désolée, gémit-elle en m'empoignant. Crois-moi, je regrette du fond du cœur.

Je dégage mon poignet.

— Tu te tapais mon petit ami dans mon dos ! Putain, Leah !

— J'étais amoureuse, se défend-elle. C'était mal, je le sais et je ne te demande pas de me pardonner, je ne le mérite pas, mais j'ai pensé que tu devais le savoir avant qu'il essaie de détruire ce que tu tentes de rebâtir avec Evon. Je voulais que tu ouvres les yeux sur qui il est réellement, sur ce dont il capable.

— Tu me donnes envie de gerber, fulminé-je avant d'attraper le bas de son visage dans ma main et de resserrer ma prise. Et si tu t'approches à nouveau de moi, je ne serai plus aussi pacifiste. Je ne veux plus jamais te voir !!!

Je récupère mon sac et quitte le réfectoire au pas de course.

Chapitre 38

C'est dans une colère noire et sans précédent que je pénètre dans les vestiaires de l'équipe de football des Gamecocks en cette fin de journée. J'ai ruminé cette bombe que m'a balancée Leah pendant tout l'après-midi en n'attendant que ce moment où je me confronterais à ce traître de Levi. J'ai été comme déchirée en deux depuis que Leah m'a confessé avoir couché avec Levi avant notre séparation. Une part de moi me disait de ne pas y accorder d'importance, que toute cette histoire appartenait au passé, mais d'un autre côté, j'ai besoin de le mettre face à ses mensonges et lui dire ce que j'ai sur le cœur. Un cœur qu'il a déjà trop malmené pour s'en tirer à si bon compte.

Et ce fumier a tenté de me séduire quitte à accuser son frère de je ne sais quelle trahison ! Il m'a trompée, dupée depuis des années, et il ose dire du mal d'Evon. Mais qui est ce mec dont je suis bêtement tombée amoureuse, bon sang ?

J'ai débarqué dans les installations de l'équipe, il y a quelques minutes, et mettre la main sur Levi n'a pas été simple. Suivant les indications de certains de ses coéquipiers, j'ai foncé dans le bâtiment principal qui borde le terrain d'entraînement et parcouru le couloir principal jusqu'à cette porte battante derrière laquelle se trouve le vestiaire des joueurs. Sans prendre la

peine de m'annoncer, je la pousse. Elle vient bruyamment percuter le mur attenant.

— Levi ! hurlé-je en entrant dans la pièce comme une furie. Levi Mendoza !

Je tombe alors sur un jeune homme, nu, avec seulement une serviette enroulée autour de la taille et cette rencontre suffit à me couper dans mon élan.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je... euh... je cherche Levi.

— Attends ici, m'ordonne-t-il avant de disparaître derrière une rangée de vestiaires.

Je l'entends siffler quelqu'un.

— Mendoza, y'a une nana genre prête à te buter qui te cherche !

La voix de ce sale abruti infidèle me fait hérissier les poils. Il ricane avec son camarade avant d'apparaître devant moi, lui aussi, n'a qu'une serviette pour le couvrir. Ses traits enjoués se délitent en me trouvant là.

— Harlow ?

La vague de colère et de chagrin qui m'envahit soudainement est au-dessus de tout ce que j'ai ressenti jusqu'ici en ce qui concerne notre histoire. Elle est incontrôlable tant elle est violente. Être face à ce garçon que j'ai tant aimé, que je pensais connaître me fait atrocement souffrir maintenant que je sais comme je me suis trompée sur son compte. Il m'a blessée et humiliée une fois de trop !

Les yeux remplis de rage, de larmes, je me jette sur lui et, armée de mon sac de cours, je le frappe aussi fort que mes bras frêles me le permettent. Je le frappe une fois, puis une seconde avant qu'il ne se protège de ses bras.

— Mais putain ! braille-t-il. Qu'est-ce qui te prend, H ???

La lanière de mon sac se déchire, il tombe sur le sol. C'est les poings serrés, que je reviens à la charge.

— Espèce de salaud !!!

J'atteins son visage à plusieurs reprises avant qu'il ne m'emprisonne les bras.

— Tu me fais quoi, là ?!?

— Tu as couché avec Leah, lui hurlé-je dessus. Comment as-tu pu me faire ça, Levi ?

Prisonnière d'une fureur sans précédent, je tente de me débattre de toutes les manières possibles. Levi resserre sa prise sur mes avant-bras.

— Tu n'as fait que me mentir !

Dans un ultime effort, je le pousse violemment. Il me lâche et percute le vestiaire derrière lui. Il me dévisage aussi étonné que moi de la puissance de mon geste.

— Je t'aimais Levi, articulé-je péniblement alors que ma gorge est pressée par le poids de mes émotions aussi fortes que paradoxales. Je t'aimais tellement qu'il m'était impensable d'envisager de te faire du mal et toi, tu te tapais ma meilleure amie.

J'essuie hargneusement mes joues trempées.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me détestes à ce point ? sangloté-je.

— Je ne te déteste pas, dit-il dans sa barbe, l'air profondément coupable. Je t'aime, mon ange.

— La ferme, crié-je en prenant ma tête dans mes mains. Je veux que tu la fermes !!!

Je le sens alors me prendre contre lui. Je tente de lutter, de me défaire de lui, mais il me retient.

— Je suis désolé, ma chérie. Je suis désolé de tout ce que je t'ai fait, je t'assure.

— J'avais confiance en toi, pleuré-je contre son torse. J'avais confiance en ton amour.

— Et j'étais sincère, je te le jure. Mais j'ai grandi, et toi...

Il m'étreint plus fort.

— Toi, tu n'étais pas prête.

Sentant que je cherche à m'éloigner, il raffermi la présence de ses bras autour de mon corps.

— Je sais, je suis un connard et pense ce que tu veux, mais je regrette de ne pas avoir plus respecté qui tu étais, Harlow. Je n'ai pas saisi la chance incroyable de t'avoir dans ma vie et je ne me le pardonnerai jamais. Tu es ce qui m'est arrivé de mieux, et j'en ai pris conscience trop tard.

— Tu m'as tout pris, Levi, tout ce que j'étais. Il ne reste plus rien de moi.

Il capture mon visage et me force à lever le nez dans sa direction.

— Tu te trompes, mon ange. Tu es bien plus forte que tu ne le crois. Ne te laisse pas détruire par mes mauvais choix. Tu vaud tellement mieux que moi, que Leah ou qu'Evon.

C'est plus fort que moi, je lui assène une gifle magistrale quand il évoque son frère. Interloqué, il me relâche.

— Ne me parle plus de lui ! Tu n'as rien de comparable à Evon. C'est quelqu'un de bien, quelqu'un de respectueux, et plus j'en apprend sur ton compte, plus je comprends pourquoi il a tant de haine contre toi !

— Tu le laisses te manipuler. Je t'ai déjà prévenue, il cherche à m'atteindre...

— Pour se venger, c'est ça ?

— H, il n'est pas aussi innocent que tu sembles le penser.

— Evon n'est coupable de rien. Il est seulement la victime de la cruauté de ta mère, de ton indifférence à ce qu'il a vécu et de l'inaction de ton père !

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Je sais qu'il a été adopté, et ta mère est l'être le plus abominable qui existe. Evon a raison, tu es comme elle !

— Alors, ça y est tu prends fait et cause pour lui. Moi, je ne suis que l'enfoiré qui t'a trompée !

Je ramasse mon sac.

— Tu as tout compris, Levi... tu es l'enfoiré de cette histoire !

Je repars en direction de la sortie.

— Ne t'approche plus de moi ou je te jure que je n'essaierai plus de le retenir. Je comprends pourquoi porter le nom des Mendoza lui fait si honte. Il vaut tellement mieux que vous !

Je pousse la porte.

— Pourtant, il était au courant depuis le début que je baisais Leah.

Je me stoppe net.

— Finalement, il n'est pas si différent de moi, mon ange. Tu te trompes sur lui, comme tu t'es trompée sur moi. Tu m'en veux et c'est justifié, mais je te le dis parce que je t'aime, méfie-toi d'Evon. Il ne joue pas franc jeu !

Je quitte le vestiaire sans un regard, sans un mot.

Des mots, je n'en ai plus aucun...

Chapitre 39

Deux jours – quarante-huit heures –, c'est le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai vu Levi au stade d'entraînement et ça fait aussi longtemps que je n'ai pas quitté ma chambre. Deux jours à pleurer...

Pourquoi je pleure ? Franchement, j'ai tellement l'embarras du choix que je ne peux pas vraiment statuer sur le sujet. Mes larmes sont-elles motivées par ce coup de poignard supplémentaire planté dans le dos par Leah, mon amie, ma confidente ? Est-ce la trahison, la énième déception que m'a infligée Levi qui en est la cause ? Ou encore apprendre qu'Evon, l'homme en qui je pensais pouvoir placer ma confiance et dont j'essayais de dompter les angoisses, était au courant de cette liaison entre son frère et Leah ? Je ne sais plus moi-même où j'en suis... À bout de forces, de ne plus comprendre la vie et les gens qui m'entourent, tellement affaiblie par les coups qu'on m'a portés, je n'ai pas trouvé le courage d'affronter le monde extérieur, de retourner dans ce quotidien que je comprends de moins en moins. Tout le monde m'effraie. Leurs manigances, leurs mensonges me font douter de tout, de moi. Est-ce que le problème vient de moi ? Je dégage quelque chose qui laisse penser qu'on peut me duper facilement ?

Encore en pyjama, je suis étendue sur mon lit et les yeux rivés sur le plafond, je cherche. Je cherche tout ce qui cloche dans ma façon d'être,

quand dans un grand bruit, on toque à ma porte. Je sursaute surprise de cette interruption plutôt musclée.

Evon...

— Harlow !

Qu'est-ce que je disais...

Il tambourine plus fort.

— Écoute Harlow, je sais que je suis la dernière personne que tu as envie de voir, mais je veux seulement m'assurer que tu ne fais pas n'importe quoi !

Il frappe contre ma porte tellement fermement que je vois le bois vibrer sous ses coups.

— Ma puce, soit tu ouvres, soit je fais venir les flics !

Ne doutant pas du sérieux de son avertissement, je soupire et tourne la clef dans la serrure. Immédiatement, la poignée s'active et Evon pousse la porte, m'obligeant à reculer.

— Putain, Harlow, t'es chiante ! grogne-t-il avant de refermer derrière lui. Tu as le droit d'être en colère, de ne plus avoir envie de me voir, mais faire la morte..., se plaint-il. Je t'ai appelée ! Gavin t'a appelée !

Il se met à tourner en rond dans ma chambre. Moi, je suis assise sur ma chaise de bureau et je l'observe faire, sans réellement réussir à identifier ce que j'éprouve de me trouver en sa présence.

— Je voulais te foutre la paix, je te jure. J'ai déconné, je le sais, débite-t-il nerveusement.

Il lève les bras au ciel avant de les faire retomber bruyamment sur son jean.

— C'est toujours le même bordel quand il s'agit d'eux et j'en ai marre, H.

Il continue d'aller et venir devant moi tandis qu'il me fait son speech.

— Il suffit que je pense à eux et ça devient le merdier dans ma tête. Je vois rouge quand je me replonge dans tout ce foutoir.

Evon s'accroupit devant moi et pose prudemment ses mains sur mes genoux.

— Mais toi, Bébé, tu n'as rien à voir avec tout ça et je n'ai pas le droit de t'attirer dans mon enfer comme je l'ai fait l'autre soir.

Il remonte le long de mes cuisses.

— Tu m'aides à y voir plus clair. Ça devient plus simple, plus limpide quand tu es dans le coin et je dois chérir ça, pas le foutre en l'air à cause de mon impulsivité. Je te jure que je fais tout pour m'améliorer, que je veux plus que toute autre chose au monde nous préserver et ne pas laisser mes embrouilles avec ma famille influencer notre histoire, mais je ne suis pas infallible, je fais des boulettes et tu ne peux pas savoir comme je m'en mords les doigts ! Je viens de passer deux jours horribles, H.

Il pose sa tête sur mes jambes.

— La vie sans toi, ce n'est pas la vie. C'est seulement de longues et pénibles heures qui n'ont aucun sens, aucun but valable.

Il relève la tête et se plonge dans mes yeux.

— Je t'ai trop dans la peau, Harlow.

— Levi a couché avec Leah, lui balancé-je froidement.

Son petit laïus, aussi beau et sincère qu'il semble être n'a pas le pouvoir de briser cette effroyable sensation de frustration, mais surtout de trahison que les récents aveux de Leah et Levi ont générée. Après toutes les informations encaissées ces derniers jours, je n'ai plus aucune émotion à faire transparaître. Evon a un réflexe de recul quand j'évoque son frère.

— C'était avant mon départ pour Savannah, avant que toute ma vie ne parte en vrille.

— Harlow...

— Et je me sens tellement humiliée et stupide, lui dis-je en retenant un sanglot.

— Ma puce, je suis désolé.

— Désolé, répliqué-je en ricanant. Tu es désolé !

Je le repousse et saute de ma chaise.

— Et de quoi es-tu désolé au juste, Evon ? Que ton frère m'ait prise pour une conne une fois de plus...

— Non, je suis désolé de ne pas te l'avoir dit, reprend-il.

— Alors, c'est vrai, me lamenté-je les paupières closes. Tu étais au courant...

— Je ne pouvais pas te le dire, m'explique-t-il calmement, les mains plongées dans les poches de son jean.

— Visiblement, les liens fraternels entre vous sont plus forts que tu ne le prétends.

— Tu es vraiment en train de supposer que j'ai fermé ma gueule pour le bien de Levi ?

Il m'attrape par le menton et me contraint à l'affronter.

— Regarde-moi en face et dis-moi que tu ne crois pas sérieusement que j'ai fait ça pour lui !

Je garde la bouche scellée. Il me relâche en jurant.

— Putain, je rêve, hurle-t-il en mettant un coup de pied dans mon lit. Même ses conneries se retournent contre moi !!!

— TU as fait le choix de te taire, Evon !!!

Il fait volte-face et me fustige du regard.

— J'ai découvert leur histoire par hasard. Je devais aller chez mes parents pour prendre des papiers et je voulais m'y rendre quand ils ne seraient pas à la maison. C'est là que je suis tombé sur Levi et Leah. Elle, elle ne m'a pas vu, mais dès qu'elle s'est tirée, j'ai sauté à la gorge de ce

petit con et je lui ai mis la raclée de sa vie. Je lui ai posé un ultimatum : soit il te quittait, soit j'allais te trouver pour te le révéler, mais il n'y avait pas moyen qu'il s'en sorte... que tu restes avec lui...

— Il ne m'a jamais rien dit.

— Je le sais très bien. Quelques semaines après, tu es partie à Savannah et ce fumier s'est mis avec cette conne de Leah. À mes yeux, le plus important était qu'il ne pouvait plus te blesser.

— Mais je suis revenue depuis Evon et j'aurais voulu le savoir !

— Pourquoi ? Tu étais bien mieux sans lui et tu avais déjà assez souffert. Je voulais que tu m'aimes, Harlow, pas que tu me détestes ! Je me suis concentré sur nous, sur ce qu'on pouvait bâtir ensemble malgré le fait que je sois son frère. Que tu veuilles le savoir est une chose, mais que ce soit moi qui te le dise en est une autre ! J'ai vu ta peine, Brownie, et je me suis promis de la combattre, pas de l'aggraver.

— Mais..., tenté-je de protester.

— Il n'y a pas de mais, crie-t-il subitement. C'est à mon tour, Harlow. À mon tour de tenter ma chance, de faire mieux que lui. J'ai trop attendu !

Quoi ? Qu'est-ce qu'il entend par « j'ai trop attendu » ? Bon sang, mais est-ce qu'un jour je verrai clair dans le cœur de cet homme ?

— Attendu ? Comment ça ?

Caché dans ses mains, il se laisse glisser le long du mur. De longues minutes s'écoulaient avant qu'il se montre à nouveau. Là, il se met à battre la mesure sur ses genoux remontés contre sa poitrine.

— Je... j'ai...

Il se pince l'arête du nez.

— Avec les années, envier mon frère est devenu presque un réflexe, comme une habitude malsaine. Il avait l'amour et l'attention de notre mère, et tout le monde l'aimait. À l'école, il était populaire, il avait des amis et

tout lui souriait ! Toutes les filles étaient folles de lui. Toutes... même la plus belle et la plus douce d'entre elles.

Je me laisse tomber sur le sol, m'installe en tailleur à quelques centimètres de lui et me montre extrêmement attentive alors que je le crois, je l'espère, il est enfin prêt à jouer cartes sur table.

— J'ai vu votre relation grandir, évoluer et j'étais jaloux...

Il a un long soupir torturé.

— Tellement jaloux, Harlow. Mais c'était toujours comme ça, je l'enviais pour tout ce qui lui arrivait.

Nos regards se croisent et ce que je peux y lire me laisse avare de paroles tant c'est vrai, c'est profond. C'est au fond de ses tripes qu'il va chercher ce qu'il a à dire.

— J'ai compris que tu étais bien plus qu'une simple jalousie supplémentaire lors de son anniversaire, lorsque je vous ai vus dans le jardin. Tu étais assise sur une couverture posée dans l'herbe, lui avait la tête posée sur tes genoux. J'ai observé, détaillé chaque geste de tendresse que tu as eu pour lui, je voyais ce regard doux et protecteur dont tu le couvais et...

Lentement, il passe les doigts dans sa barbe, en exhalant longuement.

— À cet instant, j'ai su que c'est dans tes bras et uniquement dans tes bras que je voulais découvrir ce que pouvait être la vraie tendresse... celle dont j'avais rêvé toute ma vie. Parce qu'il était évident que tu étais l'être le plus doux qui soit et que toi seule pourrais être à la hauteur de mes attentes. Et c'est précisément à cet instant que je suis tombé amoureux de toi, Harlow.

Ma vue se brouille lorsqu'il me fait cet aveu qui a dû lui demander tellement de courage. Le voir baisser les yeux, comme s'il avait honte me donne envie de l'encourager à poursuivre, mais je garde le silence de peur de le brusquer dans sa démarche. J'ai tant attendu qu'il m'ouvre son cœur.

— Sur le moment, je n’ai pas réalisé ce qui m’arrivait. C’est plus tard, quand tu as quitté la ville, que j’ai pris conscience de l’ampleur de mes sentiments.

Il laisse ses jambes retomber sur la moquette de ma chambre. Ses bras reposent nonchalamment sur ses cuisses, comme s’il se délestait progressivement d’un poids trop lourd à porter.

— Je l’ai appris de la bouche de Levi. J’étais de passage en ville et je voulais m’assurer qu’il avait fait ce qu’il fallait envers toi. Là, il m’a dit que ça n’avait plus aucune importance, que tu étais loin, maintenant ! Il m’a balancé ça à la gueule et la douleur que j’ai ressentie alors que l’éventualité de ne plus jamais te revoir venait de me frapper, je ne saurais même pas te la décrire. C’était encore pire que tout ce que j’avais enduré jusqu’alors. Levi a compris que je m’étais épris de toi et il s’est mis à rire en se vantant que jamais tu n’aurais posé les yeux sur quelqu’un comme moi, que tu étais bien trop amoureuse de lui.

Après m’avoir trompée avec ma meilleure amie, il ne manque pas d’air, celui-là...

— Je lui ai balancé une droite en pleine gueule et je me suis tiré. J’ai foncé chez ta grand-mère et je lui ai demandé où tu étais. Elle m’a appris que tu vivais à Savannah, maintenant.

— Tu étais au courant depuis le début ?

Il hoche honteusement la tête.

— J’ai sauté dans ma caisse et j’ai roulé pour te rejoindre, mais après une centaine de kilomètres, je me suis demandé ce que j’allais pouvoir te dire. Ta famille venait d’imploser, tu te retrouvais seule avec ta mère. Je ne pouvais pas me pointer et te balancer ça ! Tu étais amoureuse de lui, pas de moi ! Alors, j’ai rebroussé chemin et je suis rentré sur le campus. Sur la route, j’ai fait le choix d’attendre de voir comment les choses allaient

évoluer, d'attendre que tu sois prête à m'écouter. Mais avant que ça ne soit le cas, il allait devoir se passer un tas de trucs pas simple pour toi.

— Mais pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ça, Evon ? On se connaît depuis des années ! J'aurais su t'écouter !

— Non, ma puce, tu n'étais pas la même à l'époque ! La Harlow qui est partie à Savannah était follement amoureuse de mon frère, et moi aussi, j'étais très différent. Tu sais comme c'était difficile pour moi de sortir de ma coquille. Quand j'ai débarqué sur le campus, j'ai pris une décision, celle de ne plus être ce gamin introverti et taciturne. Devenir l'inverse de ce que j'étais à Georgetown, c'était redémarré une nouvelle vie, être qui j'étais vraiment au fond de moi et pas celui que la haine de ma mère avait progressivement façonné.

— J'ai souvent eu de la peine pour toi en te voyant te faire rabrouer par ta mère. Je t'avoue que souvent l'indifférence de Levi m'a mise mal à l'aise, mais j'étais si jeune, Evon, je ne mesurais pas la gravité de la situation.

— Ce que tu me dis me touche, mon amour. Ça me fait beaucoup de bien.

Je souris timidement.

— Nous nous sommes retrouvés, il y a des mois maintenant, notre relation a évolué. Pourquoi ne m'as-tu pas confié tout ça ?

— Tu me voyais te dire : « Hé, salut, H, tu te souviens de moi, le mec qui t'aime depuis ses 19 piges. Oh ! Et j'ai tout fait pour que tu reviennes dans ma vie et tu ne t'en es jamais rendu compte ! »

— Comment... bégayé-je. Je suis revenue parce que ma mère est morte.

— Ce n'est pas si simple, Brownie.

— Alors, explique-moi, m'impatienté-je intriguée mais aussi très nerveuse à l'idée qu'Evon ait pu jouer un quelconque rôle dans tout ce qui

m'est arrivé avant que je m'installe sur le campus.

— J'ai toujours pris de tes nouvelles par l'intermédiaire de ta grand-mère, même si parfois ce n'était pas facile de tirer quelque chose d'elle.

Il a un petit rire.

— C'est qu'elle perd un peu la boule, ta grand-mère...

Je ris doucement, moi aussi.

— Tu n'as pas idée... elle me disait que c'était Levi qui venait lui rendre visite.

Il soupire.

— Elle est complètement sénile !

— Je suis désolée, Evon.

Pendant des mois, je me suis interrogée sur les raisons qui poussaient Levi à se montrer totalement indifférent envers moi à mon retour au lycée alors que ma grand-mère n'arrêtait pas de rebattre les oreilles à son sujet en me racontant ces innombrables conversations qu'elle a eues avec lui à propos de moi. Elle me disait sans cesse : « *Il est fou de toi, ce garçon, fais-moi confiance, Harlow !* » Pas un seul instant, je n'aurais pu penser qu'il s'agisse d'Evon, en réalité.

Evon hausse les épaules avant de poursuivre.

— Je ne venais pas souvent à Georgetown, alors je n'avais pas beaucoup d'infos. Elle m'a parlé du cancer de ta mère, des semaines après ton départ. Là, j'ai été trouvé mon père et je lui ai demandé si c'était vrai. Il m'a confirmé que Joanne était gravement malade et qu'il n'y avait plus aucun espoir. Immédiatement, j'ai voulu savoir ce qu'il envisageait pour la suite et cet imbécile a semblé étonné de ma question.

Il se tend en abordant cette partie de son récit.

— Sérieusement, Maisie était sa fille, il devait prendre ses responsabilités envers elle, mais il n'a jamais été très courageux quand il

était question de s'opposer à ma mère. Pour lui, tu allais avoir 18 ans donc tu allais devenir la tutrice de ta sœur et ça serait mieux pour tout le monde. Mieux pour lui, c'est certain, mais pas pour toi !

— Tu ne penses pas que j'étais capable d'assumer ma sœur ? lui demandé-je, blessée qu'il puisse le penser.

— Dis pas de connerie, Bébé ! Bien sûr que tu étais parfaitement capable de la gérer, mais tu avais ta vie à mener, Harlow. Tu avais le droit de faire des études, d'aller à l'université et de t'épanouir normalement, sans avoir à payer un loyer, prendre un job et subvenir aux besoins d'une fillette de 7 ans.

— C'est ma sœur, Evon, je l'aurais fait sans hésiter.

— Et je n'en doute pas une seconde, mais c'est sa fille ! Ce n'était pas comme si elle n'avait plus que toi au monde. Elle avait un père qui avait déjà trop tardé à jouer son rôle dans sa vie. On s'est engueulés genre un millier de fois à ce propos. Finalement, j'ai arrêté de revenir à Georgetown parce que ça me rendait dingue. J'étais obsédé par cette affaire. Ça me tenait éveillé toutes les nuits, mais j'étais en pleine licence de droit et j'ai failli tout foirer. Pendant ce temps-là, toi, tu es revenue à Georgetown.

Il serre les poings à s'en faire pâlir les jointures.

— Et ce connard de Levi ne m'a rien dit ! Il savait que je t'aimais, que je voulais ce qu'il y avait de mieux pour toi, et il a fermé sa gueule. Un jour, je suis passé en ville pour voir ta grand-mère et je t'ai vue.

Il sourit en se remémorant ce souvenir.

— Tu étais au parc avec Maisie, vous faisiez de la balançoire. Je suis resté planté là, à vous épier pendant un bail. Tu avais maigri et même si tu tentais de t'amuser avec ta sœur, je voyais que tu étais profondément triste. Et puis, il s'est mis à pleuvoir et vous vous êtes mises à courir pour rentrer

chez vous. Tu es passé à deux pas de moi et tu ne m'as même pas vu. Tu étais si belle, ma Brownie, avec tes cheveux trempés.

— Evon, bredouillé-je en me sentant subitement submergée par toutes les émotions qu'Evon fait naître en moi.

— J'ai roulé jusqu'à chez mes vieux et j'ai tout retourné là-haut. Entre Levi qui ne m'avait rien dit et David qui ne se sortait pas les doigts du cul, j'ai pété un plomb. J'ai parlé à mon grand-père, je lui ai tout raconté. Je n'avais plus le choix, je devais mettre le feu aux poudres pour que David se retrouve dans l'obligation d'agir. Et toute cette merde a enfin explosé. Ma mère me hait parce qu'elle a vécu ça comme une humiliation. Il y avait des mois qu'ils faisaient tous comme si de rien n'était, comme si l'aventure de mon père et ta mère n'avait pas existée, comme si Maisie n'était rien pour nous, comme si toi, tu ne te retrouvais pas seule au milieu de leur foutoir. Tu penses bien que ma mère voulait garder tout ça secret, surtout la paternité de Maisie. C'était un vrai déshonneur pour elle, qu'il ait fait un enfant à une autre femme.

— Pourquoi tu as fait tout ça, Evon ? insisté-je. J'étais chez ma grand-mère, je m'en sortais...

— On sait tous les deux que c'est faux ! Tu te sortais de que dalle ! s'agace-t-il. Tu vivais l'enfer au bahut, tu te coupais et ta grand-mère est une femme adorable, je l'aime beaucoup, sauf que ce n'était pas un soutien, mais une charge supplémentaire pour toi.

— Tu ne savais rien de tout ça à l'époque !

— Non, mais je savais ce qui allait se passer quand tu aurais 18 ans et ça, je ne pouvais pas m'y résoudre. Tu aurais demandé la tutelle de ta sœur, pris un job minable pour tenter de l'élever et tu serais passé à côté de ta vie.

— C'est ta vision des choses, Evon !

— De toute façon, ça n'aurait pas marché !

— Pourquoi dis-tu ça ? J'aurais pu m'en sortir !

— Tu te serais saignée pour Mai', je le sais parfaitement. Tu lui aurais tout donné et il n'y aurait plus rien eu pour toi, H. Tu te serais oubliée pour ne penser qu'à elle. C'est beau, c'est noble, mais ce n'est pas juste. Je te dis que ça n'aurait pas marché parce que les services sociaux envisageaient déjà le placement de Maisie.

— Mais non ! protesté-je. C'est arrivé après que je me sois coupée au lycée !

— Non, mon cœur. David avait fini par s'en mêler avant que je foute le bordel. Dans le dos de ma mère, il préparait le divorce et sa défense pour récupérer Maisie. L'assistance sociale s'apprêtait à la retirer à ta grand-mère. Il lui a demandé un peu de temps qu'il puisse mettre de l'ordre dans sa vie et la prendre avec lui. Elle a accepté et c'est pour cette raison qu'elle venait souvent en visite, pour s'assurer que tout allait bien en attendant qu'il la prenne à sa charge.

Lentement, il se frotte les paupières.

— Et encore une fois, il a fallu que je bataille avec lui pour qu'il en fasse de même avec toi.

J'écarquille les yeux. Il lève les mains en l'air dans un geste rassurant.

— Ne va pas penser qu'il ne voulait pas de toi, je te jure que tu te trompes, mon père t'aime énormément. Mais il était l'homme qui avait fait fuir ton père, qui avait renversé toute ta vie alors, la perspective de venir te voir et te dire qu'il voulait que tu viennes vivre sous son toit lui foutait la trouille. Il était persuadé que tu ne voudrais pas de lui. Et il avait un peu raison, non ?

Je hausse les épaules.

— Un peu, oui.

— Mais tu m’as offert une belle opportunité de te piéger, et l’assistante sociale qui s’est occupée de vous a été formidable parce que sans elle, je n’aurais pas réussi mon coup.

— Me piéger ? m’étranglé-je. Evon, qu’est-ce que tu as fait ?

Il pince les lèvres et me dévisage la mine craintive.

— J’ai peur de te le dire parce que j’ignore si tu pourras me pardonner, mais je te jure que j’ai fait ça pour toi, pour m’assurer que tu aies un avenir.

Il s’accroupit et se déplace dans ma direction. Assis en face de moi, il pose sa main sur ma joue et se noie dans mon regard.

— Je veux que ça marche entre nous, tellement que je veux que tu deviennes ma femme et par-dessus tout, je veux te faire des bébés. Je veux les aimer comme tu m’as appris à aimer sans même le savoir. Je veux leur offrir tout ce dont on m’a privé, tout ce dont j’ai rêvé de vivre avec toi et uniquement avec toi. Pour qu’on en arrive là tous les deux, tu dois tout savoir, je ne peux rien te cacher. Alors, j’assumerai mes conneries, je ramperai devant toi éternellement s’il le faut, mais j’irai au bout de notre histoire parce que c’est la seule possible pour moi comme pour toi.

Il prend mes mains dans les siennes.

— Tu vas m’en vouloir, tu vas me détester et je ne m’excuserai pas parce que j’ai agi par amour. Et ce n’est pas cet amour que tu crois avoir partagé avec Levi, pas celui que tu crois avoir vu entre tes parents. Non, c’est celui dont je t’ai déjà parlé, celui qui te fait faire n’importe quoi, même les choses les plus ridicules, les plus insensées, parce qu’il emprisonne ta raison, ton discernement et te manipule comme bon lui semble.

Il passe et repasse son pouce sur mes lèvres.

— Cet amour te ferait faire l’impensable simplement pour une seconde, une minute avec l’être aimé, et j’ai fait ce qu’il fallait pour que tu me

reviennes, Harlow. Je ne voulais pas d'une seconde ou d'une minute avec toi, non, je voulais l'éternité.

— Qu'est-ce que tu as fait ? pleuré-je, appuyant mon front contre son torse.

Il marque une pause, inspire lentement en posant ses mains sur mes épaules.

— Il n'y a jamais eu d'hôpital psy ou de mise sous tutelle.

Je me relève aussi brutalement que je reçois cette vérité en plein visage. Je crois que je vais crier, hurler, mais Evon capture mon visage entre ses doigts.

— Tout ça, ce sont des conneries que mon père et moi avons mises sur pied pour que tu restes avec lui, pour que tu ailles à l'université. Tes études, c'est moi qui les paie. Ce fric que tu touches tous les mois, c'est la seule aide que l'assistance sociale a réussi à obtenir pour toi.

Il rejette ces larmes qui me roulent sur les joues.

— Tu es libre, mon amour ! Libre de faire ce que tu veux de ta vie. Etudier, vivre chez David, tout ça, tu n'es pas obligée de le faire. Aujourd'hui, c'est à toi de déterminer ce qui est bon pour toi. Moi, je t'ai poussée malgré toi vers le chemin le plus sain et le plus raisonnable à vivre, parce que j'étais convaincu que c'était le mieux à faire à un moment où tu étais en perdition. Mais tu es plus forte que jamais, aujourd'hui, et je ne veux plus rien te dissimuler. Les secrets ont foutu une partie de ma vie en l'air et je ne veux pas que ça recommence. Certainement pas avec toi ! Il y a un moment que je veux t'avouer la vérité, mais comment se lancer quand je sais que je risque de te perdre ? Je ne suis pas un lâche et je ne l'ai jamais été, alors je dis « stop ». Tu es une adulte, tu es brillante, tu es intelligente et tu sauras faire les bons choix pour ton avenir. Je veux faire partie de ta vie, Harlow mais pas en être aux commandes.

— Tu as toujours su que j'étais ici, sangloté-je.

— Tu es ici parce que j'ai tout fait pour que ce soit le cas. Je te voulais près de moi. Mais plus les semaines passaient, moins je trouvais le courage de t'aborder. Après tout ce temps à rester dans l'ombre, il fallait que je t'affronte, que je tente ma chance et je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Dès le jour de la rentrée, j'ai cherché à te voir. Je me rendais à tes cours, je venais en bas de chez toi et pas une seule fois, j'ai eu le courage de venir te parler. Je rêvais de ça depuis des années, je touchais mon rêve du bout des doigts et je me dégonflais à chaque fois.

— Ce n'était pas par hasard quand on s'est croisés à la cafétéria !

— Non, mon cœur, ce n'était pas totalement par hasard. Je t'ai vue sortir de là et je me suis précipité sur toi sans prendre le temps de réfléchir. Tu m'es rentrée dedans et la suite tu la connais.

— Tu as fait semblant...

— Je t'interdis de dire ça, H ! me coupe-t-il rudement. Je n'ai jamais été aussi vrai qu'avec toi. Tout ce qui s'est passé entre nous était imprévisible, je ne pouvais rien calculer à l'avance. Quand tu as fait le choix d'effacer mon numéro, je n'ai rien pu faire. J'attendais ton appel, c'était ta décision !

— Et tu m'as retrouvée dans le bois...

— Ça, c'était une coïncidence, je te le promets. Je rentrais d'un bar où Gavin et moi avions été boire un verre et nous sommes tombés sur toi. J'ai eu un énorme coup de chance, cette nuit-là. Mais dès le lendemain, je t'ai laissé choisir entre rester ou partir. Je t'ai toujours laissé ton libre arbitre.

— Même à Thanksgiving ?

— Oui, même là ! Je suis venu pour comprendre ce que j'avais fait de mal, Brownie, mais je ne t'aurais jamais forcée à quoi que ce soit. Bébé, je t'aime. Je peux respecter que tu ne veuilles plus de moi, car j'ai été trop

loin, mais tout ce que je te demande, c'est de ne pas douter de mes sentiments pour toi. Je n'ai pas menti, triché ou cherché à te manipuler, non, j'ai mené un combat pour la femme que j'aime, pour qu'elle trouve le bonheur. Tu es épanouie avec moi, Harlow, je le vois, je le sens au plus profond de mon être. Ce n'est pas feint, ce n'est pas surjoué, c'est vrai, authentique ! J'arrive à te rendre heureuse... Bébé, tu m'aimes...

Ces quelques mots fébriles voguent entre insinuation et affirmation. Les prononcer semble le faire atrocement souffrir, à croire qu'il vient de s'arracher le cœur pour le déposer à mes pieds.

— Je... je..., ânonné-je bêtement.

Nous échangeons un bref regard avant qu'il ne se mette à explorer les environs. À la recherche de quoi ? D'une sortie de secours ? D'une échappatoire ?

— Evon, l'appelé-je doucement.

Mais il fait la sourde oreille. J'attrape le bas de son visage, le force à revenir vers moi et découvrir ses yeux trempés ne m'aide pas à me sentir plus à l'aise.

— Ce n'est pas grave, Brownie, mâchouille-t-il prêt à bondir pour se relever. Je... euh...

Il se racle la gorge.

— Tu veux rester un peu seule ou tu préfères rentrer à l'appart avec moi ? se renseigne-t-il, l'air de rien.

Bien décidée à le retenir près de moi, je tire sur son bras alors qu'il essaie de se sauver. Il finit le cul par terre.

— Tu es un être à part, Evon Mendoza.

Nouveau haussement d'épaules.

— C'est difficile de trouver les mots justes à dire après tout ce que je viens d'entendre, tu sais...

Je repousse ma tignasse en arrière.

— C'est comme si tout ce que je croyais connaître de toi était faux, tout à coup.

Il s'apprête à prendre la parole, mais je l'en empêche en fermant ma main sur sa bouche. Penchée dans sa direction, je ne suis qu'à quelques centimètres de lui. Nous égarant dans le regard de l'autre, nous nous dévisageons un moment en silence. Mes doigts entravent toujours ses lèvres.

— C'est toi qui as mis cette chanson de Lenny Kravitz dans ma playlist ?

Il opine du chef sans tenter de se défaire de ma main.

— Je l'ai écoutée et tu sais ce que je me suis dit ?

Il secoue la tête.

— Que j'aimerais qu'on m'aime de cette manière. Je ne peux pas te dire le nombre de fois où je me suis endormie en pleurant parce que j'avais besoin d'être aimée comme ça, Evon. Et toi, tu étais là quelque part et tu faisais exactement ce dont j'avais besoin.

Nouvel acquiescement.

— Et tu me demandes si je t'aime ?

Il me répond « oui » de la tête.

Je laisse retomber ma main qui est immédiatement remplacée par mes lèvres.

— Tu es un homme incroyable et c'est impossible de ne pas t'aimer, lui murmuré-je.

Il recule légèrement.

— Ce n'est pas comme ça que je veux que tu m'aimes, H...

— Non, tu veux que je t'aime comme le seul homme de ma vie, celui qui me fera des bébés et avec qui je bâtirai cet avenir dont tu as tracé le

chemin.

— Un truc comme ça...

— Tu ne m’as pas offert que ton amour, Evon. Tu m’as apporté quelque chose qui n’est pas aussi précieux, mais tout aussi important : du temps. Du temps pour vivre mes 18 ans, pour m’épanouir, pour grandir paisiblement avant de devenir une adulte et endosser les responsabilités qui en découleront le moment venu. Je veux plus que tout le savourer avant qu’on en arrive à penser mariage et bébé. J’adore vivre ici avec Gavin et toi, j’adore me découvrir à travers toi et retrouver le cours d’une vie normale, comme je l’envisageais après le lycée. Rien de ça n’aurait été possible sans toi. Je le pensais déjà avant d’apprendre à quel point tu étais impliqué dans ma vie. Evon, je t’aime pour m’avoir donné envie d’espérer à nouveau. Je t’aime pour m’avoir soutenue, comprise et défendue sans jamais faiblir. Je comprends qui je suis, ce dont je suis capable seulement lorsque je suis près de toi. C’est là où je sais que ce que j’éprouvais pour lui n’est rien en comparaison de ce que je ressens pour toi. Avec Levi, je voulais être tout ce qu’il aimait, mais avec toi, je veux juste être Harlow, parce que je sais que tu m’aimes vraiment et telle que je suis, à l’état brut. Je n’ai pas peur de te décevoir, de ne pas être à la hauteur parce que tu me permets de faire des erreurs, de me corriger et de m’améliorer. C’est ça l’amour, Evon, ce n’est pas définir une personne comme on le voudrait, c’est l’aider à se définir elle-même et la guider. Je ne veux pas que tu sois différent de ce que tu es, Bébé, parce que je t’aime et je ne changerai rien chez toi.

Je souris.

— Même pas ton fichu caractère...

Il ricane avant de s’accroupir devant moi et de m’embrasser en me faisant doucement tomber contre la moquette. Son genou m’écarte lentement les jambes.

— Est-ce que je peux en déduire que tu vas rentrer à la maison ?

Je hoche la tête avec enthousiasme.

— Et est-ce que tu peux envisager de te débarrasser de cette chambre ?

Je fronce les sourcils.

— Mais je n'aurais plus de chez-moi...

— Tu es certaine de ça ?

— Je m'y sens bien, je t'assure, mais c'est votre appart...

— Tu voudrais y mettre des trucs de gonzesses pour t'y sentir comme chez toi.

Je glousse.

— Ça va plaire à Gavin, tiens.

— Il n'a aucun goût de toute façon.

— Je veux payer un loyer !

— H...

— Non, tu m'as énormément aidée et je n'ai aucun moyen de te rembourser, mais je ne peux plus agir comme avant, maintenant que je connais la vérité. Je vais trouver un job et payer ma part du loyer, les courses et ce genre de choses. En ce qui concerne les frais d'université, je vais demander à mon beau chéri de m'accorder un prêt sur très très longtemps pour que je puisse m'acquitter un jour de ma dette, mais vu qu'on a l'éternité pour nous, je crois qu'on peut trouver un accord.

— Ça tombe bien que tu parles de ça, tu es dans la position idéale pour négociier, me dit-il un sourire carnassier accroché au visage.

Il saisit la ceinture de mon pantalon et le fait glisser le long de mes jambes.

— Tu es juste un peu trop habillée...

— Tu m'as manqué, lui avoué-je en le regardant faire.

— Toi aussi, ma Brownie.

Il s'intéresse alors à ma culotte.

— Evon ! le coupé-je.

— Hum ?

Il lève ses beaux yeux vers moi. Je pose ma main sur sa joue.

— Il n'y a plus que toi et moi, mon amour. Plus que tout ce qu'on désire bâtir pour nous. Laisse-les là où ils sont. Ils n'ont pas compris qui tu étais, mais moi, je le sais et c'est tout ce qui compte.

— Il n'y a rien qui pouvait me faire plus plaisir dans ta bouche, Brownie.

— Alors, ne les laisse plus prendre de la place entre nous et j'en ferai autant.

— Et tu es d'accord pour m'accompagner à l'anniversaire de mon grand-père ?

— Quelque chose me dit que je lui dois beaucoup, que sans son soutien, tu n'aurais pas pu faire tout ça pour moi...

— C'est vrai. Il est intervenu quelques fois.

— On ira, dans ce cas ! Et on s'en fout de qui sera là.

— Ça n'a aucune importance !

— Non, aucune !

J'enroule mes bras autour de son cou.

— Maintenant, j'ai envie que tu m'aimes, Bébé.

Il fonce droit sur ma bouche.

— Je n'attends que ça, ma Brownie ; t'aimer comme je rêve de le faire depuis que tu t'es immiscée dans mon cœur.

Chapitre 40

Mettre des mots, même simples sur ce bonheur retrouvé, sur cette impression d'être profondément chérie, comblée ou encore comprise est un exercice qui ne manque pas de complexité, ce soir. Aucun de ceux qui me viennent à l'esprit ne me semble sonner juste et à la hauteur de ce qui se déroule en moi. À chaque foulée qui me reconduit à l'appartement, je perçois le poids du passé et de la solitude m'abandonner jusqu'à ce que je me sente plus légère qu'une plume. Et je dois tout ça à l'homme qui marche à ma droite, lié à moi par nos simples doigts noués les uns aux autres. Il porte nos mains jointes en direction de ses lèvres et souffle longuement dessus.

— On se gèle, bordel !

— Ça sent Noël, dis-je en chantonnant et en m'enroulant sur son bras.

— Ça sent les vacances !

— Et quel est le programme pour nous ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi, à vrai dire. Tu aurais envie de quelque chose en particulier ?

— J'aimerais voir Maisie...

Je ralentis jusqu'à m'immobiliser complètement.

— Profiter d'elle un maximum.

Il arque un sourcil, m'observe curieusement avant de lever les yeux au ciel en poussant un soupir d'exaspération.

— Deux semaines, maugrée-t-il. Tu es vraiment en train de me demander de me coltiner David pendant quinze jours ?

J'ai une moue suppliante.

— Pour notre petite sœur.

Il pointe l'index vers moi, la mine grave.

— Voilà pourquoi j'aurais mieux fait de fermer ma gueule ! Avant, tu savais que je t'aimais, mais aujourd'hui, tu t'aperçois du pouvoir que tu as sur moi et tu vas en jouer pour me pourrir la vie, je me trompe ?

J'attrape ma lèvre inférieure entre mes dents pour ne pas rire.

— C'est possible !

— Brownie, brame-t-il avant de reprendre sa route. Deux semaines avec lui, sérieux !

— Pour Maisie !

— Pour Maisie, m'imité-t-il grossièrement.

Je cours vers lui et saute sur son dos.

— Je te promets qu'on va passer de bonnes vacances, dis-je en lui embrassant bruyamment la joue. Qu'importe où nous sommes, le principal est que nous soyons ensemble, non ?

— Je veux bien essayer, mais si ça me prend trop la tête, je te préviens, on se tire !

— Marché conclu !

— Tu es chiante, H, je te jure !

— Ce n'est pas de ma faute si tu m'as trop dans la peau !

— Et tu t'en amuses ? s'indigne-t-il en enroulant mes jambes autour de lui. J'aurais dû me douter que je ne pouvais pas te faire confiance.

— Mon bel amour, tu n'as aucune idée de ce qui t'attend !

— De la souffrance...

— Une éternité de souffrance !

Arrivés tous deux au pied de notre immeuble, je bondis sur le sol. Evon m'ouvre la porte et m'invite à entrer.

— Te voilà à la maison, ma Brownie !

Je passe devant lui et lui dérobe un baiser au passage.

— Ça m'avait manqué !

— Forcément ! Vivre avec nous, c'est trop cool !

— Mais oui... le bonheur intégral... c'est le bordel, ça pue le fauve, il n'y a jamais un truc à bouffer et je ne te parle même pas de la cuvette des chiottes que je dois abaisser genre tout le temps !

Il me pousse si fort que je percute le mur à ma droite.

— Hé !!!

Il ricane et déverrouille la porte d'entrée. Avant de tourner la poignée, il se penche à mon oreille.

— Je t'aime, colocataire.

Je souris béatement et réponds à sa gentillesse d'un baiser.

— Je t'aime aussi.

Il ouvre et entre en premier.

— Putain, Ev', j'essaie de te joindre depuis une heure, grogne Gavin alors qu'il n'a pas mis un pied à l'intérieur. Tu as vu Brownie ? Elle t'a écouté ?

Evon se dégage de sorte de me laisser la place nécessaire pour franchir le seuil.

— Coucou, dis-je timidement en faisant mon irruption.

Gavin a tenté de m'appeler à plusieurs reprises, j'ai eu des dizaines de SMS de sa part au cours des deux derniers jours et je les ai tous ignorés. Logiquement, je me sens un peu coupable.

— Princesse, m'accueille-t-il en bondissant de son fauteuil, la mine ravie.

Mais ses traits deviennent vite maussades.

— Tu es au courant qu'on s'est inquiétés pour toi ?!

Je pince les lèvres et jette un coup d'œil à Evon qui me lance un regard genre : « Démerde-toi, ma grande ! »

— Je suis désolée, Gavin. J'ai merdé, je sais !

— Un peu, ouais !!!

— J'avais besoin d'un peu de temps pour penser à tout ça.

— Bah, un SMS pour dire « je suis en vie », ça ne t'aurait pas tuée, tu sais !

— Non, c'est vrai, tu as raison et je te présente mes excuses.

— Je crois qu'elle a un truc à te demander, ajoute Evon qui, appuyé contre le mur, se régale de me voir me faire houspiller par mon ami.

Je balance la tête vers lui et le cingle d'un regard glaçant.

— Quoi donc ?

Jouant avec la lanière cassée de mon sac, je baisse les yeux sur mes chaussures.

— En fait, débuté-je la voix hésitante. Avec Evon, on a beaucoup discuté et j'aimerais... si tu es d'accord... venir vivre ici avec vous.

— Plus que tu n'y vis déjà ?!

— Je voudrais que ça soit plus officiel, mais je paierai un loyer, m'empressé-je de le rassurer.

Il échange un regard avec Evon.

— Je veux bien, mais je te préviens, tu me refais un coup comme celui-là et je serai moins sympa avec toi !

Je souris devant son manque évident de sérieux tandis qu'il essaie de me faire la leçon.

— Ça marche !

— On la met sur le bail ? demande-t-il à Evon qui hausse les épaules.

— Ouais, si tu veux !

— Et ce n'est pas parce que vous êtes en couple que je dois voir vos miches à longueur de journée. Vous avez une piaule pour vos parties de jambes en l'air ! J'ai déjà le son qui tourne en boucle, épargnez-moi l'image !

Je glousse.

— En passant, continue-t-il en marchant vers la cuisine. Vous devriez envisager de consulter, vous êtes trop dégueus !

Je zieute Evon par-dessus mon épaule. Il se marre à la remarque de Gavin.

— On est surtout trop bons, dit-il en me faisant un clin d'œil. Il est seulement jaloux !

Je me précipite sur lui et l'embrasse en riant.

— Je vais ranger mes affaires dans la chambre, après, je nous ferai à dîner.

— Spaghettis ! s'écrie Gavin qui a, visiblement, les oreilles qui traînent.

— Je vais aller acheter ce qu'il te faut pendant que tu te mets à l'aise.

— Entendu !

Il encadre mon visage. Ses lèvres effleurent les miennes.

— Je suis heureux que tu sois là, Brownie. J'ai l'impression de revivre.

— Je ressens la même chose.

Je tourne les talons et fonce vers notre chambre.

**

Le bonheur de retrouver un endroit familier nous inspirant sécurité, confort et bien-être, il n'y a rien de plus agréable. C'est exactement ce que j'éprouve en me retrouvant dans notre chambre à coucher. En petite tenue, je suis sur le point de me glisser sous la couette. Mon bel amour m'attend déjà dans notre lit. Les bras repliés sous sa tête, il m'observe me brosser les cheveux. Un geste du quotidien on ne peut plus anodin, pourtant il semble admirer l'une des plus belles œuvres d'art de ce monde. Je ris de sa mine contemplative.

— Quoi ? m'amuse-je.

Il réajuste sa position et s'adosse contre la tête du lit.

— Rien, c'est seulement que j'ai rêvé un milliard de fois de ce moment où je te dirai tout ; tout ce que je suis, tout ce que j'éprouve, où je n'aurais plus aucun secret pour toi et pas une seule fois, j'ai envisagé que ça puisse se terminer ainsi...

— Comment ? le questionné-je, curieuse d'en apprendre plus sur sa façon de penser du moment.

— Toi, qui me comprends, qui me pardonnes d'être souvent excessif, qui acceptes de passer sur mes vilaines cachotteries et qui reviens à la maison.

Je trotte jusqu'au lit, y grimpe jusqu'à m'asseoir sur lui.

— Tu pensais que je ne te pardonnerais pas de m'avoir offert la plus incroyable des preuves d'amour ?

— Encore fallait-il que tu l'interprètes comme ça. J'avais peur que tu n'y voies qu'une manipulation.

— C'est le cas, tu m'as manipulée, d'une certaine façon, mais tes motivations n'étaient pas intéressées.

Je fais la moue.

— Enfin, un peu quand même ! Tu espérais bien que je tombe follement amoureuse de toi.

— Je plaide coupable, badine-t-il.

Avec une grande attention, je redessine les contours de ses pectoraux puis de ses abdos du bout des doigts.

— Et ton père a accepté de te suivre dans ton plan machiavélique...

— Je te l'ai dit, ma puce, il t'aime beaucoup. Par égard pour toi, il voulait se tenir loin de ta vie. Pour lui, tu ne pouvais que le détester, mais ton sort l'inquiétait.

— Ils s'aimaient vraiment, Evon, affirmé-je.

— Oui, Brownie, ils s'aimaient vraiment, et je suis le mieux placé pour comprendre ce qu'il ressent pour ta maman.

Il repousse délicatement mes cheveux dans mon dos.

— Il a raison, tu lui ressembles un peu plus chaque jour.

Une vague d'émotion me submerge.

— Leur vie, comme la nôtre, aurait été plus simple s'ils s'étaient battus pour leur amour.

— Sûrement.

— Ça aurait fait de nous des demi-frères et sœurs, dis-je en me mettant à rire.

— L'horreur !

Je l'embrasse.

— Tu aurais été excellent dans ce rôle, mais je te préfère dans celui du petit ami.

— J'aurais fini par te détourner de toute manière.

— Je n'ai aucun doute là-dessus.

— J'aurais voulu qu'ils puissent vivre librement avant qu'elle s'en aille. Je crois qu'ils espéraient secrètement qu'un jour ce soit possible, mais

c'était sans compter sur la maladie.

— Je ne veux pas passer ma vie en pensant que j'aurais toujours le temps de vivre les choses, Evon, je veux la vivre maintenant sans repousser à demain ce que je peux faire aujourd'hui.

— C'est la meilleure philosophie, Harlow. Il ne faut pas perdre un temps appréciable à se poser des questions, à trop réfléchir, non, il faut mordre la vie à pleine dent et en savourer chaque instant.

— Promets-moi que c'est ainsi que nous vivrons notre histoire, lui demandé-je ma bouche subtilement posée sur la sienne.

— Je te le promets, mon amour. Nous allons nous aimer follement, vivre pleinement et faire de chaque jour un moment unique, un moment précieux.

Ses mains se referment sur mes hanches avant qu'il ne me fasse basculer sur le lit pour s'installer entre mes cuisses.

— Et je crois qu'on va commencer maintenant, ricane-t-il avant de m'embrasser à pleine bouche.

J'enroule mes jambes sur sa taille et ondule contre lui à plusieurs reprises pour lui témoigner de mon enthousiasme et cette rencontre le fait grogner.

— Je t'aime, Evon, dis-je en m'extasiant quand il me laisse reprendre mon souffle dans ce baiser acharné.

— Moi aussi, ma Brownie. J'ai si souvent rêvé que tu me laisses t'aimer, mais jamais je n'ai cru que ça puisse se réaliser un jour. Tu es tellement...

Ses bras posés de part et d'autre de mon corps, il me domine de son imposante carrure. Un sourire adoratif se dessine sur son joli visage.

— ... Harlow...

Je pouffe de rire.

— Je suis tellement moi, m'amusé-je.

— Oui, tu es tellement toi ! Être Harlow, c'est être incroyablement forte, exceptionnellement douce et d'une gentillesse sans égale, mais c'est surtout rester fidèle à soi-même, qu'importe les gens qui vous blessent ou les épreuves à traverser. Si j'étais si en colère lorsque je t'ai retrouvée près de St Gervais, c'est en partie parce que j'ai eu peur que tout ce que tu as vécu t'aie changée. Ma colère n'était pas dirigée vers toi, bien sûr, mais contre ceux qui t'ont abîmée. J'étais furax qu'on écorche un être aussi parfait. Je t'aimais tellement, mon bébé, je ne voulais qu'on me prenne ce qu'il y avait de plus cher en ce monde, et c'est toi, Harlow.

— Evon...

— Pendant ce temps où je ne t'avais pas près de moi, je n'avais que mes souvenirs et mon imagination pour penser à toi et souvent, je me raisonnais en me disant que je te fantasmais, que je t'idéalisais, qu'il était impossible que tu sois si extraordinaire, si parfaite. Lorsque je songeais à mes sentiments pour toi, je ne voyais pas comment je pourrais être plus amoureux et il n'a pas fallu plus de quelques minutes auprès de toi pour comprendre que tu es encore plus fabuleuse que je l'imaginais, que j'étais bien plus éperdument amoureux que je n'avais pu le concevoir jusque-là.

Les yeux cachés dans mes mains, je laisse échapper un long souffle supplicé.

— Je ne sais pas comment je vais faire, bafouillé-je émue.

— Faire quoi ?

— Pour te rendre tout ça !

Je rejette mes larmes dans un hoquet.

— Ça n'a rien à voir avec mon amour pour toi, je t'aime, je n'en doute pas. Mais comment je peux te le prouver sans paraître totalement ridicule à côté de toi ? Tu as mis la barre trop haut !

Il me saisit les poignets pour que je ne puisse plus me cacher.

— J’ai compris quelle place je voulais que tu tiennes dans ma vie, il y a des années de ça. Depuis, je me suis focalisé sur toi et sur tout ce que je voulais t’offrir. Toi, tu as commencé à me voir autrement il y a peu de temps, ton amour est encore jeune et tu es en pleine découverte de toi-même. Tu sauras me montrer comme je suis important à tes yeux le jour où j’en aurai besoin, je n’ai pas d’inquiétude à ce sujet. Dans l’immédiat, tu dois seulement te reconstruire et c’est avec moi que tu entreprends ce grand travail. Tu me laisses te guider, t’épauler et c’est déjà une démonstration de ton attachement très importante, même primordiale. Ne nous vis pas trop vite, ma chérie, laisse-nous grandir, devenir forts, bâtir des bases robustes et nous serons inébranlables quand les mauvais jours arriveront. Je ferai tout pour les éviter, malheureusement, ce n’est pas toujours possible. Mais nous saurons les affronter ensemble, c’est ça être un couple.

— Tu ne me laisseras jamais seule ? articulé-je difficilement, la gorge entravée par un sanglot.

— Jamais, ma puce.

Je secoue la tête subitement envahie par mes émotions.

— Je ne veux plus jamais ressentir ça, Evon. Je ne veux plus me retrouver seule, pleuré-je à chaudes larmes.

Il me fait captive de ses bras et roule sur le dos en me gardant plaquée contre son corps.

— Il est hors de question que je te lâche, H. J’ai remué ciel et terre pour que nous en arrivions là, et je peux te jurer que je ne renoncerai pas à nous, pour rien au monde. Plutôt crever que de t’abandonner.

Chapitre 41

Mes doigts n'ont de relâche que de fouler le tissu de ma robe comme si ce geste machinal était un exutoire à l'immense stress qui me mord le ventre depuis notre départ de Columbia. Ce dimanche, Evon et moi nous rendons à Pawleys Island, une petite ville côtière de Caroline du Sud. C'est là que se trouve la maison de son grand-père. Celle-ci est une grande demeure qui a fait office de résidence secondaire pendant des années quand monsieur Mendoza menait ses affaires à Charlotte en Caroline du Nord. Maintenant à la retraite, il est venu s'installer en bord de mer et profiter de cette vie paisible, loin de la ville et de ses agitations.

Pawleys Island n'étant qu'à une vingtaine de kilomètres de Georgetown, j'ai eu souvent l'occasion d'y venir en été avec Levi. Nous y passions des journées, voire des week-ends entiers. Et penser qu'Evon était là lui aussi sans que je n'y prête réellement attention est assez déroutant. Il faut dire qu'il était difficilement abordable à l'époque. Surtout si Levi était dans les parages. Si me rendre là-bas était toujours une bonne nouvelle, il n'en est rien, aujourd'hui ! Non, pour la première fois de ma vie, j'y vais à reculons et la boule au ventre. Comment être enthousiaste d'aller dans un endroit où je ne suis pas la bienvenue ?

— Pourquoi ne me dirais-tu pas ce qui se passe dans ta jolie tête, ma puce, m'encourage Evon en emprisonnant ma main dans la sienne.

— Rien, m'étranglé-je.

Evon a un gloussement taquin tandis qu'il embrasse chacun de mes doigts.

— Tu sais, tu es carrément nulle quand il s'agit de mentir...

— Oui, je suis au courant, soupiré-je en laissant ma tête retomber contre le siège.

— Harlow, je t'assure que ça va bien se passer. Il faut que tu me fasses confiance !

— Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas assise à ta droite ! Ça n'empêche que ce n'est pas facile de me rendre à ce repas. Je suis la fille de celle qui a...

— Arrête ! me gronde-t-il.

Je me tais immédiatement.

— Tu n'es rien d'autre que ma petite amie, H ! C'est ce rôle que je veux que tu tiennes, aujourd'hui ! Aujourd'hui et tous les autres jours, d'ailleurs ! Il n'y a rien d'autre que ça ! C'est fini, Harlow, il n'y a plus de liaison, de mensonge, de tromperie, de secret. Maintenant, il n'y a que toi et Mai' qui vous reconstruisez après la mort de votre maman, il y a David qui fait le deuil de la femme dont il est amoureux et qui bâtit une nouvelle vie avec son enfant. Il y a toi et moi, ma puce, qui nous sommes enfin trouvés. Je ne vois rien d'autre, ni aujourd'hui ni demain.

Je hoche la tête.

— Il n'y a que nous, acquiescé-je.

Il me sourit fièrement avant d'arquer un sourcil.

— Je t'ai dit que tu étais très belle ?

— Depuis ce matin, au moins un millier de fois, le taquiné-je.

— C'est lourd si je recommence ?

Je secoue la tête en riant.

— Tu es resplendissante, mon amour et je t’aime comme un putain de malade.

Je m’accroche à son bras et l’embrasse.

— Moi aussi, je t’aime.

**

Après deux heures de route, Evon pénètre dans la propriété de son grand-père, un peu avant midi. Nous rencontrons d’abord cette grande allée de cailloux. Allée qui remonte jusqu’à la maison, entourée de grandes étendues d’herbe qui encerclent cette imposante bâtisse cosy et luxueuse. Faite de bois, elle surplombe la mer qui s’étend sous nos yeux. L’océan est particulièrement agité.

La BMW s’immobilise près du porche. Il y a deux autres voitures stationnées ici, dont celle de Levi. Mon cœur s’emballe un peu plus dans ma poitrine. Parfaitement détendu, Evon sort et vient m’ouvrir la portière. J’accepte la main qu’il m’offre et me mets au pas à ses côtés tandis que, la démarche altière, il s’engage sur le perron. Si je n’étais pas si angoissée, je rirais de son attitude fanfaronne. Je crois que je vais m’évanouir sous la pression quand il tourne la poignée, pousse la porte et fait un pas dans le hall d’entrée. Ici, rien n’a vraiment changé, c’est peut-être un peu plus ordonné que lorsque nous étions enfants. Il n’était pas rare que nos vestes, nos chaussures traînent dans tous les coins ou que le sol soit recouvert de sable. Evon me débarrasse de mon manteau et en fait autant avant de m’inviter à le suivre à travers la salle à manger sur notre droite. Ici, le couvert a été dressé sur cette table imposante. Un feu brûle dans la cheminée. Je reconnais le vaisselier qui m’a marquée par sa beauté. Taillé

dans un bois noble, il me donnait l'impression d'avoir habillé les plus beaux palais de ce monde tant il me paraissait prestigieux.

La prochaine pièce, celle dont provient de nombreuses voix est le salon. Là, trois immenses canapés sont placés devant une seconde cheminée. Un buffet d'époque, un piano à queue et de nombreux tableaux de peintres viennent finir de le meubler.

Assis autour d'une bûche qui se consume, le grand-père d'Evon est entouré de Levi qui nous tourne le dos, de son fils aîné, Thomas et de sa femme, Claire, ainsi que de leurs deux enfants : Amanda et Ben. Je les connais pour avoir passé bien des moments ici, avec Levi et moi. Amanda a mon âge et Ben a 21 ans.

Garrett Mendoza est le premier à remarquer notre présence. Il abandonne sa place.

— Evon, s'exclame-t-il, ravi, en venant à notre rencontre.

Levi balance un coup d'œil à son frère, mais c'est sur moi que son regard se pose. Il écarquille les yeux en me trouvant là et bondit disgracieusement du canapé.

— Je suis content de te voir ! s'enthousiasme Garrett en prenant son petit-fils dans ses bras.

— Bon anniversaire, Grand-père !

Il le remercie et s'intéresse à moi.

— Harlow, je suis heureux de te revoir, dit-il en me mettant à l'aise. C'est fou, ce que tu as grandi. Tu étais haute comme trois pommes la dernière fois que nous nous sommes vus.

Je souris, gênée.

— Je n'ai pas vraiment l'impression d'être beaucoup plus grande que ça...

Il rigole et se tourne vers Evon.

— Venez vous asseoir, les enfants, nous allons boire une coupe de champagne !

Nous nous approchons et, sous le regard insistant de Levi, je salue un à un les membres de sa famille et tous se montrent extrêmement polis. Bien sûr, Evon et Levi ne se saluent pas. C'est même glacial entre les deux frères, mais personne ne semble s'en préoccuper. Pendant que Garrett et Thomas s'occupent de déboucher le champagne, Evon m'invite à m'asseoir et prend place à mes côtés.

— Je t'ai à l'œil, ma beauté, me murmure-t-il à l'oreille lorsque son oncle me tend ma coupe.

Je ris doucement et mon air enjoué s'évapore instantanément quand Abigail, la mère d'Evon et Levi, revient de la cuisine. Comme si elle avait un radar, ses yeux noirs se braquent sur moi. Elle a un mouvement de recul en me trouvant assise aux côtés de son fils. Instinctivement, je cherche refuge auprès d'Evon et glisse ma main dans la sienne. Lui qui échangeait un mot avec son cousin regarde vers moi et aperçoit sa mère.

— Abigail, la salue-t-il froidement.

— Evon, lui dit-elle comme s'il venait de lui balancer un coup de poignard dans le cœur.

— Maman, intervient Levi. Viens t'asseoir.

Il lui indique une place vacante près de lui.

— C'est... je..., ânonne-t-elle en virant au rouge.

Garrett Mendoza se lève.

— Abigail, ton fils vient de te dire de t'asseoir. Vas-y et je ne veux rien entendre !

Elle rudoie son père du regard.

— Et plus vite que ça, insiste-t-il sans se démonter.

Acculée, elle finit par céder et sans me quitter des yeux, elle rejoint Levi.

Nous trinquons dans une ambiance relativement plaisante malgré les tensions qui règnent dans la pièce. Au fil du temps, je finis par me détendre, grâce à Evon, et à son grand-père qui ne manque pas une occasion de me montrer de l'intérêt.

**

— Oh ! Je pensais trouver Evon, ici...

Le déjeuner en famille chez Garrett Mendoza s'est bien mieux passé que je le redoutais. Evon est bien décidé à ignorer la présence de sa mère et de son frère, et j'en ai fait autant. Finalement, j'ai beaucoup bavardé avec Amanda qui est toujours aussi adorable. Claire, sa mère, s'est montrée très gentille, elle aussi. Evon, lui, n'a fait que de discuter avec son grand-père. Les deux hommes sont incroyablement complices. Mais seulement voilà, à la fin du repas, je me suis absentée pour aller aux toilettes et Evon avait disparu du salon à mon retour, je me suis donc lancée à sa recherche et une nouvelle fois, je n'ai pas pioché le bon frère...

Je ne m'éternise pas et tourne les talons, prête à déguerpir.

— T'amener ici, se lamente Levi. Il a osé !

Je jette un coup d'œil vers l'homme à qui je tourne le dos. Une bière à la main, il est appuyé contre le dossier du canapé de style classique au centre du petit salon.

— En quoi est-ce si étonnant après tout ?! Ne m'as-tu pas présentée à ton grand-père par le passé ?

— Si, justement !

— Evon n'a pas moins de droits que toi, Levi !

— C'est juste déplacé...

— Pas plus déplacé que tout ce qui a conduit à notre séparation !

Il encaisse le coup dans un long soupir.

— Et il ne va pas partir en vrille s'il te voit ici avec moi ?

— Non, il n'y a aucune raison pour que ça arrive.

— Vraiment ? Toi et moi, c'est un sujet sensible pour Evon. Enfin, à ce qu'il prétend...

— Je ne pense pas que ce soit le plus sensible. Maintenant, je peux me mettre à sa place et comprendre qu'il ne soit pas fan de nous voir « sympathiser ».

— Il a tellement de choses à me reprocher, s'apitoie-t-il faussement.

Je croise mes bras sur ma poitrine et l'observe franchement.

— Je dois être trop curieuse, mais j'aimerais savoir ce que toi, tu as à lui reprocher précisément parce que de ce que j'en sais, tu as merdé dans ta relation avec Evon.

— Bah voyons ! s'exclame-t-il en souriant avec ironie. Qui n'entend qu'une cloche...

— Levi, j'ai grandi avec vous ! Je connais Evon et j'ai souvent assisté aux brimades de ta mère à son encontre.

Il n'en faut pas davantage pour que Levi montre les crocs. Je lève les mains en l'air dans un signe d'apaisement.

— Je me moque de savoir ce que tu en penses. C'est une affaire entre Evon et ta mère. J'ai mon opinion sur la question et ça me suffit. Ce que je ne comprends pas, ce sont les raisons qui t'ont poussé à ne rien lui dire de mon retour à Georgetown.

Ses traits se durcissent quand j'évoque cette partie de notre histoire.

— Tu savais qu'il m'aimait, qu'est-ce que ça pouvait te faire qu'il s'intéresse à moi ?

— Il t’a parlé de ça ?

— Il m’a tout dit, Levi !

— Et donc lui, tu lui pardonnes ? Il savait pour Leah...

— Et ce n’est pas son erreur pour autant ! C’est de ta bouche que j’aurais dû l’apprendre, pas de celle de Leah et encore moins celle de ton frère ! Il voulait veiller sur moi, bon sang, pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

— Tu te poses vraiment la question ? s’agace-t-il. Tu ne vas pas t’imaginer que j’aime vous savoir ensemble, si ?

— Mais tu étais avec Leah ! Tu avais fait un choix...

— Un choix !!! Tu crois que j’avais le choix ? Je me suis démerdé comme j’ai pu, Harlow ! Ma famille partait en fumée et ma copine était à des centaines de kilomètres de moi !

— Mais avant tout ça, tu avais déjà renoncé à nous en couchant avec elle. Tu ne vas quand même avoir le culot de me dire que tu m’aimais toujours pendant que tu t’envoyais en l’air avec Leah !!!

— Ce n’était que du cul, putain, hurle-t-il. Je m’en tapais d’elle ! Elle m’apportait seulement ce que tu me refusais.

— Donc, c’est de ma faute, m’insurgé-je. Je ne sentais pas prête, alors tu t’es rabattu sur ma meilleure amie !

— J’avais 16 ans et les hormones en ébullition. Leah n’arrêtait pas de me chauffer. Oui, j’ai merdé, mais ça ne veut pas dire que je ne t’aimais plus.

— Sauf que ça n’a plus la moindre importance, aujourd’hui. Savoir ce que vous avez fait ne me blesse même pas. Oui, je me suis sentie stupide quand je l’ai su. Stupide et humiliée. Mais ça ne m’a pas fait mal.

Il passe lentement les mains sur son visage.

— On parle d’Evon, là, Brownie ! s’irrite-t-il en marchant vers moi.

L'entendre utiliser ce surnom dont il est l'inspireur et dont je me régalaïs quand nous étions enfants me hérissa les poils, aujourd'hui.

— Non, je ne parle pas de lui, mais de toi ! Tu es la dernière personne en ce monde avec qui j'ai envie d'évoquer mon histoire avec Evon. Je te parle de toi, de ce droit que tu t'es octroyé d'interférer entre nous !

Dans un geste presque enragé, je le pousse.

— Après tout ce que tu m'as fait, dis-je les dents serrées quand je crois que je vais pleurer.

— Tu es à moi, Harlow ! Je m'en tape d'Evon.

— Je l'aime, Levi.

Il rejette mes paroles dans une grimace.

— Tu essaies de m'atteindre, c'est tout ! Tu veux me donner une leçon, mais j'ai compris, Harlow ! On peut arrêter cette mascarade, maintenant ?

Il lève la main vers moi. Je comprends qu'il s'apprête à la poser sur ma joue. Je la rejette violemment.

— Je t'aime, mon ange, et je suis prêt à tout pour te le prouver, me dit-il attristé que je le repousse.

— Mais tout ce que je souhaite, c'est vivre cette nouvelle vie avec l'homme qui a su faire de moi sa seule priorité, qui m'a montré et qui me montre encore tous les jours comme je suis importante, mais surtout qui ne m'a jamais laissée seule, même quand je ne savais pas qu'il était là pour veiller sur moi. Tu n'es pas cet homme Levi, et ce n'est pas de ma faute ni celle d'Evon, mais uniquement de la tienne. Je t'ai aimé, je t'ai attendu et tu m'as méprisée. Je te pardonne de m'avoir trompée, je te pardonne d'avoir préféré ta famille à notre histoire, mais je ne te pardonnerai jamais de ne pas l'avoir laissé entrer dans ma vie à un moment où j'en avais tellement besoin et où, toi, tu étais absent.

Je crois qu'il va prendre la parole et se ravise comme s'il ne savait pas par où commencer, mais la porte qui s'ouvre à deux pas de nous coupe court à sa réflexion. Si l'espace d'une seconde, je redoute que ce soit Evon, voir apparaître la mère de Levi ne me rassure pas davantage. D'abord, elle pose son regard sur son fils puis sur moi et là, il n'y a plus de douceur, plus d'affecte, que de la haine. Une haine profonde, sans limites.

— Quand on dit que le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre...

— Je..., bégayé-je.

Et mon incapacité à faire face à cette femme finit par m'agacer. Pourquoi je la laisse me rabaisser ainsi ? Et de quel droit elle nous juge, moi ou ma mère ? Une femme, une mère capable de faire des distinctions entre ses enfants sous prétexte que l'un d'eux a été adopté n'a absolument rien à me dire !

— Ça n'est pas suffisant que ta mère ait foutu le merdier dans mon mariage, tu viens semer la zizanie entre mes fils.

— Maman, soupire Levi d'une voix faiblarde.

Elle le rudoie, il se recroqueville sur lui-même.

— Je crois que vous n'avez besoin de personne pour détruire votre famille, Madame Mendoza. Vous vous en chargez très bien toute seule !

Elle hoquète avant de se tourner vers Levi qui reste comme deux ronds de flan.

— Mais pour qui te prends-tu ? s'énerve-t-elle en faisant un pas dans la pièce.

— Maman, essaie d'intervenir une nouvelle fois Levi.

— Heureusement, tu t'es débarrassée d'elle, mon chéri.

Heureusement, heureusement... heureusement pour moi !

— Je ne pensais pas que ton frère pouvait être aussi stupide...

— Stupide, riposté-je sans attendre. De quel droit vous parlez de lui de cette manière ?

— Je suis sa mère ! surenchérit-elle.

— Quand ça vous arrange ! Vous n'avez rien d'une mère en ce qui concerne Evon.

— Tu n'as aucune leçon à me donner...

— Ça fait des années que vous vous permettez d'insulter ma mère et c'est très facile quand la personne n'est plus là pour se défendre, mais moi, je suis toujours là pour le faire ! Je vous interdis de la juger...

— Elle m'a volé mon mari.

— Avant d'incriminer ma mère, vous devriez vous regarder en face et vous poser les bonnes questions !

— Qu'est-ce que tu dis ? vocifère-t-elle, perdant son sang-froid.

— Vous n'avez que ce que vous méritez !!!

— Espèce de garce, hurle-t-elle avant de se précipiter sur moi.

Je me tiens fermement devant elle, prête à tout affronter quand je suis happée par la taille et projetée en direction de la porte. Evon vient de surgir dans la pièce et fait barrage entre moi et sa mère. Elle se fige face à l'armoire à glace qui vient de se dresser sur son chemin.

— Tu n'as pas honte de la ramener ici ? Ne cesseras-tu jamais de m'humilier ?

— Evon, intervient Levi d'un ton suppliant en fonçant vers son frère aîné.

Même si je ne peux pas le voir frontalement, je devine à ses épaules qui s'abaissent et qui s'élèvent à une allure démesurée qu'il est au bord de l'explosion.

— Ne t'approche pas de moi, brame Evon à l'intention de Levi.

Puis, il se tourne vers sa mère.

— Ne t'adresse plus jamais à elle.

— Elle n'a rien à...

— La ferme, s'époumone-t-il. Je ne veux plus t'entendre ! Quand est-ce que tu comprendras que rien de ce que tu dis ou penses ne m'intéresse ?!

— Je n'ai pas élevé un ingrat !!!

— Tu ne m'as pas élevé du tout, et il n'y a rien dont je puisse t'être reconnaissant !!!

Elle tente de reprendre la parole, mais Evon ne lui en laisse pas l'occasion.

— Tu ne comprends pas Abigail, c'est terminé !!! Cette parodie de famille que tu crois avoir bâtie, c'est de l'histoire ancienne ! Tu es toute seule ! J'ai ma vie, David est enfin libre de vivre avec sa fille. Tu ne peux plus asseoir ton pouvoir sur nous, c'est terminé. Trouve-toi d'autres pauvres âmes à torturer, mais je te préviens, laisse Harlow en dehors de tout ça ou tu verras jusqu'où peut aller mon ingratitude.

— Evon, s'oppose Levi.

— Et toi aussi, arrête de lui tourner autour ! Si tu te mords les doigts de l'avoir jetée, ce n'est pas notre problème.

La mère d'Evon a un rire moqueur. Je le vois serrer ses poings le long de son corps.

— Maman, arrête maintenant, s'interpose Levi une nouvelle fois. Tu n'avais pas à lui parler comme ça.

Abigail Mendoza, la mine effarée dévisage son jeune fils.

— Tu prends sa défense contre moi !?!

— Elle n'y est pour rien dans ce qui s'est passé entre papa et Joanne, tout comme moi ou Evon. Tu ne peux pas lui coller sur le dos quelque chose qu'elle a subi comme nous tous.

M'accrochant au pull d'Evon, je me penche légèrement pour regarder la scène plus en détail tellement elle me paraît surréaliste.

— Je rêve !

Levi tend une main vers sa mère et attrape la main de cette dernière.

— Maman, je t'aime, mais je te le demande, arrête de ressasser le passé, tourne la page et laisse Harlow en dehors de tout ça.

— Pour... pourquoi ? bafouille-t-elle, sonnée par la supplique de son fils.

— Parce que je l'aime toujours, Maman. Parce que je n'ai jamais cessé de l'aimer et que je ne peux plus faire semblant simplement pour toi.

Étrangement, Abigail Mendoza ne réplique pas. Visiblement à court de mots, elle scrute Levi et encaisse ses paroles.

— Je sais que tu as de la peine et j'en suis désolé, mais Harlow reste la seule que j'aime, papa reste mon père et Maisie est ma petite sœur.

Elle a un soupir agacé quand il parle d'elle.

— Je ne renoncerai pas à elle comme j'ai renoncé à Harlow. Regarde où j'en suis aujourd'hui... C'est avec moi qu'elle devrait être, pas avec lui. Je dois voir la femme que j'aime avec mon frère parce que je n'ai pas su te dire « non » quand j'aurais dû le faire !

Et aussi parce que tu m'as trompée, hein ! Il oublie vite ce petit détail, lui !

— Dis que c'est de ma faute, se rebelle-t-elle.

— Non, Maman, c'est de la mienne et je ne te reproche rien. Je te demande seulement de mettre un terme à tout ça.

Ébahie, je les observe discuter en me demandant si je ne suis pas en train d'halluciner. Jamais je n'aurais cru voir Levi s'opposer à sa mère. Mais je cesse brusquement ma contemplation quand on me fait pivoter en me

prenant par la main. Je suis alors attirée en dehors du petit salon et traînée dans le couloir.

— Evon ?

— On s'en va !

— Mais, Bébé !

Aussi brutalement qu'il s'est mis en route, il se stoppe et me fait front.

— J'ai dit qu'on se barrait, cesse de tout discuter en permanence, Harlow.

Préférant lui laisser un moment pour se calmer, je ne bronche pas et le suis à travers les imposants couloirs de la maison de son grand-père. Nous retrouvons ce dernier dans son bureau. Installé sur son sofa, il boit un verre de scotch tout en fumant le cigare.

— Evon, Harlow, vous voilà !

— Je suis désolé, Grand-père, mais nous devons y aller. Nous avons de la route jusqu'au campus.

Monsieur Mendoza se lève, donne une accolade à son petit-fils.

— Bien sûr, fiston, je comprends.

Il reporte son attention sur moi.

— Ma chère Harlow, je suis heureux de t'avoir revue.

— Moi aussi, Monsieur Mendoza.

— Les vacances de Noël approchent à grands pas. J'aurais la chance de vous voir ?

— Nous serons à Charleston, chez David. Harlow a envie de passer du temps avec Mai', mais nous prendrons un moment pour te rendre visite.

— Entendu.

Il m'embrasse chaleureusement.

— Prends soin de toi.

— Encore merci. Maisie et moi, nous vous devons beaucoup.

Il pose délicatement sa main sur mon épaule.

— Et je te dois énormément, moi aussi. Evon n'en serait pas là aujourd'hui s'il ne s'était pas accroché à toi et à cet espoir que tu puisses l'aimer. Après que tu aies sauvé mon petit-fils, il était normal que je fasse en sorte que toi et ta sœur soyez en sécurité et à l'abri du besoin.

Avec une certaine retenue, due à ma timidité probablement, je l'étreins en le remerciant une nouvelle fois.

— Tu feras mes amitiés à David. J'espère qu'il va bien. J'ai toujours apprécié mon gendre et je ne cesse de répéter à Evon qu'il devrait parler à son père. Selon moi, il l'a mal jugé.

— Je le ferai.

— Je ne serai pas éternel et le jour où je m'en irai j'aimerais savoir qu'il a quelqu'un, une image paternelle sur laquelle il peut compter, tu comprends ?

— Je..., hésité-je avant de lancer un coup d'œil à Evon.

Je dois dire qu'il est particulièrement touchant en écoutant son grand-père sans sourciller. D'habitude, lui qui objecte tout, se tait, mais ce n'est pas un silence boudeur ou renfrogné, non c'est un silence respectueux. Il vénère son grand-père, c'est indiscutable.

— Je vais faire de mon mieux !

Les deux hommes se prennent dans les bras.

— Merci d'être venu. Je t'aime, fils.

— Moi aussi, je t'aime, Grand-père.

Evon attrape ma main.

— Je t'appelle bientôt, lance-t-il à son grand-père lorsqu'il nous conduit vers la porte.

— Soyez prudents !

— Au revoir, lui dis-je avant que nous disparaissions dans le couloir.

Là, Evon reprend sa cadence d'enfer. Dans l'entrée, il prend mon manteau et me le passe.

— Evon ?

— Allons-y, se contente-t-il de me répondre après qu'il m'ait chaudement habillée. Il pousse la porte d'entrée et me pousse dehors.

OceanofPDF.com

Chapitre 42

La portière à peine claquée, Evon allume le moteur et démarre en trombe dans l'allée, la mine toujours aussi grave. Retranchée sur mon siège, je ne sais plus quoi faire ou quoi dire pour l'aborder sans le voir s'emporter dans une colère noire. Je l'ai déjà vu faire avec Gavin et rien n'aurait pu le calmer. Craintive et démunie, je me risque à une œillade vers lui et voir ce visage de souffrance, de colère, me donne envie de pleurer. Voulant plus que tout le réconforter, le rassurer, je pose ma main sur sa cuisse et m'étire pour l'embrasser sur la joue.

— Je t'aime, mon amour, lui susurré-je à l'oreille, espérant apaiser son tourment.

Mais il n'en est rien, bien au contraire. Evon donne un coup de volant et stationne grossièrement sa voiture dans l'herbe qui longe l'allée, juste avant que nous passions le portail laissé ouvert. Il frappe le volant et sort comme une tornade. Je le vois disparaître dans le petit bosquet qui dissimule une ancienne cabane de jardin où nous jouions souvent petits. Je l'imiter et me lance à sa poursuite.

— Evon, le hélé-je à travers les petits arbres. Bébé, je t'en prie, arrête de me fuir.

— Cinq minutes, putain Harlow, j'ai besoin de cinq foutues minutes, braille-t-il avant de ramasser un bâton et de le jeter au loin.

— Je suis désolée, mais non, je ne suis pas d'accord ! dis-je en me rebiffant.

Il me lance un regard noir avant de venir s'adosser contre la vieille cabane un peu délabrée. La tête enfoncée de ses épaules, il essaie de faire abstraction de ma présence, il m'ignore pendant qu'il rumine je ne sais trop quoi...

— Je veux que tu me parles, Evon, lui ordonné-je la posture assurée.

Me tenant droite devant lui, je n'ai pas l'intention de le laisser m'impressionner. Il doit me dire ce qu'il a sur le cœur.

— Ce n'est pas comme ça que nous avons décidé de gérer notre couple. Tu ne peux pas m'ignorer !

Toujours occupé à regarder le sol sous ses pieds, il n'a aucune réaction. Je m'approche et essaie de lui faire lever les yeux vers moi, mais le bougre se débat.

— Ce n'est pas comme ça qu'on fonctionne, finis-je par m'énerver. On parle, on dit ce qui nous préoccupe, on laisse l'autre nous aider...

— Arrête, bon sang, s'impatiente-t-il en s'éloignant de moi.

— Ev', je t'aime ! Je veux savoir ce qui se passe dans ta tête. Imagine ce que tu ressentirais si je me fermais à toi, si je te gardais à distance de mes sentiments.

Je viens m'enrouler autour de sa taille et laisse ma tête reposée contre son dos musclé, il ne me repousse pas.

— Je sais que c'est le bordel dans ta tête, qu'y mettre de l'ordre n'est pas toujours simple, mais je peux t'aider. J'ai passé un bon moment avec ta famille et ce n'est pas ce qui s'est passé dans le salon qui viendra ternir ce moment. On se moque d'elle...

Il se défait de mon étreinte et avance de deux pas.

— Je n'aurais pas dû t'amener, finit-il par dire.

— Tu regrettes ?

— Je ne suis même pas foutu de te protéger, Brownie, avoue-t-il la voix vacillante.

Je cours vers lui et m'accroche à son avant-bras.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ? dis-je, choquée. Personne ne m'a jamais protégée comme toi !

— Je t'ai fait une promesse lorsque je t'ai demandé de m'accompagner ici et je ne l'ai pas tenue.

Je pose la paume de ma main sur sa joue et l'attire vers moi.

— C'est contre toi que tu es furieux ?

— J'ai été négligent, et elle a eu l'occasion de s'en prendre à toi. Je n'étais pas là.

— Tu te trompes, je t'assure. Tu es toujours avec moi, mon amour, même quand tu n'es pas là. N'est-ce pas ce que tu viens de faire au cours des dernières années : être là pour moi sans être à mes côtés ? Depuis le premier jour où tu es revenu dans ma vie, tu as tout fait pour que je m'endurcisse, que je prenne confiance en moi. Tu m'as aussi ouvert les yeux sur cette relation entre ma mère et David, mais surtout sur le fait que je ne devais pas me culpabiliser de ça. Grâce à toi, je suis plus forte, plus assurée, voilà pourquoi ta mère ne m'a pas blessée, que ces paroles perfides n'ont fait que m'effleurer. Voilà pourquoi j'ai pu lui dire d'aller se faire voir !

Il inspire et expire lentement, profondément avant de prendre mon visage dans ses mains. Il se penche jusqu'à me réchauffer de son souffle.

— Il t'aime, Harlow.

Je tente un pas en arrière refusant d'en écouter davantage, mais sa prise se raffermi.

— Je connais Levi, et je sais quand il est faux et quand il ne l'est pas. H, il est sincère !

Je sens des larmes glacées, amères, rouler sur ma peau.

— Il a compris la douleur de vivre sans toi et il veut pouvoir te prouver son amour...

Je serre les poings et commence à le frapper.

— Tu ne crois pas en moi, Evon, pleuré-je. Tu ne crois pas que je t'aime.

— Je... j'essaie de ne pas penser qu'à moi. Tu ne me dois rien, Harlow, je te l'ai dit, tu es libre. C'est ta vie...

— Ma vie, crié-je en pleurant.

J'abats mes poings sur son torse avec toute la frustration que ses mots, ses doutes éveillent en moi. J'y mets tellement de force qu'il recule.

— Ma vie, c'est toi, espèce de con, crié-je encore. Comment oses-tu ?

Désespéré, honteux, il se renfrogne dans son coin. À l'aide de la manche de mon manteau, j'essuie rageusement ma figure avant de plonger la main dans le tas de feuilles qui jonchent le sol et de les lui jeter.

— Salaud, bramé-je. Tu n'es qu'un salaud !

Prise d'une envie de le frapper aussi violemment qu'il me fait mal en doutant de moi, je me rue sur lui, les poings levés, mais Evon me saisit par les épaules et me ramène dans ses bras si fermement que nos corps s'entrechoquent. Nos bouches se rencontrent de la même manière.

— Je t'interdis de douter de moi, grondé-je dans sa bouche avant de m'agripper à sa tignasse et de tirer dessus. Ne doute jamais !

Lorsque ses mains m'empoignent, c'est sous ma jupe qu'elles prennent prise. Il me soulève avant de me plaquer contre le mur de la cabane. Je m'introduis entre nous et tire sur le bouton de son pantalon avant de m'emparer de son sexe. Je le guide entre mes cuisses.

— On ne peut pas, Harlow, bafouille-t-il dans ce baiser endiablé que nous partageons appuyés contre les lattes de bois de cette maisonnette un peu lugubre.

— Evon, viens, je t'en prie, imploré-je entre ses lèvres.

— J'ai pas..., essaie-t-il de s'exprimer malgré ma langue qui va et qui vient contre la sienne dans un rythme acharné. Bébé, mon manteau...

Je me fige contre lui.

— Je n'ai pas mon manteau, j'ai rien.

— On s'en fout, le rassuré-je en revenant à la charge.

— H, tu n'es pas prête à courir ce risque.

Je recule et l'observe en silence.

— Je sais ce que je suis prête à assumer, mais toi, le sais-tu ?

— J'essaie de me montrer responsable, de ne pas faire n'importe quoi pour toi, parce que je peux m'enfoncer en toi jusqu'à jouir et je n'ai pas peur de ce qui peut en découler. Tu es fâchée, OK ! Franchement, tu as le droit parce que je suis un gros con, c'est vrai, mais je sais ce que je veux de toi, de nous, Harlow et j'en ai tellement rêvé que tu ne devrais pas trop tenter le sort !

Prenant plus fermement appui sur ses épaules, je me réajuste dans ses bras et sans briser notre contact visuel, un véritable conflit que nous nous livrons dans ce seul regard, je m'empale sur son sexe. Tout en lui se crispe quand il me découvre si intimement. Je suis tout aussi chamboulée par la vague de sensations inédites que de le rencontrer ainsi fait naître en moi. Mais je lutte contre moi-même, contre lui, contre le plaisir. Je lutte pour ne pas céder la première. Comme deux bêtes sauvages en pleine nature, nous nous livrons à cet acte primaire dans une succession de coups de reins dépourvus de douceur. C'est une lutte que nous menons. Il attend, il résiste en pensant que je vais flancher, mais je n'en ai aucunement l'intention.

Qu'importe ce que nous apportera demain, je suis prête ! À bout de souffle, à bout de forces, Evon cède dans un juron. Cacher dans mon cou, il rend les armes et se délecte de longues secondes de sa jouissance. Je ne sais pas si c'est de le sentir jouir ou le voir plier qui me fait basculer à mon tour, mais c'est redoutablement fort. Tellement que, comme souvent, je ne peux me retenir de crier mon plaisir quand l'orgasme me ravage.

Evon est encore contre moi quand je me détache de lui sans un baiser, sans un regard. Rien de ce que nous venons de partager n'atténue ma colère. Je réajuste ma jupe et prends la direction de la voiture. Evon ne tarde pas à m'emboîter le pas. Mais me retrouver nez à nez avec Levi à la sortie du bosquet me fait m'arrêter net. Evon, qui s'occupe de rattacher son pantalon, me percute.

— Levi, bégayé-je mal à l'aise qu'il ait pu nous voir ou nous entendre.

— Je... j'ai vu la voiture. Je voulais m'assurer que tout allait bien, s'explique-t-il sans parvenir à me regarder.

— Euh... oui, ça va...

Il fait volte-face.

— Je... j'y vais.

Je le regarde s'éloigner en me disant qu'il me fait de la peine, quand subitement, il revient vers nous et saute sur son frère si vite qu'Evon ne peut rien faire. Il reçoit un coup violent au visage.

— Levi, hurlé-je en me précipitant vers eux.

Evon chancelle avant de se redresser et de brandir les poings, prêt à riposter.

— Je vais te démolir, Levi, je te jure que...

Levi baisse sa garde.

— Me démolir ? rit-il comme un dément. Rassure-toi, tu viens de le faire !

Il tend son visage vers lui.

— Allez, cogne, Evon ! l'encourage-t-il en se frappant le torse. Tu ne peux rien me faire qui me fera davantage souffrir que de te taper ma nana !

— Ce n'est pas ta...

— Elle était à moi quand tu as commencé à la convoiter, le coupe Levi. J'étais ton petit frère et tu avais des vues sur ma copine.

Il se tourne vers moi.

— Tu veux savoir pourquoi je ne lui ai rien dit quand tu es revenue ?!

— Levi, arrête s'il te plaît !

— Parce qu'il a un problème ! Il me jalouse tellement qu'il n'a rien trouvé d'autre que d'avoir des sentiments pour toi, Harlow ! Ça a toujours été ainsi ! Alors, non, je ne vois pas d'amour sincère chez lui, mais simplement un mec avec un monstrueux complexe d'infériorité.

Il revient sur Evon qui l'observe de façon enragée.

— Finalement, tu as raison, on n'est pas frère toi et moi, mais la génétique n'y ait pour rien ! Tu nous as empêchés de le devenir, qu'importe qu'on ne partage pas le même ADN. Tu m'as toujours détesté ! Moi, je voulais juste qu'on soit amis, et tu m'as toujours fermé ton cœur ! Aujourd'hui, tu veux même me la prendre, elle !

Il fait un pas vers Evon. Je m'interpose, mais Levi se contente de le dévisager.

— Ce n'est pas Harlow que tu aimes, Ev', simplement l'idée de me faire du mal ! Je t'ai vu faire avec maman, je t'ai vu te montrer impitoyable pour lui faire payer ces années où elle a été dure avec toi. Tu fais exactement pareil avec moi. Tu n'es pas amoureux d'elle...

Son bras s'enroule sur mes épaules, il m'embrasse dans les cheveux.

— Je t'aime, mon petit ange. Fais attention à toi, surtout.

Et il repart en me laissant totalement déconfite par ce qui vient de se produire.

**

— Je maintiens qu'on aurait dû soigner ton arcade avant de repartir, répété-je une énième fois depuis que nous avons quitté Pawleys Island alors qu'Evon saignait abondamment.

— C'est bon, ça va ! gémit-il en remplaçant un nouveau mouchoir contre la plaie.

— Il y a un hôpital à Charleston, on peut faire un détour.

— Putain, Harlow, je t'ai dit que ça allait, arrête de me gonfler !

J'immobilise la voiture à l'approche d'un feu de circulation.

— J'en ai marre de ton caractère, Mendoza ! Vous me faites tous profondément chier, d'ailleurs ! Bande de cinglés ! Si tu as un problème, bah prends ta caisse et tire-toi ! Je commence à en avoir ma dose de vos conneries.

Je redémarre.

— Moi, je t'aime, H... Non, moi je t'aime plus... Non, c'était moi le premier... Non, mais c'est moi le plus beau... Non, mais c'est moi qui ai la plus grosse, dis-je en parodiant. Vous me prenez pour qui, au juste ? Un putain d'arbitre ! Finalement, vous devriez peut-être vous taper dessus une bonne fois pour toutes. Vu que vous n'êtes pas foutus de vous parler et encore moins de vous ignorer, il ne reste plus que ça !

— Moi, je t'aime, lui c'est un gamin capricieux qui n'est pas content d'avoir perdu son jouet, je suis le plus beau et j'ai la plus grosse ! répond-il calmement en s'occupant de sa blessure.

Je l'observe du coin de l'œil avant d'être prise d'un fou rire. Celui-ci est le résultat de tout ce que je viens de ressentir au cours des dernières minutes, des émotions que je viens de vivre bien plus que de sa blague.

— Quoi ?

— Tu es..., baragouiné-je dans mon coin. Tu m'emmerdes...

— Toi aussi, tu m'emmerdes.

— Bah tiens ! On n'en serait pas là si tu n'avais pas piqué ta crise chez ton grand-père. Non, on serait déjà presque à la maison !

— Non, mais c'est toi qui m'as sauté dessus pour t'offrir un petit plaisir en pleine nature. Et comme d'hab, t'es incapable de baisser le volume.

— Tu as douté de moi !

— Et toi, tu règles ça avec la baise ?! On va souvent s'engueuler, ma puce !

— Ne te défile pas derrière ton humour de merde. Tu étais prêt à me jeter dans les bras de Levi.

— Non, Harlow, je reconnais seulement ton intelligence et ta capacité à prendre des décisions pour toi-même. Vous avez eu une histoire, tu l'as aimé et s'il est prêt à tout pour te reconquérir, il n'est pas impossible que ça ne te laisse pas indifférente. Je ne veux pas que tu te sentes redevable de quoi que ce soit et que de ce fait, tu t'obliges à rester avec moi...

— Au moment où on se parle, oui je m'oblige, parce que là, tu m'énerves !

— J'ai eu peur, H ! Il était là à sortir tous ses « je l'aime depuis toujours... », et j'ai flippé.

— Il a raison, constaté-je en le scrutant en détail. Tu es jaloux.

— Non, bébé, je ne suis pas jaloux, mais la seule femme que j'ai aimée dans ma vie avant toi, c'est ma mère et elle, elle a choisi Levi. Ensuite, je suis tombé amoureux, et de qui ? De la nana qui aimait Levi. Je suis peut-

être légèrement parano, c'est vrai, mais ça ne tombe pas de nulle part, non plus. Il y a des antécédents.

Je me radoucis.

— Et plutôt que de me dire les choses posément, me les expliquer de cette manière, tu me pousses presque vers lui.

— Je n'ai pas prétendu être parfait...

— Tu l'es presque tout le temps, pourtant. C'est dommage.

— Il faut bien ajouter un peu de piment.

Je ris.

— Oui, eh bien, la journée a été assez pimentée pour moi, je suis rincée.

— C'est l'aparté dans le bois qui t'a épuisée ? me taquine-t-il en prenant appui sur l'accoudoir.

— Ah non ! Ne me cherche pas avec ça...

— On peut en parler au moins ?

— J'étais furieuse !

— La colère ça a du bon, voire du très bon avec toi...

Je lui assène un coup de coude.

— Tais-toi, râlé-je sans conviction.

— Tu étais... stupéfiante !

J'étouffe un rire. Ses doigts se faufilent dans mes cheveux dénoués.

— Tu ne regrettes pas ? me demande-t-il, inquiet.

— Regretter quoi ? le questionné-je, l'air de rien.

— H...

— Evon...

Il câline ma joue en souriant.

— On a peut-être fait un bébé...

— Techniquement, il y a 20 % de chance que ce soit le cas.

— Et tu gères ces 20 % ?

— Bah, je pense que je gérerais mieux que Gavin, badiné-je. Il péterait un plomb si on revenait avec un bébé.

Il se marre contre mon épaule.

— Je t’aime, mon amour.

Je l’embrasse.

— Je le savais, murmuré-je en me reconcentrant sur la route.

— Tu savais quoi ?

— Que tu ne crois pas en mon amour pour toi. Tu veux y croire, mais tu n’en es pas pleinement convaincu.

Il s’apprête à parler, mais je pose ma main sur sa bouche.

— Je vais trouver, Ev’, lui dis-je sûre de moi. Je vais trouver comment te le prouver...

Chapitre 43

— On se réveille, ma Belle au bois dormant...

Je m'étire tel un chat au son de la voix d'Evon qui chuchote à mon oreille avant d'ouvrir prudemment un œil. Il fait encore nuit dehors quand il vient me tirer du sommeil. L'aube se dessine à peine à l'horizon.

— Et si on restait au lit pour ce dernier jour de cours.

— Oui, pourquoi pas. J'ai un exam' hyper important aujourd'hui. Comme ça je vais foirer mon année, j'aurais plus qu'à la repiquer. C'est bien comme idée, surtout avec le monstre qui pousse dans ton ventre...

— Il n'y a ni monstre ni bébé, Evon. Il faut que tu arrêtes de faire une fixette sur ça, je t'assure. Je vais avoir mes règles et tu vas vraiment être déçu...

— Ou pas...

— Ev', tenté-je de protester, mais il me fait taire d'un baiser.

— C'est ce que j'ai mis sur ma liste de Noël, tu sais, un petit mogwai...

À court d'arguments, je pince les lèvres. Depuis notre retour de Pawleys Island, Evon n'a que ce « potentiel » bébé à la bouche. Si je l'ai toujours perçu comme un homme avec les pieds sur terre, il s'est envolé dans les nuages depuis ce week-end chez son grand-père. Il rêve tellement que même ce fameux examen m'inquiète. Evon a d'excellents résultats et son sérieux dans ses études n'a jamais faibli jusqu'à ce que nous omettions

volontairement de mettre une capote lors de notre petite partie de jambes en l'air, dans les bois. J'en arrive à vraiment regretter cette décision. L'idée que je doive lui annoncer que je ne suis pas enceinte commence vraiment à me faire flipper.

Ne voulant plus m'attarder sur le sujet, je décide de me lever et de me rendre en cours pour cette dernière journée avant les vacances de Noël. Demain, nous partons pour Charleston et, si tout va bien, nous y resterons deux semaines.

Sous l'œil attentif d'Evon, je prends mon petit-déjeuner et me douche avant d'être fin prête pour me rendre en cours. Dans l'entrée, je ramasse mon sac rafistolé quand Evon m'interpelle. Tenant mon bonnet de laine dans la main, il me le met sur le dessus de la tête.

— Tu vas tomber malade, me rouspète-t-il. On a deux semaines de congés, à quoi tu penses ? Tu veux passer Noël avec le nez qui coule ?

Il pose les yeux sur mon épaule.

— J'ai rêvé ce nouveau sac que je t'ai acheté, ou pas ?

— Mais je l'aime, celui-là.

— Il est moche, on voit presque à travers tellement il est usé, et ta bretelle tient avec une épingle à nourrice.

— C'est ce qui le rend si cool !

— Tu m'épuises, Harlow...

— Je t'aime, dis-je en riant contre sa bouche avant de sortir.

Il soupire et ferme derrière nous.

— Je termine à 15 heures. Si tu veux, je peux aller à la bibliothèque prendre les livres dont tu as besoin pour les vacances.

— OK...

— Tu me donneras ta liste au déjeuner ?

— OK...

Je roule des yeux en l’entendant me répondre sans être certaine qu’il ait écouté ce que je lui ai dit.

— Comment tu te sens par rapport à ton examen ?

Il hausse les épaules.

— Ça va...

Je le saisis par l’avant-bras et le contrains à s’arrêter.

— Tu arrêtes, Ev’ ! Ça suffit, maintenant !

— Quoi ? s’étonne-t-il.

— T’es perché complet depuis l’épisode dans le jardin de ton grand-père. Je ne suis pas enceinte !

— Tu n’en sais rien...

Je lui porte un coup à l’épaule.

— Ne joue pas au con, Evon. C’est ton avenir que tu mets bêtement en péril.

— Mon avenir ? Qu’est-ce que tu me chantes ?

— Tu vas te planter si tu n’es pas plus concentré !

— Mais je suis carrément prêt, t’inquiète !

— Tu n’es pas très convaincant...

— Harlow, m’appelle-t-il en m’attrapant par les hanches. Je gère, ne te prends pas la tête avec ça.

— Mais j’ai peur avec tous ces trucs bizarres que tu fais...

— Quels trucs bizarres ?

— Tu parles sans arrêt de quelque chose qui n’existe sûrement pas, tu ne penses qu’à ça ! Tu as posé ta main sur mon ventre cette nuit, je t’ai senti. C’est super flippant !

Son regard s’assombrit. Je crois qu’il va s’énervé, mais il passe devant moi et se remet en route.

— Tu ne veux pas comprendre...

— Hein ???

Je le talonne.

— Comment ça, je ne veux pas comprendre ? Tu te moques de moi ? Je suis désolée, mais non, je ne vois pas pourquoi tu t'extasies d'un truc qui n'a pas d'existence réelle.

Il se fige et me toise durement.

— Aujourd'hui, tu n'as plus ta maman, ton père s'est tiré et tu en souffres. Mais pendant combien d'années as-tu été aimée, chérie par eux, Brownie ?

— Où veux-tu en venir ?

— Moi, je n'ai pas eu le quart de l'amour que tes parents t'ont donné. Ma mère se foutait de moi et mon père refusait d'ouvrir les yeux sur ce qui se passait chez lui. Alors oui, je suis sûrement trop enthousiaste quant à cette possible grossesse, oui, c'est débile si on y regarde de plus près. Je n'ai pas encore mon master et toi, tu n'as pas 19 ans. On a probablement d'autres choses à vivre avant d'en arriver à devenir parents. Je ne suis pas stupide et j'ai la tête sur les épaules, mais j'ai une putain de rage d'aimer qui me ronge de l'intérieur ! J'ai trop de choses à donner et c'est pour mes enfants, pour NOS enfants que je garde tout ça. Suis-je trop impatient ? C'est évident ! Mais j'attends depuis tellement longtemps de prendre une revanche sur ma propre vie.

— Ev', marmonné-je en levant une main dans sa direction avec l'idée de le reconforter, mais il repart.

Les bras ballants, je reste plantée au milieu de la route avant qu'il ne revienne sur ses pas.

— Je vais gérer ! S'il n'y a rien, si tout ça, ce n'est qu'une chimère, je vais gérer, mais arrête de me parler comme si j'étais débile.

— Tu es injuste avec moi ! Je voulais seulement t'éviter une déception. Ça ne partait pas d'une mauvaise intention.

— On peut y aller ? On va être à la bourre !

Il se remet en marche. Je le suis et, un peu timidement, coule ma main dans la sienne. Il ne me rejette pas et je me contente de ça. Une fois que nous sommes arrivés au pied de mon bâtiment, il m'embrasse à la sauvette.

— On se retrouve au resto à midi !

— Evon, l'interpelé-je tandis qu'il galope dans le sens opposé.

Il m'ignore et disparaît au loin. Je soupire et grimpe les marches qui donnent accès aux salles de cours en fouillant dans ma veste à la recherche de mon téléphone. Une fois que je lui ai mis la main dessus, je rédige un SMS.

« Je t'aime, Bébé. Pardonne-moi si je t'ai blessé. Je t'offrirai tout ce que tu désires, tout ce que tu mérites, je te le promets. Evon, je vais tout te donner, mon amour. Ne me rejette pas, je t'en prie ».

J'entre en salle de cours sans aucune réponse de sa part.

**

12 h 15 – La cafétéria est blindée et tenir les places libres autour de moi devient vraiment compliqué. Je ne vais pas résister longtemps si Evon et les garçons ne se grouillent pas d'arriver. Et plus les minutes passent, plus conserver leurs places n'est plus ma seule préoccupation. Je finis par me demander s'ils vont venir. Après tout, je n'ai pas eu un seul signe de vie d'Evon depuis notre conversation de ce matin. Même mon message n'a déclenché aucune réaction chez lui. Quand Gavin me disait qu'il n'était pas simple de gérer Evon, je n'avais pas pensé que ce serait si intense entre nous. Rien à voir avec la relation que j'entretenais avec Levi. C'était bien

plus simple. Nos problèmes l'étaient aussi, mais Levi n'avait pas un tempérament colérique, loin de là. Il prenait tout avec légèreté, c'était plus paisible.

— Salut, Harlow !

La voix de Leah me fait revenir à la réalité. Tenant son plateau entre ses mains, elle me dévisage bien plus gentiment qu'à son habitude.

— Salut...

— Comment tu vas ?

Je la jauge de haut en bas.

— Tu es vraiment en train de me faire des politesses ?

— Je voulais seulement m'assurer que ça allait depuis l'autre jour. Je t'ai parlé de Levi et...

Je balaie sa phrase d'un geste de la main.

— Je m'en fous de ce que vous avez fait, tous les deux. C'est bon, j'ai tourné la page et Levi m'a tellement déçue qu'on est plus à ça près.

Elle me sourit avec bienveillance.

— Tu l'aimes vraiment ! s'amuse-t-elle.

— Quoi ?

— Evon ! Tu l'aimes vraiment !

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— C'est seulement que je suis contente pour toi. Tu as toujours été une bonne amie et tu ne méritais pas ce que je t'ai fait subir, alors si aujourd'hui, tu es heureuse et bien, je me sens un peu moins mal.

— Moins mal ?! ricané-je. Tu as une conscience subitement.

— Je m'aperçois que ça n'en valait pas la peine. Je l'aimais tellement que ça m'a rendue aveugle, mais finalement, je l'ai beaucoup idéalisé, notre relation aussi. Maintenant que c'est fini, que je prends du recul, je me dis que c'était absurde.

— OK !

— Je ne te dis pas ça pour que tu penses que j’espère quoi que ce soit...

— Il ne vaut mieux pas, parce que tu risques d’être déçue. Ne le prends pas mal, mais je ne veux pas qu’une nana comme toi tourne autour de moi et encore moins d’Evon.

Elle ravale sa fierté dans une grimace et se penche légèrement vers moi.

— Je comprends et je ne t’en tiens pas rigueur, mais en ce qui concerne Evon, je doute que ce soit ce genre de type. Il semble être droit et respectueux, et de ce que j’ai vu, il est fou de toi.

C’est ce que je croyais, mais je vais finir par me poser la question...

Leah commence à s’éloigner.

— Passe de bonnes vacances, H. Je te souhaite un bon Noël.

Je l’observe partir et hausse les épaules avant de revenir à mon déjeuner. Je récupère une frite et l’avale quand :

— Qu’est-ce que te voulait cette pute ?

J’abandonne mon assiette et découvre l’impériale silhouette d’Evon juste devant moi.

— Rien, lui affirmé-je sèchement avant de replonger le nez dans mes frites.

— Je vais me la faire, putain, vocifère-t-il en jetant son sac sur la table avant de la suivre.

Manquant de renverser mon plateau, je me jette sur lui et le retiens par le manteau.

— C’est bon, Evon, elle ne m’a rien fait !

— Je crois lui avoir dit de ne plus t’approcher, non ?!

— Elle voulait seulement savoir comment j’allais !

— Comment tu allais depuis qu’elle s’est tapé ton mec ? Ou qu’elle t’a tabassée avec ses copines ? J’ai pas saisi...

Je me laisse retomber sur le banc.

— Fais ce que tu veux, j'en ai marre de parler avec toi !

Il plisse les yeux un instant avant de s'asseoir autour de la table.

— Ça a été tes cours, ce matin ? me demande-t-il l'air de rien en tapant dans mes frites au passage.

— Je ne sais pas, à ton avis ? le provoqué-je.

— C'est quoi le problème, Brownie ?

— Il n'y a pas de problème, dis-je alors que je me rembrunis.

Le reste de la troupe arrive après quelques minutes d'un silence pesant, et leur présence n'arrange rien à ce climat tendu. Gavin, inquiet, a des petits coups d'œil pour moi. Evon, lui, dévore goulument le sandwich que lui a rapporté son ami. Si Tanner, Justin et Will bavardent dans leur coin, c'est le calme plat à l'autre bout de la table. Gavin, qui semble se soucier de ce qui se passe, nous zieute tour à tour tout en mangeant.

— Hé, Evon !

Evon et moi avons la même réaction au son de cette voix qui vient de l'interpeler au loin. À quelques tables de nous, un garçon à l'allure soignée agite sa main dans notre direction.

— Tu le connais ? m'informé-je.

— C'est un mec de mon cours.

Il bondit du banc.

— On a un projet à faire en binôme pendant les vacances, je devais le voir pour qu'on s'organise. Je reviens dans une minute.

— OK !

Je plonge le menton dans le creux de ma main et le regarde rejoindre son camarade en soupirant.

— Tu veux en parler ? m'interroge Gavin dès qu'Evon n'est plus dans les parages.

Je fais la moue.

— Il est un peu à l'ouest, mais ça ira mieux quand vous serez en vacances. C'est son examen de fin de semestre qui le travaille un peu.

— Son examen, tu parles, soupiré-je.

— À moins qu'il y ait un truc que je ne sache pas.

— J'ai fait une connerie, mais genre la grosse boulette.

— Raconte, m'encourage-t-il, en tapotant mon avant-bras.

— Le repas chez son grand-père, ça ne s'est pas si bien passé qu'on te l'a dit.

— OK, soupire-t-il en se laissant choir contre le dossier de sa chaise.

— Je suis tombée sur Levi et sur sa mère. Elle s'en est prise à moi et Levi a pris ma défense.

— Levi ? Et où était Ev' ?

— Au début, il n'était pas là. Il m'a rejoint et avec sa mère, ils se sont lancé des mots tendres, ironisé-je. Levi est intervenu en disant à Abigail qu'elle n'avait pas à me parler mal, qu'elle devait tourner la page, tirer un trait sur ses querelles, blablabla... Pour finir, il lui a dit qu'il m'aimait, qu'il m'avait toujours aimée et qu'il ne voulait plus faire semblant pour lui faire plaisir.

— Sérieux ?

J'opine du chef.

— Evon m'a attrapée par le bras et on est partis. Il était furieux, Gavin.

— Ça ne m'étonne pas...

— Avant qu'on s'en aille, il a été marcher dans le petit bois qui borde la maison de son grand-père. J'ai tenté de parler avec lui et tout ce qu'il a été capable de me sortir, c'est que Levi m'aime, qu'il est sincère et que je devrais réfléchir à ce que je souhaite vraiment.

— Mais quel con, se lamente Gavin en se prenant la tête dans ses mains. Evon, putain...

— J'étais tellement furieuse après lui, Gavin, me confié-je émue. Sérieusement, c'est quoi, son problème !?!

— Qu'est-ce que tu as fait comme connerie, au juste ?

— On s'est engueulés et...

Je souffle.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'étais tellement frustrée. Je n'ai rien trouvé d'autre que de lui sauter dessus.

Il fronce les sourcils.

— J'avais besoin de sentir qu'il m'aimait, mais aussi de lui faire sentir que moi aussi, alors on a..., hésité-je.

Il lève les yeux au ciel.

— Ouais, j'ai une vague idée de ce dont tu parles...

Je retiens un rire.

— Sauf qu'il n'avait rien sur lui, donc on ne s'est pas protégés.

— Vous êtes deux gros boulets, sérieux !

J'accuse le coup dans une moue confuse.

— Depuis, il est dans la lune.

Gavin me considère en se frottant le menton.

— C'est la merde, Princesse !

— Je sais...

S'accoudant sur la table, il se penche vers moi et me dévisage très sérieusement.

— Je ne t'ai pas caché que ça ne serait pas simple. Ce mec ne l'est pas ! Il a un tas de troubles émotionnels, il est en conflit perpétuel avec lui-même. Il y a d'une part Evon, le mec assuré avec la tête sur les épaules et qui sait ce qu'il veut dans la vie : sa carrière d'avocat, son envie de fonder

une famille avec sa Brownie, tout ça, il gère nickel ! Mais il y a aussi Evon, le petit garçon en mal d'amour qui n'a jamais réussi à trouver sa place et à qui on n'a cessé de répéter que jamais personne ne l'aimera. Comment veux-tu qu'il pense autrement puisque personne ne l'a aimé ? Sa mère ne l'a pas aidé à se construire, elle l'a démolé. Créer une relation fraternelle avec Levi était impossible à cause de leur mère. Lui, il avait tout et Evon rien. Je ne te parle pas de jouets, de fringues ou je ne sais trop quoi, non je te parle d'amour, de tendresse, de mots doux. Il ne connaît pas tout ça.

— Mais je ne demande que ça, de lui offrir tout ce dont elle l'a privé, lui assuré-je en séchant mes larmes.

— Sauf qu'il n'a pas choisi la nana la plus simple. Tu es l'ex de son frère et ça, ça fout la merde, H. Il a toujours perdu face à Levi. Pourquoi ça serait différent aujourd'hui ?

— Parce que c'est lui que j'aime, pas Levi.

— Mais il a derrière lui vingt piges où ça ne s'est pas passé comme ça. Ce n'est pas un « je t'aime », un baiser ou une partie de jambes en l'air qui vont les effacer.

— Je suis censée faire quoi, alors ?

— Il a surtout besoin d'être rassuré. Il va souvent merder et tu vas en chier pendant un moment. Il n'est pas très adroit, mais H, on ne lui a jamais montré comment on aimait. Il agit à l'instinct, il se laisse guider par ses sentiments, par ses émotions et il ne les tempère pas. Tu dois t'armer de patience et garder à l'esprit que ce mec est dingue de toi.

— J'ai l'impression d'être nulle, de ne pas réussir à l'aider.

— Il y a un problème dont tu pourrais te débarrasser et qui réduirait considérablement les tensions entre vous, c'est Levi.

— Levi ?

— Moins il le voit, mieux il se porte. Et si Levi s'est mis en tête de te séduire, de tout faire pour te récupérer, ça ne va pas apaiser Evon.

— Comment je m'en débarrasse ? J'ai été claire avec lui, je lui ai dit que je ne l'aimais plus, mais il n'entend que ce qui lui chante.

— Je comprends...

Je lui mets un coup de coude discret quand Evon se rapproche de nous en nous observant curieusement.

— Dis-lui encore, Princesse, me chuchote Gavin tandis qu'Evon reprend sa place.

Je le remercie d'un sourire amical.

— Tu n'as rien mangé, Brownie, me fait remarquer Evon qui examine mon plateau.

— Je n'ai pas tellement faim.

— Je t'ai à l'œil, attention ! J'ai réussi à te remplumer, je ne vais pas te laisser gâcher mon dur labeur.

Je me lève.

— Je t'escorte jusqu'à ta salle d'examen, bouge ton cul, Mendoza !

Il récupère la pomme sur mon plateau avant que je ne le range dans le chariot dédié et m'imite.

— On se retrouve à l'appart, mon pote ?

— Ouais, OK ! Bonne chance pour cet aprèm.

— Ma puce, tu ne veux pas nous faire un petit dîner avant qu'on se tire tous en vacances.

— Si, avec plaisir.

— Un bon repas et un film ?

— Je suis chaud. Bébé ?

— Ça me va !

Je penche et embrasse Gavin.

— Merci pour tout.

— De rien, Brownie.

Evon m'attrape par le coude.

— Arrête de le papouiller, sérieux.

Gavin se marre avant de rejoindre les autres.

— Je pourrais te papouiller toi, mais tu es d'une humeur de chien, lui lancé-je en le laissant me traîner en dehors de la cafétéria.

— Vous parliez de quoi, tous les deux ?

— À ton avis !

Je prends la route de l'école de droit. Il me suit.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Rien que tu n'aies besoin de savoir !

— Harlow !

— J'ai hâte d'être à Charleston, dis-je pour changer de sujet. Je vais profiter de Maisie, préparer notre premier Noël et...

Je me suspends à son cou et l'embrasse.

— T'aimer tranquillement, loin des problèmes et de tout ce qui te fait du mal.

— Il n'y a que toi qui as le pouvoir de me faire du mal, Harlow. Personne ne peut m'atteindre à part toi.

— C'est tout ce que je cherche à éviter, Evon. Je veux te rendre heureux, rien d'autre.

Il pose son front contre le mien.

— J'ai besoin de quitter cet endroit, de souffler un peu. J'ai besoin de n'être qu'avec toi.

— Je te promets que même si nous sommes chez David, nous aurons plein de temps pour nous et, si ce n'est pas suffisant et que tu veux que nous

partions seulement toi et moi, alors je te suivrai. Je te demande juste de me laisser passer Noël avec ma sœur. Pour le reste, tu décides.

— Merci, ma puce. On va voir comment ça se passe, OK ?

— OK !

— Je t'aime, Harlow.

— Moi aussi, Evon.

OceanofPDF.com

Chapitre 44

Non, mais vous y croyez, vous ??? Nous sommes samedi, c'est le premier jour des vacances de Noël, je devrais être au chaud sous ma couette dans les bras de mon homme à profiter de ma première grasse matinée, et non !!! Non, je suis au volant de sa BMW, voiture que je lui ai piquée en douce puisqu'il dort dans notre lit, à conduire sur une route enneigée, et je cherche. Je cherche quoi ? Ce maudit centre médical. D'après mon GPS, il devrait se trouver à ma droite, pourtant hormis une vieille épicerie à la devanture peu engageante, je n'ai rien. J'avance de quelques mètres et enfin, je repère cette fameuse enseigne. Tout sourire, je m'engage sur la première place de parking disponible. Je souris et je me demande bien pourquoi. Il n'y a rien d'amusant à recevoir une seringue dans le bras et se faire pomper le sang. Mais Evon semble convaincu que je suis enceinte et je veux éclaircir ce point. De plus, Noël est bientôt là et si nous avons réussi à faire un bébé, il n'y aura pas de plus beau jour pour lui annoncer la nouvelle. Comme nous partons dans la journée pour Charleston, c'est le seul moment que j'ai trouvé pour faire cet examen en douce.

Le froid rigoureux me saisit jusqu'à l'os quand je sors de la voiture. Prudemment, je remonte le trottoir verglacé en priant pour ne pas finir le cul par terre. Je pousse la porte du centre et frotte doucement mes mains l'une contre l'autre pour me réchauffer. Ce froid polaire et l'heure matinale a

découragé tout le monde de mettre le nez dehors, et c'est bien à mon avantage, il n'y a pas un chat. J'avance vers la secrétaire, installée derrière son comptoir, et la salue.

— Bonjour.

— Bonjour, Mademoiselle.

— Je voudrais faire une prise de sang pour une éventuelle grossesse.

— Vous êtes en retard de combien de jours ?

— En réalité, je ne le suis pas. Je voudrais savoir avant Noël.

— Si la prise de sang est réalisée trop tôt, le résultat sera faussé. Il faut attendre un minimum de 7 jours après le rapport.

— Ça remonte à treize jours, maintenant.

— Dans ce cas, c'est bon. Je vais prendre votre nom, prénom et vos coordonnées.

— Je dois partir pour les vacances, est-ce qu'il y a possibilité que je vous appelle pour avoir les résultats ?

— Oui, nous vous enverrons une copie à votre domicile.

— Très bien !

Je commence alors à lui décliner mon identité et à répondre à la multitude de questions qu'elle me pose avant qu'elle m'invite à passer en salle d'attente. Je patiente depuis deux minutes quand mon téléphone m'annonce l'arrivée d'un SMS, je le consulte.

« Bonjour, mon ange, tu seras chez mon père pendant les vacances de Noël ? »

Non, mais je rêve...

Furieuse que Levi se permette de m'envoyer un message sur mon téléphone, qu'il ait le culot de m'appeler « mon ange », mais surtout qu'il ose faire comme si ma relation avec Evon n'existait pas, je rassemble mon

courage et appuie sur le numéro expéditeur. Gavin a raison, il faut que je me débarrasse de lui, surtout s'il a dans l'idée de débarquer chez David.

— Bonjour, mon ange !

— Non, Levi, tu n'as pas compris, je ne suis plus ton ange.

— H...

— Levi, je ne vais pas revenir vers toi. Et ce n'est pas parce que tu m'as trompée ou que tu m'as quittée à un moment de ma vie où j'avais le plus besoin de toi, ce n'est même pas que je ne t'aime plus, non c'est que je l'aime lui.

— Ce n'est pas toi qu'il veut...

— Arrête, m'énervé-je le plus discrètement possible. J'ai confiance en Evon et je n'en ai rien à faire de ce que tu penses.

— Tu fais une connerie.

— Eh bien, si c'est le cas, ça sera ma connerie, Levi, ça ne te regarde pas !

— Tu entends quand je te dis que je t'aime, que j'ai compris ce dont tu as besoin.

— Visiblement non, sinon tu saurais que ce que je désire le plus, c'est Evon.

— Tu veux me faire payer mes fautes...

— J'ai des choses plus intéressantes à faire.

Je vois alors l'infirmière apparaître.

— Ne viens pas chez David. Evon et moi nous y serons et je veux que nous profitons d'être ensemble.

— Nan, mais tu plaisantes ?!

— Levi, si tu m'aimes comme tu le prétends, ne viens pas. Je suis heureuse, je suis amoureuse. Bon sang, si tu m'as vraiment aimée un jour, laisse-moi partir !

Je coupe court à la conversation et fonce vers l'infirmière auprès de qui je m'excuse. Elle m'invite à la suivre. Je m'exécute. Moins de cinq minutes plus tard, je ressorts du centre médical avec un joli pansement au bras. Je repère une petite supérette à l'angle de la rue. Toujours en me montrant méfiante, je marche jusque-là et achète de quoi préparer un petit-déjeuner à Evon et Gavin.

S'il se rend compte que je suis sortie, mieux vaut avoir un alibi.

Je reprends le chemin de la voiture quand la chanson *I want your sex* de George Michael braille depuis mon manteau. Je me hâte de le récupérer, gênée par ces paroles libidineuses.

Mendoza, tu m'emmerdes...

— George Michael, tu as osé ?! dis-je en décrochant rouge de honte.

Il ricane et je comprends à son rire qu'il est encore endormi.

— C'est la honte, sérieux !

— I want your sex, Bébé.

— Ça ne change pas de d'habitude...

— Je voulais un câlin et il n'y a que ton oreiller pour me tenir compagnie, tu es où ?

— J'arrive. Je suis sortie pour nous acheter de quoi déjeuner. Je suis en ville, mais je rentre là.

— Au lit ?

— Quoi ?

— C'est un petit-déj' au plumard dont tu me parles ?

— Ça peut se faire...

— Je ne bouge pas alors, je t'attends.

— OK ! Oh, j'ai envoyé un SMS à David pour lui dire qu'ils ne nous attendent pas pour le déjeuner.

— Tu as bien fait parce qu’une fois que j’aurais pris des forces, j’ai dans l’idée de te faire longuement l’amour.

— C’est marrant ça, j’avais la même idée. Ça laissera le temps à la neige de fondre...

— Quoi ? s’écrie-t-il bien plus éveillé.

Eh merde... T’es trop bête, ma pauvre fille !

J’entends un grand vacarme puis :

— Tu as pris ma voiture ?

— Non, dis-je craintive.

— Putain, Harlow, je vais..., brame-t-il. Je ne sais pas ce que je vais te faire, mais ça va chier pour ton petit cul !!!

— Bébé...

— Y a pas de « Bébé » !!! T’as pris la caisse avec toute cette neige, mais t’es barge ou quoi ???

— Oh, mais elle n’a rien ta précieuse voiture !!!

— T’es où ?

— Au Pôle Nord, si j’en crois les températures...

— Tu crois que j’ai envie de rire, là ??? s’emporte-t-il plus fort.

— Non, mais ça ne te ferait pas de mal...

— Je viens te chercher !

— Bébé, je viens de monter dans la voiture, j’arrive.

— Non ! Je me sape et je débarque !

— Evon, je peux gérer, arrête un peu. Je préfère que tu restes à poil et que tu m’attendes au lit.

— Tu m’emmerdes, H !

— Je voulais seulement te faire plaisir.

— Mais c’est de l’inconscience ! Mets le Bluetooth, je te garde en ligne.

— OK !

Je manipule mon téléphone et bascule la conversation sur les enceintes de la voiture.

— C'est bon, je me mets en route.

— Ça a été dégagé au moins !

— Non, pas vraiment. Tu es toujours tout nu, rassure-moi.

— Oui et j'ai froid, lâcheuse !

— Ev', on va avoir un magnifique Noël avec de la neige, un beau sapin et un délicieux repas, ça va être magique ! Je sais que cette année il sera merveilleux, m'extasié-je en regardant les paysages blancs et cotonneux.

— Tu te bases sur quoi pour dire ça ?

— Sur toi, bien sûr ! C'est mon premier Noël depuis que tu es revenu dans ma vie, c'est aussi notre premier Noël ensemble et rien que pour ça, il sera exceptionnel.

— Comment c'était ces dernières années ?

— Pas terrible ! L'année dernière, j'ai essayé de faire quelque chose de bien pour Maisie, mais, tu sais comment est ma grand-mère. Au début, tout allait bien et au cours du repas, elle s'est mise à m'appeler Joanne. Même si, avec le temps, j'avais pris l'habitude qu'elle fasse cette erreur, le soir de Noël, j'ai eu un peu de mal à encaisser, et je ne te parle même pas de Maisie.

— C'est que tu lui ressembles énormément.

— Je suppose, oui. Finalement, on a toutes été se coucher. L'année d'avant, maman était encore là. Comme arbre de Noël, on avait pris un de ces sapins décoratifs qui ne mesure pas plus de 30 cm. Pour le repas, maman voulait que nous mangions ce qui nous faisait le plus plaisir, et Maisie a choisi la crème glacée. Je lui ai dit que ce n'était pas un repas de

Noël, mais maman a insisté. Du coup, j'ai fait comme elle et je n'ai mangé que des brownies.

Evon a un petit rire à l'autre bout du téléphone.

— Maman, elle, elle n'avait pas trop d'appétit. Elle était en pleine chimio, mais malgré ça, ce soir-là, elle était plus tranquille. Elle a eu quelques heures de répit, et nous avons passé une soirée que je ne pourrai jamais oublier. On a joué, on a dansé, on a ri, c'était...

Je ravale mon chagrin.

— ... précieux.

J'essuie mes larmes que ces souvenirs ont fait apparaître après m'être garée au pied de notre immeuble.

— On va passer un bon Noël, mon amour, je te le promets.

— Je veux m'en rappeler toute notre vie, Bébé.

— Ça sera le cas, je vais y veiller.

— Je suis en bas, j'arrive ! Tiens-toi prêt, Mendoza, j'ai besoin que tu me réchauffes !

— Je t'attends, ma puce !

Je raccroche et me hâte d'aller le retrouver.

**

— Un soupir profond, long, torturé, exaspéré — Je ris sous cape avant de monter le volume de la musique et de me trémousser sur le fauteuil passager. Sous le regard médusé d'Evon, je me dandine sur cette mélodie entraînante.

— Tu es irrécupérable, sérieux ! Franchement, tu me fais honte, se lamente-t-il.

Je ricane.

— *Boys, you're the one. I want to want to me. And if you want me. Boys, you got me. There's nothing I. No, I wouldn't do. Just to get up next to you,* chanté-je à tue-tête en frappant dans mes mains, sans cesser de danser.

Les yeux rivés sur la route enneigée, Evon tente de se montrer indifférent, mais son rictus en coin n'est pas un secret si bien gardé.

— Bébé, danse avec moi, s'il te plaît, l'imploré-je d'une moue suppliante.

— Sur Jason Derulo ? T'es barge !

— Allez, mon amour ! insisté-je en montant plus fort le son. *You open the door. Wearin' nothin' but a smile. Down to the floor. And you whisper in my ear.* Chante avec moi, Ev' !!! *Baby, I'm yours. Ooh, just the thought of you. Gets me so hight, so hight.*

Cette fois, il ne cache plus son amusement.

— Ma puce, rit-il en liant ses doigts aux miens.

— Je ferai n'importe quoi pour me réveiller à côté de toi pour le reste de ma vie, lui dis-je amoureusement avant d'embrasser sa main prisonnière de la mienne.

— Tu te débrouilles bien pour que ce soit le cas, rassure-toi, badine-t-il.

— Ces vacances vont être exceptionnelles !

Evon engage sa BMW dans la rue pavillonnaire où vivent Maisie et David en grimaçant.

— Je suis moins optimiste que toi à l'idée de passer deux semaines avec David, mais si tu es heureuse...

— Ev', je veux que ces quinze jours soient parfaits pour toi comme pour moi, alors si ça ne va pas, on ira ailleurs. OK ?

Il se gare derrière la voiture de son père, elle-même stationnée dans l'allée donnant sur le garage attenant à la maison.

— Il n'y a pas que David, souffle-t-il en coupant le moteur. Je suis certain que Levi...

— Ev', dis-je en l'interrompant et en prenant son visage entre mes mains. Levi ne viendra pas.

Il fronce les sourcils.

— Je vais te dire quelque chose et je compte sur toi pour ne pas en faire toute une histoire.

Il se pince l'arête du nez.

— Qu'est-ce que tu vas me dire encore, lâche-t-il sur un ton las.

— Je sais que Levi ne viendra pas, parce que je lui ai interdit de le faire !

— Quoi ??? Quand l'as-tu vu ? s'irrite-t-il.

— J'arrête là si tu t'énerves, lui rappelé-je en attrapant la poignée de la voiture.

— Non, non, c'est bon, s'adoucit-il en me retenant.

— Il m'a téléphoné quand je faisais les courses, ce matin.

— Il t'a appelé e !?

— Et ce n'est pas important, Evon. Ce qu'il l'est en revanche, c'est que je l'ai envoyé promener. Visiblement, il avait projeté de venir ici pendant les vacances.

— Ce petit con ne veut rien comprendre, grogne-t-il en se frottant le visage.

— Et c'est de ma faute.

Evon revient vers moi, surpris par ma constatation.

— Ce n'est pas à toi de lui dire que plus rien ne se produira entre lui et moi, ce n'est pas à toi de lui dire de ne plus me tourner autour, c'est à moi de le faire. Entre vous, il y a cette rivalité qui fait qu'il n'écoute pas un mot qui sort de ta bouche.

J'appose ma main sur son cœur.

— Evon, j'ai été très claire avec lui, il n'a pas intérêt à se pointer ici. Je ne veux pas le voir, ni pendant nos vacances, ni jamais. Je sais que ça sera compliqué parce qu'il y a Maisie entre nous, mais tant que je pourrai l'éviter, je le ferai.

Je repousse une mèche de ses cheveux à l'arrière de sa tête.

— Il est temps qu'on se focalise sur nous, tu ne crois pas ?

— Je ne demande que ça, Harlow.

— Alors, je ne veux plus qu'on parle de lui.

Je me cambre en avant, suffisamment pour que mes lèvres l'effleurent.

— Je t'aime, Evon. J'aime ce que nous sommes ensemble, j'aime que tu me rendes folle, j'aime ce que je ressens quand tu poses tes yeux sur moi, Bébé.

— Ma puce, murmure-t-il contre ma bouche. J'ai signé ma perte en me rapprochant de toi. Tant que je te gardais à distance, je n'avais aucune idée du bonheur que ça serait de vivre près de toi, de t'aimer tout simplement. Mais maintenant que je le sais, je ne pourrais plus m'en passer, Brownie.

— Et c'est une bonne chose parce que je n'ai pas l'intention de t'en priver, mais bien au contraire, rendre ce bonheur plus réel, plus beau.

— Je t'aime, H.

— Je t'aime aussi, Ev'.

— On y va ?

— Oui, je suis impatiente de voir ma petite Maisie.

**

Rien n'est plus agréable que de passer ces premières heures de vacances auprès de l'homme qui a bouleversé ma vie depuis ma rentrée à l'université,

l'homme dont je m'éprends chaque jour davantage ainsi que de ma chère Maisie. Ma sœur est particulièrement survoltée depuis notre arrivée. Être en vacances est déjà une excellente chose, mais quand elles s'avèrent être celles de Noël, ça ajoute une pointe de magie. Un évènement que semble attendre Maisie avec une impatience à peine dissimulée. Ce constat ne peut que me ravir compte tenu des précédents Noëls réellement compliqués que nous avons vécus. Ça sera également la première fois qu'elle le célébrera avec son père. Leur relation semble se simplifier à chacune de mes visites et ça me réconforte. Même si les circonstances de leur rencontre n'ont pas été idéales, Maisie a eu, dans son malheur, une grande chance de gagner un « second » papa. David ne reculerait devant rien pour combler sa fille et obtenir son amour. Cet équilibre encore fragile que nous retrouvons doucement dans nos vies est très encourageant pour la suite. Elle avec son père, moi avec Evon. Mon beau chéri... Il a quelques difficultés à se détendre depuis notre arrivée. Malgré ce que nous nous sommes dit dans la voiture, je pense qu'il ne croit pas sincèrement que son frère ne viendra pas à Charleston pendant les prochains jours. Je suis la première à douter que Levi respecte ma demande. Il aime trop provoquer Evon, la tentation sera trop grande pour lui. Je n'ai plus qu'à espérer, et si Levi débarque, nous n'aurons d'autre choix que de plier bagage et de nous en aller.

— Où est Maisie ? m'informé-je auprès d'Evon qui me rejoint dans la cuisine où je m'attelle à préparer le souper.

— Dans sa chambre, elle avait besoin de mon aide pour terminer ton cadeau de Noël. Elle y met la touche finale avant de descendre.

Il m'enlace à la taille.

— Je me demande ce que j'ai bien pu faire pour mériter d'être aussi gâtée.

— Tu es seulement toi, ma chérie. Ça suffit à nous donner envie de faire n'importe quoi juste pour te voir sourire.

Je me laisse aller contre lui.

— Et vous me rendez pleinement heureuse.

Je laisse tomber ce que je suis en train de faire pour me suspendre à son cou.

— Ça faisait si longtemps, Evon, lui dis-je droit dans les yeux. Je m'étais résignée, persuadée que plus jamais je ne pourrais ressentir un véritable bonheur.

Je frôle ses lèvres.

— Jusqu'à toi !

— Harlow, souffle-t-il contre ma bouche en attrapant mon visage entre ses mains et de nous emporter dans un baiser passionné, un baiser fougueux ; un de ceux qui nous conduisent inexorablement à l'horizontale.

Evon glisse sa cuisse entre mes jambes.

— C'est une belle manière de commencer les vacances, me titille-t-il.

— Nous ne sommes pas seuls, dis-je, en gémissant. Nous faire griller par Gavin passe encore, mais là...

— Je sais, je sais, murmure-t-il en m'embrassant avec plus de retenue avant de m'abandonner totalement.

Il récupère un morceau de poulet et l'engloutit d'une bouchée.

— Je ne sais pas toi, mais la route m'a crevé. Je vais me pieuter de bonne heure, ce soir, me dit-il en me faisant un clin d'œil.

Je m'apprête à lui dire que moi aussi, je suis « exténuée », mais une présence dans la pièce me coupe dans mon élan. David vient d'apparaître. La mine grave, il nous examine tour à tour avant de se racler la gorge.

— Je dois vous parler très sérieusement, nous explique-t-il en nous indiquant la table de la cuisine.

Je fronce les sourcils, un peu inquiète du ton austère avec lequel il vient de s'adresser à nous. Evon coule sa main dans la mienne et me guide jusqu'à la table. Il me fait asseoir avant de s'installer à ma gauche.

— Il y a un problème, David ? me hâté-je de le questionner.

Forcément, tout en moi tire la sonnette d'alarme. Je suis épanouie dans ma vie, j'ai un petit ami incroyablement beau et totalement fou de moi, ma sœur va de mieux en mieux, bien sûr que ça ne peut pas durer... C'est bien trop beau pour être vrai !!!

— J'ai quelque chose de compliqué à vous annoncer, poursuit-il en faisant des allers et retours devant nous.

Son attitude est tout aussi inquiétante que sa manière de s'exprimer.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'impatienté-je tandis qu'il traîne à nous révéler ce qu'il a à nous dire.

— Je... voilà, il y a plusieurs semaines, j'ai postulé à une offre d'emploi dans une société du coin. J'ai passé un entretien et ma candidature a été retenue.

— C'est ça que tu as de « compliqué à nous annoncer » ?

— Harlow, soupire-t-il d'une voix craintive. Je... Ce n'est pas tout...

— Quoi ?! Mince, mais qu'est-ce que tu as, à la fin ?

Un rire particulièrement nerveux échappe à mon voisin. Je me tourne vers lui.

— Je n'arrive pas à le croire, siffle-t-il les dents serrées et un regard incendiaire braqué sur son père.

— Mais quoi ?! Ev', qu'est-ce qui se passe ?

— Tu ne peux pas sérieusement envisager de nous faire ça ?

— Faire quoi ? insisté-je. Evon ?

— Harlow, je suis désolé, mais la place qu'on m'offre n'est pas ici...

Ce dernier n'a de cesse de m'observer avec son air de chien battu.

— Comment ça, « pas ici » ?

— Le poste est en Floride.

Qu'est-ce qu'il vient de dire ? Il a bien parlé de la Floride ?

Complètement estomaquée, je le scrute un moment en silence. Mon cerveau semble fonctionner au ralenti alors que je me prends de plein fouet cette nouvelle aussi inattendue que terrifiante.

— C'est... c'est pas possible, bafouillé-je sans cesser de l'observer.

— C'est un bon job, je toucherai quatre fois plus que mon salaire actuel...

— Ton salaire...

D'un geste prompt, je me lève en repoussant bruyamment la chaise derrière moi.

— Tu penses que je me préoccupe sérieusement de ton salaire, David ?

— J'ai besoin que tu essaies de comprendre ce qui me motive à faire ce choix, Harlow.

Je pointe le doigt dans sa direction.

— Va te faire foutre !!! Casse-toi à l'autre bout du monde si ça te chante, mais tu n'emmèneras jamais ma sœur avec toi, tu entends ?!?

Les mains en l'air, il semble vouloir ramener le calme dans la pièce.

— Ne dramatisons pas la situation ! Nous habiterons Orlando, ce n'est pas si loin que ça...

— Jamais je ne te laisserai l'emmener là-bas, tu m'as compris e ?

— Essaie de comprendre, Harlow. C'est avant tout pour son bien...

— Comment oses-tu me dire ça ? hurlé-je en abattant mes deux mains sur la table.

— Un salaire plus conséquent veut dire de meilleures conditions de vie, surenchérit-il. J'ai déjà trouvé une villa avec une piscine. Je pourrai l'inscrire dans une très bonne école.

— Non, mais j’hallucine ! crié-je en passant mes mains dans mes cheveux. Tu crois sérieusement que je vais te donner mon assentiment.

— Mais je ne te le demande pas, Harlow. Je t’informe d’une décision que j’ai prise pour assurer l’avenir de ma fille !

— Espèce de connard, m’époumoné-je en contournant la table d’un bond et de me ruer sur lui.

Il fait un pas en arrière tandis que je suis retenue à la taille par Evon qui me stoppe de justesse avant que je saute à la gorge de ce fumier.

— Bébé, arrête ! m’ordonne-t-il en me maintenant plus fort.

— Je veux seulement lui offrir le plus bel avenir possible, se défend-il. Je t’assure que c’est dans l’intérêt de Maisie.

— Tu ne nous as pas fait assez de mal, comme ça !!! Tu t’es mis en tête de nous séparer, maintenant ?

— Harlow, gémit-il en plongeant son visage dans ses mains. Je n’ai pas le choix, tu ne comprends pas.

— Arrête de te foutre de moi !!!

— Je peux plus m’en sortir, je suis au bord de l’asphyxie financière. J’ai plus les moyens de louer cette maison, de payer toutes les factures et de verser une pension exorbitante à mon ex-femme ! Si je ne prends pas ce job, dans trois mois, nous serons à la rue.

Les yeux remplis de larmes, je détaille sa mine déconfite et profondément attristée un moment. Toutes les informations que David vient de me balancer me martèlent le cerveau, se frayent un chemin jusqu’à mon esprit et me marquent de cette violente angoisse de voir ma vie basculer à nouveau dans l’horreur.

— Harlow, si j’avais une autre solution...

Totalement sonnée par ce qui vient de se produire, je tire une chaise et me laisse tomber dessus, les bras ballants.

— Tu vas me la prendre, murmuré-je dans un sanglot qui reste coincé dans ma gorge.

— Non, ce n'est pas ça...

Je ne l'écoute pas et me tourne vers Evon. Lui est de nouveau assis à sa place. Les coudes appuyés contre la table, il dissimule son visage dans ses paumes alors qu'il remue sa jambe nerveusement.

— Bébé, l'imploré-je la voix étranglée.

Il se lève si brusquement que la table recule de plusieurs centimètres.

— Evon ?

La respiration lente et profonde, il fait un pas vers son père et l'empoigne par le col de son pull. Le regard glaçant dont il l'accable me donne la chair de poule.

— Evon, le supplie celui-ci.

— Tu es..., dit-il sans desserrer les dents. Espèce de salaud !

Il le relâche aussi brusquement qu'il l'a attrapé.

— Evon, le hélé-je avant qu'il disparaisse dans le salon.

Je n'obtiens comme réponse qu'une porte qui claque.

— Je ne peux pas croire que tu me fasses un truc pareil, accablé-je David en me levant à mon tour.

Je marche jusqu'à l'entrée de la cuisine.

— C'est notre premier Noël... il devait être parfait, lui lancé-je avant de partir en direction du premier étage.

Il n'y a que ma petite Maisie qui peut me donner la force nécessaire pour ne pas m'écrouler après ce nouveau coup du sort.

Chapitre 45

Une véritable chape de plomb vient de s'abattre sur cette petite maison du quartier résidentiel de Charleston. Une lourdeur dans l'air, un silence de mort... Il n'y a plus rien de la magie de Noël entre ces murs. Seule Maisie a gardé sa fraîcheur et sa bonne humeur. Forcément, elle ne sait encore rien de la catastrophe qui s'annonce... Après deux heures passées dehors, Evon s'est enfin décidé à rentrer et, le moins qu'on puisse dire, est qu'il est très silencieux depuis son retour. J'ai eu envie de lui parler, mais pour lui dire quoi ? Son père va me prendre ma sœur, me l'arracher pour la conduire à des centaines de kilomètres de moi, alors non, je n'ai rien à dire, ni à lui ni à personne. Encore une fois, je perds mes mots ! Est-ce ça, la vie ? Des années d'enfer, d'épreuves pour quelques minutes de bonheur ? Je ne peux pas le croire... J'ai compris, à l'instant où ma mère m'a fait asseoir dans notre petite cuisine de Savannah pour m'annoncer qu'elle allait mourir, que j'allais devoir me battre. J'ai su que j'allais en baver, qu'il me faudrait affronter la tempête sans flancher, mais je ne pensais pas que le calme serait si long à revenir. Et même quand je sens cette petite accalmie poindre le bout de son nez, elle est éphémère. Vivre ici, sans ma sœur est inconcevable ! C'est tellement loin de tout ce que je désirais pour nous ! Alors, que suis-je censée faire ? Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est bon ! On mange ou quoi ? J'ai super faim !!! s'exclame ma petite Mai' en déboulant dans la cuisine.

Je termine de dresser la table pendant qu'Evon, toujours muet, est retranché sur sa chaise. La tête dans les épaules, il laisse courir ses doigts sur le bois sans le quitter des yeux. Même l'irruption de sa sœur ne le fait pas ciller.

— Tu as lavé tes mains ?

— Oui !

— Alors, installe-toi. Je vais te servir.

David, qui se cachait au salon de son fils, de moi, arrive à son tour. Dans un silence pesant, insoutenable, nous prenons place autour du repas que j'ai bien eu du mal à terminer. Très vite, les assiettes sont pleines, mais à part Maisie, personne ne se jette dessus. Après quelques minutes dans une ambiance irrespirable, Maisie nous dévisage tour à tour.

— Ils vous arrivent quoi, à tous ? Pourquoi vous faites la tronche ?

Les couverts de David rencontrent doucement le bois alors qu'il se rectifie sur sa chaise.

— Maisie, ma puce, j'ai quelque chose à te dire...

Evon, les bras croisés, se renfrogne sur sa chaise tandis que pour ma part, je m'occupe du contenu de mon assiette. Honnêtement, je n'ai pas la force de regarder ma sœur.

— Ouais, quoi ?!

— Je... j'ai trouvé un nouveau travail.

— Tu me l'as déjà dit !

— Je sais, mon trésor, mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que nous allons devoir déménager.

— Oh ! répond-elle en se montrant plus attentive. Où ça ?

— En Floride.

— En Floride !!! Mais c'est hyper loin !!!

— Je sais, ça demande un gros sacrifice, lui explique son père la voix chevrotante. Mais c'est pour notre bien.

— Mais j'aime mon école et j'ai mes copines ici...

— Mai', j'ai conscience que ça n'est pas idéal à première vue, mais à Orlando, nous aurons une maison bien plus grande et j'ai déjà trouvé une école pour toi.

— Franchement, ça craint !!!

— Il y a même un cours de danse près de la maison. Tu peux t'y inscrire dès notre arrivée.

— Et quand doit-on partir ?

— Je dois commencer le 2 janvier.

Je lève la tête à l'annonce de cette date. Le 2 janvier... Il ne reste plus que quelques jours avant leur départ.

— Si vite, s'étonne ma sœur. Mais comment on va faire ?

— Nous devons organiser notre déménagement au plus vite.

Elle enfonce son menton dans la paume de sa main en m'examinant avec douceur.

— C'est pour ça que vous faites la tête ? demande-t-elle en dirigeant son regard sur Evon.

— Je... je..., bafouillé-je. Oui, c'est... compliqué...

— Evon, tu pourrais venir avec nous, non ?

— Quoi ? répond-il en levant son regard accablé vers elle.

— Bah, tu peux déménager avec nous !

Je ferme les yeux et respire longuement en essayant de canaliser mes larmes. Evon passe lentement ses doigts le long de sa barbe.

— Non, Mai', ça, c'est impossible.

— Mais...

— Maisie, l'interpelé-je doucement.

Elle se tourne vers moi.

— Pourquoi il ne viendrait pas, c'est débile !!!

— Ma chérie, l'appelle son père. Je crois que ni Evon ni Harlow ne vont nous suivre...

La réaction de ma jolie Mai' est immédiate, elle bondit sur ses deux pieds et me pointe du doigt tandis que ses yeux se remplissent de larmes.

— Tu as promis, H !!! se met-elle subitement à crier.

— Je... je n'ai pas..., bafouillé-je prise d'un haut-le-cœur.

— Tu as promis à maman qu'on ne nous séparerait jamais, que tu ne me laisseras jamais seule, hurle-t-elle de plus belle.

D'un revers de main, elle envoie valser son assiette qui se brise sur le sol.

— Tu n'as pas le droit de trahir la promesse que tu lui as faite.

— Maisie, tente de s'interposer David en posant une main sur son épaule.

Elle la dégage violemment.

— Toi, je te hais !!! Tu n'es pas mon père et je m'en fous de vivre avec toi !!! Je le fais seulement parce que Harlow n'a pas le choix.

Elle le repousse.

— Je ne vivrai jamais avec toi dans ta Floride de merde !!!

Elle tourne les talons et part en courant. J'abandonne ma chaise. David m'interroge du regard.

— Je ne peux pas, dis-je en portant une main à ma bouche quand je crois que je vais vomir. Je vais...

Prise d'un nouveau haut-le-cœur, je cours en direction de la salle de bains.

**

— H, ma puce, ça fait une heure que tu es cachée là-dedans. Tu ne veux pas m'ouvrir ?

La douce voix d'Evon qui me parle à travers la porte de la salle de bain me sort de ce drôle d'engourdissement qui m'enveloppe ; un peu comme si mon corps et mon esprit s'étaient détachés l'un de l'autre... Tous deux me font atrocement souffrir à cet instant, je n'ai plus la force de rien ; ni de me lever, ni de marcher, ni de déverrouiller cette porte et encore moins d'affronter ce qui se passe derrière.

Tant bien que mal, je me traîne jusqu'à la porte et tourne le verrou. Evon ouvre sans tarder et soupire en me trouvant assise à même le sol. Il referme derrière lui et s'assied à côté de moi.

— Mai' est dans sa chambre. Il a essayé de lui parler, mais je crois qu'elle ne s'est pas montrée très réceptive.

— Est-ce qu'on peut lui en vouloir ?

— Je ne crois pas, non...

Je me penche en avant en inspirant longuement quand une violente crampe irradie mon bas-ventre.

— Ça ne va pas ?

Je porte mes mains à mes yeux quand un nouveau flot de larmes me submerge.

— Ça devait être un merveilleux Noël, pleuré-je. Je voulais le rendre unique, j'espérais te faire ce cadeau auquel tu semblais tant tenir...

— H, qu'est-ce qui se passe ? me dit-il en me prenant dans ses bras.

— Il n'y a pas de bébé, lui avoué-je en me laissant tomber contre son torse. Je ne suis pas enceinte, Evon, sangloté-je en m'accrochant à ses épaules.

Il me soulève légèrement et me dépose sur ses jambes où il me berce doucement.

— Savoir que tu y tenais tant me touche plus que je ne pourrais te le dire, ma Brownie.

Il m'étreint plus fort.

— Je suis tellement désolée, Evon...

— Finalement, c'est toi qui avais raison, H ; on est bien trop jeunes. On a d'autres choses à vivre avant d'en arriver là !

J'enfonce un peu plus ma tête dans le creux de son épaule avant de me cramponner à son sweat.

— J'ai si peur, Ev', je suis terrifiée.

— Moi aussi, j'ai peur, Harlow.

Nichés dans le cou l'un de l'autre, nous restons là de longues minutes sans un mot... Que lui dire ? Après l'annonce de son père, je ne sais plus vraiment qui je suis et où je vais. Il y a encore quelques heures, je voyais mon chemin se tracer doucement. À travers les yeux d'Evon, je dessinais mon avenir... notre avenir. Dans cet équilibre retrouvé, je pensais gagner cette paix si longtemps convoitée après les événements qui ont secoué ma vie, ces dernières années. Je me bâtissais, plus forte, plus combative, plus déterminée que jamais à me réconcilier avec ce bonheur perdu. Je me découvrais femme dans les bras de cet homme sublime, mon ange gardien qui a toujours su veiller sur moi.

Mais que suis-je censée faire, aujourd'hui ? Quelle attitude dois-je adopter face à ce nouveau chambardement ? La colère de Maisie est pleinement compréhensive. Oui, j'ai fait une promesse. Oui, je me suis engagée à ce que jamais nous ne soyons séparées toutes les deux. Elle n'a que 7 ans et, si cette nouvelle vie avec son père se passe bien, ça ne veut pas dire pour autant qu'elle n'a plus besoin de moi. Comment être présente,

jouer mon rôle de grande sœur à des centaines de kilomètres d'elle ? Et moi, suis-je capable de vivre si loin de ma précieuse Maisie ?

— Je crois que tu devrais aller lui parler, me chuchote Evon au creux de l'oreille. C'est de toi qu'elle a besoin pour le moment.

Ses doigts passent tendrement dans mes cheveux lâchés.

— Elle doit avoir un million de questions qui lui trottent dans la tête.

— Et je n'ai aucune réponse à lui fournir...

— Je n'en ai pas non plus à te donner, ma Brownie. Je suis largué, comme toi !

— Comment peut-il prendre une telle décision ? Je comprends ses motivations, mais nous séparer, me lamenté-je. Comment espère-t-il créer une relation avec elle s'il fait un truc pareil ? Elle va lui en vouloir, c'est certain !

— Ça ne fait aucun doute... Je pense qu'il est vraiment pris à la gorge. Je ne vois que ça pour justifier ce qu'il s'apprête à faire !

J'inspire longuement son odeur en le serrant plus fort.

— Je vais monter la voir.

Evon m'abandonne et se lève avant de me tendre les mains afin de m'aider à me mettre debout. Le regard attendri, il me contemple un instant avant de poser une main sur mon ventre.

— J'espérais tellement qu'il soit là, m'avoue-t-il tristement en pressant délicatement son front contre le mien. Je t'imaginais déjà avec ce joli ventre rond qui grossirait de jour en jour. Je songeais à ce jour où tu m'appellerais pour me dire que le moment était arrivé, que tu allais mettre notre enfant au monde. Je pensais à cet instant incroyable où je l'aurais vu pour la première fois, blotti contre toi. Notre bébé, ma Brownie, ma vie, mon monde, mon rêve...

— Ev', marmonné-je en le regardant dans les yeux ; les trouver trempés de larmes m'émeut encore un peu plus. J'aurais tellement aimé t'offrir tout ça, tu le mérites plus que n'importe qui.

Il emprisonne mon visage et dépose un baiser timide sur mes lèvres.

— Ça aura été un doux rêve, articule-t-il la voix paralysée par l'émotion.

— Un jour, ça ne sera plus un rêve, mais notre réalité.

Il câline doucement ma joue et la lueur qui parcourt son regard est déstabilisante, comme s'il ne croyait pas ce que je venais de lui dire, comme si ces mots ne trouvaient aucun sens à ses oreilles.

— Evon ?

— Va voir ta sœur, H, me dit-il gentiment en tournant la poignée. Je suis convaincu qu'elle t'attend.

Il recule d'un pas pour me laisser le passage.

— Tu ne veux pas venir avec moi ? C'est ta petite sœur, également...

Il secoue la tête.

— Elle ne me voit pas comme son grand frère, pas ce soir...

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

Il m'embrasse dans les cheveux.

— Rien... File, maintenant !

Une main sur la cambrure de mes reins, il me pousse à l'extérieur de la salle de bain. Je ne proteste pas et prends la direction du premier étage.

Chapitre 46

La nuit a investi la chambre de Maisie quand j'y pénètre. Seule sa lampe de chevet éclaire les lieux et ce que je vois ne fait que confirmer ce que je craignais. Ma pauvre Mai', étendue sur son lit, grelotte et sanglote dans son oreiller. David, tapi dans la pénombre, est assis à ses côtés. Il tourne la tête vers moi en m'entendant entrer.

— On pourrait avoir un moment toutes les deux, s'il te plaît ? lui demandé-je avec une froideur non calculée.

— Bien sûr.

Il se lève et sort en toute discrétion.

— Maisie, dis-je doucement en faisant un pas vers ma sœur.

Celle-ci se soulève brusquement armée de son oreiller qu'elle jette sur moi.

— Hé ! m'écrié-je en l'évitant. C'est quoi, ce comportement ?

— Je ne t'écouterai pas, hurle-t-elle. Tu n'es qu'une menteuse.

— Maisie !

— Non, crie-t-elle plus fort en bondissant de son lit. Tu t'en fous de moi, tout ce qui compte, c'est Evon ! Moi, tu t'en moques complètement. Depuis qu'il est là, c'est à peine si tu viens me voir et quand tu es ici, tu passes ton temps avec lui. Même ce soi-disant week-end entre sœurs, tu es partie avec lui au beau milieu de la nuit !!!

J'écoute ma sœur me réprimander sans l'interrompre. Je laisse cours à ce déferlement de reproches sans ciller car, oui, depuis plusieurs semaines, je vis ma relation avec Evon et j'en oublie tout le reste. Il faut dire qu'elle n'est ni simple ni paisible, toutes ces confrontations m'ont contrainte à agir d'une certaine manière, et ma sœur s'en est trouvée lésée.

— Mai', tenté-je de prendre la parole.

Elle se bouche les oreilles.

— Maman n'a pas eu le choix de m'abandonner, mais toi, tu le fais exprès. Tu ne veux plus de moi et tu me laisses avec David pour vivre ta vie sans que je sois là pour te la pourrir...

— Arrête, la stoppé-je en attrapant ses poignets. Tu dis n'importe quoi !!!

— Tu vas me laisser comme papa, braille-t-elle.

Elle essaie de se défaire de ma prise sur ses avant-bras.

— Je te hais, Harlow !!!

— Maisie, m'emporté-je quand mes larmes deviennent incontrôlables. Tu n'as pas le droit de dire ça !!! Je t'aime plus que tout !!!

— Menteuse !!! Tu l'aimes lui !!!

— Ça n'a rien à voir !!!

— Tu as fait une promesse à maman et tu ne vas pas la tenir à cause de lui !!!

— Je..., bafouillé-je avant de la relâcher.

Submergée par toute cette colère qui me ronge de l'intérieur alors qu'une nouvelle fois le sort s'acharne sur moi, blessée par les mots de ma petite sœur à travers lesquels transparaît une certaine vérité, je me laisse tomber sur son lit et porte les mains à mon visage.

— Je ne sais pas, Maisie ! lui confessé-je dans un cri qui me déchire le cœur. Je ne sais pas ce que je dois faire.

— Tu dois venir avec moi ! Tu as promis à maman ! Elle savait qu'on ne serait pas séparées, elle avait confiance en toi !

— Mai', l'imploré-je.

— C'est moi, ta famille, pas lui !

Je me tiens plus fermement la tête.

— Arrête, je t'en prie !

— C'est moi ta famille, répète-t-elle en me poussant de toutes ses forces.

— Maisie, pleuré-je en levant les yeux vers elle.

Elle aussi a son joli petit visage baigné de larmes.

— C'est moi, ta famille, dit-elle en revenant à la charge.

Mais cette fois, je la contre et l'attrape pour l'attirer dans mes bras. Là, elle éclate en sanglots. Je la serre plus fort et pleure de concert avec elle pendant ce qui me semble une éternité.

**

Il est déjà tard quand je franchis le seuil de ma chambre après avoir bordé Maisie dans son lit. Il y a maintenant deux heures que j'étais allongée sur son lit à la bercer paisiblement alors que le sommeil la gagnait tranquillement. À mon arrivée, Evon est assis contre la tête de lit. Les bras croisés devant lui, il semble perdu dans ses pensées. Elles l'ont tellement absorbé qu'il ne s'aperçoit pas immédiatement de ma présence.

— Coucou, murmuré-je doucement en m'approchant de lui.

Il sursaute au son de ma voix pourtant en demi-ton.

— Pardon, m'excusé-je de lui avoir fait peur.

Il pose ses grands yeux tourmentés sur moi et m'examine dans mon ensemble. Après de trop longues secondes, il me répond :

— Comment va-t-elle ?

— Elle s'est endormie dans mes bras. Je crois qu'elle va pouvoir se reposer un peu...

Incapable de lui répéter ce que nous nous sommes dit, ma sœur et moi, je fonce en direction de mon sac de voyage et me lance à la recherche d'une tenue pour dormir. Ma dispute avec Maisie m'a épuisée, je n'ai plus la moindre force pour affronter Evon et son regard de chien battu. Je n'ai rien à lui dire qui pourrait le rasséréner. Promptement, je me dévêts et enfile les vêtements récupérés à l'instant. Une fois prête à me coucher, je me glisse sous la couette et dans une lâcheté honteuse, je lui tourne le dos.

— Cette journée m'a mise KO, me justifié-je en jetant la couette sur moi.

— J'imagine, oui, rétorque-t-il tandis que je le sens bouger à son tour.

Pourtant malgré la fatigue, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Même dans le noir, je peux sentir le regard d'Evon braqué sur ma nuque. Je le sens m'épier à la seule lueur du lampadaire situé sur le trottoir d'en face, je l'entends respirer et sa respiration n'a rien de tranquille. Malgré ça, je continue de l'ignorer, consciente que mon silence le fait souffrir.

Une nuit, juste une nuit de repos à ses côtés avant d'affronter la tempête qui grossit sous ce toit...

**

Aux premières lueurs du jour, je me retrouve à me battre contre ma fatigue de la veille. Il faut dire que mon sommeil a été quelque peu agité. Forcément, j'ai été hantée par les pleurs de ma sœur, par ses cris de douleur alors qu'elle pensait que je la laisse partir avec David. Mais elle n'a pas été la seule à me tourmenter, non. L'homme endormi à ma gauche a lui aussi troublé mon repos. Son attitude à mon arrivée dans la chambre, son regard,

son détachement soudain ne sont pas de bon augure pour la suite de ces vacances vouées à virer au drame. Pourtant, j'ai tant rêvé de laisser Evon m'offrir la magie de Noël malheureusement perdue les années passées. Et tous mes espoirs sont en train de partir en fumée. Découvrir la place habituellement occupée par Evon totalement vide n'a pas vocation à me rassurer. Visiblement, il cherche à m'éviter et, pour être honnête, ça m'arrange bien. Pourquoi ? Parce que je ne sais absolument pas comment me comporter avec lui.

Je m'assieds dans le lit en remettant un peu d'ordre dans mes cheveux.

Comment affronter cette nouvelle journée sans que nous abordions cet épineux sujet ?

— Salut !

La voix subtilement voilée d'Evon me sort de ma réflexion lorsqu'il pénètre dans la chambre. Je me tourne vers lui.

— Salut ! Tu es debout depuis longtemps ?

— Non, pas vraiment.

Il fait quelques pas dans la pièce, fouille dans ses bagages.

— Tu n'es pas resté avec moi, constaté-je peinée du malaise qui s'instaure entre nous.

— Tu dormais, se contente-t-il de répondre en haussant les épaules.

Je me lève et me dirige vers lui. À sa hauteur, je l'enlace à la taille.

— Ev', je sais que rien ne se passe comme nous l'avions imaginé en venant ici, mais pourrions-nous mettre toute cette histoire de côté pour aujourd'hui ?

— Pour aujourd'hui, répète-t-il sans lever le nez de son sac. Et que se passera-t-il demain ?

Je le relâche avant de me laisser retomber sur le matelas.

La mine triste, je l'observe enfiler son pull.

— Pour être honnête, je n'en ai aucune idée.

Il virevolte et me lance une œillade franche et stricte.

— Eh bien, ce n'est pas mon cas. Je ne suis pas perdu, H ! me répond-il rudement. Je sais où je me situe dans cette histoire, je sais ce que je désire, mais toi, le sais-tu ?

— Je ne veux blesser personne...

Il marche jusqu'à la sortie.

— Là encore, c'est impossible ! me lance-t-il avant de refermer la porte sur son passage.

Voilà bien un point sur lequel on est d'accord, c'est impossible de ne blesser personne dans cette affaire.

OceanofPDF.com

Chapitre 47

— J’ai terminé ce carton !

Mon regard se tourne vers Maisie, qui, assise dans un coin de sa chambre, s’affaire à ranger ses jouets dans une boîte. Voilà notre activité principale de la journée : préparer le départ de ma sœur pour la Floride. Son père en a fait de même. Quant à Evon, il n’a fait qu’errer d’une pièce à l’autre en silence, nous observant sans prendre part à quoi que ce soit.

— Je termine de ranger ces quelques vêtements et après nous aurons fini ici.

— OK ! s’exclame-t-elle avant de sauter sur son lit.

D’un œil interrogateur, elle me regarde faire.

— Tu crois qu’il est vraiment fâché ?

— Qui ça ?

— Bah, Evon, bien sûr !

— Oh...

Je finis de plier l’un de ses pulls avant de la rejoindre sur son lit.

— C’est un coup dur pour tout le monde, Maisie. En venant ici, on ne s’attendait pas à ça...

— Il m’en veut !

— Ne dis pas n’importe quoi...

— C’est à peine s’il m’a dit un mot, depuis hier.

Je me redresse et m'intéresse au plaid posé sur le rebord de son lit, je m'active à le plier, espérant que m'occuper les mains me permettra de ne pas songer à ce malaise pesant qui alourdit l'air.

— Ce n'est pas toi, Mai', il n'a rien dit à personne...

— Ça serait plus simple s'il venait avec nous.

— Il ne peut pas, Mai'...

— Pourquoi ?

— Evon fait ses études. Il ne peut pas quitter l'université à quelques mois de son diplôme.

— Il y a bien d'autres universités en Floride, non ?

— Mais c'est sa dernière année ! Il doit finir son semestre à Columbia pour valider son année. Ensuite, il aura un examen important pour pouvoir devenir avocat.

— C'est tellement nul !!!

Je l'embrasse et me lève pour finir ses bagages.

— Je vais aller préparer le dîner, maintenant, dis-je pour la prévenir une fois ma tâche accomplie.

— Je viens avec toi !!! me répond-elle en sautant de son lit.

Un sourire forcé au coin des lèvres, je me dirige vers la sortie, suivie de près par ma petite sœur. Elle n'a fait que ça, aujourd'hui : me suivre comme mon ombre. À croire qu'elle redoute que je me sauve dès qu'elle aura le dos tourné. Dans ces conditions, il a été difficile de trouver un moment pour discuter avec Evon. Si j'en ai souffert, je m'en suis aussi sentie soulagée. Vu la situation, je ne vois pas bien ce que je pourrais lui dire. Il y a tant d'incertitudes dans les œillades qu'il me jette, et je n'ai aucun moyen de le rassurer, car rien en moi n'est sûr ! Je dois me poser autant de questions que lui, et les minutes qui passent ne me fournissent pas la moindre réponse.

Dans la cuisine, nous rejoignons David qui achève quelques cartons. Evon est assis à la table de la cuisine. Une bière à la main, il boit gorgée par gorgée en contemplant la nuit noire qui a enveloppé la ville.

— Je vais faire le dîner ! leur annoncé-je à mon entrée.

— Euh... Evon s'en est occupé, m'apprend David.

— Oh...

— J'ai seulement commandé des pizzas, nous dit celui-ci sans détourner son regard de dehors.

— Super ! s'écrie Maisie en prenant place face à son frère.

Je me dirige vers le réfrigérateur et sors une bière pour David ainsi que deux sodas pour Mai' et moi-même. Je m'installe avec eux. David m'imité. Dans un silence de mort, nous buvons nos boissons pendant un temps qui me semble interminable.

— Si on regardait un film, après ?

La question de ma sœur me fait tressauter quand elle brise ce calme si éprouvant.

— Je ne sais pas, Maisie, je crois que tout le monde est fatigué, lui explique son père.

Evon se lève brusquement. Sans abandonner sa bière, il sort dans le jardin par la porte de la cuisine.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? me questionne tristement Maisie.

— Rien, ma chérie, tu n'as rien dit de mal, la rassuré-je. Je vais aller le voir.

Je les abandonne et sors à mon tour. À l'extérieur, je le trouve installé sur la petite balancelle.

— Evon ? l'interpelé-je tandis que son regard est perdu dans le vague.

— Désolé, mais je n'ai pas la tête à m'asseoir en famille, ni à mater un film comme si de rien n'était.

— Je pense que nous ressentons tous la même chose, mais...

Ses yeux se posent enfin sur moi et je regrette immédiatement qu'il le fasse. Son regard attristé me met au supplice.

— Au risque de paraître égoïste et franchement con, je pense que personne ne ressent ce que j'éprouve en ce moment !

— Donc selon toi, ce qui se passe ne me fait pas souffrir.

— Je n'ai pas dit ça, mais tu ne sais rien de ce que j'ai au fond du cœur, là, tout de suite !

— Vraiment ? m'agacé-je. Je dois être trop stupide pour ça...

Il bondit de la balancelle si violemment qu'il en renverse le contenu de sa bouteille sur le sol.

— Tu veux qu'on s'engueule, Harlow ? C'est ça que tu cherches ? Ça te rendrait les choses plus faciles !?

— C'est la dernière chose que je désire !

— Non, ce que tu souhaites, c'est que j'entre là-dedans, s'énerve-t-il en m'indiquant la maison de son père. Et que je fasse comme si tout n'était pas en train de partir en vrille !!!

— C'est toi qui rends tout plus difficile !

— C'est ainsi que tu me vois, Brownie ? me questionne-t-il, déçu. Bizarrement, je me vois plus comme le mec qui réalise l'impensable pour toi, mais là, ce n'est plus à moi d'agir !

— J'aimerais que tout soit plus facile pour toi et pour Maisie...

— Tu te leures ! hurle-t-il en se prenant la tête entre les mains. Rien ne sera facile dans les jours à venir et tu refuses de le voir !

— Avec ton attitude, c'est certain !

Il me lance une œillade assassine.

— Mais qu'est-ce que tu attends de moi, à la fin !?! Est-ce que tu réalises ce qui se passe, Harlow ? Soit tu perds ta sœur, soit je perds la

femme que j'aime. Il n'y a pas d'autres alternatives à ce problème !

— J'essaie de rester positive, de penser autrement...

— Tu essaies d'arrondir les angles parce que tu es incapable d'envisager de nous faire souffrir. J'aime que tu sois ainsi. Ta douceur et ta profonde gentillesse ont influencé mes sentiments pour toi. Si je suis si foutrement amoureux, c'est pour ça ! Et pour la première fois de ma vie, je regrette de t'aimer de cette manière...

— Tu regrettes ?

— Avant de me rapprocher de toi, je ne savais pas comme cet amour me dominait. J'étais prêt à tout pour toi, mais à ton contact, ce désir d'être ton homme est devenu plus fort que tout le reste. Mon seul et unique regret est de t'avoir donné le pouvoir de m'anéantir.

— Ce n'est pas ce que je veux...

Il passe devant moi sans même regarder dans ma direction.

— Je ne pense pas que tu veuilles le faire, pourtant je crois que tu n'auras pas d'autre choix.

— Evon ?

Mais son prénom se brise contre la porte de la cuisine qui se referme sur son passage.

**

Il est un peu plus de minuit quand je sors de la salle de bain fraîchement douchée et vêtue de l'un de ces pyjamas très élégants qu'Evon m'a achetés, il y a quelques jours lors d'une de ces virées « shopping » dont il raffole tant depuis le jour où il m'a offert ce sac de vêtements de chez Macy's qui regorgeait de choses très belles choisies avec goût. Comme toujours quand ça me concerne, il fait les choses à la perfection. Mon cher Evon... Je ne

suis pas naïve au point de penser que la nouvelle de David ne ficherait pas un coup monumental à notre moral, qu'elle ne remettrait pas en cause nos existences, cependant, j'espérais que nous traverserions cela ensemble. Mes pensées ne sont pas plus sereines que les siennes. J'ai le cœur déchiré entre l'homme que j'aime et ma petite sœur pour qui l'idée que je la laisse s'éloigner est impensable. Cela dit, elle est dans le vrai et tout mon dilemme est là ! Je peux difficilement concevoir de vivre si loin de ma sœur, tout comme je ne peux imaginer mettre autant de distance entre Evon et moi et je n'ai pas la moindre idée de comment gérer le problème. Oui, j'élude le sujet avec brio, je fais comme si ma sœur n'allait pas partir pour Orlando dans moins de dix jours. Je me contente d'attendre... J'attends de savoir ce que je dois faire, que quelqu'un me montre la voie à suivre parce que tout ça, c'est trop pour ma tête.

La lumière est tamisée dans notre chambre quand j'en pousse la porte. Je suis prête à bondir sur le lit, persuadée d'y trouver Evon avec l'ambition de me précipiter dans ses bras et d'amoindrir les tensions qui accroissent entre nous. Alors, le voir assis sur la banquette qui borde ma fenêtre, avec les bras croisés sur ses genoux, me surprend et, sa valise posée à ses pieds fait envoler les battements de mon cœur.

— Ev' ?

— J'ai besoin que tu me le dises, Brownie, dit-il sans lever ses yeux tournés vers le sol.

— Te dire quoi ?

Il plonge son visage dans ses mains en exhalant.

— Il faut que tu me le dises, Harlow. Cette fois, je ne peux pas le faire pour toi.

— Je ne vois pas...

Il se redresse enfin et le regard qu'il me lance clôt immédiatement mes lèvres.

— J'en peux plus, mâchouille-t-il au bord des larmes. J'en peux plus d'attendre ! Tu dois mettre un terme à tout ça...

Il passe lentement ses mains sur son visage.

— Je t'en prie, murmure-t-il la voix torturée.

Je marche jusqu'au rebord du lit et m'y installe.

— J'ignore ce que je suis supposée faire.

— Je crois que tu sais parfaitement ce que tu veux, Harlow, mais que tu ne trouves pas le courage de me le dire en face. Je crois que tu attends que je sois courageux pour toi.

— Evon, murmuré-je la vue brouillée par mes propres larmes.

— Mais je ne peux pas, H, gémit-il comme si cette réalité le faisait souffrir. Tu m'en demandes trop cette fois, je n'ai pas la force. Pas après tout ce que j'ai fait pour toi, pour nous. Je t'aime...

Il jette la tête en arrière en inspirant comme s'il craignait de manquer d'air.

— Je t'aime à en crever et je ne peux pas me résoudre à te laisser t'en aller.

Instinctivement, je ramène mes genoux contre moi, les serre dans mes bras comme un dernier rempart à ce chaos annoncé.

— Ne fais pas ça, s'il te plaît...

— Il faut que tu me le dises, H. Je dois l'entendre de ta bouche...

Cette fois, rien qu'au son de sa voix, je sais qu'il pleure lui aussi.

— Non, sangloté-je. Je ne veux pas faire ça, Evon.

— Tu me mets au supplice depuis des jours et je vais devenir fou si tu n'abrèges pas mes souffrances au plus vite. Tu as fait un choix à l'instant où il a annoncé la nouvelle à Maisie.

Il se jette sur le sol, finit à genoux devant moi.

— L'autre jour, lorsque nous étions dans ta chambre et alors que je venais de t'avouer mon implication dans ta nouvelle vie, je t'ai dit que tu étais assez forte, assez intelligente pour faire tes propres choix, et c'est exactement ce que tu as fait, Harlow. Mais faire des choix implique d'en assumer les conséquences, et c'est devant ce problème que tu te trouves, aujourd'hui. Ce qui te fait souffrir, ce n'est pas d'ignorer ce que tu dois faire, mais de faire ce qui doit être fait face à la décision que tu as prise.

— C'est ça que tu exiges de moi ?

— Je n'ai pas le droit à ta franchise, H ? Après tous les combats que j'ai menés pour toi, tu ne peux pas me regarder dans les yeux et me dire ce que j'ai besoin d'entendre ?

— Tu as vraiment besoin d'entendre ça ? m'agacé-je en me jetant sur mes pieds, le contraignant à s'écarter de moi.

— Oui !!! hurle-t-il en se levant à son tour. Dis-le-moi, putain !

— À quoi ça sert puisque, de toute évidence, tu sais ce que je veux mieux que moi-même ???

— Tu me dois au moins ça, Harlow !!!

— Au moins ça !!! Tu n'as jamais cessé de te mêler de tout, même de ça, visiblement !

— DIS-LE ! hurle-t-il en enfonçant son poing dans le mur voisin.

— JE VAIS PARTIR AVEC ELLE, avoué-je dans un cri de douleur avant de me laisser tomber sur le sol.

Cachée dans mes bras, j'éclate en sanglots.

— Je ne peux pas la laisser, Evon. Pardonne-moi..., pleuré-je dans mes mains.

Je l'entends remuer autour de moi un bref instant, puis c'est le bruit d'une porte qu'on ouvre.

— S’il te plaît, gémit-il la voix tremblante. H, épargne-moi la douleur d’avoir à te revoir. C’est tout ce que j’exige de toi !

OceanofPDF.com

Chapitre 48

Ai-je vraiment fait ça ? Ai-je vraiment laissé partir l'homme que j'aime sans bouger le petit doigt ? Lui ai-je préféré ma sœur en sachant que nous en souffrirons tous les deux ? Oui, je l'ai fait ! Oui, j'ai anéanti cet être extraordinaire qu'est Evon pour partir dans une ville que je ne connais pas, sans même savoir ce que je vais y faire si ce n'est vivre avec ma sœur et son père. Oui, j'ai brisé ses rêves et ses espoirs en quelques mots : je vais partir avec elle... Mais qui suis-je au fond ? Une personne abjecte, sans cœur. Cet homme a remué ciel et terre pour moi, simplement pour que je l'aime et je n'ai pas su préserver cet amour. Le mien, le sien... Ma mère est partie, mon père m'a abandonnée et ma sœur n'a plus que moi en ce monde. Ai-je vraiment un autre choix ? Quel genre de sœur serais-je si je la laissais s'en aller ? Vivre loin d'elle est impensable, mais vivre sans lui... je ne sais même plus ce que ça signifie.

Evon a investi ma vie, l'a transcendée, et j'ai rejeté tout ça ! Il ne me reste plus rien, hormis ces conséquences dont Evon m'a parlé. Vivre en sachant que je lui ai causé une douleur que je ne souhaite à personne. Vivre sans son sourire, sans son amour pour me guider dans cette existence qui me paraît si merdique aujourd'hui. Je n'aurais donc aucun répit. Suis-je condamnée à la solitude, à la souffrance ? À croire que oui... Son visage fragile et torturé me hante tellement que je n'ai pas pu fermer l'œil de la

nuit. Non, je ne voyais que son chagrin, que son désarroi alors que je mettais un terme à notre relation.

J'ai dû renoncer à tant de choses dans ma courte vie, mais jamais je n'ai eu autant de douleur à le faire qu'avec lui. Renoncer à Evon revient à renoncer à la plus belle partie de moi. Car c'est tout ce qu'il est : une partie de mon être. Il m'a réconciliée avec mon passé, m'a tracé un avenir plus heureux que celui auquel j'aspirais. Il a fait entrer la lumière dans mes ténèbres et je m'y suis replongée. Et que me reste-t-il ? Un amoncellement de boîtes en carton... encore...

J'avais enfin un « chez-moi ». J'avais mieux que ça, j'avais un « chez-nous » et je l'ai quitté. Comment réapprendre à vivre maintenant que je lui ai dit adieu ? Je n'en ai pas la moindre idée, ni même la moindre envie. Depuis que je l'ai retrouvé sur le campus, j'ai pris l'habitude de me réfugier auprès de lui quand je me sens seule ou perdue, et je ne peux pas le faire, cette fois.

« Épargne-moi la douleur d'avoir à te revoir, s'il te plaît... »

Voilà les derniers mots qu'il m'a dits. Je ne le reverrai plus jamais. C'est bien ma seule conviction dans tout ce foutoir. La honte que je ressens de l'avoir si lâchement abandonné me motive à respecter sa demande. Mais si je suis convaincue que je ne me tiendrai plus face à Evon, c'est qu'il fera tout pour que ça n'arrive plus. Et comment lui en vouloir ? Il ne peut que me détester d'avoir pris une telle décision.

— Tu es déjà levée ?

Être surprise par David alors que je cache mon visage dans le creux de mon coude qui repose sur la table ne me fait même pas remuer. Le manque de sommeil et le manque de lui m'ont vidée de toute ma force vitale.

— Sûrement parce que je ne me suis pas couchée, bredouillé-je d'une voix si fatiguée qu'elle est à peine audible.

Je perçois très distinctement David s'approcher. Sa main se pose délicatement sur mon épaule.

— Harlow, ma chérie, qu'est-ce qui se passe ?

Mollement, je me redresse, m'affale contre le dossier de ma chaise.

— Il est parti, David, lui expliqué-je malgré cet étai qui me noue la gorge et qui rend ma prononciation bien incertaine. Evon est parti...

— Mais... Harlow...

La chaise voisine bouge et David s'y installe. Avec précaution, il me réconforte. Peut-être croit-il que je vais le rejeter, mais étrangement je n'en ai pas envie.

— Pourquoi ?

Avec la même lenteur, je me tourne vers lui. Ses yeux se froncent quand il me découvre. J'imagine aisément mon visage rougi et bouffi d'avoir trop pleuré.

— Parce qu'il savait...

— Que savait-il ? me demande-t-il avec douceur en me câlinant ma joue.

— Que je respecterai la parole faite à maman.

— Ce n'est pas vrai, Harlow...

— C'est ma petite sœur, David, je ne peux pas la laisser s'en aller.

— Tu n'es pas obligée de faire ce sacrifice.

— Elle est si petite... elle a encore besoin de moi...

— Je suis là, moi. J'ai conscience que ce n'est pas idéal comme situation, que ni toi, ni même Maisie n'avez vraiment envie de m'avoir dans vos pattes, mais il est peut-être temps que chacun accepte les choses telles qu'elles sont.

Pendant une longue minute, j'observe cet homme que je connais si mal, finalement. Levi lui ressemble peu. C'est étrange, mais il a plus de

ressemblances avec Evon. Ses cheveux noirs sont plus courts, mais tout aussi sombres et soyeux, ses traits sont très prononcés et réguliers, ils ont le même teint légèrement hâlé. Est-ce pour toutes ces ressemblances que ma main va épouser sa joue ?

— Parle-moi de maman...

Ces quelques mots sont sortis sans que je ne les réfléchisse. Jamais je n'ai eu envie d'en apprendre davantage sur la relation qu'ils ont entretenue. Jamais avant ce matin.

— Tu veux que je te parle d'elle ?

Je baisse les yeux.

— Je veux que tu me parles de vous, articulé-je timidement. Sauf si tu n'en as pas envie...

— Oh, si... bien sûr que si... J'ai souvent eu envie de te dire que notre histoire n'est pas ce qu'elle peut sembler. Les gens ne voient que le mensonge et la trahison, mais il y avait quelque chose de plus beau, de moins honteux.

— Je suppose que la première pensée qui doit leur traverser l'esprit, c'est le côté...

Je réfléchis au mot le plus adéquat pour aborder ce sujet.

— ... physique... Ils n'envisagent pas qu'une relation extraconjugale puisse être motivée par de véritables sentiments.

Je hausse les épaules.

— C'est comme ça que j'interprète les choses.

— Oui, tu as probablement raison. Mais avec Joanne...

Il se tient l'arête du nez.

— C'est délicat d'évoquer ça avec toi. Je ne veux pas te heurter.

— J'en ai tellement entendu sur vous que plus rien ne peut me blesser ou me choquer.

Il passe doucement sa main dans mes cheveux.

— Il s'est passé de longs mois où il ne s'est rien produit de « physique ». Ma façon de la voir changeait, et la sienne aussi, ça ne faisait aucun doute. Mais nous étions mariés l'un comme l'autre et nous ne voulions manquer de respect à personne. Nous avions des enfants, et l'idée même de vous faire du mal était impensable. Pendant un temps, nous avions fait le choix de ne plus nous voir afin de mettre un terme à ce trouble qui ne faisait que grandir entre nous. Ce fut les semaines les plus douloureuses de ma vie. Pourtant, il ne s'était rien passé entre nous.

— Quand est-ce que tout a basculé ?

Il se lève et m'offre sa main.

— Je vais te dire tout ce que tu veux savoir, Harlow, mais avant j'ai besoin d'une bonne tasse de café.

Je souris.

— Tu en prends un avec moi ?

— D'accord, accepté-je en prenant sa main.

Je me laisse guider jusqu'à l'îlot de la cuisine où je m'assieds tandis qu'il nous fait couler du café frais. Il reprend son récit quand nous sommes servis.

— Un jour, c'était en été, nous nous sommes croisés en ville. Elle était au parc avec toi. Vous reveniez de vacances et ta maman était si belle dans sa jolie robe fleurie. Sa peau était gâtée par le soleil, ses cheveux noirs s'agitaient au gré de la brise qui soufflait et, à cet instant, j'ai su que ce n'était pas qu'une vulgaire attirance. C'était bien plus profond. J'étais tombé amoureux de cette femme si incroyable.

Il a un petit ricanement ironique.

— Tu connaissais Abigail, tu sais comment elle pouvait se montrer froide et sévère.

Je hausse les sourcils en signe d'une approbation lasse.

— Joanne était son opposé. Je n'ai jamais compris pour quelles raisons elles étaient amies ; elles étaient si différentes. Au fond, je n'étais qu'un homme qui avait besoin de se sentir aimé, et ta maman a su me donner cet amour qui me manquait.

— Entre ce que j'ai vu de mes propres yeux et les dires d'Evon, je peux comprendre que tu n'étais pas heureux dans ton couple, mais entre mes parents, tout semblait aller bien. Elle t'a parlé de ce qui n'allait pas avec mon père ?

— Souvent, oui. Tes parents se sont connus très jeunes. Joanne aimait ton papa, mais les années ont porté un coup à la passion qu'on aime trouver dans une relation de couple. Leur quotidien était trop routinier, elle en souffrait.

— Elle n'aimait plus sa vie ?

Il prend mon visage dans ses mains.

— Toi, elle t'aimait et être ta maman était pour elle ce qu'il y avait de plus beau. Elle aimait tenir ce rôle. Le problème ne venait que de son couple. Elle avait seulement besoin qu'on la regarde en tant que femme.

— Et toi, tu la voyais...

— Je voyais tout ce qu'elle avait à offrir. Elle était si belle, si intéressante. Nous avions tellement à partager.

Il se frotte les paupières avec lassitude.

— Je voulais une vie avec elle... une vie pour l'aimer comme elle le méritait.

— Et Maisie ?

Il soupire.

— Elle était si terrifiée quand elle a découvert sa grossesse.

— Comment vous avez su qu'elle était ta fille ?

— Il y a certains détails du mariage de tes parents que je ne peux pas évoquer avec toi, car tu es leur fille et que c'est très personnel, mais nous le savions l'un et l'autre, nous en étions persuadés. Au fond, je pense que ton père savait depuis le début que Maisie n'était pas de lui. Ce n'était pas un homme stupide, seulement trop fier pour regarder la vérité en face. Tout a été plus compliqué entre eux quand elle lui a parlé du bébé.

— Comment j'ai pu ne rien voir de tout ça ?

— Ta maman aurait donné sa vie pour protéger ses petites filles. Elle a tout fait pour que vous soyez préservées de toutes les tensions qui régnaient entre elle et ton père.

— S'il s'en doutait depuis le début, pourquoi est-il parti quatre ans après ?

— Je pense que ce qui l'a fait fuir, c'est de comprendre que c'était moi le père de Maisie, mais surtout qu'on entretenait toujours une relation, Joanne et moi. C'était de trop pour son petit ego...

Je saisis parfaitement la pointe d'amertume dans cette dernière déclaration. Jusqu'ici son discours a été neutre et respectueux, mais son attitude a clairement changé en parlant de mon père.

— Tu lui en veux, je me trompe ?

— Je lui en veux de ne pas avoir su mettre en valeur cette femme incroyable qui partageait sa vie et de lui avoir fait tant de reproches par la suite, alors qu'il refusait d'admettre ses propres erreurs. Oui, nous avons fauté, mais Rob et Abigail ont eu une part de responsabilités dans ce qui s'est passé. Ça n'excuse pas ce que nous avons fait, mais ton père aurait pu se montrer plus intelligent, surtout en ce qui te concerne. Elle a tant souffert qu'il s'en aille sans se soucier de toi. Le choc a été particulièrement douloureux pour elle.

— Tout ceci est tellement injuste ! Elle avait tant de soucis en tête, et il a fallu que la maladie vienne aggraver les choses.

David plonge son visage dans ses mains.

— Ma vie a totalement basculé lorsque j'ai su pour son cancer. Je me sentais si impuissant...

— Est-ce que... Après notre départ de Savannah, est-ce que vous vous êtes revus ?

— Trop peu à mon goût. Joanne tenait à ce que je tente de recoller les morceaux avec Abigail. Elle m'avait offert une seconde chance et ta maman ne voulait pas que je passe à côté.

Il a un rire amer.

— Finalement, en avais-je vraiment envie ? Nous n'avons jamais été en osmose elle et moi, alors pourquoi lutter contre l'inévitable. Je ne l'aimais plus, et ça depuis des années. Elle n'est pas une femme bien. Il n'y a qu'à voir sa manière dont elle a traité notre fils...

L'entendre me parler d'Evon me fait devenir très curieuse. Si souvent, il a évoqué son père et son indifférence face à ce que sa mère lui fait subir. Forcément, la question me brûle les lèvres.

— Je peux te demander quelque chose de délicat au sujet d'Evon ?

Son air désolé me laisse penser qu'il a pleinement conscience d'où je veux en venir.

— Je connais le ressentiment de mon fils à mon égard, je ne me leurre pas sur ce qu'il a à me reprocher.

— Et..., bafouillé-je. A-t-il raison de penser ainsi ?

— Nous n'avons jamais abordé ce sujet de façon assez approfondie pour saisir l'ampleur de sa colère, mais je suppose qu'il s' imagine que j'ai laissé mon ex-femme le traiter comme s'il n'était rien, le regarder chaque jour comme la plus grosse erreur de sa vie sans jamais protester...

— Et c'est vrai ?

Il emprisonne ma main dans la sienne.

— Tout n'est pas tout blanc ou tout noir dans cette histoire. Bien évidemment, je n'ai pas laissé faire Abigail sans me battre pour qu'elle s'adoucisse avec Evon. Mais je porterai à jamais la culpabilité de ne pas en avoir assez fait, c'est évident.

— Pourquoi ne lui dis-tu pas tout ça ? Je suis certaine qu'il aimerait entendre ce que tu as à lui dire.

Il secoue la tête.

— Non, Harlow, il ne veut pas écouter. Je doute qu'il me croie, de toute façon...

— Tu ne peux pas le savoir sans avoir essayé !

— Tu ne mesures pas l'importance de sa colère...

— Ah vraiment ? rebondis-je avec une pointe d'agacement dans la voix. Crois-tu sincèrement qu'Evon soit l'homme le plus simple et le plus apaisé qui soit ? Il est en permanence à fleur de peau ! J'ai bataillé comme une folle pour qu'il s'ouvre à moi, pour qu'il me confie ce qui le ronge, et ça a été souvent douloureux, pour moi, mais surtout pour lui. Tu ne réalises pas comme il est malheureux.

— Oh, si, Harlow. Je suis hanté par sa peine, chaque jour que Dieu fait.

— Pourquoi ? m'emporté-je plus fortement que je ne le voudrais. Pourquoi ne l'as-tu pas aidé dans ce cas ?!

— J'ai essayé, je t'assure...

— Comment ??? Pourquoi a-t-il grandi dans ce contexte si tu as essayé ?!? fulminé-je.

— J'ai voulu partir, me répond-il aussi durement. J'ai voulu m'en aller et le prendre avec moi, mais Abigail m'a menacé ! Je l'ai quittée pour m'occuper de Maisie et regarde où j'en suis, aujourd'hui ! Elle m'a tout

pris ! J'ai perdu ma maison, mon emploi et je n'ai plus un sou en poche ! Me voilà contraint de quitter l'État pour obtenir un job qui en vaille la peine, Harlow ! À l'époque, il n'y avait pas qu'Evon ! Partir, c'était renoncer à Levi. Elle a été claire, si je m'en allais, elle remuerait ciel et terre pour que je ne voie plus mon fils ! J'étais déchiré en deux !!!

— Alors, tu es resté...

— Et j'ai tenté de tempérer les choses. Je ne pourrais pas compter les fois où nous nous sommes battus comme des chiffonniers pour qu'elle arrête de s'en prendre à lui.

En soupirant, il se masse les tempes.

— J'ai espéré me rapprocher de lui, tu sais. Mais entre mon travail qui me prenait beaucoup de temps et cette carapace qu'Evon avait érigée autour de lui, je n'ai pas réussi à devenir son ami. Ce n'est pas simple de l'atteindre...

Un rictus naît à la commissure de ses lèvres.

— Mais ça, tu as eu tout le loisir de t'en rendre compte.

— Un peu, oui...

Une nouvelle fois, ses doigts retrouvent mes cheveux noirs.

— Tu n'es pas obligée de le laisser, ma puce. Il y a probablement un autre moyen pour que tout le monde soit heureux.

Dans une initiative qui me surprend moi-même, je pose ma tête sur son épaule.

— Je ne peux pas être heureuse sans Maisie, comme je ne peux pas l'être sans ton fils, mais elle a besoin de moi. La vie a été si dure avec elle, je dois en faire ma priorité. Même si Evon m'en veut en ce moment, je sais qu'il me comprend. Je veux garder foi en l'avenir et me dire que ce n'est qu'un petit nuage avant une belle éclaircie.

Il m'étreint avec tendresse.

— Je le souhaite, ma chérie, je le souhaite...

OceanofPDF.com

Chapitre 49

Voilà maintenant cinq minutes que je suis stationnée au pied de mon appartement. Cinq minutes que je pianote sur le volant de la voiture de David sans trouver le courage d'en descendre. Pourtant, Evon n'est pas là-haut. Il s'est organisé pour que nous n'ayons pas à nous croiser. Cela dit, le savoir n'arrange rien à mon état de stress, mais aussi de tristesse. Mon appartement... Oui, j'y suis chez moi et je me suis rarement sentie aussi bien quelque part... Et je vais renoncer à tout ce que j'ai construit avec les garçons, parce que laisser partir ma sœur est impensable pour moi.

Et le laisser lui, Harlow ?

Je repousse cette pensée et sors enfin de l'habitable. Le pas traînant, j'avance en direction de la porte de l'immeuble et la pousse. Monter les marches ne m'a jamais paru aussi pénible depuis le soir où Leah et ses amies m'ont frappée. Ce souvenir me renvoie si loin dans le passé. J'ai l'impression qu'il y a une vie entre ce soir-là et aujourd'hui. Une vie si intense, si palpitante. Une vie chargée d'amour, de tendresse. Une vie à découvrir qui je suis... En réalité, il y a seulement quelques semaines qui me séparent de ce moment pénible où je n'étais plus que l'ombre de moi-même, où la fatalité m'avait fait perdre foi en moi, en mon avenir.

J'ai tant changé depuis lors. J'ai découvert ma véritable force intérieure, ce courage insoupçonné d'être parfaitement capable de prendre les

commandes de mon existence, de la vivre plutôt que de la subir. Mais surtout j'ai découvert l'amour. Dans les bras forts d'Evon, dans la douceur de son regard, dans sa bienveillance, je suis devenue moi ! Il m'a tout donné ; sa force comme sa faiblesse, sa chaleur comme sa froideur, ses rires comme ses larmes et tellement, tellement d'amour. Et il ne reste plus rien... Seulement moi qui franchis une à une les marches qui me séparent de cet endroit qui m'a toujours apparu si réconfortant. Me sentant comme une parfaite étrangère ici, j'ai le réflexe de toquer à la porte. Il me paraît impensable et inconvenant d'entrer sans avoir été invitée à le faire, aujourd'hui. Après quelques secondes de patience, la porte s'ouvre et Gavin apparaît.

— Salut...

— Oh... Salut, Harlow...

Il me semble que c'est la première fois qu'il m'appelle par mon prénom et ça me brise le cœur. Je n'ai pas de mal à croire que je le déçois. Evon est son ami et le voir souffrir doit attiser sa rancune à mon encontre. Après tout ce qu'il a fait pour que notre couple fonctionne, je viens de tout foutre en l'air...

Il pousse la porte dans une invitation à entrer.

— Je n'en ai pas pour longtemps, lui assuré-je désireuse de me faire toute petite.

Je passe devant lui.

— Je crois qu'il a tout préparé dans sa piaule.

— OK !

Ni une ni deux, je fonce dans cette direction.

— Il n'y a pas moyen que tu changes d'avis, Princesse ?

La question de Gavin m'interrompt dans ma fuite. Je me tourne vers mon ami sans oser lui faire front pour autant.

— Il est dans le mal, Harlow, gravement dans le mal...

Je prends une grande inspiration en serrant les poings comme si je menais un combat contre moi-même.

— Je..., balbutié-je au bord des larmes. C'est ma petite sœur, Gavin.

— Et je te parle d'Evon, Brownie !!!

— Je ne peux pas renoncer à Mai', lui dis-je avant de tourner les talons et de me diriger dans la chambre.

Je pousse la porte de cet endroit qui symbolise tellement à mes yeux ; l'amour, la sécurité, la douceur d'être chez soi... Mais je ne reviendrai plus ici et les trois valises entreposées sur le lit me confirment que je n'y suis plus la bienvenue. Comment lui en vouloir ? Je peux m'estimer heureuse qu'il n'ait pas balancé mes affaires par la fenêtre.

J'observe, je détaille chaque recoin de la pièce comme pour la mémoriser à jamais. Tout est inhabituellement en ordre ici. Je suppose que réunir mes affaires lui a donné une bonne occasion de faire un grand rangement. Rien n'est à la même place qu'à notre départ comme si Evon avait tenté d'effacer toute trace de mon passage entre ces murs. Toutes les traces sauf les quelques photos de nous que nous avons placardées ici et là. Elles n'ont pas bougé d'un millimètre.

Pour le moment, me nargue ma mauvaise conscience. Il y a un jour où tu ne seras plus qu'un mauvais souvenir pour lui. Un jour où il jettera ces photos à la poubelle et où une autre nana viendra recouvrir les murs de sa chambre.

Les mains recouvrant mes yeux, je souffle longuement quand je sens mon cœur se briser à cette pensée. J'ai mal... si mal...

— Je peux t'aider, H ?

Honteuse que Gavin me trouve dans cet état, j'essuie discrètement mes joues et saute sur mes bagages. Une furieuse envie de me sauver de là en

courant chauffe la semelle de mes chaussures.

— Ça devrait aller...

— Je crois qu'une part de lui aurait voulu être là, mais...

— Je sais, Gavin, le coupé-je.

Je ne peux pas lui en demander tant. J'ai déjà trop abusé de sa patience, de sa gentillesse. D'une main, je prends mon sac de voyage et le soulève, non sans quelques difficultés.

— Tu te trompes sur l'état d'esprit dans lequel il se trouve en ce moment.

Je finis de me surcharger de mes bagages.

— Peut-être... ce n'est plus important, maintenant.

— Je suis convaincu que ça l'est, pourtant.

Je marche jusqu'à la porte. Près de mon ami, je lui lance un regard reconnaissant.

— Merci pour tout ce que tu as fait pour moi. Je n'oublierais jamais ces quelques mois passés ici. Vous m'avez fait énormément de bien chacun à votre façon.

Je reprends ma route.

— Et c'est tout ? m'interroge Gavin en faisant un pas dans mon dos.

Je balance la tête sur le côté.

Comment ça, « c'est tout » ?

— Excuse-moi ?

Il me scrute de la tête au pied.

— Non, rien, finit-il par dire après un instant. Au revoir, Harlow.

— Au revoir, le salué-je la voix brisée par ma tristesse.

**

Si les deux premiers étages ne sont pas simples à descendre avec ce poids que je me trimballe autant dans les bras que dans le cœur, aborder le troisième devient un véritable parcours du combattant. La poignée de cette valise à roulettes, dont une seule fonctionne encore, me brûle l'intérieur de la main. Sur le même bras, j'ai ce foutu sac de voyage qui tombe jusqu'à presque toucher le sol, m'emportant avec lui dans sa chute. Je me serais étalée par terre si je n'avais pas dans la main gauche mon second sac de voyage tellement lourd que j'ai l'impression de trimballer des briques. Mon dos me fait atrocement souffrir au point que mon souffle semble plus court. Je m'encourage en me disant que j'ai fait la moitié du chemin quand un bruit de tissu déchiré vient m'inquiéter. Je regarde un à un mes bagages. Le plus imposant de mes sacs de voyage, celui qui me tient en équilibre, vient de se déchirer. Il tombe sur la marche tandis que la poignée me reste dans la main.

— Nan, mais t'es sérieux, là !!! lui hurlé-je dessus comme s'il allait s'excuser de m'avoir lâchée au beau milieu de l'escalier.

Avec une rage non maîtrisée, je balance le reste de mes bagages. Couvrant mon visage dans mes mains, j'inspire et expire profondément dans l'espoir de canaliser ce torrent de frustration, de colère, de haine qui me brûle les veines. Je grogne avant de sauter sur la marche supérieure et de balancer un coup de pied dans ce foutu sac. Sans vraiment comprendre ce qui m'arrive, je le frappe encore et encore. À chaque coup de pied que je lui inflige, j'ai de nouvelles larmes qui me viennent. Je cogne aussi violemment qu'elles me submergent comme si elles étaient la conséquence directe de mes coups de pied. Après une bonne minute à me défouler de la sorte, je pousse un grognement illustrant à merveille mon ras-le-bol du moment et tombe lourdement sur la valise derrière moi.

C'est une présence au bas des marches qui m'exhorte à lever le nez, et trouver Evon prostré à quelques pas de moi me provoque un hoquet frustré. Je plonge mon visage dans mes mains et un nouveau flot de larmes s'empare de moi.

— Je voulais vraiment partir avant ton retour, m'expliqué-je. Je ne voulais pas t'imposer ma présence, mais ce foutu sac vient de me péter dans les mains.

Je souffle longuement.

— Je suis tellement navrée, Evon.

Seul le silence fait écho à ces excuses venues du cœur. Le silence puis le bruit des marches qui grinent. Je l'observe attraper la poignée de ma valise et mon sac abîmé qu'il coince sous son bras avant de rebrousser chemin. Je comprends qu'il désire m'aider à descendre mes affaires et l'imites. Abandonnant mon troisième sac qui me fait office de fauteuil, je suis mon sauveur en le faisant rouler derrière moi. Mais Evon va vite, tellement vite que je me retrouve à courir derrière lui. J'imagine qu'il a hâte de me voir monter dans ma voiture et partir loin.

Dehors, où règne un froid aussi violent que celui qui sévit entre nous, Evon arrête sa marche endiablée au pied de la voiture de son père. Je déverrouille le coffre et y jette mon premier bagage. Evon en fait de même. Je n'ai pas le temps de le refermer qu'il reprend le chemin de l'appartement.

— Evon, attends ! l'interpelé-je sans trop savoir pourquoi.

Je suis la dernière personne sur terre avec qui il doit avoir envie de faire la causette. Pourtant, il s'immobilise sans cesser de me tourner le dos.

— Je... euh... merci...

Il reprend sa route.

— Attends !

Une nouvelle fois, il se fige.

— Ce n'est pas contre toi, bafouillé-je maladroitement.

Je baisse les yeux.

— Mes sentiments pour toi n'ont rien à voir avec ma décision. Je t'aime, Evon, mais il s'agit de ma sœur...

Evon ne réagit pas, mais ne se sauve pas pour autant.

— Bébé, sangloté-je. J'ignore comment je dois vivre sans toi. Finalement, tu as toujours fait partie de mon existence et j'ai peur, Evon. Peur d'apprendre à me débrouiller sans que tu ne sois là pour veiller sur moi.

Dans une succession de gestes lents, Evon fait volte-face et réduit à rien la distance qui nous sépare. Alors qu'il marche jusqu'à moi, je détaille chacun de ses traits et voir ces imposants cernes sous ses yeux et son air profondément meurtri accroît un peu plus l'incommensurable culpabilité que j'éprouve à son égard. Face à moi, il me soulève dans ses bras et me serre de toute sa peine. Je ferme mes bras autour de lui et mets autant de vigueur dans mon étreinte.

— Je t'aime plus que ma vie, Evon, et je donnerais n'importe quoi pour pouvoir rester auprès de toi, mais j'ai donné ma parole. Tu aimes Maisie, tout comme moi et tu sais parfaitement qu'elle a besoin de moi. Elle est si jeune...

Je retrouve le sol ferme.

— Evon, pardonne-moi...

— Je n'ai rien à te pardonner simplement parce que je ne t'en veux pas. Tu fais ce qui te semble juste pour ta famille et je suis fier de toi.

Je pose doucement ma main sur sa joue.

— Tu es ma famille, Evon.

Il la repousse doucement.

— Sauve-toi, Harlow, je t'en prie, m'implore-t-il en luttant contre ses larmes.

J'ai un sourire désolé.

— J'y vais.

Je contourne la voiture de David et ouvre la portière. Evon est sur le point de retourner vers son immeuble.

— C'est Noël, demain.

Il me lance une œillade curieuse par-dessus son épaule.

— Je..., hésité-je. Ça devait être une si belle journée. J'ai tellement de regrets...

— Pas autant que moi, Brownie...

OceanofPDF.com

Chapitre 50

Cette nuit encore, trouver le sommeil s'est avéré une mission bien délicate. Ma nuit a été peuplée de cauchemars, d'angoisses et de pensées aussi obscurs que le ciel dehors et chacune d'entre elles tournait autour d'un seul et même individu : Evon Mendoza. Le croiser dans la cage d'escalier alors que je venais chercher mes affaires a contribué à enfoncer un peu plus le couteau dans la plaie. Si ma culpabilité à son égard était énorme, elle a décuplé en le voyant si torturé au pied de notre immeuble. Même si notre rencontre s'est finalement plutôt bien passée, je ne peux m'empêcher de me sentir dévastée. J'ai tant souffert de le voir dans cet état. Je n'ai même pas la force d'imaginer ce qu'il éprouve. Je l'ai trahi, je l'ai abandonné...

Ding, dong...

La sonnette de la porte d'entrée fait brusquement décoller mes fesses du canapé tant elle me surprend tandis que mon esprit vagabonde ici et là. Après cette journée à remplir boîte en carton sur boîte en carton, je pensais rester affalée ici jusqu'à l'heure du souper, mais cette visite inattendue me contraint à oublier mon repos. Je m'apprête à aller ouvrir quand Maisie déboule de la cuisine en criant à tue-tête :

— J'y vais, j'y vais, j'y vais !

Je la regarde faire en soupirant.

Mais où trouve-t-elle toute cette énergie ? me demandé-je silencieusement, presque agacée de la voir si dynamique tandis que de mon côté, j'ai l'impression de m'être fait rouler dessus par un bus tant mon corps me fait souffrir.

Enfin, Mai' ne vient pas de plaquer l'homme de sa vie, hein !

Son sommeil est tranquille, sa joie de vivre intacte... Moi, je ne suis plus que l'ombre de moi-même avec un certain retard de sommeil...

— OUI !!! s'écrie-t-elle avant de disparaître derrière la porte qu'elle vient d'ouvrir à la volée.

— Mai' ? l'appelé-je étonnée par son attitude étrange.

David me rejoint dans le salon. Je l'interroge du regard. Sa seule réponse est un sourire tendre.

— Je t'aime, ma petite Harlow. Joyeux Noël.

Curieuse de comprendre ce qui se trame ici, je marche en direction de l'entrée. Presque craintivement, je passe la tête par-delà la porte. Ce que je vois alors sur le seuil rouvre instantanément les vannes intarissables de mes larmes.

— En fait, c'est toi le père Noël, rigole Maisie perchée dans les bras de son frère.

— Je suis plus beau que lui quand même, lui répond Evon avec un amusement réciproque.

Elle l'embrasse avec adoration avant de jeter un coup d'œil derrière eux.

— T'es qui, toi ?

Le doux rire de Gavin me chatouille les oreilles.

— Moi, je suis Gavin, un ami d'Evon et de Brownie.

— Cool !

Elle saute des bras d'Evon et rentre à l'intérieur.

— Brownie, ricane-t-elle en passant à côté de moi. Cette famille est trop bizarre...

La légèreté de Maisie envolée avec elle dans la cuisine, il ne reste plus qu'un énorme malaise entre les quatre personnes présentes. Me raccrochant à la porte d'entrée pour ne pas flancher, j'observe Evon comme s'il était le fruit de mon imagination.

— Ne restez pas dehors, intervient David. Il fait un froid de tous les diables !

Gavin est le premier à bouger. Passant devant son meilleur ami qui ne me quitte pas des yeux, il entre.

— Bonjour, Princesse, me salue-t-il avant de déposer un baiser sur ma tête. Ça fait du bien de te voir...

— Euh..., bredouillé-je totalement incapable de réunir mes pensées. Moi aussi...

Toujours sans rompre cet intense, ce déroutant contact visuel entre nous, Evon fait un pas puis deux vers moi. La scène qui se déroule ensuite est comme au ralenti. Le bras levé vers moi, il pose sa main sur ma nuque et m'attire à lui. Je finis plaquée contre son corps athlétique, mes bras retrouvent leur place naturelle autour de ses hanches tandis qu'il lève mon visage dans sa direction.

— C'est seulement pour aujourd'hui, m'explique-t-il avec une vraie difficulté à s'exprimer, comme si cet avertissement lui coûtait.

— Tu n'es pas obligé de faire...

Son doigt se pose sur mes lèvres.

— C'est Noël, ma puce, et je veux t'offrir la magie de cette journée. Peut-on tout oublier pour quelques heures et passer un magnifique moment tous ensemble ?

Les yeux trempés, je hoche la tête.

— Je ne veux pas te faire de mal, Evon.

— Chut, murmure-t-il en se penchant jusqu'à me toucher du bout des lèvres. Ce sont tes larmes qui me font du mal. Arrête de pleurer, mon amour.

Je me laisse tomber contre son torse, le serre aussi fort que mes bras chétifs me le permettent.

— Je t'aime tellement, Bébé...

Mes pieds quittent le sol. Le nez enfoui dans mon cou, il respire longuement mon odeur.

— Moi aussi, ma Brownie. Tu n'as pas idée comme je t'aime.

Après un baiser délicat, il me repose à terre et s'intéresse alors à son père. Il lui offre une poignée de main. David l'accepte.

— Merci, lui dit Evon. Merci d'avoir fait ça pour elles.

— Je suis heureux de t'avoir à la maison, lui répond David en pressant doucement son bras. Joyeux Noël, mon fils.

Evon abaisse le regard un instant.

— Je... euh...

À cet instant, je me demande si la magie de Noël va opérer entre eux également.

— J'ai acheté tout ce que tu m'as demandé, cet après-midi.

Evon Mendoza, tu es l'homme le plus têtu que je connaisse...

— Tout est dans la voiture !

— Merci Evon. Je vais aller m'en occuper.

— Je peux t'aider, lui proposé-je sans attendre.

Son bras s'enroule sur mon épaule. Il m'embrasse.

— Non, toi, tu profites de ce moment et tu me laisses prendre le reste en charge.

— Mais...

— Pas de discussion, jeune fille ! Sauve-toi, maintenant !

Il me pousse vers son fils avant de sortir de la maison. Evon me regarde, un sourcil arqué.

— Quoi ?

— Je ne sais pas comment tu fais...

— Il n'est peut-être pas si insupportable que tu le crois...

— Je ne parle pas de ça.

— De quoi, alors ?

— Je m'interrogeais sur ce que tu pouvais bien faire pour que tout le monde ait autant de facilité à t'aimer. David Carrell n'est pas le mec le plus expansif qui soit, j'en sais quelque chose, il m'a élevé. Mais avec toi, il n'a aucun mal à te démontrer qu'il tient à toi.

— Je suis convaincue que ton père a été particulièrement inhibé par ta mère. Aujourd'hui, il apprend seulement à être davantage lui-même.

— Si tu le dis...

— Pourquoi lui as-tu dit merci ? Je ne comprends pas.

Il s'appuie contre le dossier du canapé.

— Il m'a appelé au beau milieu de la nuit pour me demander de venir.

— Et tu as accepté, comme ça ?

— Non, bien sûr que non. On a beaucoup discuté.

Je relève la tête.

— Vraiment ? demandé-je, pleine d'espoir.

Il fronce les sourcils.

— On a uniquement parlé de toi et de Mai', s'empresse-t-il d'ajouter.

— Oh...

— Il m'a rappelé combien ce moment était important pour vous deux.

— Pas seulement pour Mai' et moi, Evon. C'est avant tout avec toi que je voulais partager cet instant.

Il se lève et me saisit par la taille.

— C'est pour ça que je suis là !

— Ne va pas imaginer que je ne suis pas heureuse de vous voir Gavin et toi, mais j'ai pleinement conscience du chagrin que je te cause et...

Evon me fait taire d'un baiser.

— Il n'y a qu'une règle ce soir : on oublie tout, on ne pense qu'à nous !

— On oublie tout, répété-je en un souffle sur sa bouche.

— Jusqu'à votre départ.

Les yeux dans les yeux, nous nous contemplons.

— Evon, murmuré-je en luttant comme une furie contre de nouvelles larmes.

— Je suis là, ma Brownie, me cajole-t-il. Tout va bien, je suis là...

— Mon amour, tu me manques tellement.

— Tu me manques aussi, Harlow.

**

Alors c'est ça, la vraie force de l'amour... Être capable de surmonter sa plus grande peine, sa plus grande peur simplement pour rendre l'être aimé heureux... Alors c'est ainsi qu'il m'aime...

J'ignore depuis combien de temps je suis là à regarder Evon s'amuser avec sa sœur. Le temps semble s'être figé ce soir et je lui en suis reconnaissante. Je veux profiter du bonheur de les avoir tous les deux à mes côtés aussi longtemps que possible. Cette ambiance chaleureuse et joviale m'avait tant manquée, et ces quelques heures de répit avant notre départ me donneront sûrement un peu de force pour surmonter les moments difficiles qui s'annoncent. Pour l'instant, il n'y a que la joie d'être réunis et la magie de Noël pour rendre cette soirée unique.

J'examine Evon dans le moindre détail : les traits de son beau visage, les expressions qui s'y dessinent, et je pense... Je pense à la chance inouïe qui est la mienne d'avoir rencontré un être aussi unique, mais surtout d'être aimée par lui. Sa présence en est la preuve. Me voir le faisait profondément souffrir, mais il a surmonté cette douleur dans le seul but de m'offrir ce repas de Noël tel que je l'avais rêvé.

— Harlow ?

Je reviens à moi quand Evon m'interpelle.

— Tu rêves, ma puce ?

— Je... euh... non, non, marmonné-je. Je suis un peu fatiguée.

J'abandonne ma place assise.

— Je vais aller à la cuisine et préparer le dîner.

— Je vais t'aider !

— J'ai une autre mission pour toi et Mai'. Ton père a mis de côté tout ce qu'il faut pour le sapin dans le garage. Vous pourriez le décorer !

Evon et Mai' échangent un regard complice.

— À vos ordres, chef ! s'écrient-ils avant de partir vers le garage.

Je ris en les regardant faire avant de me diriger vers la cuisine. Mais très vite, j'ai la sensation d'être suivie. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Gavin ?

— Je vais te filer un petit coup de main !

Je m'arrête face au réfrigérateur où je récupère les provisions achetées par Evon.

— Tu es sûr de ne pas vouloir t'occuper du sapin avec eux ?

— Non, je préfère m'occuper du dîner avec toi.

— OK !

Nous nous lançons dans l'élaboration de notre repas de Noël. Il sera simple, mais excellent ! Après quelques minutes d'un silence surprenant entre nous, je me décide à le briser.

— Tu n'avais pas de projets avec ta famille pour ce soir ?

— Si, mais Evon n'est pas vraiment en forme ces derniers jours, j'ai préféré rester auprès de lui.

Mon regard se pose sur le marbre.

— Je suis confuse, Gavin. Je ne voulais pas tout bouleverser...

— Ne te prends pas la tête avec ça, Brownie. Le principal est qu'il soit là, ce soir.

— Je n' imagine pas le courage dont il fait preuve pour être ici...

— Non, tu n' imagines pas...

Le ton avec lequel m'a parlé Gavin me laisse clairement penser que mon ami éprouve du ressentiment à mon encontre. Je ne lui en veux pas, bien sûr, mais ce constat me peine terriblement.

— Je suis désolée de t'avoir déçu, Gavin. Je sais que tu attendais mieux de moi...

— J'attendais mieux, répète-t-il avec un rire sarcastique. Je n'attends rien de toi, Harlow, tu ne me dois rien. Tu ne me déçois pas, seulement depuis que j'ai fait ta connaissance, j'ai envisagé bien des tournures à votre relation, mais pas une seule fois, j'ai pensé que vous vous sépareriez. Je savais que tout ne serait pas rose. Avec Evon, ça ne peut pas l'être, pourtant je vous voyais vraiment bien ensemble.

— Gavin, susurré-je. C'est tout ce que je désirais aussi.

— Alors, pourquoi tu pars ?

Je lève les yeux au ciel.

— Tu m'as déjà posé cette question et tu connais parfaitement la réponse.

— Pour Maisie, j’ai entendu !

— Dans ce cas, pourquoi tu insistes ?

— Tu as fui la conversation lorsque tu es venue à l’appart. Sûrement parce que tu refuses d’entendre ce que j’ai à te dire. Es-tu plus encline à écouter, ce soir ?

— Est-ce si important à quelques heures de mon départ ? Rien de ce que tu diras ne me fera changer d’avis !

— Donc c’est ça, notre amitié ? Je dois gentiment t’écouter lorsque tu as envie de te confier, mais tu ne me donnes pas la réciprocité !

— C’est totalement faux !

— Je peux te parler en toute franchise, dans ce cas ?

— Oui, bien sûr, mais si ton objectif est de m’influencer...

— Harlow, m’interrompt-il. Tu es une adulte, maintenant, et rien ni personne ne devrait influencer tes décisions. Tu es loin d’être une fille stupide !

— Qu’est-ce que tu voulais me dire ?

— Je ne jugerai pas le choix que tu as fait ! Cependant, je crois que tu ne joues pas ton rôle auprès de Maisie, que tu n’as pas ta place à Orlando.

— Je te demande pardon ?

— Tu as 18 ans, Princesse. Tu es en âge de vivre ta propre vie et de ce que j’ai vu ce soir, ta sœur est en mesure de le comprendre.

— Elle n’a que moi !

— Encore une fois, tu fais erreur ! Elle a un père !

— Qu’elle connaît à peine.

— Pourtant, en étant extérieur à cette famille, j’ai trouvé que leur relation est celle d’un père et de sa fille. Je les trouve même parfois complices. C’est encore fragile, je te l’accorde, mais c’est bien présent !

— Ce soir, c'est Noël, tout le monde est enjoué. J'ai assisté à bon nombre de disputes entre eux et rien n'est simple dans leur relation.

— Evon m'a raconté leurs petits accrochages. Soit honnête avec moi, qui était au cœur du sujet quand ça s'est produit ?

Je fronce les sourcils.

— Ce n'était pas toi, par hasard ?

— Je n'ai rien fait pour qu'ils ne s'entendent pas tous les deux.

— Ta sœur prend fait et cause pour toi et se dresse contre son père quand elle croit devoir te protéger, et c'est naturel après ce que vous avez vécu. Vous êtes extrêmement soudées, vous vous êtes retranchées dans cette espèce de bulle et vous ne voulez laisser personne l'atteindre, je peux le comprendre ! Mais l'époque où il n'y avait que Maisie et toi est finie, H. Aujourd'hui, Evon et David font partie intégrante de cette équation. Tu dis que tu as fait le choix de t'en aller avec eux parce que tu ne veux pas la laisser, parce que tu es convaincue que ta sœur a besoin de toi, mais je pense que le vrai problème est que tu ne veux pas voir la vérité en face : David est son père, sa place est auprès de lui ! Tu te caches derrière cette noble promesse faite à ta maman, mais réfléchis une seconde et essaie de te mettre à sa place : qu'est-ce qui la réjouirait le plus ? Te voir vivre ta vie d'étudiante aux côtés d'un homme qui est fou d'amour pour toi, entourée d'amis qui tiennent sincèrement à toi ou assumer un rôle qui n'est pas le tien.

D'amis ? Mis à part lui, je ne vois pas quels amis je me suis faits sur le campus ? Ma réflexion un peu perplexe doit se lire sur mon visage, si j'en crois la mine désespérée de Gavin.

— J'ai compris à la manière dont tu t'es tirée l'autre jour que tu te fiches pas mal de nous. Pourtant Will, Tanner, Justin et moi-même sommes

vraiment touchés par ce qui se passe, et il n'est pas question que d'Evon. Tout comme moi, ils encaissent mal que tu t'en ailles.

— Je... je suis désolée...

— Tu en as bavé, et je suppose que tu n'es plus habituée à ce que les gens s'intéressent à toi, mais encore une fois, tu fais une erreur.

— Donc ce que tu essaies de me dire, c'est que ma sœur serait plus heureuse avec David si je n'étais pas là, c'est ça ?

— Je dis simplement qu'il est temps que tu acceptes que tu n'es pas sa mère. Tu as endossé ce rôle par la force des choses à la mort de ta maman, mais il y a, depuis, quelqu'un qui a veillé à ce que tu retrouves ta place dans ce monde. Les choses sont enfin en ordre, pourquoi ne pas l'accepter ?

— En laissant ma sœur s'envoler à des centaines de kilomètres de moi ?

— Ce n'est pas le bout du monde, non plus !!! Rien ne t'empêcherait de voir ta sœur aussi souvent que c'est actuellement le cas !

— Je ne changerai pas d'avis, affirmé-je en perdant patience.

Déterminée à mettre un terme à cette conversation désagréable, je marche vers le salon.

— Harlow, m'interpelle Gavin. On n'en a pas fini !

Je l'ignore et poursuis mon chemin jusqu'à ce qu'il me fasse tourner sur moi-même. Prise au piège de ses bras, je m'affole quand son pouce caresse doucement mes lèvres.

— Ne pars pas Harlow, j'ai besoin de toi ! il me dit doucement.

— Gavin, dis-je en me débattant, le cœur tambourinant dans ma poitrine. Ne fais pas ça, je t'en supplie.

Ses yeux se fixent sur mon expression effarée. Il rit doucement.

— Détends-toi, Princesse...

Il se penche lentement vers moi et dépose un baiser on ne peut plus chaste sur mes lèvres. Un contact qui me laisse totalement sidérée.

— Je t'aime, Harlow, mais tu n'y es pas du tout...

Je le repousse quand je sens la pression de ses mains affaiblir sur mes bras.

— Je ne suis pas assez stupide pour tomber amoureux de la nana d'un type prêt à buter le premier mec qui n'aurait ne serait-ce qu'un regard déplacé pour elle, m'explique-t-il en marchant jusqu'à la table de la cuisine, les mains dans les poches de son jean.

Là, il y prend appui et s'y assied avec une nonchalance surprenante compte tenu du fait qu'il vient de m'embrasser. Un baiser qui ressemblait plus à un frôlement qu'à une vraie embrassade, mais quand même. Lui est à l'aise là où je voudrais me faire aussi petite qu'une souris et me terrer dans un trou.

— Non, moi, je suis tellement con que je tombe amoureux du type en question...

Mon regard va et vient nerveusement sur Gavin tandis que ses mots tournent en boucle dans ma tête.

Amoureux du type en question... Puis ce sont les paroles d'Evon qui me reviennent en mémoire : « *Je crois que Gavin n'est pas très porté sur les nanas...* »

— Mon Dieu, Gavin, chuchoté-je en portant une main à ma bouche.

Il saute sur ses pieds et se plante face à moi.

— Tu ne peux pas te tirer, H, c'est impossible ! Tu es en train de le détruire !!!

— Gavin, bafouillé-je en secouant la tête.

Il l'emprisonne entre ses mains.

— Il faut que tu arrêtes tout ça avant que ce ne soit trop tard, Harlow.

— Je ne peux pas !

— Bien sûr que si ! Tu as 18 ans, tu es une adulte et tu démarres ta vie. Ta place n'est pas à Orlando à élever ta sœur alors qu'elle a un père pour le faire.

— Ce n'est pas aussi simple !

— Bien sûr que si !

— Evon comprend très bien mon geste !

— Evon t'aime tellement qu'il est prêt à te dire n'importe quoi tant que ça te fait du bien, mais je peux t'assurer qu'il est au plus mal. Il n'est pas là simplement parce que son père lui a demandé de venir, mais pour te montrer qu'il va bien, qu'il gère votre séparation et pour que tu partes l'esprit plus tranquille.

Je secoue la tête.

— Tout ce que fait ce mec, c'est dans le seul but de te préserver. Même venir ici et passer Noël avec toi.

— Je n'attends pas de lui qu'il me protège de cette manière.

— Mais c'est ancré en lui, H. On dirait que ce mec est né que pour ça, putain !!!

— Et toi, Gavin, pourquoi es-tu là ?

— Parce que je l'aime, tout simplement ! Parce que le laisser affronter ça tout seul est inconcevable pour moi. Pourtant, je sais que jamais il ne me rendra la pareille.

Il marche jusqu'au tabouret le plus proche et s'y installe.

— Je ne me suis jamais fait aucune illusion à ce sujet. Evon est hétéro, je le sais depuis le début et je n'ai même jamais espéré que les choses soient différentes entre nous. J'accepte très bien la situation telle qu'elle est. La première année où nous avons vécu ensemble, j'ai voulu déménager. À quoi bon rester et m'engluier dans cette relation toxique après tout ?

Je m'installe sur le siège voisin et écoute attentivement le récit de Gavin.

— Je venais de découvrir que j'étais...

Il se pince l'arête du nez.

— J'ai toujours eu la sensation d'être un type normal. J'ai eu des copines, j'ai aimé être avec elles. J'ai même fait l'amour avec l'une d'entre elles et je ne me suis pas senti étranger à tout ça. Mais Evon est entré dans ma vie et j'ai changé.

Il me lance un coup d'œil honteux.

— Je ne suis pas gay, H. Je l'aime lui et uniquement lui.

— Gavin, dis-je en prenant sa main dans la mienne. Ce n'est pas grave, tu sais. Tu as le droit d'être tel que tu en as envie et personne n'a le droit de te juger.

— Sauf que j'ignore qui je suis réellement.

— Si j'analyse un peu les choses, je pense que tu ne peux pas le savoir simplement parce que tu t'es trop focalisé sur Evon. Je vois tout ce que tu fais pour lui et je comprends aujourd'hui à quel point tu es impliqué dans cette relation. Il est peut-être temps que tu penses davantage à toi et que tu arrêtes de porter son mal-être sur tes épaules.

— Et comment j'y parviens si tu t'en vas ?

Ses doigts se fauillent dans mes cheveux.

— Tu ne peux pas savoir comme j'ai été heureux quand tu es apparue dans sa vie. Pas une seconde, je n'ai été jaloux ou je ne sais quoi. Tout ce que j'ai pensé, c'est s'il est enfin heureux, s'il se pose avec elle, je vais pouvoir tourner la page. Ils feront leur vie, je pourrais en faire de même et trouver les réponses à mes propres questions. Il a chamboulé ta vie et je sais mieux que quiconque comme ça peut être déroutant, simplement parce que j'ai vécu la même chose.

Il baisse les yeux.

— Moi, je n'avais personne avec qui partager ça. Je n'ai pas voulu que tu ressenties la même chose, c'est pour cette raison que je t'ai toujours aidée. Mais le temps passant, j'ai fini par éprouver une vraie amitié pour toi. Je t'aime sincèrement, H.

Ses grands yeux tristes se posent sur moi.

— C'est pour ça que j'ai vraiment souffert de la façon dont tu es partie, hier. Je pensais qu'on ne se reverrait probablement pas et toi, tu t'es contentée de me balancer quelques remerciements à la tronche avant de te tirer.

Il replace sa chevelure blonde en arrière.

— Je sais pas, H. J'avais envie de t'étreindre, de te dire comme tu allais me manquer, comme je t'aime. Je t'aime de l'aimer comme il en a besoin, je t'aime d'être tout ce qu'il a toujours désiré, je t'aime de lui apporter autant de bonheur. Et je te déteste d'envisager sérieusement de passer à côté d'une vie à ses côtés.

— Gavin, pleuré-je en m'accrochant à son cou.

Il m'enlace et me serre plus fort.

— J'ai envie de te secouer de toutes mes forces, de te hurler que tu n'as rien compris à la chance qui s'offre à toi d'être le seul être sur terre pour qui il a de l'affection.

— Tu te trompes, Gavin. Il tient beaucoup à toi.

Caché dans mes cheveux, il secoue la tête.

— Il s'en fout pas mal de moi ! Il aime l'idée de ne pas vivre seul, mais je lui tape sur les nerfs la plupart du temps. Depuis que tu vis avec nous, combien de fois l'as-tu vu prêt à me coller son poing dans la gueule ?

— Ce que je retiens, c'est qu'il ne l'a jamais fait ! Tu mets souvent ses nerfs à rude épreuve parce que tu le pousSES dans ses retranchements, mais il te laisse faire.

Accoudée à l'îlot, je l'observe une seconde en souriant.

— Il n'est pas très doué pour montrer ce qu'il éprouve, je te l'accorde, mais tu fais erreur au sujet d'Evon. Tu n'es pas que son colocataire ou bien même un pote, tu es son meilleur ami, Gavin !

Il hausse les épaules, comme si mes paroles le laissaient perplexe.

— Il y a quelques semaines, on discutait tous les deux, et Evon m'a parlé de toi.

— De moi ?

— Oui, il m'a dit qu'il ne t'avait jamais vu avec une nana. Il est convaincu que tu es plus attiré par les hommes, mais que tu n'as jamais osé le lui dire de peur qu'il le prenne mal. Il m'a assuré qu'il n'en avait rien à foutre, que ça lui était égal, que jamais ça ne changerait quoi que ce soit à votre amitié.

— Je doute que savoir qu'il est l'homme dont je suis amoureux ne change rien à notre amitié, constate-t-il avant d'être pris d'un fou rire. Il me ferait la peau, c'est certain.

Je souris.

— Je crois qu'il aurait du mal à encaisser la nouvelle, c'est vrai, mais je pense qu'il pourrait te surprendre.

Je me penche et lui rends le baiser qu'il m'a donné un peu plus tôt. Il me laisse faire avant de reculer avec élan.

— Ne pars pas, Harlow, je t'en conjure. J'ai peur pour lui si tu t'en vas. Il ne sera plus jamais le même après toi.

— C'est si compliqué, Gavin. Je ne sais plus où j'en suis...

— Mais qu'est-ce que vous foutez là, tous les deux ?

La question retentissante d'Evon nous fait bondir sur place.

— Rien, riposté-je dans un mouvement d'épaules alors que ce pauvre Gavin se délite sur place.

— T’es encore en train de la coller, putain ! Mais c’est pas vrai... qui m’a foutu une telle glue dans les pattes, proteste-t-il.

— C’est toi qui m’as supplié de venir, abruti !

Je ris.

— Tu pleurais comme une gonzesse : « Viens avec moi, mon pote. Je vais péter un plomb si elle se tire, j’ai besoin que tu sois là... », répète Gavin en imitant son ami dont l’attitude assurée retombe comme un soufflet.

— Ferme ta gueule, putain !

Gavin traverse la pièce et tapote l’épaule d’Evon.

— Arrête de jouer le bonhomme, tu ne fais pas illusion, Ev’, pas avec elle ! Ça ne fait pas de mal de mettre ses tripes sur la table, tu sais. Qui sait, ça pourrait peut-être changer le cours de l’histoire.

— Qu’est-ce que tu racontes comme connerie ?

— C’est Noël, Evon. S’il y a une nuit propice au miracle, c’est bien celle-là.

Evon lève ses grands yeux troublés vers moi.

— Je vous laisse méditer là-dessus...

**

Une drôle impression de déjà-vu sème le trouble en moi lorsque j’entre dans ma chambre à coucher à près de deux heures du matin. La raison de cette sensation... la présence du sac de voyage appartenant à Evon posé sur mon lit.

Ne rêve pas, H, me somme ma conscience. Il ne va pas entrer et se coucher tranquillement près de toi alors que tu lui as brisé le cœur.

Il a sorti le drapeau blanc pour ce soir, mais d’ici à passer la nuit dans mon lit... Pourtant, comme j’aimerais qu’il s’étende à ma gauche et qu’il se

blottisse au creux de moi, qu'il m'autorise une dernière fois à respirer l'odeur de sa peau, à laisser sa chaleur me réconforter avant que nous nous disions au revoir, avant qu'il n'y ait plus rien que cette bonne vieille solitude.

Prise dans mes doux songes, mes pensées plus agréables que ces derniers jours, je ne perçois pas sa présence tout près de moi avant qu'il ne m'enlace à la taille.

— Veux-tu que je te débarrasse de mon sac ou est-ce que lui et moi avons le droit de rester ici ?

Je lui fais face et me suspends à son cou.

— Comment peux-tu te poser cette question ?

Si ce soir, tous les regards que nous avons échangés étaient langoureux et bienveillants, celui dont il m'accable alors me ramène direct à cette pénible situation qui nous a blessés l'un comme l'autre.

— Il me paraît pourtant logique que je me la pose. Je n'ai aucune envie de t'imposer ma présence. J'ai accepté de venir ce soir pour t'offrir le Noël dont tu rêvais, mais c'est une tout autre chose que de passer la nuit avec toi. Encore une fois, je sais ce que je peux gérer dans ces circonstances, mais j'ignore ce que toi, tu peux gérer.

— Passer cette nuit avec toi est inespéré pour moi, Evon. Être ici, face à moi, doit exiger énormément de toi. Je t'ai déjà trop fait souffrir et l'idée d'ajouter à ta douleur est insupportable.

— Je ne serais pas venu si je ne pouvais pas encaisser.

Enfouie dans son tee-shirt, je marmonne :

— Si tu savais comme j'ai honte de te faire du mal après tout ce que tu as fait pour moi. Personne au monde ne m'a traitée avec autant de bienveillance que toi et je te remercie en partant dans un autre État.

Prenant mon visage en coupe, il m'oblige à affronter son regard empli de tendresse.

— Tu n'as pas à ressentir ça, ma Brownie. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour...

— Et je ne te l'ai pas rendu.

Il repousse mes paroles d'un mouvement de tête.

— C'est ton amour pour Mai' qui te force à agir ainsi et je ne peux pas te le reprocher.

— Je voulais tant te prouver comme j'ai compris l'importance de tes sentiments et te rendre cet amour avec la même hardiesse, mais j'ai échoué.

— Tu m'as prouvé que je ne me suis pas trompé sur toi, Harlow. Tu es l'être le plus aimant, le plus pur que la terre ait porté et je suis fier d'avoir fait partie de ta vie, ma puce. Si aujourd'hui nos chemins doivent se séparer, c'est simplement parce que tu restes fidèle à toi-même et je ne peux que t'y encourager.

— Comment fais-tu ?

— Comment je fais quoi ?

— Pour ne pas me haïr...

Ses lèvres trouvent les miennes.

— Je ne te hais pas, bien au contraire. Je suis encore plus amoureux.

— Evon, dis-je dans un souffle qui s'écrase sur sa bouche.

Mes mains s'introduisent sous son pull, redécouvrent avec le même désir ses formes sensuelles dont je raffole tant.

— J'ai envie de toi...

Je me retrouve propulsée contre lui.

— C'est ce que j'aime le plus chez toi : cette façon que tu as d'être toujours raccord avec mes propres envies.

Je glousse.

— J’espère que vous êtes en forme, Mademoiselle Jonas, car j’ai la ferme intention de profiter de chaque minute qu’il me reste auprès de toi pour te faire l’amour encore et encore.

Dans une étreinte lascive, il nous étend sur le couvre-lit. Je saisis le bas de son pull.

— Nous n’avons pas une seconde à perdre dans ce cas...

Evon tend le bras en direction de la lampe posée sur la table de chevet sans cesser de me détailler avec avidité.

— La nuit nous appartient mon amour, et je compte bien la rendre mémorable.

Je glousse. Evon éteint la lumière.

OceanofPDF.com

Chapitre 51

Ce nouveau réveil au lendemain de ce réveillon de Noël m'offre un goût doux-amer. Partout sur moi, dans la chaleur des draps, je sens la douceur d'Evon, de l'amour dont il m'a délicieusement fait cadeau à un moment où j'en avais le plus besoin. Mais la note amère causée par mon imminent départ vient briser la magie de ce matin si particulier. Le matin qui marque un nouveau départ dans mon existence si chaotique. Tout semblait plus simple, plus lumineux depuis Evon. J'avais tant d'espoir pour mon avenir, une multitude de projets s'annonçaient à ses côtés et je dois renoncer à tout ce dont je n'avais même pas osé espérer et qu'Evon m'a pourtant apporté.

Evon... mon sauveur... mon amour...

J'aimerais me blottir dans ses bras, lui dire comme je regrette de devoir m'en aller, que rien ne m'a jamais paru plus difficile que penser à l'abandonner, malheureusement il n'y a que moi dans ce lit. Si j'en crois l'heure sur mon téléphone, il est très tôt alors pourquoi n'est-il pas ici avec moi ?

Un frisson me parcourt lorsque je repousse la couette au pied du lit. Forcément, je suis entièrement nue. J'enfile un de mes vieux joggings et le sweat-shirt d'Evon avant de me lancer à sa recherche à travers la maison. Celle-ci est plongée dans le calme. J'imagine que, hormis nous, tout le monde dort encore. Il faut dire que nous nous sommes couchés tard. Je

descends les marches en silence. Gavin est profondément endormi sur le canapé du salon. Je passe devant lui et le regarde un instant.

Jamais je n'aurais pu soupçonner les sentiments qu'il nourrit secrètement pour Evon. À sa façon de s'intéresser à lui, j'ai compris qu'il était très attaché à son ami, mais d'ici à penser qu'il en soit tombé amoureux. C'est assez étrange de me dire qu'une autre personne que moi l'aime de la même manière, surtout si la personne en question est Gavin. Tout ce qu'il m'a confié ne me laisse pas indifférente. Les vérités qu'il m'a dites ont trouvé écho en moi. J'ai conscience de lui faire du mal, que les jours à venir seront pénibles pour lui. Moi, je serai avec Maisie, mais lui sera seul. Finalement, savoir que Gavin éprouve ce genre de sentiments pour Evon me rassure. C'est certainement très égoïste, mais je suis heureuse de le savoir avec lui, même si cela empêche Gavin d'aller de l'avant dans sa vie.

Arrivée dans la cuisine, il n'y a toujours aucune trace d'Evon. À l'extérieur, le soleil se lève à l'horizon. C'est en scrutant l'aube que je le vois, assis sur la balancelle fixée à la terrasse. Les mains plongées dans les poches de son manteau, il regarde au loin tout en se balançant doucement. J'attrape une veste appartenant à David et la passe avant de le retrouver dans le jardin.

— Tu t'es levé très tôt, lui dis-je en arrivant près de lui.

Il abandonne sa lointaine contemplation et m'examine dans mon ensemble avec au regard doux et prévenant.

— Je n'ai pas réussi à trouver le sommeil...

— Tu dois être exténué !

— J'ai toute la vie pour me reposer, toi, je ne t'ai plus que pour quelques heures. J'ai préféré te regarder dormir.

Il passe sa main dans mes cheveux.

— Et graver dans ma mémoire chacun des traits de ton sublime visage.
Je me suis levé, il y a quelques minutes.

Je m'assieds à sa droite.

— Je... euh... je me demandais si tu viendrais bientôt en visite à Orlando.
Il inspire un grand coup avant de se masser l'arête de nez.

— Harlow...

— Pardonne-moi, m'empressé-je de m'excuser. C'était maladroit...

— Je me suis fait la promesse de ne pas partir en vrille. Je veux vraiment que nos derniers moments ensemble soient parfaits et ça serait plus simple si on n'abordait pas ce sujet, s'il te plaît.

— Et tu as réussi ! Tout a été magique, Evon.

La balancelle se met à remuer quand Evon se lève. Il me tend la main.

— Allons boire un café !

Je l'observe un instant.

— J'aimerais que tu me répondes, s'il te plaît.

Il saisit ma main et m'attire à lui.

— Ramène ton petit cul, H, il fait un froid de canard, ce matin.

— Tu vas venir, pas vrai ?! insisté-je, inquiète.

— Harlow...

— Je te remercie pour tous les efforts que tu fais afin d'adoucir les choses entre nous, mais j'ai le droit de savoir !

— Le droit ?! répète-t-il en rejetant ma main.

— Je sais ! me hâté-je d'ajouter. J'ai perdu tous mes droits en ce qui te concerne. J'ai fait le choix de m'en aller et c'est inconvenant de te demander des comptes sur la vie que tu mèneras de ton côté, une fois que je serai à Orlando, mais il faut que je sache !

— Mais qu'est-ce que tu imagines, Harlow ?! me dit-il le plus posément possible. Que je vais venir vous voir en Floride et qu'on pourra

baiser à l'occasion !

— Evon !!!

Il lève ses mains en l'air.

— Désolé, je ne voulais pas m'emporter !

Ses paumes de mains passent lentement sur sa barbe naissante.

— Tu sais que c'est impossible, Brownie. Je ne veux pas que tu penses que je le fais pour te blesser, mais c'est la dernière fois qu'on se voit tous les deux.

— Mais Maisie et ton père...

— Je tire un trait sur tout ça. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas péter un câble !

— Il s'agit de ton père et de ta petite sœur. Elle est convaincue que tu la détestes parce que je pars avec elle.

— Pour qui tu me prends, à la fin ? s'écrie-t-il subitement, laissant libre cours à toute cette frustration qu'il tente de contenir depuis que je l'ai rejoint dans le jardin. Pour un putain de super-héros capable de régler les problèmes de tout le monde ? Mais qui se soucie de moi !!!

— Je voulais seulement que tu comprennes que tu ne peux pas tout détruire...

— C'est moi qui détruis tout !?! dit-il effaré avant de faire volte-face et de foncer comme une tornade vers la maison.

Mais face à la porte, il se ravise. En quelques pas, il me fait front.

— J'ai tout rebâti autour de toi, pour toi Harlow et uniquement pour toi ! J'ai 22 piges et je ne vis que pour t'aimer depuis trois putains de très longues années. J'ai vécu ton absence, ton indifférence, ton amour pour Levi. J'ai enduré tes chagrins, ton deuil, ta solitude, et tout ça à distance rien que pour te donner le temps nécessaire afin que tu sois prête pour quelque chose de plus grand, mais surtout de plus beau ! Je t'ai offert

quelque chose que j'ai gardé au fond de moi depuis toujours, quelque chose que je n'ai jamais voulu donner à personne d'autre qu'à toi, je t'ai offert mon amour et toi, tu t'en vas, alors ne me dit pas que je détruis tout. C'est plus que je ne peux entendre !

— Je ne te parle pas de nous...

— Il est temps que tu assumes, Harlow, hurle-t-il en faisant claquer la porte qu'il tenait toujours entre ses doigts. Tu as fait un choix, alors assume-le, bordel !!!

— Je ne peux pas, braillé-je en retour. J'en suis incapable !!!

— Tu vas me rendre barge, putain, s'époumone-t-il en se tirant les cheveux. Mais qu'est-ce que tu attends de moi, au juste ?

— On peut savoir ce qui vous arrive ?

La voix paisible de David interrompt cette conversation déplaisante entre nous. Lui et Gavin viennent de franchir la porte de la cuisine. Ils descendent les petites marches qui donnent accès à la terrasse en nous jaugeant tour à tour.

— C'est toi qui me poses cette question ? Sérieux ? Comme toujours, David, je subis tes conneries !

— Ev..., tenté-je de protester.

Mais je n'en ai pas le temps, David s'approche de son fils et pose sa main sur son torse.

— Je ne suis pas ton ennemi, Evon, bien au contraire. Tu as été le seul à respecter les sentiments que j'ai eus pour Joanne, le seul ! J'ai dû renoncer à elle, j'ai dû la laisser s'en aller, alors s'il y a bien quelqu'un qui te comprend aujourd'hui, c'est moi, fils. Jamais je n'ai pensé que ça se passerait ainsi, je t'assure.

— Je n'arrive pas à le croire, soupire Evon en se frottant le visage. C'est tout ce que je voulais éviter...

Gavin, appuyé contre la petite rambarde qui encadre les escaliers échappe un petit rire. Je lui lance une œillade sévère qu'il ne remarque même pas. Toute son attention est portée sur Evon.

— Tu pensais sérieusement passer deux jours avec elle sans que ça ne finisse par exploser ? Franchement Ev', t'es plus intelligent que ça, mon pote...

— Elle me pousse à bout, se défend Evon comme si je n'étais pas là.

— Elle ne le fait pas volontairement, dit David.

— Volontairement ou involontairement, on s'en cogne ! Tu ne vas quand même pas la laisser se barrer sans broncher ?! réagit Gavin.

— La colère n'arrangera pas les choses, intervient David.

— Faire comme si de rien n'était non plus !

— Non, mais je rêve ! lâché-je en les regardant les uns après les autres.

De quoi vous vous mêlez, au juste ?

— Tu ne sais pas même pas ce que tu veux, H, me balance mon ami. T'es complètement paumée...

— Je... j'ai fait un choix...

— Et tu viens de me demander quand je viendrai te voir à Orlando ! Tu ne réalises vraiment pas ce qui est sur le point de se produire...

— Si, je..., bafouillé-je. Je...

— Tu m'as quitté, Harlow ! Tu m'as quitté et il y a une putain de bagnole pleine de toutes tes affaires prête à partir pour la Floride.

Il revient à mes pieds.

— Si tu montes dedans, on ne se reverra plus, tu comprends ?

— Je sais, murmuré-je en ravalant mes larmes.

— Vraiment ? La semaine dernière, tu pleurais dans mes bras parce que tu n'étais pas enceinte et aujourd'hui, tu es prête à renoncer à tous nos projets d'avenir, à nous, à cette famille qu'on s'est promise.

— C'est ma sœur, Evon !

— Et c'est grâce à moi que vous êtes encore ensemble toutes les deux, crie-t-il. Si je n'étais pas intervenu, vous seriez séparés depuis longtemps !

— C'est injuste de me dire ça...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Tout en moi se fige quand la petite voix surprise et inquiète de ma sœur se fait entendre depuis le seuil de la porte.

Mes voisins m'imitent et se tournent vers elle.

— Maisie, lui dit son père en allant à sa rencontre.

— Non ! s'agace-t-elle. Je parle à Evon, là ! Qu'est-ce que tu as fait ?

Evon se dirige vers elle et s'accroupit. Il emprisonne ses mains ridiculement petites en comparaison des siennes.

— Mai', je sais que je t'ai fait de la peine ces derniers jours, que mon attitude envers toi n'a pas été celle que tu méritais et je te demande pardon. Je t'interdis de penser que je t'en veux de quoi que ce soit, parce que c'est faux. Tu aimes ta sœur et tu n'as pas envie de t'éloigner d'elle. Crois-moi, je le comprends parfaitement. On est pareils tous les deux, on l'aime plus que tout au monde et l'idée de vivre sans elle nous est insupportable, tout comme le fait d'être celui qui vous séparerait. Il y a quelque chose qu'il faut que tu saches à propos de moi, un secret que j'ai toujours gardé pour moi.

— Quel secret ?

— J'aime Harlow depuis très longtemps. Bien avant que vos parents se séparent, quand elle était encore avec Levi, je suis tombé amoureux d'elle. Je pensais qu'elle ne serait jamais à moi. Et puis, tout est devenu très compliqué pour vous deux. Vous êtes parties pour Savannah et tu ne peux pas imaginer comme j'ai eu envie de venir vous chercher, de veiller sur vous. Mais je ne pouvais pas entrer dans votre vie de cette manière. Harlow n'était pas prête pour ça. Alors, j'ai pris la décision de veiller sur vous, mais

en gardant mes distances. Je prenais de vos nouvelles par l'intermédiaire de votre grand-mère et je...

Evon jette un coup d'œil vers son père. Il semble lui demander l'autorisation de poursuivre. Celui-ci acquiesce d'un geste timide de la tête.

— Quand j'ai su que votre maman était malade, j'ai été voir papa et je l'ai supplié de faire tout son possible pour te récupérer quand toi et Harlow vous n'auriez plus votre maman.

Les petits yeux de ma sœur ronds, comme des billes, cherchent alors David, mais Evon la ramène vers lui.

— Il t'aime Mai', et depuis le premier jour il a voulu s'occuper de toi, je te le promets. À ce moment-là, sa vie était comme la tienne, très compliquée, et il devait y mettre de l'ordre avant de te prendre auprès de lui. Lui, comme moi, nous avons surveillé tout ce qui se passait pour toi et Harlow. Quand Joanne est morte, nous avons été trouver votre grand-mère et nous avons organisé ses funérailles avec elle. La pauvre était totalement perdue. Elle avait peu d'argent et sa principale inquiétude était de ne pas pouvoir vous assumer. J'ai payé l'enterrement de votre maman, j'ai donné de l'argent à votre grand-mère pour être certain que vous ne manquiez de rien, j'ai honoré toutes les factures de l'hôpital pour que vous puissiez tourner la page plus paisiblement.

Quoi ??? Comment ça, il a payé l'enterrement de maman ? Jamais il ne m'a parlé de ça ! Mon Dieu, Evon, mais qui es-tu ?

— Tu as fait tout ça, murmure Maisie en prenant le visage de son frère dans ses mains alors que ses joues ruissellent de larmes.

J'essuie les miennes, moi aussi.

— Je l'aime plus que la vie, Mai' et toi aussi, je t'aime. Vous êtes tout ce que j'ai en ce monde. Alors quand l'assistance sociale a décidé de t'enlever à ta grand-mère, j'ai été voir papa et je lui ai dit qu'il n'y avait plus une

minute à perdre, qu'il fallait qu'on vous sorte de là toutes les deux avant que les services sociaux ne vous séparent, avant qu'il ne te place je ne sais où. Je ne pouvais pas accepter ça !

— Ce qu'Evon ignorait alors, continue David, c'est que de mon côté, je faisais toutes les démarches nécessaires pour avoir le droit de te prendre avec moi. Je faisais de mon mieux, mais ces choses-là prennent du temps. Quand j'ai enfin eu l'autorisation du juge, Evon m'a demandé de prendre Harlow sous ma responsabilité.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'allait pas bien, reprend Evon. Elle souffrait plus que je ne pouvais le supporter et je voulais lui donner la possibilité de redémarrer une nouvelle vie. J'ai pensé que le mieux serait qu'elle vienne vivre sur le campus. Elle y ferait ses études et je pourrais garder un œil sur elle, mais comment la contraindre à le faire ?

— Harlow n'avait ni envie de venir vivre avec moi, ni même d'étudier. Sa seule préoccupation, c'était toi, Maisie.

— J'ai donc été contraint de lui tendre un piège.

— Un piège ?!

— Avec papa, nous lui avons fait croire que le juge l'avait mise sous sa tutelle, car il estimait qu'elle n'était pas apte à s'occuper d'elle-même. C'était donc à papa de veiller sur elle et de décider de ce qui était bon pour elle.

— Et c'était faux ?

— Oui. Finalement, je décidais et ce que je voulais plus que tout était qu'elle vienne vivre près de moi. Je l'ai inscrite à l'université, j'ai tout payé pour qu'elle fasse ses études, qu'elle décroche un diplôme, qu'elle est un bel avenir.

Maisie penche sensiblement la tête sur le côté et examine son frère avec intérêt.

— En fait, c'est toi son ange gardien, lui dit-elle avec un large sourire sur son joli minois.

— C'est tout ce que j'ai toujours voulu être pour elle, mais aussi pour toi...

— Tu penses qu'elle ne doit pas partir avec nous, c'est ça ?

— Je pense que sa place est ici avec moi. Je sais que tu as besoin de ta sœur et jamais je ne vous priverai l'une de l'autre, j'espère que tu le sais maintenant, mais H a une vie à vivre et toi aussi. Tu as une vie à bâtir avec papa, mais tout ça ne veut pas dire que vous ne pouvez plus être proches toutes les deux. Orlando vous semble éloigné parce que vous avez peur, mais ce n'est pas comme si vous partiez à l'autre bout du pays. Rien ne vous empêche de vous voir aussi souvent que depuis qu'elle est à la fac.

Maisie relève la tête, détaille chaque personne présente dans le jardin avant de terminer par moi.

— Quand David t'a dit qu'on allait déménager, tu as su tout de suite que tu viendrais avec moi ou tu pensais rester avec Evon ?

Je secoue doucement la tête comme si le sens de sa question m'échappait.

— Avant que je le sache, avant que je te dise que tu devais respecter ta promesse à maman, est-ce que tu voulais rester avec lui ?

— Mai'..., bredouillé-je la voix chevrotante.

— Il faut que tu me dises la vérité, Harlow ! Est-ce que c'est moi qui t'ai fait changer d'avis ?

— Oh, mon Dieu, gémis-je en portant mes mains à ma bouche. Je suis tellement désolée, Mai'.

— Alors c'est ça que tu veux : rester avec Evon ?

Je réponds non de la tête.

— Je sais plus où j'en suis, Maisie, pleuré-je. Je ne sais plus ce que je veux, ce que je suis capable de faire ou non...

— Je t'aime, H et je n'ai pas envie de vivre loin de toi, mais je crois que tu ne dois pas venir avec David et moi. Evon a raison, ta place est avec lui, pas avec moi...

**

— Alors, c'est ici que tu te caches ?

Un frémissement me parcourt tandis que la phrase prononcée avec tendresse par Evon me chatouille les oreilles. Une tendresse qui devrait me donner envie de me réfugier dans ses bras, de le laisser m'apporter soutien et réconfort après cette éprouvante discussion à l'arrière de la maison de son père. Pourtant, je ne ressens que de la colère. Elle bouillonne en moi, me consume de l'intérieur. Comment une simple question posée a pu dégénérer au point que je finisse par avouer à ma sœur que je n'ai jamais réellement eu envie de les suivre, elle et son père ? Evon, dont les bras m'enlacent au niveau de la taille n'avait pas tort, j'ai fait un choix lorsque David nous a parlé de leur futur départ, mais ce n'était pas celui qu'il s'était imaginé. La réaction de Maisie quand elle a appris qu'elle allait s'en aller a tout changé.

Motivée par toute cette fureur qui me brûle les veines, je le repousse avant de virevolter face à lui. Son air étonné finit de m'embraser tout entière. Mes poings serrés le frappent une fois, puis deux, puis trois...

— Espèce de salaud, articulé-je d'une manière presque inaudible tant les muscles de ma mâchoire sont tendus. Comment as-tu pu me faire ça ???

Me saisissant violemment par les épaules, il me fait pivoter. Captive de ses bras fermés sur ma poitrine, il me maintient contre son torse.

— Arrête, Brownie, ne fais pas ça, me dit-il d'un ton implorant.

— Tu n'avais pas le droit, me révolté-je en me débattant comme une lionne.

— Je n'avais pas le droit de quoi, au juste ? De me battre pour la femme que j'aime ?

— Tu m'as forcée à lui dire !!!

— Lui dire quelque chose que je n'aurais jamais soupçonné, s'indigne-t-il. Je voulais simplement qu'elle sache ce que vous représentez pour moi.

Je finis par me défaire de son emprise.

— Dans le seul but qu'elle me dise de rester ! m'époumoné-je. Tu l'as manipulée pour obtenir ce que tu veux !!!

— CE QUE JE VEUX !?!

Il me saisit par la nuque et plante son regard noir de colère dans le mien.

— TU LE DÉSIRES AUTANT QUE MOI !!!

La pression de ses doigts sur mon cou se fait plus douce.

— Il est temps, Harlow, murmure-t-il en redessinant mes lèvres de ses yeux. Il ne reste plus que quelques minutes avant que mon père monte dans cette voiture et parte pour la Floride avec notre petite sœur. Le moment est venu pour toi de mettre un terme à tout ça : restes-tu ici avec moi ou pars-tu avec eux ?

Je ferme les yeux. Un sanglot sourd fait trembler mon corps épuisé par toute cette tension qu'il l'habite depuis des jours.

— Je peux pas... je ne suis pas prête pour ça...

— Si, mon amour, tu es plus forte que tu ne le crois. Fais-toi davantage confiance ! Tu es...

Je sens la chaleur de sa main sur ma joue.

— Tu es si belle, Harlow, si incroyablement belle. Tu ferais l'impossible pour ne pas faire souffrir une personne que tu aimes, et aujourd'hui ce qui t'accable tant est que tu ne peux y échapper. Mais il est temps que tu poses un regard différent sur ce qui se passe, ma chérie. On ne va pas t'arracher ta sœur ! Il s'agit de son père, seulement de son père ! Il s'agit de l'homme qui aimait follement ta maman et qui donnerait n'importe quoi pour la rendre fière de lui. Vois ce qu'il a fait pour vous, pour que Joanne puisse reposer en paix : il a offert un nouveau foyer à Maisie et il s'est assuré que tu sois aimée et protégée. David a bien compris que personne ne ferait ça mieux que moi. Je t'ai tellement dans la peau, Harlow ! C'est ton sourire qui fait battre mon cœur, ton amour qui coule dans mes veines, ton bonheur qui me permet de respirer.

— Pourquoi ? pleuré-je. Je ne suis même pas en mesure de te rendre cet amour. Tu mérites bien mieux que tout ce que j'ai pu te donner...

— Regarde-moi !

J'ouvre mes yeux troubles et l'observe presque douloureusement tant j'ai mal. Chaque parcelle de mon corps, chaque recoin de mon âme me fait atrocement souffrir. Je souffre d'être prise au piège de l'amour que je leur voue si ardemment à l'un comme l'autre.

— Tu m'aimes Harlow, je le vois, je le sens dans ta douleur. Tu étais prête à faire de moi un papa, tu y tenais plus que je n'aurais pu l'imaginer à ce moment-là. J'ai vu ton amour dans les larmes que tu as versées quand tu as compris que tu n'étais pas enceinte. Tu ne pleurais pas uniquement pour moi, mais pour toi également. Tu avais envie de cet enfant ! Et aujourd'hui, tu es prête à t'en aller avec ta sœur, pas parce que tu ne m'aimes pas suffisamment pour rester, mais parce que tu es loyale. Je te l'ai dit, c'est aussi pour cette raison que je suis fou de toi ! Jamais je n'ai pensé être moins important que Mai' à tes yeux. Je me suis résigné en me disant

que c'est ainsi que tu es faite et pour rien au monde je ne veux te changer. Quoi que tu décides, je t'épaulerai ! Mais la décision finale te revient, Harlow. Personne ne peut choisir pour toi. Tu as, face à toi, un homme qui te dit qu'il t'aime, qu'il t'aimera quoi que tu fasses, et une petite sœur qui te dit de faire ce qui te semble le plus juste pour toi, car quoi que tu fasses, elle t'aimera ! Tu ne blesses personne, tu nous rends plus fiers encore de t'aimer, de faire partie de ta vie.

— Moi je vais souffrir ! avoué-je. Je vais souffrir de ne plus la voir...

— Mon amour, marmonne-t-il avant que son souffle ne s'écrase sur ma bouche.

Je l'enlace, le serre avec toute la force que je suis en mesure de trouver en moi.

— Harlow, susurre-t-il contre mes lèvres, ses pouces caressant mes joues.

— Il n'y a que notre amour qui me permet de ne pas suffoquer dans ce monde qui me terrifie, Evon.

— Je te promets de tout mettre en œuvre pour que vous ne ressentiez pas le poids de la distance. Je ferai l'impossible pour vous faciliter les choses. Rien ne compte plus pour moi que vous deux, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je croyais le savoir. J'étais loin de la vérité.

Il plisse sensiblement le front.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de l'enterrement de maman, de la manière dont tu as aidé ma grand-mère ?

— Ce n'était que de l'argent, me répond-il avec une certaine pudeur.

— Non, ce n'était pas que ça...

— Tu as déjà eu du mal à accepter que je te donne de l'argent pour te nourrir. Je t'ai parlé des frais universitaires et tu as flippé, alors t'avouer que

j'ai payé l'enterrement de Joanne et que je faisais des virements à ta grand-mère pour que vous ne manquiez de rien...

— Comment j'ai pu ne rien voir ? me questionné-je à voix haute.

— Tu n'étais pas prête, tout simplement... Une partie de moi ne l'était pas non plus.

— Vraiment ?

— Non, je n'étais pas prêt à t'aimer autant.

Il a un sourire tendre.

— Et je ne sais pas si je le serai un jour.

Je glousse.

— Pour le moment, je me contente de gérer au jour le jour.

— Evon, dis-je en gémissant, la mine abattue. Comment je peux lui dire que je ne viendrai pas ? Comment je suis supposée dire au revoir à ma sœur ?

— Premièrement, je pense qu'elle a compris que tu ne le feras pas et deuxièmement, ce n'est pas un au revoir, H. Ils vont aller s'installer à Orlando et nous, nous leur rendrons visite d'ici une semaine ou deux. Ce n'est qu'à deux heures d'avion finalement...

— Seulement deux heures, tenté-je de minimiser.

Pas pour Evon, pour moi-même, bien sûr. Il me serre dans ses bras.

— Je te l'ai dit, ma puce, tu as tellement peur que tu ne vois pas que la situation n'est pas aussi dramatique que tu le penses. Si longtemps, tu as crainé qu'on vous sépare que ça te terrorise, mais c'est de David dont on parle, de son père.

— Je sais...

— Je suis persuadé que Joanne est heureuse de voir qu'un bel avenir se dessine pour ses filles, qu'elle aussi pense que tout est enfin à sa place.

Il me relâche et m'offre sa main.

— Tu es prête, ma Brownie, on peut y aller ou tu as besoin d'une minute, encore ?

Je secoue la tête.

— Non, c'est bon, on peut y aller.

— Je crois qu'on les a mis en retard, me dit-il quand je glisse ma main dans la sienne.

J'inspire un grand coup.

— Ça va aller, mon amour ? Si tu veux un moment pour te préparer ?

— Ce n'est pas la peine...

— Sûre ?

— Tout est enfin à sa place, alors ça va aller !

Il me récompense d'un de ses magnifiques sourires qui me fait fondre sur place.

— Ma merveilleuse Harlow, je vais tellement t'aimer... Tu vas finir par en avoir marre de moi.

— Alors là, bon courage, rétorqué-je en roulant des yeux.

Il me soulève dans les airs.

— Tu es certaine de pouvoir gérer ?

— S'il y a bien un truc que je gère à merveille c'est toi, Mendoza !

— Ça, c'est vrai, Brownie ! Tellement vrai...

Épilogue

— Tu es déjà habillé ? Où vas-tu comme ça ?

Voir Evon débarquer fraîchement lavé et vêtu de la tête au pied me surprend. Je me suis levée il y a une petite demi-heure maintenant, et mon beau chéri dormait comme un bébé quand j'ai quitté le lit. J'ai alors préparé notre petit-déjeuner en pensant qu'il me rejoindrait pour que nous le prenions tranquillement avant de partir à l'aéroport, mais Evon a visiblement d'autres projets...

— J'ai besoin d'un livre pour un devoir.

— Il te le faut absolument ce week-end ?

— Je dois commencer à bosser dessus si je ne veux pas être à la bourre.

— Mais notre vol est dans moins de deux heures !

Il marche jusqu'à la table où je l'attendais et m'embrasse sur le front.

— Je sais. Je fais un saut à la bibliothèque et je reviens. Je n'en ai que pour quelques minutes...

— Ne sois pas en retard, Mendoza, répliqué-je sur un ton autoritaire. Avec ou sans toi, je prendrai cet avion.

Il rit contre ma bouche.

— J'en connais une qui a hâte d'arriver en Floride.

— Un peu, ouais !

Il s'éloigne et se met à farfouiller dans ce bazar qui traîne un peu partout dans le salon.

— Pourquoi tu t'agites comme ça ? Tu as perdu quelque chose ?

— Mes clefs ! Tu sais où elles sont ?

— Vérifie mon sac. Je les ai peut-être laissées dedans en rentrant des courses, hier soir.

Accoudée à la table de la cuisine, un verre de jus d'orange frais à la main, je l'observe se rendre jusque dans l'entrée et y récupérer mon vieux sac de cours dont je ne me suis toujours pas résolue à me débarrasser. Il lâche un juron en retournant le contenu sur le canapé.

— Je vais le foutre aux ordures ce truc de merde, râle-t-il.

Je pouffe de rire de manière discrète.

— Je suis trop gentil avec toi ! Je te paie des fringues hors de prix pour que tu sois jolie et, toi, tu te trimballes en guenilles ! Je passe pour qui, moi ? Un mec incapable de veiller sur sa nana ?

Je suis sur le point de rétorquer que je suis jolie même en guenilles, mais je fronce les yeux quand ses doigts se figent sur une enveloppe blanche qui se trouvait dans mon fourbi. Il l'observe une seconde avant de lever la tête vers moi.

— Dis-moi, ma chérie, tu sais ce qu'il faut faire lorsque tu reçois du courrier, non ? Parce que tu es supposée l'ouvrir, tu vois...

Je grimace et bondis dans sa direction.

— Ce n'est pas important, c'est tout !

Je tends le bras en tentant de la lui retirer des mains. Il lève le sien plus haut pour me contrer.

— Sans importance, vraiment ? Pourtant, tu ne sembles pas tenir à ce que je lise cette lettre, je me trompe ?

— Evon, protesté-je en essayant une nouvelle fois de l'en délester. Evon, s'il te plaît !

Il recule de plusieurs pas et commence à la déchirer.

— Ev', me lamenté-je. Pourquoi es-tu aussi pénible ?!

Je referme mes doigts sur son poignet et cherche son regard.

— Tu te souviens du premier jour de nos vacances de Noël ?

— Je me souviens m'être réveillé sans ma belle Brownie qui était partie jouer les casse-cous simplement pour quelques malheureux pancakes, bougonne-t-il.

— Ce n'est pas la raison qui m'a conduite en ville.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— En réalité, je me suis rendue au laboratoire pour y faire une prise de sang.

Doucement, je fais courir mes mains sur son torse.

— Noël approchait et je voulais savoir si nous allions avoir un bébé, lui expliqué-je avec une pointe de tristesse dans la voix. Ce sont mes résultats que tu tiens dans la main. Comme j'ai eu mes règles, je n'ai pas ouvert la lettre. Il n'y avait aucune raison de remuer le couteau dans la plaie.

Il se libère de ma prise sur son bras et continue à déchirer le papier blanc. Il en sort une feuille pliée en trois et la consulte attentivement.

— Pourquoi tu te fais du mal, rouspété-je gentiment en me laissant tomber dans le canapé.

— Tu as commencé à saigner après que mon père nous ait appris qu'il partait avec Maisie, c'est ça ?

— Oui, mais...

L'expression de son visage devient plus dure.

— Evon ?

La mine toujours aussi grave, il chiffonne ma lettre entre ses doigts.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Va t'habiller ! m'ordonne-t-il, la mâchoire crispée.

— Pardon ?!

Je me lève et pose ma main sur son bras.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Fais ce que je te dis et va t'habiller !

— Arrête de m'engueuler et explique-moi ce qui t'arrive !

Dans un geste enragé, il jette la boule de papier à travers la pièce.

— Ils n'en auront jamais assez de me briser !!!

Je l'observe totalement muette en me questionnant sur ce qui peut le mettre dans cet état. Mais ma réflexion est de courte durée, Evon saisit mon poignet et me propulse dans ses bras. Je finis écrasée contre son torse.

— Evon ? murmuré-je, perdue.

Et mon inquiétude va crescendo quand je l'entends gémir dans mon cou.

— Ma puce, sanglote-t-il.

— Oh non, bredouillé-je quand mes idées s'éclaircissent progressivement.

J'enfouis mon visage dans son pull.

— Evon, sangloté-je. Non, pas ça...

— Je suis tellement désolé, mon amour.

Il me serre plus fort. Je m'accroche à ses épaules. Comme si nous puissions dans l'autre la force d'encaisser le choc.

— Notre bébé, Brownie... notre bébé était là...

— Ev', pleuré-je en m'agrippant de toutes mes forces à lui. Pourquoi ? Pourquoi ça nous arrive à nous ?

— C'est de sa faute, siffle-t-il entre ses dents serrées. Tout est de leur faute ! Ils s'arrangent toujours pour détruire ce qui me rend heureux !

— Si seulement je l'avais su...

Il me saisit par les épaules et me fait reculer d'un pas. Là, il emprisonne mon visage entre ses mains chaudes et douces.

— Ma puce, je suis tellement..., soupire-t-il. Ça me rend dingue de savoir à côté de quel bonheur nous sommes passés.

Je pose mes mains sur ses joues et chasse ses larmes.

— Je regrette tellement, Evon. Je vais faire de toi un papa, je te le promets.

— Je sais, H. Je sais que tu réaliseras mon rêve, mais en attendant, il faut qu'on aille à l'hôpital...

— À l'hôpital ? le questionné-je, étonnée par sa requête.

— On doit s'assurer que tu vas bien. Tu as fait une fausse couche. On ne peut pas courir le risque qu'il y ait un problème.

— Mais ça fait plus de trois semaines, maintenant. S'il y avait eu des complications...

— Harlow, m'interrompt-il sur un ton autoritaire. J'ai besoin d'être rassuré, rien de plus. On fait un saut à l'hôpital, tu te fais examiner par un médecin, c'est tout ce que je te demande.

— Mais nous avons un vol dans deux heures !

— J'ai envie de buter mon père, pas de passer le week-end avec lui !

— Tu ne peux pas lui reprocher ce qui s'est produit, Evon, ce n'est pas de sa faute !

— Écoute, je vais décaler notre vol et je ne vais pas faire d'esclandre auprès de David, mais en contrepartie, tu dois me laisser t'amener à l'hôpital.

— Evon, tu es pénible, soufflé-je quand je sais que je vais céder et le laisser m'y conduire.

— Ev', arrête de tourner en rond !

Il y a déjà une heure que nous avons franchi les portes des urgences de l'hôpital de Columbia. Une heure qui m'en a paru dix. Je ne sais pas si ça tient à ce lieu ou aux circonstances qui nous y ont conduits, mais les minutes s'égrènent à une allure incroyablement lente, ici. Cette interminable attente me rend extrêmement nerveuse, et l'attitude d'Evon ne fait que renforcer mes angoisses.

Nous voilà installés dans l'une des salles d'examen du service depuis une vingtaine de minutes. Un médecin doit venir m'ausculter, et Evon n'a de cesse de faire les cent pas autour de la table d'auscultation où je suis allongée.

— Je... je n'arrive pas à croire que nous soyons là, vocifère-t-il dans sa barbe. Tout ça, c'est la conséquence de tout ce merdier qu'il a créé ! Tu as eu trop de mal à encaisser la nouvelle de leur départ, et le choc a été si violent que tu as perdu notre bébé, s'emporte-t-il à nouveau.

Je me mords l'intérieur de la joue en me demandant ce que je pourrais bien lui dire pour calmer sa colère, mais je suis moi-même très sonnée par cette épouvantable nouvelle. Je n'ai pas les idées très claires, tout se bouscule encore dans ma tête.

— J'aurais dû balancer cette fichue lettre...

— Il est important qu'on le sache, pourtant !

Je relève la tête, je n'ai pas réalisé que je parlais à haute voix.

— Je me porte bien ! Je n'ai eu aucun problème depuis Noël...

— Aucun problème visible, rebondit-il. Mais tu n'es pas médecin, Harlow, tu ignores si cette fausse couche n'aura pas d'impact sur tes prochaines grossesses.

Je hausse les épaules.

— J’imagine que le mieux est de contrôler que tout va bien, c’est certainement le plus prudent, lui concédé-je.

Je lui offre ma main.

— Viens là !

Il l’accepte et me rejoint. J’observe nos mains jointes.

— Mes prochaines grossesses ? répété-je, un sourire rassurant au coin des lèvres.

Il me sourit en retour.

— Je sais déjà que je vais adorer te faire des enfants...

— Evon, promets-moi que tu n’accableras pas David de cet accident...

— Harlow, me coupe-t-il dans un soupir las.

Ma main épouse sa joue, puis dirige son regard vers le mien.

— Il n’a pas agi dans le but de te faire du mal, bien au contraire. Il fait simplement ce que tu lui as demandé de faire, il y a quelques années.

Ma remarque le fait plisser le front.

— Tu ne te rends pas compte comme ton opinion est précieuse pour ton père. Ton opinion comme ton approbation, d’ailleurs. Je crois que son désir le plus cher est qu’un jour tu sois fier d’être son fils.

— Arrête, Brownie, marmonne-t-il en tentant de me repousser.

— Non, je veux que tu m’écoutes ! Après je clorai ce débat si c’est que tu souhaites, mais d’abord, tu écoutes !

Il lève les yeux au ciel, mais n’essaie plus de se dérober à cette conversation.

— David a fait de nombreuses erreurs, ça ne fait aucun doute. Oui, il aurait dû agir face au comportement de ta mère, mais il est là ! Le mien s’est contenté de se tirer sans même un regard dans ma direction. David a manqué de courage, mais ce n’est pas un lâche. Et tout ce qu’il entreprend aujourd’hui, il le fait pour Maisie, c’est évident, mais pas seulement.

Je me plonge dans son regard d'un bleu des plus purs.

— Je suis profondément convaincue qu'il le fait pour toi, Evon, pour gagner le droit d'être ton père.

Une drôle de lueur s'empare de son regard et l'espace d'une seconde, je sais que je suis en face de ce petit garçon en grande souffrance émotionnelle.

— Un jour, il m'a dit qu'il t'avait perdu et le combat qu'il mène tous les jours est de trouver une place dans ton cœur.

Je pose ma main à cet endroit.

— Tu as trop de colère en toi pour voir les choses comme je les vois, mais si tu pouvais voir comme il te regarde, Evon. Il y a tellement de fierté et d'amour dans sa façon de t'observer. Il aime son petit garçon et admire le jeune homme que tu es, mon amour. Pourquoi ne lui laisses-tu pas une chance de te montrer qu'il a compris ses erreurs ? Pourquoi ne laisses-tu pas à son amour la possibilité de réparer un peu ton âme d'enfant ? Je crois que ton papa en a le pouvoir. Encore faut-il que tu le lui permettes...

Le regard d'Evon détaille soigneusement chacun des traits de mon visage, il semble boire mes paroles. Je m'apprête à le supplier d'essayer de parler sincèrement à son père quand la porte de la salle s'ouvre. Là, une femme d'une quarantaine d'années, les cheveux ramenés en un chignon soigné, et vêtue d'une blouse rose entre et nous observe tour à tour.

— Mademoiselle Jonas ?

J'acquiesce d'un geste de la tête.

— Bonjour, je suis le docteur Sanders.

— Bonjour, lui répondons-nous à l'unisson.

Elle consulte mon dossier.

— Alors, Mademoiselle Jonas, expliquez-moi ce qui vous amène à l'hôpital.

— Eh bien...

Je glisse ma main dans celle d'Evon.

— Il y a trois semaines, j'ai fait une fausse couche.

— À combien de semaines de grossesse étiez-vous ? se renseigne-t-elle en s'installant sur son tabouret à roulettes.

— À vrai dire, je l'ignore. En fait, je ne savais pas que j'étais enceinte quand j'ai commencé à perdre du sang. Je croyais avoir mes règles.

— Comment avez-vous compris que vous étiez enceinte ?

— J'ai fait une prise de sang, car nous avons eu un rapport non protégé. Je voulais savoir si nous avions fait un bébé, mais le jour même, j'ai perdu du sang. J'en ai déduit que je n'étais pas enceinte et je n'ai même pas cherché à lire mes résultats. C'est Evon qui a ouvert le courrier, ce matin.

— Je vois...

— Le jour où Harlow a perdu le bébé, elle a reçu une nouvelle bouleversante. C'est peut-être le choc qui a causé la fausse couche...

— Dans certains cas, une fausse couche peut faire suite à un choc émotionnel, c'est vrai. Heureusement, c'est assez rare. Vos saignements vous ont paru normaux ? Avez-vous ressenti des douleurs inhabituelles ?

— Je n'y ai pas vraiment prêté attention. J'ai eu quelques crampes, mais ça n'a pas duré.

— Si nous sommes venus, c'est pour être certains qu'il n'y a pas de complications suite à la fausse couche. Même si ça remonte à trois semaines, j' imagine qu'il est préférable que vous jetiez un coup d'œil, non ? se renseigne Evon.

— Vous êtes prudents et c'est une bonne chose.

Le docteur Sanders déplie les étrières au bout de la table d'auscultation.

— Quel âge avez-vous, Harlow ?

— J'ai 18 ans.

— Vous ne prenez pas la pilule, c'est ça ?

— Non, pas encore. Il n'y a pas longtemps que je suis...

Je me sens rougir.

— Sexuellement active...

— D'accord. Avez-vous déjà vu un gynécologue avant aujourd'hui ?

— Non, jamais.

— Ça peut être angoissant la première fois.

Avec une grande gentillesse, elle m'explique le déroulement de l'examen et m'aide à m'installer. Instinctivement, je cherche Evon. Il comprend que j'ai besoin de lui et, naturellement, il se place à ma droite et enroule ses bras autour de moi. Le docteur commence l'examen et je cherche auprès d'Evon la force de me détendre. Pendant de longues minutes, il n'y a pas un bruit dans la pièce. Evon et moi ne nous quittons pas des yeux. Ses doigts me cajolent délicatement le bras.

— Très bien ! s'exclame le docteur Sanders. Tout me semble en ordre.

— Alors, elle va bien ? Il n'y a aucune séquelle ?

— Non, aucune ! À vrai dire, Harlow a rencontré un problème qui touche certaines femmes dans leur premier trimestre.

— Leur premier trimestre ? s'étonne Evon.

Le médecin me sourit avec douceur.

— Vous n'avez pas fait de fausse couche, Harlow.

— Mais je... j'étais enceinte..., bafouillé-je.

— Non, vous n'étiez pas enceinte. Vous êtes enceinte !

— Quoi ?

— Le sang que vous avez perdu, il y a trois semaines, est ce qu'on appelle des règles anniversaires.

— Elle est..., cafouille Evon. Il est toujours là ? Notre bébé est toujours là ?

Son timbre est chevrotant. Il paraît redouter de croire les paroles du médecin. Le docteur Sanders tourne l'appareil à échographie et dirige l'écran du moniteur vers nous.

— Il est juste là, nous confirme-t-elle en nous montrant cette petite forme encore un peu floue qui apparaît en son centre.

Les yeux plissés, Evon se penche dans cette direction.

— C'est ce petit machin, juste là ? demande-t-il en pointant une espèce de haricot sur l'écran.

Le docteur Sanders a un petit rire contenu.

— Oui, c'est tout à fait ça !

Avec une tendresse sans limites, Evon m'aide à m'asseoir.

— Regarde, Brownie, notre petit monstre est là. Tu le vois ?

Je fixe l'écran à mon tour en suivant les indications d'Evon.

— Mais c'est..., marmonné-je en clignant des yeux pour chasser les larmes qui les investissent.

Je regarde de nouveau le docteur Sanders.

— Vous êtes sûre ? Parce que j'ai saigné et je...

Je sens mon visage se tremper.

— Ce n'était pas un accident, on voulait vraiment avoir ce bébé et, si ce n'est pas..., dis-je en poursuivant d'une manière totalement décousue.

Elle pose délicatement sa main sur mon pied.

— J'ai bien compris que cette grossesse est importante pour vous et je suis absolument sûre de ce que j'avance. Vous allez avoir votre bébé, Harlow. Il est là, et en parfaite santé.

Evon me ramène contre lui quand je me sens submergée par toutes les émotions qui me traversent à cet instant. Je pleure toutes les larmes de mon corps dans son pull, et ce sont les plus belles que je n'aie jamais versées. Je le sens qui me berce tendrement.

Mais je me redresse. Je veux voir ce magnifique bonheur dans le regard d'Evon. Je veux lui offrir le mien en retour. Nos regards se trouvent naturellement. Il me sourit et l'amour qui illumine son visage me laisse sans voix tant il est vibrant et perceptible.

— Harlow, ma Brownie, ma réalité, tu as réalisé mon plus grand rêve, tu as fait de moi un papa.

— Et tu as fait de moi une maman.

— Tu sais que ce n'est que le début, hein ? ricane-t-il doucement.

Je l'embrasse et mes lèvres sont humides de mes larmes. Elles ont un goût de pur bonheur.

— Autant de fois que tu le désires !

— Que diriez-vous d'écouter les battements de son cœur ? nous demande le médecin.

Sa question nous fait descendre de notre nuage pour nous ramener dans la pièce.

— Son cœur ? la questionné-je avant de porter une main à ma bouche.

Elle hoche la tête. De nouvelles larmes de joie jaillissent.

— Je pense qu'elle est d'accord, lui répond Evon en me serrant plus fort.

— Dans ce cas, allongez-vous Harlow, je vais devoir vous examiner à nouveau pour ça.

Toujours soutenue par Evon, je fais ce qu'elle me demande. Le médecin recommence l'examen, mais cette fois, le bruit sonore d'un battement rapide et régulier vient briser le silence qui a repris sa place.

Je serre la main d'Evon lorsque je l'entends.

— Je sais, ma Brownie, c'est complètement dingue.

Il détourne les yeux de l'écran pour les poser sur moi.

— Nan, mais tu réalises ?

Je fais non de la tête.

— Pas vraiment...

— Il y a ce petit truc minuscule qui grandit en toi et son cœur bat déjà, et si fort en plus. C'est barge !!!

Je glousse.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus beau...

— Tu vas pouvoir gérer, Evon ?

— Gérer ? s'étonne-t-il.

— De nous aimer autant tous les deux ?

— Si je suis sur cette foutue planète, c'est simplement pour vous gérer toi et tous nos petits mogwais. Je ne vis que pour ça, Harlow. Je ne vis que pour toi...

Fin...

OceanofPDF.com